This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 138 059

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

GIFT OF

Professor
John D. Hicks

L'AMÉRIQUE

TELLE QU'ELLE EST

FIX

L'AMÉRIQUE

TELLE QU'ELLE EST

VOYAGE ANECDOTIQUE DE MARCEL BONNEAU

DANS LE NORD ET LE SUD DES ÉTATS-UNIS

EXCURSION AU CANADA

PAR

OSCAR COMETTANT

PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1864

69

LOAN STACK

GIFT

L'AMÉRIQUE

TELLE QU'ELLE EST

CHAPITRE PREMIER

Histoire de mon départ pour l'Amérique.

Après le plaisir de voyager, il n'en est pas de plus grand, a-t-on dit, que celui d'écrire ses impressions de voyage.

A moins pourtant que ce ne soit le plaisir de rester tranquillement chez soi, au chaud dans l'hiver, au frais dans l'été, et de se borner à lire les récits des voyageurs sur les périls effrayants qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas affrontés, sur les curiosités de toutes sortes qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas observées. C'est affaire de goût, et la sagesse des nations nous enseigne qu'il n'en faut pas discuter, pas plus que des couleurs.

Toujours est-il que des circonstances assez curieuses pour n'être pas passées sous silence, m'ayant conduit à visiter, un peu dans tous les sens, les États-Unis d'Amérique, il m'a paru agréable de consigner, au courant de la plume, je l'avoue, et au hasard du souvenir, les relations de mon voyage transatlantique.

Ce voyage date du mois de juillet 1859, et voici le motif qui l'a déterminé.

Je me nomme Marcel Bonneau, je touche à la trentaine, et je suis artiste peintre de ma profession, comme on dit. La profession n'est pas déshonorante, certaine-

ment, mais elle n'est pas toujours très-lucrative, depuis surtout que le soleil charbonne, à vil prix, des portraits très-ressemblants, ma foi ! Un portrait à faire, pour un véritable peintre en chair et en os, est donc une bonne fortune qui devient de plus en plus rare pour tout artiste d'un talent modeste tel que moi.

Aussi fus-je très-agréablement surpris quand, un beau matin, je reçus une lettre du secrétaire de sir James Clinton, ancien colonel des *horse-guards*, et possessseur d'une grande fortune. Le secrétaire de M. Clinton m'invitait à me rendre sans retard à l'hôtel de ce très-millionnaire et très-noble personnage, car il était descendant d'une ancienne famille de baronnets, pour lui faire son portrait.

Revêtir l'habit des grandes occasions et me transporter de la place Bréda, où était situé mon atelier, au faubourg Saint-Honoré, où vivait le colonel Clinton, fut l'affaire de quelques minutes.

Ce personnage, auprès duquel je fus immédiatement introduit, était alors âgé de cinquante-deux ans, D'une taille au-dessus de la moyenne, il portait sur son visage pâle et amaigri, aux traits fins et réguliers, l'empreinte de cette tristesse particulière à la race anglo-saxonne, tristesse essentiellement maladive, bizarre, qui fatalement conduit au suicide, et qu'on appelle le *spleen*.

Il jeta sur moi un regard indifférent et me dit en très-bon français, mais avec un accent très-sensible :

— Êtes-vous M. Marcel Bonneau ?

— Oui, colonel, répondis-je.

— C'est vous qui avez peint et exposé à la dernière exposition une procession de pierrots à la descente de la Courtille ?

— C'est moi-même, colonel.

— Votre manière de peindre me plaît, et je désire

que vous fassiez mon portrait en pied. Combien de temps vous faudra-t-il pour achever ce travail?

— Cela dépendra, colonel, du temps que vous-même vous voudrez bien me consacrer.

— Je poserai tous les jours aussi longtemps que vous voudrez.

— Dans ce cas, j'espère avoir terminé en deux mois.

— Deux mois, c'est bien long. Cela dérangerait mes dispositions. Ne pourriez-vous pas terminer en un mois?

— Avant tout, colonel, je voudrais que mon travail fût digne de l'honneur que vous me faites en me choisissant pour votre peintre, et pour cela il convient de ne pas se presser. Mais enfin, puisque vous ne voulez m'accorder qu'un mois, je ferai mon possible pour vous satisfaire dans ce laps de temps.

— Tous les jours, ajouta le colonel, je m'absente deux heures, de trois à cinq, pour surveiller une construction; le reste du temps, je vous le consacrerai. Veuillez apprêter ce qu'il faut, nous commencerons demain.

Le lendemain, en effet, sir James Clinton me donnait sa première séance.

Mon noble modèle ne me dit pas un mot, et posa avec une conscience que j'ai bien rarement trouvée chez les modèles ordinaires, à cinq francs la séance.

A trois heures précises, un domestique vint annoncer que la voiture de sir James Clinton était attelée.

— C'est le moment, me dit le colonel, d'aller visiter ma construction. A demain donc, monsieur Marcel Bonneau. Vous pouvez, ajouta-t-il, rester ici tant qu'il vous plaira, et continuer de travailler seul, si vous le jugez nécessaire.

J'étais fatigué de cette longue et muette séance; aussi je fis au plus vite ma palette et me retirai.

Le lendemain et les jours suivants se passèrent exactement comme la veille. Sir James ne me dit pas un mot. Par déférence, je ne lui adressai pas la parole, et le silence ne fut rompu que par la voix du domestique qui vint annoncer à son maître que la voiture était prête pour aller visiter la construction.

Huit jours se passèrent ainsi. Devant cet homme, véritable spectre vivant, je sentais l'ennui me pénétrer par tous les pores, et je me pris à envier le régime, pourtant peu folâtre, des frères de la Trappe. Au moins, pensai-je, ces austères pénitents prononcent quelques mots lorsqu'ils se rencontrent : Frère, il faut mourir, dit l'un ; à quoi l'autre répond : Il faut mourir, frère. C'est toujours cela de pris sur l'ennemi, c'est-à-dire sur le mutisme qu'on s'est infligé. Mais avec sir James on n'a même pas cette chétive consolation, et il faut mourir d'ennui, sans avoir la satisfaction de se le dire.

Je craignis que ma peinture ne souffrît de cette disposition de mon esprit, et, voyant tout en noir, j'eus peur de peindre tout en gris. Aussi, dans l'intérêt de l'œuvre que j'avais entreprise, autant que pour moi-même, je résolus de rompre la glace, et le neuvième jour le dialogue suivant s'établit entre moi et sir James Clinton.

— Trois heures ne vont pas tarder à sonner, colonel ; c'est l'heure où vous allez visiter votre construction. Je le regrette, car il me faudra remettre à demain pour achever un détail que j'aurais voulu peindre en entier aujourd'hui... Mais enfin je comprends parfaitement que Votre Seigneurie veuille aller visiter sa bâtisse à trois heures précises.

— C'est mon habitude depuis le jour où j'ai fait commencer cet édifice.

— Si je ne craignais de paraître indiscret, je vous demanderais, colonel, de quel côté se trouve située votre propriété.

— Du côté de la barrière de la Roquette.

— Et vous comptez y habiter, colonel?

— Oui, dit-il, je compte m'y fixer dans un mois.

— Ne trouvez-vous pas que ce quartier de Paris est un peu triste?

— Non.

— Je craignais que le voisinage du cimetière...

— J'aime les cimetières, dit sir James Clinton en m'interrompant d'un ton de voix qui me glaça.

Mon funèbre modèle étant, comme d'habitude, parti pour visiter sa construction, j'eus la curiosité de demander quelques éclaircissements à ce sujet.

— Savez-vous au juste, dis-je au domestique qui m'aidait à remettre en ordre mes matériaux de peintre, après chaque séance, où se trouve situé le terrain sur lequel sir James Clinton fait construire sa maison de plaisance?

— Oui, me répondit le domestique; ce terrain est situé dans le cimetière du Père-Lachaise, et ce que vous appelez sa maison de plaisance n'est autre chose qu'un tombeau.

Le pinceau faillit s'échapper de mes mains. Je me rappelai les paroles du colonel concernant sa *propriété :* « Je compte *m'y fixer* dans un mois, » or un mois était précisément le temps qu'il m'avait accordé pour faire son portrait. Nul doute, pensai-je, le malheureux a l'intention de se tuer, et, en véritable Anglais, il pousse l'excentricité jusqu'à vouloir se faire construire une tombe suivant ses goûts; ailleurs il ne se trouverait pas bien !

Le lendemain, je me sentis très-mal à mon aise devant cet homme qui, possédant, et bien au delà, tout ce qu'il faut pour être heureux en ce monde, fortune, titres, etc., s'était volontairement condamné à mort, et avait fixé le jour de son exécution. Bientôt, la pitié

succédant à l'effroi, je conçus l'espoir de pénétrer la cause de ce dégoût de la vie, et de détourner cette âme malade d'un projet si criminel.

D'abord je voulus m'assurer d'une chose :

— Colonel, lui dis-je, votre intention est sans doute de n'aller demeurer dans votre nouvelle propriété que lorsque votre portrait sera entièrement achevé?

— Oui, me répondit-il ; mais, vous le savez, je suis pressé, et je compte qu'il sera prêt dans le temps déterminé suivant nos conventions.

A partir de ce moment, je me fis un devoir de conscience de peindre comme Pénélope faisait de la tapisserie, c'est-à-dire que tous les jours je défaisais régulièrement, pendant que le colonel était absent, ce que j'avais fait durant sa présence.

Je ne sais s'il s'en aperçut, mais un jour il me dit d'un ton de vif reproche que mon travail n'avançait pas, qu'il ne serait certainement pas terminé pour l'époque fixée, et que, si je ne déployais pas plus d'activité, il se verrait forcé de faire faire, moins bien peut-être, mais plus expéditivement, par un autre, la besogne dont il m'avait chargé.

— Il faut, ajouta-t-il, que cette peinture soit envoyée à ma nièce, en Angleterre, le jour même où je quitterai cet hôtel pour aller habiter...

— Votre propriété de la barrière de la Roquette, n'est-ce pas, colonel ?

— Oui.

— Dans l'habitation que vous avez fait bâtir et dont vous surveillez la construction avec tant d'intérêt ?

Sir James Clinton fit un signe de tête affirmatif.

— Mais, colonel, continuai-je, est-il donc indispensable que vous quittiez ce bel hôtel, si vaste, si bien aéré, si confortable, pour aller vivre dans... ou plutôt

pour aller habiter votre petite propriété de la barrière de la Roquette?

— Elle est petite, en effet, monsieur, l'habitation que je fais bâtir; mais qui donc vous l'a dit?

A cette question, posée comme un reproche fait à ma curiosité, je balbutiai quelques mots qui prouvèrent à sir James que j'avais pénétré son secret.

— Je vois, me dit-il, qu'il serait inutile de vous dissimuler plus longtemps mes projets. Mon intention est, en effet, de me brûler la cervelle, dès que mon tombeau et mon portrait seront achevés. J'avais compté pouvoir mettre mon projet à exécution dans les premiers jours du mois prochain, et je vois, à mon grand regret, qu'il faudra reculer ce moment de deux ou trois semaines. Non-seulement mon portrait est encore peu avancé, mais mon architecte a mal suivi les plans que je lui avais donnés pour l'érection de mon tombeau, et tout un côté de l'aile gauche doit être refait. Je suis forcé, pour me suicider, d'attendre que mon architecte ait remédié à sa maladresse. C'est toujours un grand tracas de faire bâtir.

Au ton avec lequel me parla sir James Clinton, au caractère de sa physionomie, je compris que toute tentative ayant pour but de le détourner par des raisonnements de sa fatale résolution serait inutile, et je pris le parti héroïque, pour chercher à opérer une réaction salutaire, de simuler l'indifférence. Ce moyen n'était pas infaillible, mais, dans l'état moral où se trouvait le colonel, c'était peut-être celui qui offrait le plus de chance de succès. Et continuant de peindre :

— Je comprends votre contrariété, monsieur ; en effet, c'est toujours un grand souci de faire bâtir. Et pourtant, poursuivis-je avec une apparente bonhomie, on ne peut guère acheter un tombeau tout fait, surtout quand on tient expressément à être enterré dans de cer-

taines conditions de confortable et d'agrément. Quant à moi, colonel, aujourd'hui que je connais le motif si légitime de votre impatience, je vous promets de redoubler d'activité, afin d'avoir achevé mon œuvre quand votre architecte aura terminé la sienne.

A partir de ce moment, sir James Clinton se montra beaucoup plus communicatif avec moi. Nous parlions tous les jours de son prochain suicide comme de la chose la plus naturelle du monde, et il me fit voir le pistolet dont il devait se servir pour se faire sauter le crâne.

— Ce pistolet, me dit-il, est une invention nouvelle très-remarquable.

— Est-ce que vous en ferez le premier l'essai, colonel?

— Oh non! et c'est parce que j'en connais les vertus que je l'ai choisi de préférence à tout autre. La balle, en touchant l'objet qu'elle doit frapper, se divise en quatre parties ayant chacune une force de projection différente. De cette manière, il est à peu près impossible que la blessure ne soit pas mortelle. Un des quartiers de la balle, au moins, atteint toujours un des organes essentiels de la vie, pour peu que le pistolet soit dirigé à la poitrine ou à la tête.

— Eh bien, colonel, tout en reconnaissant les avantages de ce pistolet sur tous les autres, si j'avais, moi qui ne suis qu'un pauvre artiste doublement modeste par le talent et par la fortune, l'intention bien arrêtée, comme vous, de me brûler la cervelle, je voudrais employer un moyen plus original, plus terrible, plus noble aussi, peut-être, et plus sûr encore certainement.

— Vous m'intéressez, monsieur Marcel Bonneau, dit sir James avec une certaine vivacité relative : quel est ce moyen?

— Ce moyen, le voici : je partirais pour l'Amérique,

et je me précipiterais dans les cataractes du Niagara, où ma chair et mes os seraient à l'instant même écrasés, pulvérisés et dispersés en atomes dans le gouffre bouillonnant, qui gronde comme un tonnerre liquide.

Sir James Clinton parut réfléchir à ce que je venais de lui dire, et une contraction à peine sensible se produisit sur ses lèvres.

— Vous avez souri, colonel, lui dis-je.

— Croyez-vous?

— Je le crois.

— C'est possible; mais, si j'ai souri, je n'ai pu le faire que parce que vous m'offrez de me précipiter dans le Niagara comme un excellent moyen de me *brûler la cervelle.*

— Est-ce que j'ai dit cela, colonel?

— Certainement, vous l'avez dit.

— Ah! c'est bien possible. Toujours est-il que le Niagara me paraît un moyen de suicide de nature à satisfaire les exigences des plus difficiles.

Après un nouveau silence :

— Vous avez peut-être raison, me dit le colonel; mais le Niagara est trop loin de Paris; il faudrait trois semaines pour s'y rendre, et ce serait trois semaines de perdues.

— Oh! trois semaines sont bientôt passées, surtout en voyage, où tant d'objets nouveaux viennent distraire les yeux et l'esprit. Mais, peut-être, regretterez-vous votre... construction du Père-Lachaise?

— Non, répondit mon noble modèle, je ne la regretterais point pour le Niagara, si le Niagara était plus près d'ici, aujourd'hui surtout qu'il faut recommencer à en construire un des côtés; mais le Niagara est si loin!

— Il est de fait, dis-je, que rien ne dégoûte d'un tombeau comme d'être obligé de le faire recommencer.

Le Niagara est loin, c'est vrai; mais aussi quelle mort foudroyante et originale! Enfin, colonel, il ne m'appartient pas de chercher à vous influencer, mais, à votre place, je n'hésiterais pas.

— Moi, j'hésite, dit M. Clinton, car le temps perdu qu'on passe à vivre ne se rattrape jamais. Toutefois, ajouta-t-il, je réfléchirai. Dans tous les cas, monsieur Marcel Bonneau, je vous prie, dès à présent, de recevoir mes remercîments pour vos conseils qui témoignent de l'intérêt que vous me portez.

Les jours suivants, je trouvai sir James Clinton peu disposé à parler. De plus en plus sous l'influence de ses humeurs noires, c'est à peine s'il répondait par monosyllabes aux questions que je lui faisais.

Il réfléchissait sur le mode de suicide qu'il devait définitivement adopter.

Sa résolution fut prise le samedi 9 juillet 1859, à trois heures après midi. Comme d'habitude, un des domestiques vint à cette heure annoncer au colonel que la voiture était attelée :

— Je n'irai plus, dit sir James Clinton, visiter ma construction.

Puis se tournant vers moi :

— Monsieur Marcel Bonneau, après de mûres délibérations avec moi-même, j'ai résolu de suivre votre conseil, et je partirai par le premier steamer pour me rendre aux chutes du Niagara. Je vous propose de faire avec moi ce voyage. Vous achèverez en Amérique mon portrait, et, si vous y consentez, je vous chargerai de quelques instructions pour ma nièce, que vous aurez la bonté d'aller voir à Londres, dès que j'aurai cessé de vivre.

A cette brusque proposition, je ne sus d'abord que répondre. J'aurais voulu, par commisération pour ce pauvre malade, le suivre, et tenter jusqu'au bout de le

détourner de son fatal projet; mais j'avais à Paris des relations à conserver, quelques tableaux commencés que j'aurais voulu terminer promptement; et ce voyage en Amérique renversait tous mes projets. Naturellement j'hésitai. Sir James Clinton comprit les motifs de mon indécision, et comme chez lui la générosité égalait la fortune :

— Je sais, me dit-il, que je vous devrai une compensation pour votre perte de temps et les ennuis du voyage. Veuillez me dire si vous jugez que cinquante mille francs soient suffisants pour payer mon portrait et vous dédommager de la perte de tout votre temps?

La somme, comme dit Balzac dans *Vautrin*, n'était pas déshonorante, et je n'eus pas besoin de me livrer à de nombreux calculs pour me convaincre que je faisais une excellentissime affaire en abandonnant mes tableaux, — que, d'ailleurs, il me serait toujours facile d'achever, — pour suivre sir James Clinton. Puis, sans vouloir me montrer meilleur que je ne suis, je dirai que la profonde pitié que j'éprouvais pour ce malheureux Anglais et le vague espoir que j'avais conçu de le soustraire à la mort, ou tout au moins de retarder le moment fatal, me déterminèrent autant que l'intérêt pécuniaire à ne pas repousser ses offres.

— Colonel, lui dis-je, vous parlez d'or, et j'accepte l'honneur que vous voulez bien me faire de m'attacher à votre personne pour ce voyage... comment dirais-je?

— Dites d'agrément, monsieur Marcel Bonneau, puisqu'il doit me conduire à une mort certaine. Mais de grâce, ajouta-t-il, ne perdons pas un temps précieux, et partons le plus tôt possible. Je vais, quant à moi, donner des ordres pour être prêt à quitter Paris dès demain. Mon désir est, pour n'attirer l'attention de personne, de voyager sans suite aucune. Nous partirons tous les deux seuls. Je me fie à vos bons

soins pour voyager le plus convenablement et surtout le plus rapidement possible. Nous aurons ainsi chacun notre tâche à remplir; je viens de vous dire la vôtre, la mienne, qui n'est pas la moins pénible, sera de vivre jusqu'au moment où nous serons en vue de ces précieuses chutes du Niagara.

Vingt-quatre heures plus tard, nous montions en wagon pour nous rendre au Havre, et aviser, dans cette ville, à notre mode de transport pour l'Amérique.

Tel est l'historique fidèle de mon départ pour le nouveau monde.

N'avais-je pas bien raison, en commençant, de taxer de curieuses les circonstances de mon voyage, et ne trouvez-vous pas, lecteurs, qu'elles méritaient la peine d'être rapportées?

CHAPITRE II

La vie à bord. — Merveilleux effet du mal de mer.

Le choix d'un steamer qui doit vous transporter à travers l'Atlantique est chose importante, quand on ne va pas en Amérique, comme mon noble compagnon de voyage, dans l'intention bien arrêtée d'y laisser ses os. Aussi, dès mon arrivée au Havre, mon premier soin fut-il de prendre sur les nombreuses lignes transatlantiques de bateaux à vapeurs de minutieux et utiles renseignements.

Je les consigne ici, ne les ayant trouvés imprimés nulle part.

Il y a, 1° la *British and North America royal mail steamship Company*, autrement dit la ligne Cunard, entre Liverpool et New-York, et retour en passant par Halifax, dans la *Nova Scotia*, et par Boston alternativement.

2° La ligne *Liverpool and Philadelphia steamship Company*, qui sont des navires à hélice de second ordre.

3° *United mail Steamers*, entre le Havre et New-York, en touchant à Southampton. Cette ligne, généralement prise par les Français à cause du point d'embarquement, se compose des magnifiques steamers *Vanderbildt*, *North Star*, *Arago*, *Fulton*, etc.

4° La ligne *Canadian steamship Company*, entre Liverpool et Québec.

5° Enfin, la ligne de Hambourg à New-York, à laquelle appartiennent les beaux steamers *Harmonia*, *Borussia*, etc.

Si j'avais obéi à la funèbre impatience de mon Anglais, pour qui, nous le savons, *le temps perdu qu'on passe à vivre ne se rattrape jamais*, le choix n'eût pas été douteux, j'eusse pris un des navires du *Canadian steamship Company*, lequel nous aurait conduits en droite ligne aux chutes du Niagara. Mais cette raison seule me l'eût fait rejeter, et je portai mes vues sur la ligne Cunard, considérée généralement comme la meilleure sous tous les rapports.

Ce n'est pas sans un juste sentiment d'orgueil que la Compagnie Cunard se vante de n'avoir jamais eu à enregistrer aucun accident grave depuis quinze ou seize ans qu'elle fonctionne. Sans doute, il y a de la chance heureuse dans ce résultat exceptionnel, mais il y a aussi de la prévoyance, et, dans tous les cas, la bonne chance suffit à inspirer la confiance. En outre, la régularité des voyages est telle sur cette ligne modèle, qu'on s'est habitué depuis longtemps, des deux côtés de l'Atlantique, à attendre les bateaux à jour fixe et presque à heure fixe.

Tous les steamers de cette ligne portent des noms qui se terminent par la première lettre de l'alphabet : *Europa, Asia, Africa, Persia, Canada,* etc.

Ces magnifiques vaisseaux réunissent tout ce qu'on pourrait imaginer de luxe et de comfort. C'est assez dire que, dans chacun d'eux, on y est à merveille. Pourtant, si l'on avait le choix, c'est le *Persia* qu'il faudrait prendre. Ce steamer, le plus grand vapeur à flot, après le *Great-Eastern,* mesure quatre cents pieds de long. Construit expressément en vue des passagers et des voyages rapides, il est tout en fer ; sa forme est relativement étroite, et sa proue aiguë et perpendiculaire fend l'eau comme un rasoir.

Les cabines de première classe renferment deux lits; celles de seconde classe, quatre lits. Vers le milieu du

navire, c'est-à-dire à l'endroit où le roulis et le tangage se font le moins sentir, se trouve le compartiment de cabines réservées aux dames. Dans ce compartiment, véritable sanctuaire, il est interdit aux hommes de pénétrer. C'est tout au plus si les sévères matrones qui en défendent l'entrée, comme des cerbères humains, permettent aux maris ou aux frères des dames, clouées sur leur lit de douleur par le terrible mal de mer, quelques rares et courtes visites. On comprend, du reste, la nécessité de cette consigne sévère à bord d'un navire aussi chargé de passagers que le sont d'ordinaire les steamers transatlantiques. Mais est-ce à dire pour cela que la galanterie ne triomphe jamais des rigueurs de la consigne et que l'amour perde tous ses droits en mer? Non; sur terre, aussi bien que sur le plancher mouvant des bateaux à vapeur, il arrive parfois que lorsque le loup ne va pas dans la bergerie, c'est la bergerie qui va chez le loup, ce qui revient exactement au même.

Ce qu'on m'avait dit du *Persia* m'avait donné la plus grande envie de m'embarquer sur ce steamer. Le hasard me servit à merveille. J'appris que ce navire était en partance et qu'en nous embarquant, le soir même de notre arrivée au Havre, sur le petit vapeur qui fait le trajet de Liverpool, nous arriverions juste à temps dans ce port pour prendre passage à bord du roi des steamers. Usant du droit discrétionnaire que je tenais de sir James Clinton de régler tous les détails du voyage, je n'avais à prendre conseil que de moi-même, et nous nous rendîmes à Liverpool.

Un temps admirable facilita cette première petite traversée, accomplie comme le prélude du grand voyage que nous allions entreprendre.

La vue du *Persia*, au moment où je m'y embarquai, me causa un sentiment d'admiration auquel se mêla

un vague sentiment de crainte et de regret. — De crainte, car je savais de quel poids léger pèse le plus grand bâtiment sur une mer troublée par la tempête ; — de regret, car j'allais mettre entre le pays où je suis né, où je laissais des parents et des amis, où j'avais obtenu mes premiers succès d'artiste, et un pays inconnu pour moi, dont je comprenais à peine la langue, et dans lequel peut-être j'allais être témoin d'une affreuse tragédie, l'espace de huit cents lieues de mer. Je voudrais connaître les esprits forts qui se vantent de monter sans émotion à bord du navire qui doit les porter loin de leur patrie dans un autre hémisphère.

Quant à sir James Clinton, l'état maladif et désespéré de son âme ne lui permit aucune émotion de ce genre. Il prit possession de la cabine que je partageais avec lui avec une parfaite impassibilité.

A midi précis, un coup de canon tiré à bord du *Persia* donna le signal du départ, et les formidables roues du bateau décrivirent les premiers mouvements qu'elles devaient continuer, sans aucune intermittence, jusque dans le port de New-York.

La mer était calme, et nous naviguâmes toute la journée et une partie de la nuit sans que les estomacs faibles eussent trop à souffrir du balancement doux et cadencé du steamer.

Mais, vers les trois heures du matin, le vent fraîchit tout à coup, et, au point du jour, la mer roulait des vagues de la grosseur d'une maison à cinq étages.

De tous les voyageurs qui se trouvaient à bord et n'avaient pas encore navigué, je fus le seul dont la santé n'eut pas à souffrir de l'horrible mouvement du vaisseau. Sir James Clinton, au contraire, fut de tous les voyageurs le plus malade. Jamais être humain ne paya plus large tribut à Neptune. Certainement il n'eût pas attendu, pour en finir avec l'existence, d'être

rendu aux chutes du Niagara ; il se fût précipité dans l'Océan, si l'abattement extrême que cause le mal de mer lui eût permis de quitter sa cabine pour monter sur le pont. Du reste, et bien que ce mal cruel n'offre pas généralement de danger sérieux, je crus qu'il en mourrait.

Le gros temps dura deux jours et trois nuits sans relâche. La mer s'étant apaisée le troisième jour, je supposai naturellement que l'état du colonel s'améliorerait. Il n'en fut rien, et l'on eût dit que le malheureux avait avalé toute une pharmacie.

Combien j'étais loin de soupçonner le miracle que devaient opérer dans l'esprit de sir James les effets très-matériels et extraordinairement prolongés des violentes secousses du *Persia !*

Pour moi, qui ne m'étais jamais senti mieux portant, ce fut avec le plus grand intérêt que j'observai les mœurs, les habitudes, les façons d'être toutes particulières et souvent très-originales dont un steamer est le théâtre.

S'il est un endroit au monde où les femmes abdiquent toute coquetterie et où l'étiquette perd ses droits, c'est, à coup sûr, à bord, pendant les premiers jours de traversée. On voit les passagères, jeunes ou vieilles, se promener sur le pont au bras d'un officier, vêtues de gros manteaux et de capuchons peu élégants. Leurs cheveux sont en désordre, leurs bottines sont à moitié lacées, et, oserai-je le dire? souvent une cuvette en métal est là près du banc où elles viennent s'asseoir en trébuchant, et où s'accomplit, trop souvent, hélas ! le dénouement d'une catastrophe prévue par la pâleur de la victime et son mutisme forcé.

Je ne suis point un peintre réaliste, et je le regrette presque, depuis que j'ai été témoin de quelques scènes en mer. Il y aurait là pour un Courbet peintre de ma-

rine de précieux sujets à traiter, et dont l'effet serait certain... sur les tempéraments délicats.

Bientôt les femmes courageuses qui luttent sur le pont contre le fatal balancement du vaisseau, joint au tremblement perpétuel de la machine, se voient forcées d'aller grossir le nombre des malheureuses dont on entend les gémissements sourds et chromatiques s'échapper par l'ouverture des dunettes, comme une plainte vaine qu'emporte le vent de l'Océan. Mais que le beau temps, en rendant la mer plus calme, consolide les estomacs, et tout se transforme à bord comme par enchantement. Les femmes se parent et semblent ressusciter; elles sortent de toutes les ouvertures du navire, comme des hannetons sortent de dessous terre, aux premiers rayons du soleil printanier, pour venir s'entretenir sur le pont ou achever un ouvrage de tapisserie commencé.

C'est dans ces moments d'embellie que naissent parfois de secrètes passions, rendues plus téméraires à l'arrivée, et qui souvent sont couronnées par le mariage.

La conversation n'est pas le seul plaisir qu'on puisse prendre à bord dans les jours de calme, assez fréquents depuis le mois de juin jusqu'à l'équinoxe de septembre. La mer est quelquefois unie comme un miroir, et ce qui ferait le désespoir des navires à voiles devient pour les bateaux à vapeur la condition la plus favorable à la marche du vaisseau. On ne sent, dans ce cas, d'autre mouvement que le tremblement causé par la machine. Tout le monde est alors gai, et bien souvent on organise un quadrille sur le pont. Il se trouve toujours à bord un ou plusieurs musiciens, soit parmi les passagers, soit parmi l'équipage. A défaut de tout instrument, on userait des ressources naturelles pour former un orchestre; les uns chanteraient,

d'autres siffleraient, d'autres enfin marqueraient le rhythme en frappant contre un objet quelconque. Mais les matelots anglais ou américains ont toujours leur Paganini, qui sait, sur une ou plusieurs cordes, racler un air de gigue, et c'est autant qu'il en faut dans la circonstance. Le quadrille a donc lieu et se prolonge parfois depuis le matin jusqu'à l'heure du dîner.

Le service de la table à bord des vapeurs anglais, particulièrement à bord du *Persia*, est d'un luxe véritablement princier. La table est couverte de surtouts en argent ciselé, et les trois services des dîners de gala ne laissent rien à désirer. La glace est fournie en abondance pendant tout le trajet et rentre dans le prix du passage, qui est de 750 francs pour la première classe et de 375 francs pour la seconde. Le vin seul se paye comme extra, et il se vend très-cher.

Après le dîner on joue aux cartes, et ce qui ne devrait être qu'une simple distraction dégénère souvent en une passion coupable. Il n'est pas rare de voir des gens se ruiner entièrement pendant les neuf à dix jours que mettent d'ordinaire les steamers à franchir l'Océan. Le capitaine seul aurait l'autorité nécessaire pour empêcher ces excès; mais il est trop occupé de la direction du navire pour surveiller les joueurs abandonnés à eux-mêmes.

Il y a aussi à bord des steamers une bibliothèque dont les rayons regorgent de livres, et qui promet aux esprits studieux une lecture variée. On approche, et l'on reconnaît, non sans étonnement, que cette magnifique bibliothèque ne renferme qu'un seul ouvrage traduit dans toutes les langues et imprimé dans tous les formats possibles. Cet ouvrage, on l'a deviné, c'est la Bible. Personne n'y touche autrement que pour en admirer la reliure; mais cela fait très-bien au point de vue moral. Le dimanche, le service divin a lieu à

midi. Deux cordes sont tendues en travers du pont pour laisser aux officiants l'espace nécessaire à la cérémonie. Sur les deux côtés du pont se rangent en file les quatre-vingts ou cent hommes d'équipage que portent d'ordinaire les grands steamers transatlantiques. Tous ces marins sont en grand uniforme et se tiennent debout. Le capitaine paraît portant une Bible sur un coussin de velours rouge, et tout se passe à peu près comme dans les temples protestants.

Ce qu'il y a de plus à craindre en mer, c'est le feu. Aussi les précautions les plus minutieuses sont-elles prises pour éviter tout accident de cette nature. Le *steward* seul a le droit d'ouvrir les récipients de verre très-épais qui renferment les bougies dont les cabines sont éclairées. A onze heures du soir, ces bougies sont éteintes. A cette heure de la nuit, les passagers doivent être couchés. Si quelqu'un veut veiller sur le pont au delà du temps fixé, il trouve sa cabine fermée à clef, et se voit forcé, pour ne pas dormir à la belle étoile, — quand il ne pleut pas, — d'avoir recours à la complaisance du steward. Le tarif de cette complaisance est fixé à un dollar (cinq francs et vingt centimes). Il en coûte beaucoup plus cher quand, contrairement aux règlements, on se permet de fumer dans son lit. Les fumeurs sont d'autant plus coupables, quand ils enfreignent ces sages dispositions, que, sur l'arrière du navire, près du gouvernail, se trouve une chambre qui leur est réservée.

Le matin, les voyageurs envahissent les salons de coiffure, où d'habiles barbiers vous rasent et vous frisent, malgré le roulis, d'une main aussi sûre que légère.

Les capitaines des steamers transatlantiques reçoivent un traitement fixe qui varie de vingt-cinq à trente mille francs par an. A côté de ce salaire élevé, ils se

créent généralement d'autres bénéfices. Par exemple, ils transportent en Angleterre du gibier américain, très-estimé à Londres, et qu'ils conservent frais dans de la glace, dont tous les bateaux à vapeur sont amplement pourvus. Puis ils reçoivent des passagers de nombreux et souvent de riches cadeaux en témoignage de leur reconnaissance pour les bons soins dont ces derniers ont été l'objet.

L'effectif des officiers à bord des steamers anglais est, en moyenne, de dix à douze, y compris le service tout spécial de la machine. Ces officiers sont détachés de la marine royale et en portent l'uniforme.

Nulle part autant que sur un navire, peut-être, l'inégalité des conditions ne se reflète dans les habitudes et sur la physionomie des gens de l'équipage. Le capitaine, maître après Dieu, est un superbe autocrate, dont toutes les paroles sont pesées, tous les gestes étudiés. Louis XIV n'était pas plus majestueux à Versailles qu'un capitaine de steamer à son bord. Tous les jours, à midi moins quelques minutes, il monte sur le pont, suivi d'un jeune aspirant en uniforme. Cet aspirant porte la boîte aux instruments nécessaires pour prendre hauteur. Le capitaine ouvre gravement cette boîte et en tire son quart de cercle, lequel est toujours plus fin, plus riche que ceux des officiers qui l'entourent et qui observent avec lui.

L'ingénieur en chef a les mêmes appointements que le capitaine. Ses fonctions sont certainement aussi importantes que celles de ce dernier. Tandis que, la nuit venue, le capitaine repose en paix dans ses appartements, décorés avec le plus grand luxe, l'ingénieur en chef surveille le service aussi difficile que dangereux et pénible de la machine. Il ne se montre jamais sur le pont. Aussi est-on tout surpris de le voir apparaître sur la dunette, revêtu de son riche uniforme, pendant les

courts moments que le navire, rendu à destination, met à arriver au quai et à se faire amarrer.

Une physionomie qui tranche sur toutes les autres, c'est le *purser* (comptable). D'ordinaire, le comptable est un jeune homme qui n'a du marin ni le langage ni les manières. C'est qu'en effet le purser navigue, mais il n'est point marin dans l'acception rigoureuse du mot. Il ne se mêle jamais en rien de la direction du navire, et ne s'occupe, comme l'indique sa qualité, que de l'économie financière du bateau. Il n'a presque rien à faire pendant la traversée, et ne devient réellement utile qu'à l'arrivée. C'est lui qui procède au débarquement des colis et reçoit les sommes dues. Au départ, il doit veiller à ce que les approvisionnements de toute espèce soient faits suivant les instructions données.

Pour utiliser le plus agréablement possible ses moments de loisir pendant la traversée, le comptable se rend indispensable auprès des dames par mille gracieuses prévenances, notamment en leur offrant le bras quand elles désirent se promener sur le pont.

J'ai parlé plus haut de l'ingénieur en chef, dérobé à tous les regards par les soins incessants que commande la machine. Cet officier a sous ses ordres un équipage, invisible comme lui, dont la plupart des passagers n'ont même pas l'air de soupçonner la présence, et qui pourtant sont le cœur même et l'âme du vaisseau.

Que le lecteur sonde avec moi les profondeurs cachées du steamer, et tout un monde matériel et moral va se révéler à lui.

La machine, étant la partie la plus importante d'un vapeur, en occupe naturellement la meilleure place. De là, la cherté du fret sur les steamers, qui ne laissent aux colis que peu d'espace à l'avant et à l'arrière du navire. Un étroit escalier en fer découpé nous conduit au premier étage de la machine. Cet escalier prend

naissance à l'ouverture ménagée entre les deux prises d'air, lesquelles laissent apercevoir aux promeneurs sur le pont le mouvement majestueux et régulier des pistons, qui impriment le mouvement de rotation à l'arbre de couche.

Nous voici arrivés dans une étroite galerie, toujours en fer et à jour, de laquelle on aperçoit, à trente ou quarante pieds en dessous, les chauffeurs, que nous observerons mieux dans un moment.

Ici, il faut se faire mince, rapprocher les coudes et marcher droit, sous peine d'être enlevé et broyé par une bielle ou par un des gigantesques pistons, dont le mouvement cadencé a quelque chose d'effrayant. La perspective d'être broyé si l'on fait un faux pas ou qu'on ne s'amincisse pas assez, jointe à la chaleur que l'on ressent et à l'odeur d'huile chaude qui vous saisit à la gorge et bouleverse l'estomac des plus robustes, fait de cette galerie une promenade peu fréquentée de messieurs les passagers. Enfin j'y suis, et j'y reste pour observer autant que possible le service mystérieux de la machine.

Au bout de cette galerie, se trouve un espace relativement assez grand; c'est le poste de l'ingénieur en chef. Il est assis sur un petit escabeau en fer et suit constamment des yeux les mouvements divers de ce qu'on pourrait appeler les organes de la vie du steamer. L'ingénieur a, réunis sous la main, tous les robinets, tous les boutons, toutes les roues qui servent à faire mouvoir, ralentir ou arrêter la machine. Près de lui aussi se trouvent fixés les différents timbres servant à transmettre à l'équipage intérieur les ordres du capitaine.

Puis on voit une série de très-curieux cadrans, dont un indique la quantité d'eau qui se trouve dans les bouilloires, et un autre, la quantité de vapeur dépensée.

Près de ces deux cadrans, il en est un qui mérite une attention spéciale.

Celui-ci, qui renferme une horloge, a pour but d'indiquer les tours de roues du steamer; si bien qu'après une traversée, quelque longue qu'elle soit, on sait au juste le nombre de tours de roues accomplis par le bateau. En moyenne, le *Persia* et le *Vanderbildt* font quinze tours de roues à la minute ; ce qui fournit, pour une traversée de neuf jours, cent quatre-vingt-dix-sept mille six cent quarante rotations. Les chiffres, dans cet ingénieux cadran, viennent se placer d'eux-mêmes en vue à chaque rotation. Il est intéressant, pendant la traversée, d'aller de temps à autre consulter ces chiffres, dont le nombre toujours croissant encourage les passagers, impatients d'arriver.

L'ingénieur que nous avons vu à son poste d'observation, c'est-à-dire sur son étroit escabeau de fer, est entouré d'un état-major qui se compose de trois ou quatre aides ingénieurs, autrement dit mécaniciens.

Le graissage de toutes les parties constitutives de la machine est une opération des plus importantes et qui exige un soin tout particulier. Il y a toute une escouade de huileurs, et il est vraiment curieux de les voir, armés de leur burette, avancer le bras en faisant le mouvement contraire du mouvement des parties de la machine qu'ils veulent arroser d'huile. Une seconde de distraction, et la main et le bras peuvent être broyés. Il est des huileurs qui grimpent au milieu même des rouages, pour de là laisser couler l'huile dans des récipients *ad hoc*. Que le roulis leur fasse perdre un tant soit peu l'équilibre, que l'odeur nauséabonde qui s'exhale de partout en cet endroit, où il fait une chaleur excessive, trouble un instant leur cerveau et leur occasionne une faiblesse, et les voilà broyés sans qu'on puisse même tenter de les soustraire

à une mort horrible. Eh bien, ces hommes font le plus modestement du monde cette périlleuse besogne, qui est aussi la plus pénible après celle des chauffeurs.

Je n'ai jamais tenté de pénétrer jusqu'à ces derniers, sentant bien que mes forces ne me permettraient pas de vivre là cinq minutes. Comment, grand Dieu! peut-on volontairement se faire chauffeur de steamers!... On les paye pour cela, dit-on. Tant il est vrai que tout s'achète et que tout se vend, jusqu'à la santé et jusqu'à la vie des hommes.

Le spectacle est digne du crayon d'un grand artiste. Qu'on se figure, dans un endroit où la chaleur est pour ainsi dire insupportable, des hommes presque entièrement nus, noircis par le charbon, couverts de sueur, et sur le torse desquels se reflète une lueur rougeâtre et fantastique. Ils marchent dans l'eau qui s'est échappée des pompes alimentaires, et sont armés de longues tringles de fer, avec lesquelles ils attisent le feu. A droite et à gauche, viennent aboutir deux voies ferrées, sur lesquelles roulent, à de courts intervalles, des caisses remplies de charbon, aussitôt dévorées par l'immense brasier. Ce spectacle, étrange et saisissant, rappelle l'enfer de Dante et toutes les scènes de diableries qui y sont décrites. Rien de plus diabolique, en effet, que ce métier de chauffeur, qui, lorsqu'on le fait un peu trop longtemps, rend pulmoniques les hommes les plus robustes.

A de rares intervalles, les passagers, indifférents à tout ce qui se passe au-dessous d'eux, voient avec surprise sortir d'une écoutille une tête charbonnée, livide sous le charbon et baignée de sueur, qui vient pendant quelques secondes respirer un peu d'air pur et frais.

C'est un chauffeur qui, sentant que la vie l'aban-

donne, vient puiser des forces nouvelles pour pouvoir achever son quart.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre le travail de la machine.

Revenons sur le pont.

La traversée est souvent marquée par quelque incident comique ou funèbre.

Celui qui marqua le quatrième jour de notre départ fut à la fois funèbre et comique.

Le mari d'une vieille Anglaise, épuisé par une maladie dont il était atteint depuis longtemps, et par le mal de mer, mourut ce jour-là. L'usage invariable en pareil cas est de jeter le cadavre à la mer, après lui avoir attaché au pied un boulet de canon et avoir dit, sans pompe aucune, une prière pour le repos de son âme. Mais la pauvre veuve, qui voulait avoir la suprême consolation de pleurer sur la tombe du défunt, supplia d'une manière si pathétique le capitaine de conserver le corps de son mari jusqu'à l'arrivée, qu'il céda à ses instances.

Le corps ne fut donc pas jeté à la mer.

Mais quel moyen allait-on prendre pour combattre la décomposition à cette époque de l'année où la chaleur était grande? Voilà ce que chacun se demandait, lorsqu'un loustic (il y en a à bord de tous les navires, comme dans toutes les casernes) s'avisa de dire que le mort était conservé dans la soute à la glace, et qu'il avait pu s'en assurer malgré les précautions prises pour cacher cet horrible mystère. Or, comme tout le monde faisait un usage constant de glace pour rafraîchir les boissons, et que l'eau même qu'on buvait n'était autre que de la glace fondue et tirée de cette même soute où le mari de l'Anglaise, disait-on, se conservait pieusement à son amour matrimonial, ce fut parmi les passagers un cri d'indignation général.

Bon nombre de femmes profitèrent de cette occasion pour se trouver mal, exposer leurs grâces sous un nouveau jour, et prouver, par la même occasion, la sensibilité de leurs nerfs. Le capitaine eut beau affirmer que cette fable extravagante ne méritait pas créance, à dater de ce moment très-peu de personnes firent usage de glace, et tout le monde but du vin.

J'ai toujours pensé que le sommelier du bord n'était pas étranger à cette invention, qui se traduisit pour lui par de gros bénéfices.

Je m'étais aperçu que, sur l'avant du steamer, il y avait toujours un homme en vigie. J'appris qu'on redoutait les glaces flottantes qui font leur apparition dans les parages où nous nous trouvions, du mois de mars au mois de Juillet. Ces glaces qui, en ce moment de l'année, rendent la traversée de l'Atlantique toujours dangereuse, se présentent sous les aspects les plus variés; tantôt ce sont d'immenses blocs d'un seul tenant, d'autres fois ils s'offrent à la vue comme une chaîne de montagnes, mesurant leur hauteur par centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer, et s'étendant jusqu'à deux et trois milles. Quand le soleil éclaire ces blocs immenses, la vue en est troublée. On dirait des montagnes de diamant. Il résulte des nombreuses observations faites jusqu'à ce jour par les navigateurs et les savants, que la glace, en descendant du pôle lors de la débacle, suit deux directions distinctes : l'une en vue des côtes, l'autre beaucoup plus au large, sans toutefois s'éloigner au-delà du 40e degré de latitude est, soit environ cinq cents milles des bancs de Terre-Neuve. Ces deux lignes de glace viennent se fondre dans les eaux attiédies du courant du golfe, ce qui fait qu'elles descendent rarement plus bas que le 42e degré de latitude nord. J'avais espéré pouvoir être témoin de ce *brillant* spectacle de

la nature, spectacle doublement attrayant pour un peintre. Mais le hasard ne me favorisa pas sur ce point, ce qui me contraria fort, et réjouit beaucoup le capitaine, peu curieux de voir son vaisseau se frayer un passage à travers les montagnes diamantées, si pittoresque que fût le coup d'œil.

Nous étions arrivés au huitième jour de traversée. La mer était houleuse, et mon infortuné compagnon n'avait, depuis les premiers moments du départ, pris aucune nourriture... au contraire. Il faisait peine à voir, tant il était faible, pâle et amaigri. On eût dit un cadavre, sans les fréquents accès de mal de mer par lesquels seuls il donnait encore signe de vie. Tous les soins que le steward et moi nous lui prodiguions étaient impuissants à combattre ce terrible mal de mer, qui l'eût certainement tué, pour peu que la traversée se fût prolongée.

— Courage, colonel, lui disais-je de temps à autre, nous arrivons.

Et je disais cela sans songer que le malheureux ne voulait arriver en Amérique que pour en finir avec la vie.

A partir de ce huitième jour, tous les yeux furent fixés à l'horizon pour tâcher de découvrir le bateau pilote qui devait nous accoster.

Mais rien ne parut jusqu'à la nuit.

A onze heures, les passagers étaient rentrés dans leur cabine comme d'habitude. Moi, je voulus veiller plus longtemps sur le pont, dans l'espoir de voir apparaître le bateau tant désiré, et pour être témoin de l'opération curieuse et hardie d'accoster.

Je fus amplement récompensé de ma peine.

Vers minuit, j'entendis, non sans une vive émotion, la vigie, en observation sur le haut du mât, crier, d'une voix affaiblie par la distance mais solennelle :

Light oh! (lumière, oh !). Au même instant je sentis que la vitesse du steamer avait diminué. Je courus sur l'avant, mais je ne pus rien voir. Les hommes de quart m'assurèrent pourtant qu'une lumière était en vue, et que, suivant les probabilités, c'était la lumière du pilote. Je regardai dans la direction indiquée, et, au bout de quelques minutes, je vis apparaître, mais pour disparaître aussitôt, une lumière à peine perceptible. La lumière reparut pour moi quelques instants après et devint de plus en plus fréquente et sensible. Enfin elle se fixa. C'était bien, comme on l'avait supposé, le bateau pilote qui marchait droit sur nous toutes voiles au vent.

Je demandai à un officier de quart à quelle distance de terre nous nous trouvions.

— A quatre-vingts milles du cap Race, me répondit-il.

Or le cap Race est la terre américaine la plus avancée en mer.

Ce fait seul peut donner une idée de la hardiesse des pilotes américains dont les embarcations, d'ailleurs admirablement construites, ne sont guère plus grandes que certains canots à voiles de rivière.

L'opération d'accoster, quand la mer est houleuse, est très-difficile, très-périlleuse, surtout la nuit. A côté du vapeur qui paraît solidement assis sur la vague, le bateau pilote fait l'effet d'une coquille de noix, qu'un choc contre l'immense navire va briser en mille pièces.

Ce ne fut donc pas sans crainte que je vis s'approcher de notre bord cette légère embarcation, ballottée par la mer d'une façon désordonnée. Tantôt le bateau, suivant l'impulsion ascendante de la vague, semblait fixé sur sa pointe comme le couronnement d'un obélisque liquide, et montrait jusqu'à sa quille; tantôt, au contraire, précipité dans un abîme, il disparaissait entièrement à la vue, entre deux montagnes écumantes

et furieuses. Plus le bateau se rapprochait du steamer, et plus le spectacle devenait saisissant. Parfois, en voyant l'embarcation au sommet de la lame, et bien au-dessus du pont de notre navire, on pouvait craindre que la chaloupe ne vînt tomber à bord, ou se briser contre une des parois du vaisseau, ce qui, malheureusement, est arrivé quelquefois.

L'heureux embarquement du pilote allait mettre un terme à mon anxiété.

Profitant d'un instant favorable où la chaloupe se trouva au niveau de l'échelle de la mâture, il saisit l'échelle au vol, pour ainsi dire, avec autant d'audace que de bonheur, et l'embarcation, virant de bord aussitôt, s'éloigna rapidement du steamer, à la recherche de quelque autre navire.

Chaque bateau porte plusieurs pilotes, et ne revient au port d'embarquement que pour en reprendre d'autres.

Le lendemain, de très-bon matin, le bruit se répandit partout à bord que nous avions un pilote, et la plupart des passagers voulurent contempler le visage du premier Américain qui s'offrait à leurs yeux.

Un grand nombre de passagers lui adressèrent des questions relatives à New-York ; d'autres lui demandèrent des journaux américains, sans doute pour prendre connaissance du cours des marchandises. Ce jour-là, le capitaine nous annonça que, si rien de fâcheux ne survenait, nous déjeunerions le lendemain à New-York. En conséquence, et suivant l'usage établi à bord de tous les steamers transatlantiques, il nous offrit un dîner d'adieu avec accompagnement obligé de champagne. Au dessert, un des passagers se leva et proposa un toast en l'honneur du capitaine. Aussitôt le vin coula de nouveau dans les verres, et, d'après la coutume en Amérique, quand on veut honorer autant que possible

la personne à la santé de laquelle on boit, on fit, d'un commun accord, entendre les exclamations suivantes :

(*Mezza voce*) *hip, hip, hip, hourrah!*

(*Forte*) *hip, hip, hip, hourrah!*

(*Fortissimo*) *hip, hip, hip, hourrah!*

Le capitaine remercia par un *speech* bien senti, et les *hip* et les *hourrah* recommencèrent de plus belle par trois fois, et avec les nuances que je viens d'indiquer.

Dès que le jour parut, chacun put voir la terre américaine se dessiner à l'horizon comme un nuage violet. Grâce à la rapidité du *Persia*, qui filait vingt milles à l'heure en ce moment, le nuage prit bientôt une physionomie plus accentuée.

Nous distinguâmes à l'œil nu de vertes prairies où paissaient des bestiaux, des maisons blanches jetées pittoresquement sur la colline; et nous sentîmes l'odeur embaumée et fortifiante de la terre, odeur qu'on ne peut apprécier qu'en mer, après une traversée de plusieurs jours.

Je voulus faire jouir sir James Clinton de ce charmant spectacle. Mais il était si faible, que nous fûmes obligés de nous mettre à deux pour l'habiller et l'aider à monter sur le pont.

En contemplant la terre américaine, il ne put contenir une exclamation de plaisir, se mit à rire comme un enfant, et, me prenant la main avec effusion :

— J'étais fou, me dit-il, de vouloir mourir; et je vous dois la vie.

— Ah! colonel, lui répondis-je très-ému, que vos paroles me font du bien. Nous n'irons donc pas aux chutes du Niagara?

— Si fait bien, me dit-il, mais pour les admirer, en ayant bien soin de ne pas trop nous aventurer vers les bords, car c'est un endroit très-dangereux.

Le colonel était radicalement et à jamais guéri du

spleen. Les flots de bile échappés de son corps, secoué pendant neuf jours comme une bouteille qu'on rince, étaient évidemment la cause de cette triste disposition de son esprit. La cause n'existant plus, l'effet cessa aussitôt, et le colonel, qui devina mon étonnement, me dit :

— Voilà ce que c'est que de nous, mon ami. Un vomitif change les dispositions de notre âme, une saignée nous ôte le courage, un purgatif suffit quelquefois à modifier profondément la passion la plus exaltée. Comment, en face de ces humiliantes vérités, l'homme peut-il se montrer vaniteux?

Pour toute réponse à cette boutade philosophique, j'embrassai le colonel avec effusion. Il me semblait qu'il était devenu un peu ma propriété, depuis que, grâce au mal de mer, il avait abandonné ses sinistres projets. Je l'aimai presque comme on aime un fils.

Quelques moments plus tard, le steamer était amarré à son quai.

Nous étions à New-York.

CHAPITRE III

Quelques mots sur l'histoire de New-York. — Le castle-garden les émigrants.

Il n'est pas inutile, pour faire apprécier les progrès extraordinaires de la civilisation américaine, de remonter jusqu'à la première colonisation européenne de ce point de terre des États-Unis où est bâtie la ville de New-York.

Le premier explorateur européen qui débarqua dans la baie de New-York fut Henri Hudson. Il avait, à trois reprises différentes, tenté de découvrir le passage du nord-ouest où, depuis cette époque, Franklin et tant d'autres intrépides navigateurs ont trouvé une mort aussi glorieuse qu'horrible. Désespérant de se frayer un passage à travers les barrières de glace de cette partie morte de notre globe terrestre, Hudson quitta l'Angleterre pour la Hollande, où il prit du service dans la Compagnie des Indes orientales.

Alors la Hollande comptait comme la première nation maritime du monde. Ses vaisseaux, au nombre de vingt mille, montés par cent mille matelots, étaient les maîtres de toutes les mers.

Alors l'Angleterre n'avait, pour ainsi dire, ni marine, ni commerce, ni industrie.

Comparez aujourd'hui, sous ce triple rapport, la Hollande avec l'Angleterre, et vous aurez une preuve de plus, preuve saisissante et presque effrayante, de l'instabilité des choses humaines.

Mais revenons à Henri Hudson.

C'est le 3 septembre 1609, que la baie de New-York, si vaste, si belle et si sûre, s'offre à son œil étonné.

Quelle émotion ce doit être que la découverte d'un monde nouveau !

Comme le navire avançait lentement et avec prudence, Hudson, muni de sa longue-vue, vit accourir sur le rivage la population indienne, qui crut à une visite de leur dieu dans un canot sans pareil. Les naturels se prosternèrent devant l'embarcation divine, et firent retentir l'air de grands cris, où l'allégresse se mêlait à la terreur.

Ayant aperçu, sur le pont du navire, Henri Hudson en grande tenue, habit rouge, etc., ils ne doutèrent plus qu'il ne fût le grand Manitou, et songèrent dès lors à lui préparer une réception digne d'un Dieu.

Hudson débarqua, et les Indiens l'adorèrent, pendant quelque temps, en agissant auprès de sa personne comme ils agissaient d'ordinaire envers tous leurs manitous de bois et de pierre. Le capitaine se laissa patiemment adorer, après quoi, pour leur prouver que le créateur n'avait point d'intentions hostiles envers la créature, et qu'on peut être à la fois manitou et bon prince, il fit apporter une barrique d'eau-de-vie qui fut aussitôt absorbée par la population indienne tout entière, hommes, femmes, vieillards et enfants.

De l'eau-de-vie offerte par les divines mains de Manitou en personne ! c'était une double fortune, et les Indiens n'en demandaient pas tant. Ils se fussent contentés de cette même eau-de-vie offerte par un simple mortel. Ils burent donc à gorge pleine, tant et si bien qu'ils tombèrent tous en état d'ivresse.

C'est en mémoire de ce fait qu'ils nommèrent l'île où se trouve aujourd'hui bâtie la ville de New-York, Manahachtnicacks, dont on a fait par corruption Man-

hattan, et qui, dans le langage des sauvages, signifie *l'endroit où ils se sont tous enivrés.*

Les Indiens ne furent pas longtemps à reconnaître que Henri Hudson n'était point un dieu, et ils revinrent à leurs manitous en bois et en pierre, qui sont les véritables manitous. Malgré cette désillusion, qui dut être cruelle pour beaucoup d'entre eux, le navigateur n'eut qu'à se louer des naturels du pays, généralement doux et naïfs.

Frappé des beautés de la rivière du Nord, qui encadre l'île avec la rivière de l'Est, il la remonta jusqu'à l'emplacement où est aujourd'hui bâtie la ville d'Albany capitale de l'État. Partout, dans ce trajet, Hudson reçut des protestations d'amitié de la part des Indiens, qui firent avec lui des échanges de différents objets naturels et fabriqués.

En souvenir de cette exploration, la rivière du Nord prit le nom, qu'elle a conservé, de Hudson's River.

L'heureux navigateur anglais redescendit la rivière du nord et remit à la voile pour l'Europe, où il arriva sans accident notable peu de temps après son départ de la rive américaine.

Le rapport favorable qu'il fit en Hollande de sa découverte donna lieu à une expédition composée de deux navires qui mirent à la voile dans le courant de l'année 1614. Ces navires étaient commandés par Adrian Block et Hendrict Christianse.

Ce fut sous les auspices de ces deux capitaines que furent construites les premières habitations européennes sur l'emplacement de New-York.

Ces habitations ne s'élevèrent d'abord qu'au nombre de quatre, protégées par une redoute qui fut bâtie l'année suivante.

Ils nommèrent ce petit groupe de maisons la Nouvelle-Amsterdam.

Pendant les premiers temps, ce ne fut pour les Hollandais qu'un simple poste commercial et militaire, ayant pour unique objet le trafic des fourrures.

Tout le monde sait ce qu'est devenu, en si peu d'années, le modeste poste des Hollandais, converti en une des plus grandes et des plus riches villes du monde. Mais on ignore généralement par quelle suite d'événements cette étonnante conversion s'est opérée. C'est ce que nous allons faire savoir en quelques mots.

L'île de Manhattan était un trop joli morceau pour ne pas être convoité. L'Angleterre le convoita, et fit si bien, qu'elle l'enleva aux Hollandais en 1664, qui l'enlevèrent aux Anglais en 1673, qui l'enlevèrent de nouveau aux Hollandais un an plus tard, mettant ainsi en pratique, avec une persévérance remarquable, cette loi des nations conquérantes : « Ote-toi de là que je m'y mette. » Alors seulement les Anglais donnèrent à la Nouvelle-Amsterdam le nom de New-York, en l'honneur de James, duc d'York, à qui Charles II en avait fait présent. Si nous avions à faire ici une histoire de cette riche et magnifique cité, improvisée par la civilisation moderne qui a improvisé tant et de si belles choses, que de faits intéressants sous tous les rapports ne trouverions-nous pas à relater !

New-York, comme tout ce qui est grand et fort, ne s'est point élevé sans luttes. Tour à tour opprimé par des gouvernements despotiques qui agissaient sous l'impulsion de rois anglais superstitieux et tyranniques, en proie aux dissensions intestines ; envahi par les Français du Canada, etc., etc., il n'a pris tout son essor qu'avec la liberté. De l'indépendance, en effet, date sa double prospérité morale et matérielle, ainsi que celle de toutes les villes des États-Unis.

Toutefois, il convient d'être juste envers tout le monde, et nous ne saurions oublier les dates antérieu-

res à la déclaration d'indépendance qui marquent une généreuse tendance du gouvernement anglais, ou un progrès accompli dans la colonie.

La première école gratuite de New-York fut fondée en 1702.

Le premier journal parut en 1725.

La première bibliothèque s'ouvrit au public en 1729. Elle se composait de seize cent vingt-quatre volumes qui arrivèrent directement de Londres.

Enfin la première académie fut fondée en 1732.

Un chiffre curieux à constater, parce qu'il prouve à quelle puissance commerciale était prédestinée la première ville de l'Union, est celui-ci : de 1749 à 1759, deux cent quatre-vingt-six navires quittèrent le port de New-York pour l'Europe, chargés de farines, de grains, d'huile de lin, de fourrures, de bois à différents usages, de fer, etc.

En grandissant et en devenant forte, la colonie anglaise voulut, ce qui est assez naturel, couper ses lisières, s'affranchir de protections gênantes, marcher seule et libre dans ses droits et dans ses inspirations.

En 1765, une assemblée de délégués eut lieu à New-York afin de rédiger un rapport contenant les griefs des colons et la déclaration de leurs droits.

Une loi, plus vexatoire pour les colons que profitable à l'Angleterre, la loi du timbre, devint l'occasion du soulèvement général des populations.

Ces soulèvements de colons furent pour l'Angleterre le commencement de la fin, comme aurait dit Talleyrand.

En effet, ce qui n'avait paru d'abord aux Anglais qu'une simple émeute, facile à réprimer, n'était rien moins que le début de la guerre de l'indépendance, dont l'issue, comme on sait, fut la proclamation de la république des États-Unis le 4 juillet 1776.

Dix ans après cet acte à jamais mémorable, la population de New-York avait doublé.

Et pourtant que de terribles épreuves n'eut-elle pas à supporter pendant ce court laps de temps où la fièvre jaune causa de si terribles ravages !

Mais le martyrologe de la ville ne faisait que commencer. Voyez plutôt.

En 1832, le choléra asiatique, qui fit son tour du monde, comme un compagnon de malheur, se dressa, à New-York, un reposoir orné de quatre mille trois cent soixante victimes.

Après la peste, ce fut le tour de l'incendie.

En une nuit, six cents maisons devinrent la proie des flammes.

La perte matérielle fut évaluée à cent millions de francs. Quant aux hommes qui périrent dans les flammes, on n'en sut jamais le nombre exact. Il fallut faire une large part à ce vaste brasier qui menaçait de tout consumer. La mine joua, et on démolit bon nombre de constructions intactes pour isoler le foyer de l'incendie, dont les flammes gigantesques s'apercevaient à plus de dix lieues en mer.

Après la peste et l'incendie, et comme pour couronner cet édifice de malheur, se manifestèrent partout les crises commerciales qui se produisirent dans les années 1836 et 1837, ébranlant si profondément le crédit public.

Puis un nouvel incendie éclata en 1845, moins terrible que le précédent, il est vrai, mais qui ne se liquida pas à moins de trente-cinq millions de francs.

Il y aurait eu là de quoi ruiner à tout jamais un peuple moins viable que le peuple américain.

Mais qu'est-ce que les pertes d'argent quand il s'agit d'une nation jeune, vigoureuse, entreprenante jusqu'à la témérité, active jusqu'à la passion, secondée dans

ses efforts par les lois les plus libérales et les plus hospitalières du monde? Le mal fut réparé, et si complétement, qu'au bout de quelques mois personne n'en ressentit les effets, et qu'une ère nouvelle de prospérité s'ouvrait pour les Américains.

Maintenant que nous savons comment New-York a été fondé, que nous l'avons suivi dans ses principaux développements, examinons ce qu'il est au moment où nous écrivons ces lignes.

Ce qui frappe tout d'abord en débarquant dans la cité impériale (*empire city*), comme disent orgueilleusement les Américains, c'est le mouvement commercial qui se manifeste par une agitation fiévreuse de tous les habitants du *bas de la ville*.

C'est dans le bas de la ville, en effet, que se trouvent tous les dépôts de marchandises, et tous les *offices* dans lesquels les négociants américains font leurs transactions commerciales.

Quel mouvement, grand Dieu ! on dirait que la ville entière est en déménagement.

Ou bien on se croirait dans un champ de foire.

On n'a pas foulé des pieds cinq minutes cette ville des affaires par excellence, qu'on s'explique l'étonnante prospérité de ce peuple éminemment laborieux et industriel. *Time is money* (le temps est de l'argent), disent-ils; et comme, avant tout, ils tiennent à s'enrichir le plus possible, ils ne perdent pas une minute.

C'est en vain qu'à New-York on chercherait des yeux un seul badaud sur le port ou ailleurs; le flâneur n'existe pas en Amérique, où l'on voit des enfants de douze ans, sérieux comme des diplomates dans l'exercice de leurs fonctions, traiter des affaires importantes, payer ou recevoir des sommes considérables.

Mais j'aurai bientôt l'occasion par des faits, qui, mieux que toutes les descriptions, donnent l'idée des

mœurs et des coutumes d'une nation, de revenir sur tous les points saillants du caractère américain.

Pour aujourd'hui, ne l'oublions pas, je ne fais que d'arriver, et c'est ma première impression que je cherche à communiquer au lecteur, afin que, se substituant, en imagination, à ma propre personne, il voyage en quelque sorte ici même à ma place.

Le voyageur est curieux, et il a bien raison de l'être.

Comprendrait-on qu'on changeât d'hémisphère, qu'on passât de la vieille civilisation européenne à la civilisation à peine naissante du nouveau monde pour ne rien voir et ne rien entendre de ce qui peut intéresser les yeux et l'esprit? Il y a pourtant des hommes ainsi faits, qui demeurent dix ans dans un pays, sans rien voir ni entendre de ce qui caractérise ce pays. Mais ces hommes ne sont pas des voyageurs, ce sont des colis humains.

Donc ayant aperçu, étant encore sur le pont du steamer, une immense rotonde, d'un caractère très-original, et baignant dans la baie, à l'extrême pointe de New-York, je demandai à un employé du port, un Irlandais naturalisé Américain, le nom et la destination de cette construction bizarre.

— Cette construction, me fut-il répondu, se nomme le Castle-Garden. C'était autrefois une forteresse. La forteresse s'est changée en palais de l'industrie, le palais de l'industrie en théâtre lyrique, le théâtre lyrique en salle de concert, la salle de concert en un lieu de débarquement affecté aux nombreux émigrants qui viennent à New-York pour de là se rendre dans l'intérieur des terres.

— Le Castle-Garden est donc, à cette heure, un hôtel? demandai-je.

— Non, me répondit mon interlocuteur; c'est un établissement qui appartient à la ville et dans lequel

les émigrants reçoivent une hospitalité toute gratuite. New-York est le point de débarquement de la plupart des émigrants. Ils y arrivent, en moyenne, au nombre de douze mille par mois, soit cent quarante-quatre mille par an, sans compter les voyageurs plus aisés qui prennent passage sur les steamers, et qu'on peut évaluer à quinze cents par mois. Les trois quarts des émigrants qui partent pour l'Amérique sont Allemands, le dernier quart est presque tout irlandais. Les Allemands forment le plus précieux élément de colonisation pour l'Ouest, vers lequel ils se dirigent presque tous. On les estime à juste titre pour leur sobriété, leur amour du travail, leur excellente santé qui résiste, dans une certaine mesure, aux exhalaisons du défrichement des forêts, et leur stabilité. Les Allemands qui se rendent aux États-Unis y vont avec la résolution de se faire naturaliser citoyens américains, d'y vivre en travaillant et d'y mourir. Ils font tous à la mère patrie un éternel adieu, et la nostalgie, cette consomption de l'âme, ne les atteint jamais. Il est vrai que les Allemands émigrent avec leur famille et tout ce qu'ils possèdent. Car, il faut qu'on le sache, si hospitalière que soit l'Amérique, elle a pourtant interdit l'entrée de son territoire aux émigrants qui ne justifient pas de ressources suffisantes pour subvenir aux premiers frais de déplacement et d'installation dans les terres. Des émigrants convaincus d'indigence ont été renvoyés dans leur pays par l'intermédiaire de leurs consuls respectifs.

— Ah! dit sir James, qui avait entendu ces dernières paroles, si l'argent n'est point une vertu humaine, comme ne craignent pas de l'affirmer les moralistes, il y touche du moins de si près, que le plus habile appréciateur ne pourrait pas souvent déterminer au juste la part de ces deux éléments dans l'estime de chaque homme aux yeux de la société.

— Aussi, répondis-je en riant, est-il toujours prudent, quand on tient à mériter l'entière estime des hommes, de joindre à beaucoup de vertus le plus d'argent possible.

— Avant que la municipalité de New-York eût affecté le Castle-Garden au débarquement des émigrants, c'est-à-dire depuis 1855, reprit l'employé qui me donnait ces renseignements, les malheureux Allemands étaient en butte à tous les vauriens de la ville, qui les volaient à l'heure et à la course. C'était pitié de voir ces pauvres diables, ne sachant pas un mot de la langue, poursuivis d'obsessions et de mensonges et volés souvent jusqu'à leur dernière pièce d'argent et jusqu'à leur malle par cette catégorie de fripons que nous appelons ici *runners*, et dont le bas de la ville était autrefois infecté. Grâce au Castle-Garden, qui peut contenir jusqu'à dix mille personnes, et grâce aux conseils et à l'appui qui leur sont donnés par l'autorité, les émigrants gagnent à cette heure précisément ce qu'ils perdaient autrefois avec les runners. Aujourd'hui l'émigrant passe directement du paquebot qui l'a porté d'Europe à l'ancien Castle-Garden. Il déclare son âge, sa profession, ses ressources pécuniaires, le lieu où il désire se fixer, etc. Tous ces renseignements sont inscrits sur un registre. Puis, en attendant qu'il soit expédié au lieu de sa destination, un médecin constate l'état de sa santé et lui fait prendre un bain.

— Cette dernière opération, observai-je, ne doit pas être la plus désagréable aux émigrants, entassés dans l'entre-pont des navires un peu comme le sont les sardines dans les barils.

— Pas toujours, me dit mon interlocuteur. On s'est beaucoup réjoui dans toute la ville, il y a quelques mois, de la terreur d'une vieille Allemande qui se crut perdue quand on voulut lui faire prendre le bain ré-

glementaire. La pauvre femme ne s'était peut-être jamais baignée de sa vie. Toujours est-il que, lorsqu'elle entendit la vapeur siffler dans les robinets et qu'on lui dit de se déshabiller, elle poussa des cris effrayants, appelant à son secours tous les saints du paradis. Elle se mit à genoux et supplia qu'on la laissât vivre. En vain lui dit-on qu'on n'en voulait point à ses jours, mais à sa malpropreté. Tremblante de terreur, elle n'entendait même pas ce qu'on lui disait et finit par réclamer l'intervention de son consul. Le consul ne fut point appelé, comme bien vous pensez, et la vieille fut plongée de force dans la baignoire tant redoutée.

— Inutile, dit sir James que le mal de mer avait rendu à toute la gaieté naturelle de son esprit, de demander si cette femme savait nager.

— Pour en revenir aux émigrants, continua l'employé, ils demeurent deux jours au Castle-Garden, où ils sont nourris gratuitement, après quoi ils sont tenus de laisser la place à d'autres.

— Voilà, dis-je, un désintéressement exemplaire, digne des anciens patriarches.

— Oh! nos modernes patriarches ne valent pas les anciens, monsieur; ils sont moins naïfs et plus intéressés. Pour comprendre parfaitement la nature de l'hospitalité de la ville de New-York à l'égard des émigrants, il faut savoir tout ce qu'il y a de profond dans le calcul des Américains, les plus grands calculateurs du monde, vous le saurez bientôt quand vous aurez vécu parmi eux.

— Et quel est donc leur calcul?

— Le travail de chaque émigrant a été supputé, et les Américains estiment, en moyenne, à quinze cents dollars le prix de chacun d'eux.

— Très-bien, dit avec ironie sir James Clinton; je comprends à cette heure le philanthropique Castle-

Garden, jeté sur la baie comme un rébus posé à la sagacité des nouveaux arrivés, qui savent généralement que les Américains ne sont pas des sœurs de charité.

Sir James apportait dans ses appréciations sur le peuple américain, qu'il ne connaissait pas encore, ce sentiment d'hostilité, pour ainsi dire native, que les Anglais professent pour les Américains, qui, du reste, le leur rendent avec usure.

A ce moment, nos effets ayant été visités avec cette promptitude que les Américains apportent en toute chose, nous descendîmes sur le quai.

Nos malles furent juchées sur l'impériale d'un énorme carrosse à dix places, qui nous transporta rapidement à Saint-Nicholas hôtel, en longeant le Broadway.

CHAPITRE IV

L'hôtel Saint-Nicholas. — L'art culinaire et Brillat-Savarin. — L'esprit de liberté. — Le droit des demoiselles. — Un quaker dans l'embarras. — Un Allemand trop galant. — Une dépêche télégraphique. — Un mouton sous la peau du lion. — Explication. — Aventure rétrospective. — Nous trouvons un guide.

Saint-Nicholas est un des plus beaux hôtels de la ville de New-York, qui renferme les plus beaux établissements de ce genre du monde entier, y compris peut-être l'*Hôtel du Louvre* et le *Grand Hôtel* de Paris.

L'aspect extérieur du Saint-Nicholas est grandiose, sans être précisément élégant.

Quant à l'intérieur, il réaliserait le dernier mot du luxe allié au comfort, s'il y avait dans cet hôtel, comme dans celui de la cinquième avenue, tout nouvellement bâti, des omnibus aériens pour descendre et monter aux différents étages les voyageurs qui veulent s'épargner la peine de passer par le grand escalier. Rien de plus original que ces omnibus. Déjà, il y a six ou sept ans, un daguerréotypeur avait eu l'idée d'employer un moyen semblable pour transporter ses clients au sixième étage, où se trouvait son atelier. La personne qui désirait faire faire son portrait se plaçait dans une nacelle, et, après quelques tours de roues, elle était arrivée dans la chambre de l'opérateur.

L'hôtel Saint-Nicholas, construit en 1854, est tout entier en marbre blanc d'Italie. Il présente une façade de trois cents pieds sur le Broadway. Ce splendide

caravansérail renferme six cents belles chambres richement meublées, éclairées au gaz, ornées de tapis et pourvues chacune d'un très-beau lavabo en marbre blanc, avec deux élégants robinets en métal poli, imitation d'argent. De ces robinets s'échappent jour et nuit, à la volonté des locataires, l'eau froide et l'eau chaude. Les lits ne laissent rien à désirer, même pour les Français, qui sont habitués à être parfaitement couchés. En été, les tapis de Bruxelles, qui garnissent d'ordinaire les chambres de tous les hôtels en Amérique, sont remplacés par des nattes chinoises de l'aspect le plus frais et le plus riant. Au rez-de-chaussée du Saint-Nicholas, trois salles à manger richement garnies reçoivent régulièrement de sept à huit cents convives tous les jours. Environ trois cents domestiques des deux sexes sont chargés du service de la table dans ces trois salles à manger. On a calculé qu'il se consomme quotidiennement en nourriture, à cet hôtel, pour une somme de sept mille cinq cents francs de notre monnaie.

En pénétrant dans le Saint-Nicholas, qui présente plutôt l'aspect d'une maison princière que celui d'une maison ouverte au public, sir James ne put se défendre d'un mouvement d'admiration.

— Nous serons bien ici, dit-il.

Les mots n'ont pas toujours la stricte signification que leur prête la convention du langage, et les termes se modifient souvent, suivant la disposition d'esprit des personnes qui en font usage. Pour sir James, qui n'aimait pas les Américains, ce simple aveu : « Nous serons bien ici ! » prenait les proportions d'un compliment extrêmement flatteur; cela voulait dire : Quel admirable établissement !

Nous nous installâmes dans un petit appartement composé de deux chambres et d'un salon. Nous aurions

pu facilement nous passer de ce salon en Amérique, où chaque hôtel possède un *parlor* plus ou moins grand, dans lequel les voyageurs reçoivent leurs visites et où ils se réunissent le soir et à certaines heures de la journée, pour causer par petits groupes de connaissances, lire les journaux, faire de la musique, et même danser quand l'envie leur en prend. Mais sir James, qui voulait pouvoir recevoir chez lui ses connaissances à son aise et sans témoins, trouva fort utile, au contraire, de louer à cet effet un salon particulier. C'était d'ailleurs un moyen, dans sa pensée, de protester contre l'usage du salon public des Américains, qui diffère en plusieurs points importants des *parlors* en usage dans les hôtels d'Angleterre. Or l'ex-colonel anglais était homme à ne laisser passer aucune occasion de s'élever contre les coutumes et les mœurs des Yankees, qu'il détestait par instinct, bien qu'il les admirât souvent par raison.

A six heures, un bruit de gong, semblable au roulement du tonnerre, se fit entendre dans tous les corridors de l'hôtel. Nous apprîmes que ce bruit étrange, presque effrayant, était, pour les habitants de l'hôtel, le signal du dîner; que le matin, à huit heures, le gong faisait encore des siennes pour amener les voyageurs au déjeuner; qu'enfin il roulait aussi à l'heure du *lunch*.

— Les barbares! dit sir James; ne pourraient-ils donc pas, sans tant de bruit, vous faire savoir que l'heure du repas a sonné?

Nous descendîmes, sir James Clinton et moi, pour prendre place dans l'une des trois grandes salles à manger. Les tables présentaient un coup d'œil des plus satisfaisants. Nous vîmes des ladies en toilette de bal étaler leurs blanches épaules aux regards admiratifs des convives, qui parurent très-habitués à ce genre

d'exhibition dans un lieu public. Partout, du reste, je remarquai dans la tenue des gentlemen une réserve de bon goût.

Le dîner qu'on prend dans les hôtels américains ne laisserait rien à désirer si la qualité des mets répondait à la quantité. Au point de vue culinaire, les Américains, hélas ! ne sont guère plus avancés que les Anglais, dont la cuisine (si l'on peut s'exprimer ainsi) semble plus faite pour servir de pâture aux peaux rouges que pour satisfaire le goût d'une nature civilisée. Tout me parut horriblement insipide, depuis les légumes cuits à l'eau sans sel jusqu'aux volailles conservées dans la glace pendant huit jours souvent, et rôties au four.

D'un autre côté, comprend-on que l'eau claire glacée soit l'unique boisson à ces tables américaines, où l'on voit défiler jusqu'à quarante plats différents ! A la vérité, quelques personnes se font servir du vin, qu'elles payent en supplément et fort cher. Mais le bordeaux n'obtient que rarement la préférence sur les vins liquoreux d'Espagne et sur le champagne, qu'on boit dès le commencement du repas, lorsqu'on ne s'accommode pas du régime par trop frugal de l'eau du Croton.

Cette lacune, si importante dans tout dîner digne de ce nom, fut pour sir James l'objet d'une nouvelle attaque contre les Américains, bien qu'en Angleterre un grand nombre de personnes ne boivent que de l'eau en mangeant. La bière est chère partout dans la Grande-Bretagne, et, quant au vin : *Ils n'en ont pas en Angleterre !* comme dit Pierre Dupont dans une de ses chansons les plus célèbres. Sir James, après avoir fait observer à un domestique que ni lui ni moi n'appartenions à la famille, d'ailleurs très-recommandable, des palmipèdes anas, en d'autres termes, que nous n'étions ni

des hydrobates ni des canards proprement dits, demanda du vin de Bordeaux première qualité.

Le domestique revint avec du saint-julien passable, décoré du titre de château-margaux, année de la comète.

Rien de plus original et de plus pittoresque que la manière dont le service est fait dans toutes les tables d'hôte américaines. Les plats sont servis et desservis par des régiments de nègres, qui, sans jamais prononcer un mot, obéissent instantanément et avec un ensemble tout militaire aux ordres d'un vieux domestique, nègre comme eux, silencieux comme eux, et qui les commande par gestes. Il y a le geste qui signifie : *ôtez les assiettes ;* le geste qui signifie : *desservez les plats ;* le geste, plus majestueux que tous les autres, qui a pour objet de servir de nouveaux mets.

Les Américains, à l'instar des Anglais, ont l'habitude de manger dans la même assiette de trois ou quatre plats différents à la fois. Ils font tout autour de leur assiette, dont le milieu est occupé par un morceau de viande ou de poisson, des petits tas de légumes qu'ils assaisonnent eux-mêmes avec tous les condiments dont les huiliers à six compartiments américains sont fournis. Sur tout et toujours, avant même de goûter, ils fourrent en grande quantité du sel, du poivre ordinaire, du poivre rouge de Cayenne, du vinaigre, de la moutarde; et, quand cela ne suffit pas, ils ajoutent, suivant l'inspiration du moment, de la menthe, de l'huile, de la cassonade, des pickles, de la sauce aux anchois, etc., etc. C'est un ragoût infernal qui ne pourrait se comparer qu'au thé célèbre de Mme Gibou. Quant à la salade, ils la mangent le plus souvent sans assaisonnement aucun, comme feraient des lièvres dans un champ.

Bref, il n'est pas de Français qui ne préférât le classique et modeste pot-au-feu, avec deux ou trois plats bien accommodés, à toute la kirielle des plats améri-

cains, dont beaucoup sont littéralement immangeables pour nous.

Brillat-Savarin, jeté en Amérique par les événements politiques, a vécu plusieurs années à New-York ; et j'ai vu la maison, dans Howard street, qu'il a longtemps habitée. Je ne serais pas étonné que la *Physiologie du goût* fût l'éloquente protestation d'un estomac trop longtemps privé des succulences qu'il comprenait si bien. Ah ! le pauvre illustre gastronome ! il a bien dû souffrir en effet ; car, à l'époque de son séjour en Amérique, séjour qui dut être pour lui un carême abominablement prolongé, la cuisine aux États-Unis était encore plus détestable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Du jambon frit à la poêle avec des œufs brouillés, des haricots aux trois quarts mûrs, coupés dans leurs cosses par petits morceaux et bouillis dans l'eau sans sel ; des crêpes de blé noir avec de la mélasse, enfin, pour dessert, des tartes aux fruits verts et dont la pâte n'était jamais qu'à moitié cuite, voilà ce qu'on mangeait partout exclusivement en Amérique, lorsque Brillat-Savarin y débarqua pour ses péchés. Encore aujourd'hui, dans toute la campagne aux États-Unis, et dans la classe moyenne des villes, les mets que nous venons d'indiquer forment la base invariable de tous les repas, en y ajoutant le thé, qu'on prend en guise de boisson au déjeuner et au souper.

En sortant de table, nous allâmes, sir James et moi, faire un tour dans le salon commun de l'hôtel.

C'est là que je commençai à me former une idée exacte du remarquable esprit de liberté qui règne partout aux États-Unis. Cet esprit de liberté se manifeste dans tous les actes de la vie publique et privée, et l'on peut dire qu'il est passé dans la constitution morale de tous les citoyens de cette république. Chacun, devant tout le monde, agit comme s'il était seul, sans que ja-

mais personne ait à redouter de qui que ce soit la moindre observation ni même le moindre contrôle mental. Personne d'ailleurs, quelle que soit sa manière d'être ou le costume qu'il porte, ne paraît ridicule aux États-Unis. Le sentiment du ridicule, qui a son bon et son mauvais côté, est, pour ainsi dire, inconnu dans le nouveau continent. Là, chacun fait réellement ce qu'il veut faire, s'habillant comme il l'entend, parlant comme il lui plaît ou comme il sait, se conduisant en toute chose suivant son bon plaisir, sans jamais s'exposer à braver les préjugés de la mode, à servir de texte à la critique railleuse des beaux esprits oisifs, comme il s'en rencontre en si grand nombre partout en Europe. Des femmes peuvent, sans exciter l'hilarité des autres femmes, se promener dans les rues de New-York en robe d'organdi rose ou blanc par un froid de quinze degrés. On en voit, par une chaleur de quarante degrés, vêtues de robes de velours noir. Non-seulement personne ne tente de jeter du ridicule sur elles, mais personne même n'a l'air de s'apercevoir de leur mise hors de saison.

Dans le salon où nous entrâmes, sir James et moi, nous vîmes une centaine de personnes que nous nous mîmes à observer avec cette curiosité fiévreuse des étrangers nouvellement débarqués. Une jeune femme se mit au piano, pendant que certaines personnes se promenaient, que d'autres lisaient, que d'autres causaient de leurs affaires de commerce, que quelques dames et demoiselles contemplaient ce qui se faisait autour d'elles, à demi couchées sur d'élégants canapés de velours ; que certains couples de l'un et de l'autre sexe *flirtaient* à demi voix dans les coins et près des fenêtres.

On connaît aujourd'hui en France la signification du verbe *flirter*, verbe actif, s'il en fût jamais aux États-

Unis. La *flirtation* est l'art de converser avec une femme d'après un sentiment mixte, qui participe, dans une égale proportion, de l'amitié pure et de la galanterie plus ou moins passionnée. Tout le monde flirte aux États-Unis.

Les femmes, en Amérique, ou, pour parler plus exactement, les demoiselles sont de véritables enfants gâtés, aussi charmantes, aussi capricieuses que redoutables souvent. Elles ont tous les droits ou à peu près, même celui de voyager seules.

Toutefois, il est vrai de dire que certaines modifications dans les coutumes et usages du beau sexe se sont introduites aux États-Unis depuis peu d'années, et que les demoiselles de bonne famille se montrent plus retenues qu'autrefois. Il n'y a pas plus de vingt ans qu'elles menaient toutes à New-York ce qu'on appelle ici la vie de garçon. Sans que leur honneur fût en péril, elles acceptaient le bras d'un de leurs adorateurs et allaient avec lui au restaurant, au spectacle, en voyage. De temps à autre encore, à cette heure, les hôtels reçoivent la visite d'une de ces *demoiselles-garçons*, qui, en attendant le moment où l'hymen fixera leur cœur et où les devoirs de la mère de famille les retiendront chez elles, veulent respirer à pleins poumons l'air de l'indépendance et de la liberté.

Nous vîmes ce soir-là, dans le *parlor*, où le lecteur n'a pas oublié que nous sommes entrés, sir James et moi, une jeune et charmante personne qui voyageait seule pour son plaisir, et n'avait voulu d'autre protecteur, avec les lois du pays, que son frère resté dans son habitation de la Louisiane. Cette protection, quoique lointaine, n'en était pas moins efficace, comme nous pûmes le reconnaître.

L'aventure est assez originale pour mériter qu'on la rapporte.

Un Allemand, plus riche que spirituel et plus laid que beau, voyageait en touriste aux États-Unis; il vit, dans je ne sais quel hôtel de quelle ville, la demoiselle que nous venions de rencontrer à Saint-Nicholas, et dont les grâces autant que la mise élégante attirèrent son attention. Ayant appris qu'elle voyageait seule, il se crut par ce fait autorisé à lui rendre des hommages qui n'étaient point du goût de la demoiselle. Elle eut soin de le lui dire catégoriquement. Mais le touriste ne se décourageait pas, et il la suivait partout avec la persistance d'un galant qui ne craint de dépenser ni son temps ni son argent.

Un jour la demoiselle apostropha le galant en ces termes :

— Monsieur, vous êtes laid.

— Et vous, mademoiselle, vous êtes charmante.

— En outre, vous êtes très-peu spirituel, et je vous déteste.

— Moi, je vous adore et je vous suivrai au bout du monde.

— Je vous le défends.

— Demandez-moi plutôt de verser tout mon sang.

— Soit. Je prierai mon frère de venir vous tuer.

— Me tuer? C'est grave.

— Bah ! la perte ne sera pas énorme.

— Vous voulez rire, mademoiselle; mais vous avez la plaisanterie funèbre.

— Je parle sérieusement, et, si demain vous n'avez pas cessé vos assiduités en renonçant à me suivre partout où je veux aller, vous pouvez vous considérer comme mort. C'est mon dernier mot.

L'Allemand essaya de sourire à ces menaces, qui jetèrent sur son amour comme un manteau de givre, mais par entêtement il ne voulut point céder, et, la

jeune fille étant partie pour Philadelphie, il se mit en route à sa suite.

Quelques heures après avoir rejoint celle qu'il importunait si sottement de ses obsessions, il reçut le télégramme suivant, daté de la Nouvelle-Orléans :

« Monsieur,

« Je suis le frère de celle que vous poursuivez de vos assiduités inconvenantes. Si aujourd'hui même vous n'avez pas quitté la ville, j'aurai le plaisir d'aller vous brûler la cervelle.

« Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments bien devoués.

« CÉSAR B***. »

« *P. S.* J'ai réfléchi. Pour ne pas perdre de temps, et pour éviter les ennuis du voyage, je vais écrire à un de mes bons amis en ce moment à Philadelphie, Robert Grandt, de vous tuer pour moi, si cela devient nécessaire. Il ne me refusera pas ce petit service, j'en suis sûr.

« Agréez de nouveau, monsieur, l'assurance de mes sentiments affectueux.

« C. B. »

César B*** et Robert Grandt étaient les plus redoutables duellistes de la Nouvelle-Orléans, le pays des duels par excellence. A eux deux ils avaient tué ou blessé cent dix hommes dans le courant de leur vie passablement agitée. Notre Allemand, pris soudain d'une terrible envie de voir les chutes du Niagara, n'attendit pas le lendemain pour satisfaire sa curiosité. Depuis, le hasard, — le pur hasard sans doute, — n'a pas permis au trop galant touriste d'avoir le bonheur de contempler l'objet de sa flamme, qui put, à dater de ce moment, voyager en toute liberté. N'est-ce pas une belle invention que la télégraphie électrique?

Depuis un moment je m'apercevais que sir James regardait avec beaucoup d'insistance un personnage blotti dans un coin du salon, et dont la physionomie avait quelque chose d'étrange et de mystérieux. Ayant trouvé un canapé inoccupé :

— Asseyons-nous ici, me dit le colonel... Voyez-vous là-bas dans la direction du piano un homme qui tient un journal à la main?

— Mais qui ne le lit pas.

— Longues moustaches noires?

— Cheveux également noirs et divisés sur le front à la Jésus-Christ.

— Vous l'aviez donc remarqué?

— Oui, parce que vous l'observiez. Le connaîtriez-vous?

— Cette figure ne m'est point inconnue, et je crois avoir remarqué qu'il avait souvent les yeux fixés sur moi. Êtes-vous physionomiste?... En qualité de peintre, vous devez l'être.

— Je vous avouerai, colonel, qu'en fait de physionomonie je ne suis pas précisément un Lavater. A la vérité, ce personnage me fait tout l'effet d'un brigand; il a l'air féroce et sournois, les manières embarrassées, l'œil rempli d'éclairs et de convoitise; mais, avec cet extérieur, je ne voudrais pas jurer qu'il ne soit le plus honnête homme du monde. Que de femmes, par exemple, j'ai prises pour poser les madones, qui...

— Oui, oui, vous avez peut-être raison... Quoi qu'il en soit, je parierais volontiers que cet homme médite quelque mauvaise action... Tenez, il fouille dans sa poche.

— Que diable va-t-il en tirer?

— Nous verrons bien... Il se lève et s'avance vers nous.

Ce personnage mystérieux marcha lentement et avec

hésitation, tout en tenant les yeux fixés sur le colonel. Quand il ne fut plus de lui qu'à un pas de distance, il s'arrêta et dit d'un ton de voix faible et craintif :

— Pardonnez mon indiscrétion... Est-ce à vous, monsieur, que j'ai l'honneur de parler ?

— Monsieur, répondit le colonel en souriant, toutes les fois qu'on me parle, c'est à moi-même, et jamais à un autre.

— Ah ! dit l'inconnu, je ne me suis point trompé, vous êtes le colonel sir James Clinton... Que je suis heureux de vous revoir !... Vous ne me reconnaissez pas, colonel?

— Attendez donc, fit sir James en l'inspectant des pieds à la tête... Mais vous étiez blond autrefois?

— Je l'étais encore hier.

— Et vous n'aviez pas de moustaches ?

— Je ne les porte que depuis ce matin, colonel.

— Eh ! parbleu, vous êtes cet excellent Arthur Lee, qu'un jour, en Écosse, j'ai eu le malheur de prendre pour un renard... Vous voilà donc en Amérique, mon garçon?

— Hélas ! colonel, pour mon malheur. Avec l'argent que si généreusement vous m'avez donné pour vous punir vous-même d'avoir le coup d'œil trop juste et trop prompt, je suis parti pour New-York, où j'ai acheté un fonds de quincaillerie. J'aime la quincaillerie ; malheureusement la quincaillerie ne me le rend pas. Mon magasin était mal situé, et je me vis forcé de liquider après six ans de luttes. J'étais entièrement ruiné. Entré comme commis voyageur au service d'un de mes heureux concurrents, pour qui la quincaillerie n'est que roses sans épines, j'étais parvenu, après de nombreux et pénibles voyages dans toutes les parties de l'Amérique et jusque dans le pays des Mormons, à me constituer un petit capital qui me

permit, une seconde fois, de tenter la fortune pour mon compte.

— Toujours dans la quincaillerie? demanda le colonel.

— Non, répondit Arthur, dans l'horlogerie, cette fois. La quincaillerie, à laquelle je n'ai pas renoncé, sans avoir mûrement réfléchi, ne m'offrait avec de pénibles souvenirs que peu de chance de succès. Je me laissai persuader par un Suisse, — ah! le misérable, — que rien ne présentait autant d'avantages que le commerce de l'horlogerie. Cela me parut vrai, ayant payé soixante-quinze dollars la montre que je porte, qui n'en vaut pas quarante.

— Vous espériez faire sur les autres les mêmes bénéfices qu'on avait faits sur vous-même.

— Naturellement. Seulement j'avais compté sans mon Suisse, qui m'a dévalisé entièrement, il y a dix jours, pendant une absence que je fis de vingt-quatre heures. Ma première pensée fut d'aller porter plainte à la police en demandant l'arrestation du coupable, qu'on avait vu le jour même de mon départ à l'hôtel Saint-Nicholas. Il était probable dès lors qu'on l'eût trouvé dans cet hôtel encore nanti des objets dérobés. Mais je ne voulus rien faire à la hâte, et, suivant mon habitude, je me pris à réfléchir si ce mode d'arrestation ne présentait aucun inconvénient. Après quarante-huit heures de réflexion, la police de New-York ne paraissant pas offrir des garanties suffisantes, les policemen faisant ici très-souvent cause commune avec les voleurs, je me décidai à opérer moi-même l'arrestation du coupable.

— Et l'avez-vous arrêté?

— Vous allez voir. Un déguisement devenait nécessaire, car il est évident que mon voleur se serait sauvé dès qu'il m'aurait aperçu. Je me mis donc à réfléchir sur les moyens de me déguiser. La nature m'ayant

fait imberbe avec des cheveux blonds filasse, il me parut adroit de me faire teindre les cheveux en noir et de me garnir la lèvre des moustaches épaisses dont vous me voyez orné. Mais je savais que toutes les teintures renferment des substances corrosives dont l'action sur l'épiderme est souvent dangereuse. Ne voulant point ajouter un nouveau malheur à celui dont j'étais déjà victime, en attaquant moi-même mon épiderme après m'être laissé attaquer la bourse par mon coquin de Suisse, je me rendis avec un flacon de teinture chez un chimiste de mes amis pour le prier de décomposer cette eau et de me dire, en toute conscience, si l'application pouvait en être pernicieuse.

— Mais vous perdiez par cette crainte exagérée un temps précieux que votre voleur a dû mettre à profit pour se sauver.

— C'est vrai; mais quoi de plus précieux que l'épiderme du crâne? Fallait-il, en agissant avec précipitation, m'exposer à des conséquences irremédiables? Bref, l'analyse faite, il me fut démontré que je pouvais me faire teindre une fois sans risquer d'absorber en quantité nuisible le nitrate d'argent qui seul colore les cheveux. Je réfléchis une dernière fois sur l'ensemble des moyens à adopter pour m'assurer de mon infidèle associé, et je résolus que, le lendemain, qui devait être aujourd'hui, je mettrais mon plan à exécution.

— Que de lenteurs! dit le colonel.

— Ce matin donc, tout étant prêt, je me teignis les cheveux, j'ajustai mes moustaches et j'attendis ainsi la nuit pour venir, avec plus de sûreté, le guetter dans ce salon.

A ce récit, d'une naïveté prodigieuse, nous partîmes d'un éclat de rire, le colonel et moi.

— Mon pauvre Arthur, lui dit ce dernier en lui frappant amicalement sur l'épaule, votre Suisse ne vous a

point attendu, soyez-en bien persuadé. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous débarrasser de vos moustaches qui vous gênent beaucoup et d'attendre le plus philosophiquement possible que vos cheveux aient repris leur couleur naturelle.

— Mais que deviendrai-je à cette heure sans aucune ressource?

— Restez avec nous. Notre intention à monsieur et à moi (mon cher monsieur Marcel Bonneau, je vous présente M. Arthur Lee... — Je saluai M. Arthur, qui me rendit mon salut), notre intention est de voyager un peu partout aux États-Unis, jusqu'à ce que l'envie nous reprenne de retourner en Europe. Voulez-vous être du voyage en qualité de guide? Acceptez, et nous en serons heureux.

— Certes, répondit Arthur, j'ai assez traversé l'Amérique en tous sens, et je connais assez tout ce qui est de nature à offrir de l'intérêt aux étrangers pour pouvoir remplir convenablement les fonctions de guide ; mais dois-je abandonner ainsi brusquement l'espoir d'une capture si longuement méditée ?... J'y réfléchirai.

— Je vous donne huit jours pour le faire, dit sir James.

— Huit jours, c'est bien peu, répliqua Arthur.

Arthur Lee était un type. Chez lui, le premier mouvement n'avait jamais rien que de sensé, mais il gâtait toujours tout par la réflexion. Il avait la maladie de la réflexion. A force de peser le pour et le contre de chaque chose, il ne se décidait à rien, et, quand enfin il lui fallait prendre un parti, c'était toujours en regrettant de n'avoir pas eu assez de temps pour y réfléchir. L'âne de Buridan n'était pas plus hésitant, et je crois qu'Arthur serait mort comme lui à sa place. Dans la conversation il répondait souvent à une ré-

flexion émise un quart d'heure après et quand les esprits avaient pris un cours tout différent. De sorte qu'on ne savait pas ce qu'il voulait dire. Il avait réfléchi. Le chargeait-on d'une commission, au lieu de la faire simplement et promptement, il réfléchissait sur les ordres qu'on lui avait donnés et ne manquait jamais d'y trouver des inconvénients. Il modifiait de lui-même ces ordres, et comme, dans les modifications qu'il apportait, de nouveaux inconvénients se présentaient à son esprit, il réfléchissait de nouveau, modifiait encore et prenait toujours une décision aussi tardive qu'extravagante, quand toutefois il en prenait une.

C'est ainsi qu'étant employé, en Écosse, dans une propriété où sir James devait chasser le renard, cette malheureuse manie de la réflexion toujours et quand même faillit lui coûter la vie. On lui avait dit :

Le colonel sir James Clinton passera probablement dans cette propriété aujourd'hui pour chasser le renard. Allez lever les piéges qui se trouvent tendus sur la route qu'il doit parcourir afin de prévenir tout accident, et revenez.

Rien de plus simple et de plus naturel qu'une pareille mesure, et il semblait qu'Arthur dût exécuter sa mission sans commentaires cette fois. Eh bien non, il se prit à réfléchir, suivant sa déplorable habitude, et voici quel fut son raisonnement :

— Le colonel passera probablement par ici aujourd'hui, m'a-t-on dit. Probablement cela ne signifie pas sûrement. Or, si le colonel ne vient pas, pourquoi enlever ces piéges? Il est vrai que, s'il vient, il est urgent qu'ils soient enlevés, nos piéges n'étant point des piéges à colonels. Que faire?

Et Arthur se mit à réfléchir pendant deux heures. Au bout de ce temps il trouva, comme toujours, un moyen détestable. Il avait calculé que le colonel devait arriver

par un certain petit sentier boisé, et il s'était mis en observation en cet endroit.

— Si je le vois venir, s'était-il dit, je courrai lever les piéges; s'il ne vient pas, je les laisserai, et de cette manière je ne ferai rien d'inutile.

Il se mit donc en observation. Son calcul avait été juste jusqu'à un certain point; le colonel, en effet, passa par ce petit sentier boisé; seulement, quand Arthur le guettait venir d'un côté, le colonel arrivait du côté opposé. Ayant vu quelque chose remuer dans le fourré, sir James, qui, lui, dans cette occasion, ne réfléchit pas assez longtemps, crut à la présence d'un renard et lâcha son coup de fusil. Un cri perçant du pauvre Arthur avertit le colonel que ce n'était point un renard qu'il avait touché. Heureusement, sir James avait tiré de très-loin, et quelques plombs seulement allèrent se loger dans les parties charnues du pauvre diable. Il en fut quitte pour garder la chambre trois jours et pour prendre quelques précautions en s'asseyant pendant quelques jours encore. Pour cicatriser ses blessures légères, le colonel, toujours généreux, lui avait donné deux cents livres sterling, soit cinq mille francs. A ce prix, Arthur eût consenti volontiers à servir tous les quinze jours de renard au colonel. Arthur connaissait le quincaillier du village voisin de la propriété dans laquelle il était employé, et il avait toujours dit : « Si jamais la fortune, qui est aveugle, se trompe de porte et entre chez moi, je la supplierai de m'établir quincaillier. » La fortune s'étant, en effet, trompée de porte, on l'a vu, Arthur put réaliser ses espérances. Il prit congé de ses patrons, et s'embarqua pour New-York. Le lecteur sait le reste.

Voilà l'homme, d'ailleurs très-intelligent et ne manquant point d'une certaine instruction, que nous devions

avoir pour guide dans nos pérégrinations de touristes, sir James et moi.

Le lendemain matin, en effet, Arthur Lee venait nous prendre à l'hôtel Saint-Nicholas pour visiter la ville ; mais seulement en qualité de guide officieux, voulant réfléchir encore avant d'accepter le titre de guide officiel.

Nous commençâmes par les églises.

CHAPITRE V

Les églises à New-York. — Quelques maisons historiques. — Staten-Island.

Nous avions choisi les églises pour but de notre première visite dans la ville, parce que nous étions arrivés au dimanche et qu'on ne peut faire que trois choses le dimanche à New-York : aller aux offices, enterrer ses amis et éteindre des incendies. Heureux les *New-Yorkers* qui peuvent, dans un même dimanche, remplir successivement ces trois importantes fonctions ; comme Titus, mais à d'autres titres, ils n'ont pas perdu leur journée. Que deviendraient les habitants de la *ville impériale*, s'ils en étaient réduits aux seuls offices divins, et s'ils n'avaient pas, pour passer agréablement les heures laissées libres par les sept cent soixante-quinze temples des sept cent soixante-quinze différentes sectes protestantes, l'enterrement de leurs amis et les maisons à éteindre ! Mais ce serait à mourir d'ennui ; car, on a beau dire, la lecture de la Bible, quand on ne lit que la Bible, finit par manquer d'agrément. Fort heureusement, les amis sont là pour se faire enterrer le dimanche, avec musique en tête ; et il y a toujours à New-York une ou plusieurs maisons à mettre sous la pompe les jours fériés aussi bien que les jours ouvrables.

Avant huit heures du matin, sir James et moi nous étions sur pied. A huit heures le gong vint, par son roulement infernal, annoncer aux habitants de l'hôtel qu'ils devaient avoir faim. De tous les organes, l'esto-

mac étant certainement le plus complaisant, moi qui ne déjeunais jamais avant midi à Paris, je fis comme tout le monde à New-York en mangeant à huit heures du matin.

Comme au dîner de la veille, je vis à table des dames en grande toilette de bal. La manie des Américaines, comme celle des Anglaises, est de se montrer décolletées. Pour faire admirer leurs blanches épaules, elles profitent de toutes les occasions, et se décolleteraient sans occasion aucune, par amour de l'art. C'est peut-être pousser un peu loin l'amour de l'art, mais ce n'est point à moi, un peintre, qu'il convient d'adresser un semblable reproche au beau sexe américain et anglais; aussi n'ai-je jamais songé à m'en plaindre.

Comme nous finissions de déjeuner, apparut Arthur.

— Eh bien, Arthur, lui dit le colonel, avez-vous commencé à réfléchir si vous deviez ou si vous ne deviez pas accepter d'être notre guide?

— Certainement, sir James; j'y ai même beaucoup réfléchi.

— Et qu'avez-vous décidé, mon garçon?

— Que je devais encore réfléchir avant de rien décider.

— C'est toujours cela de décidé en attendant une meilleure décision. Décidément, c'est une belle chose que la réflexion.

Nous descendîmes de l'hôtel par le grand escalier. Sous le péristyle, des nègres, tenant à la main un balai en forme d'éventail, nous arrêtèrent au passage pour brosser ou, pour parler plus exactement, pour balayer nos habits. Je trouvai cette habitude assez originale. Quand nous fûmes dans le Broadway, qui est à la ville de New-York ce que le boulevard est à la ville de Paris, Arthur dit au colonel :

— Mais qui a bien aussi son mauvais côté.

Arthur répondait à l'observation de sir James, qui

avait dit, cinq minutes avant, que la réflexion est décidément une belle chose. Arthur avait réfléchi tout ce temps pour répondre comme vous venez de le voir.

La première église qui s'offrit à nos regards, et qui est aussi la plus belle de toutes celles qui existent à New-York, fut *Trinity church*. Les New-Yorkers, qui ne connaissent pas nos églises catholiques d'Europe, considèrent Trinity church comme un chef-d'œuvre. Ils citent avec orgueil sa flèche, qui mesure de deux cent soixante à deux cent soixante-cinq pieds d'élévation. A franchement parler, Trinity, bâtie dans le style gothique, n'est point une église, mais un simple clocher. Quant à l'intérieur, il a toute l'austérité froide des temples protestants. Le seul détail qui me frappa fut la chaire. Cette chaire était mouvante et roulait sur un petit chemin de fer circulaire, quand le ministre voulait prêcher. Ainsi il y a des chemins de fer partout aux États-Unis et jusque dans les églises. Il ne manque plus que d'établir à la porte du temple un train, dit *religieux*, pour transporter les fidèles de chez eux à l'église et de l'église chez eux. Cette idée, burlesque en Europe, serait trouvée très-naturelle en Amérique, où, nous l'avons dit, le sentiment du ridicule est pour ainsi dire inconnu. Le pasteur qui la réaliserait emmènerait la foule à son église et ferait une œuvre pie avec une bonne spéculation, deux choses qui vont très-bien ensemble en Amérique, comme nous aurons bientôt l'occasion de nous en convaincre.

— Messieurs, nous dit Arthur, quand on a vu une église, on les a toutes vues, non-seulement à New-York, mais partout où il s'en trouve aux États-Unis. Les architectes ici ne font pas grands frais d'imagination. En outre, les églises étant le plus souvent bâties par de simples particuliers, en vue d'un bon placement de leur argent, on les élève au meilleur marché possible.

Avant tout, il faut faire valoir ses fonds le mieux possible. Aussi les trois quarts des églises américaines sont-elles en bois. Les autres sont en fer ou en pierre. Toutes, elles se composent exclusivement d'un clocher surmonté d'une flèche. Les Américains appellent cela du style gothique ; je trouve, moi, que c'est une imitation trop exacte de l'architecture monumentale des gâteaux de Savoie.

— Ainsi donc, fit sir James, vous nous conseillez de borner à Trinity la visite que nous avions projetée de faire à travers les églises de la ville !

— Je n'ai pas dit cela, répliqua Arthur, car, si les églises sont uniformes à l'extérieur, elles offrent à l'intérieur, suivant la secte à laquelle elles appartiennent, le spectacle le plus varié et souvent aussi le plus curieux. Vous avez le choix entre les sectes suivantes : morave, presbytérien, universel, juif, réformé, protestant, quaker, luthérien, unitaire, mormon, romain, méthodiste, baptiste, épiscopal, millérite, congrégationnaliste, schaker, calviniste, swedenborgien, dunker, bachelorien, baptistes libéraux, paisibles baptistes, baptistes repentants, libres chrétiens, glassistes, baptistes séparés, baptistes puritains, baptistes rigoureux, baptistes de la gloire, baptistes populaires, baptistes écossais, baptistes bras-de-fer, baptistes des sept jours, baptistes bleus, baptistes noirs, chrétiens rebaptisés, chrétiens de la victoire, réformés allemands, anglicans, frères de l'unité, wologens, disciples de Rongé, seeklers, baldalites, scandomanians, connexistes nouveaux, anciens romanians, primitifs inghanites, frères de l'exil, frères de Plymouth, agapémonites, mugletoniens, nouveaux illuminés, nouveaux sociniens, huntigonians, whifiolddites, freys, stériles du Nord, féconds du Midi, ramanodis, baptistes parleurs, baptistes muets, trembleurs de l'âge d'or, sauteurs rédemptionnistes, grecs, patriarches

de Jérusalem, patriarches d'Alexandrie, patriarches d'Antioche, nestoriens, georgiens, grecs de Russie !... Pardon, messieurs, ajouta, le plus simplement du monde, Arthur, si je borne là la nomenclature des sectes qui fleurissent à New-York; mais la mémoire me fait défaut en ce moment... Par où voulez-vous commencer?

— C'est fort embarrassant, dit le colonel, et je crois que le mieux est de nous en rapporter au hasard.

— Réfléchissez, reprit Arthur.

— C'est tout réfléchi, dit le colonel; marchons.

Le hasard nous servit à merveille. Nous entrâmes d'abord dans un temple appartenant à une des sectes dont on vient de lire les noms, ou à toute autre, car elles sont innombrables aux États-Unis, et voici ce que nous vîmes :

Les fidèles assemblés étaient tous assis dans des stalles et paraissaient faire leur examen de conscience. Aucun prêtre n'était en scène d'aucune façon. Le silence était complet. Nous attendîmes quelques minutes sans soupçonner ce qui allait arriver. Déjà le colonel s'impatientait et faisait mine de vouloir se retirer, lorsqu'un des sectaires se leva de dessus sa stalle en poussant un profond soupir. Presque aussitôt un autre adepte se leva à son tour de dessus son siége et, comme le premier, se mit à pousser un long soupir. Puis ce fut au tour d'un autre, qui fut bientôt suivi de tous les sectaires debout et soupirant à qui mieux mieux. Aux soupirs succédèrent des plaintes qui se changèrent en véritables gémissements. Quelques-uns ajoutèrent à leurs gémissements en faisant des gestes de désespoir. Je crus à une assemblée de fous. Bientôt pourtant les plaintes et les soupirs s'apaisèrent. Les sectaires se rassirent sur leur stalle respective. Le silence se rétablit

aussi complet qu'auparavant, et un rayonnement de bonheur se peignit sur tous les visages.

— Que viennent-ils de faire? demandai-je à Arthur.

— Ils viennent de se repentir.

— Eh quoi ! fit sir James, ils ne sauraient donc se repentir sans beugler comme des veaux ?

— Non, répondit Arthur, et quiconque se repent en silence est considéré par eux comme un schismatique détestable, indigne de la clémence du ciel.

Nous sortîmes.

—Vous venez de voir, nous dit Arthur, la secte qu'on pourrait appeler des bruyants repentants ; voulez-vous voir la secte des trembleurs ?

— Comment donc, répondit le colonel, mais avec infiniment de plaisir.

— C'est à deux pas d'ici, reprit Arthur; je connais l'établissement pour y être allé plusieurs fois, ne sachant trop que faire le dimanche à cette heure de la journée.

Nous entrâmes dans une église décorée comme le sont les églises catholiques. Un prêtre officiait au maître-autel.

— Vous vous êtes trompé, dis-je à notre guide; cette église appartient au culte catholique.

— C'est, ma foi, vrai, répondit Arthur. Mais je ne me suis trompé qu'à demi, car il n'y a pas plus d'un mois que ce temple était livré aux trembleurs.

Informations prises, nous apprîmes que le propriétaire de cette église avait d'abord été ministre luthérien. Puis il s'était fait ministre presbytérien; puis épiscopalien; puis de la secte des trembleurs, et finalement prêtre catholique.

Qu'on ne s'étonne pas trop de cette suite de conversions et d'abjurations; elles sont assez fréquentes aux États-Unis, où l'on change de religion sans aucun scru-

pule toutes les fois que la conscience vous pousse vers une nouvelle doctrine.

Je ne voudrais pas jurer que l'intérêt n'est jamais pour rien dans ces conversions, surtout lorsque, comme dans le cas présent, le pasteur, si souvent converti, est propriétaire de l'église où il officie lui-même.

Mais ce sont là des mystères de la conscience qu'il ne faut pas chercher à pénétrer.

Toujours est-il que les Américains, hommes d'affaires avant tout, sont loin d'apporter en fait de religion tous les scrupules et toutes les délicatesses désirables.

Par exemple, ils considèrent comme une chose très-naturelle d'utiliser les églises, en les louant soit pour donner des concerts, soit pour faire des lectures ou servir de lieu de réunion à une assemblée d'actionnaires. C'est que, il faut bien le dire, hélas! le dieu de dieux, là-bas, c'est le dollar, et son culte est universel.

Les temples sont si rapprochés les uns des autres, à New-York, que nous pûmes en visiter plusieurs autres dans cette même journée, notamment un temple de trembleurs, qu'Arthur nous montra comme un des plus curieux.

Les trembleurs que nous observâmes n'ont pas de prédicateurs attitrés. Celui qui se sent animé par le Saint-Esprit prend la parole, et il est du devoir de tous les autres sectaires de l'écouter jusqu'au bout. Pour provoquer le Saint-Esprit à descendre parmi eux, après une invocation adressée en commun, ils se mettent tous à trembler. Plus ils tremblent et plus, dans leur opinion, ils sont aptes à recevoir les lumières d'en haut. Les femmes tremblent comme les hommes, et ce tremblement général dure jusqu'à ce qu'un des adeptes sente l'inspiration lui venir. Alors tous les autres cessent de trembler et l'écoutent parler. Inutile d'ajouter que les trois quarts de ceux qui se croient inspirés sont

des cerveaux plus ou moins détraqués et que naturellement leur discours s'en ressent. Ce jour-là, ce fut une vieille femme qui se crut inspirée par le Saint-Esprit. Hélas! toutes les balivernes qu'elle débita prouvèrent surabondamment qu'elle n'était pas, comme me le dit le colonel, — heureux de ce jeu de mots dans une langue qui n'était pas la sienne, — animée par un *esprit sain*.

Des trembleurs nous passâmes aux quakers, après avoir entendu les méthodistes chanter faux et avoir essayé, mais en vain, de pénétrer dans une église catholique fréquentée uniquement par des domestiques irlandais, tant cette église était remplie de monde.

Les quakers, qui croiraient offenser Dieu s'ils tremblaient pour appeler sur eux les grâces du Saint-Esprit, croient le servir convenablement, en se jetant à plat ventre pour implorer la même faveur. En effet, avant de prêcher ils se placent dans cette position. Leur esprit s'illumine alors, et la parole leur vient facile et éloquente.

De toutes les sectes religieuses en Amérique, les quakers sont les seuls hommes qui portent dans la rue un costume particulier. Les prêtres catholiques eux-mêmes s'habillent comme tous les citoyens laïques, sans qu'aucun détail de leur toilette soit de nature à les faire reconnaître.

Les quakers portent de larges pantalons, de gros souliers, une redingote longue à taille courte, et un chapeau de feutre noir, très-bas de formes et à larges rebords.

Quant aux quakeresses, elles ont adopté un costume à rendre laides toutes les Vénus de la statuaire antique. Voici de quoi se compose invariablement l'habillement de ces dames : robe de soie ou de laine gris-poussière, étroite de jupe et courte de taille; petit châle carré couvrant à peine les épaules; souliers de cuir noir cou-

verts sur le pied et aussi peu gracieux que possible; pour coiffure une sorte de capote du même gris-poussière que la robe et taillée comme pour se rendre disgracieuse à plaisir.

Si vous entrez chez des quakers et que vous vous asseyez à leur table, vous boirez de l'eau, vous mangerez dans la même assiette des légumes bouillis sans sel et sans beurre, avec l'éternelle tranche de roast-beef.

Quand la cuisine, grâce à l'influence des nombreux étrangers, tend à s'améliorer à New-York, les quakers résistent à tout progrès sous ce rapport. Ce n'est certes pas d'eux qu'on pourra jamais dire qu'ils font un Dieu de leur ventre. Ils ne s'en servent, nous l'avons vu, que comme d'un moyen d'appeler les lumières du Très-Haut.

Sir James fit une observation :

— Dans toutes les églises que nous avons visitées, dit-il en s'adressant à Arthur, je n'ai aperçu aucun nègre. Les nègres ne manquent pourtant pas à New-York, si j'en juge par le personnel de l'hôtel.

— Les nègres, répondit Arthur, ne manquent pas en effet à New-York, mais ils ne seraient point reçus dans les églises, pas plus que dans les théâtres, dans les omnibus, dans les wagons de chemins de fer et sur les steamboats, où prient, s'amusent et voyagent les blancs. Les nègres ont ici leurs églises spéciales desservies par des nègres, et, quand ils voyagent, ils ont leurs compartiments spéciaux, comme les chiens ont les leurs. Pour ce qui est des théâtres, ils leur sont tous fermés, et il serait presque aussi scandaleux de voir un nègre au spectacle que de le voir essayer d'user de son droit de citoyen en votant pour une nomination quelconque. En outre, l'usage ne leur permet aucun emploi public, et presque toutes les branches de l'industrie leur sont interdites : il faut qu'ils soient ou domesti-

ques, ou taverniers, ou barbiers. Les nègres libres, à New-York, ont leurs rues à eux, — naturellement les plus laides et les plus malpropres ; — ils ont leurs maisons, ils ont leurs omnibus, sur lesquels on voit écrit en grosses lettres : *For colored people ;* et, quand, après avoir été transportés dans des hôpitaux spéciaux, ils meurent, on les enterre dans des cimetières *ad hoc*, où un blanc, fût-il le plus grand scélérat de la terre, se croirait déshonoré d'aller reposer ses os. Du reste, cela n'empêche nullement les citoyens du nord de l'Amérique, justement fiers de ne compter aucun esclave chez eux, d'écrire et de débiter tous les jours, en faveur des noirs, de très-beaux discours, ma foi ! dans lesquels respirent, avec le sentiment de l'égalité, toutes les vertus de la plus exquise philanthropie.

— Comment, dit sir James, il se peut que, dans un pays comme le nord de l'Amérique, qui se pique d'être la patrie de toutes les libertés et d'avoir secoué le joug des préjugés, un despotisme et des préjugés aussi féroces pèsent sur toute une race ! En vérité, j'aimerais mieux, si la nature m'avait fait noir, être esclave dans le sud que libre de cette liberté dans le nord. La position aurait au moins l'avantage d'être plus nette.

— A tout prendre, répondit Arthur, j'aimerais mieux, étant nègre, vivre dans le nord, car de tous les malheurs dont un homme puisse être affligé sur la terre, le plus grand, certainement, est celui d'être esclave. Mais je ne prétends point justifier les Américains du nord dans leur conduite à l'égard des noirs. Elle est aussi barbare que cruelle, et de plus elle est en désaccord criant avec les institutions éminemment libérales du pays.

— Mais, demandai-je à Arthur, si un nègre entrait dans un omnibus en payant le prix de la place, en vertu de quelle loip ourrait-on l'en faire sortir ?

— Il paraît qu'il y a des lois pour cela, répondit Arthur ; un procès récent et des plus scandaleux vient de le prouver.

Et Arthur nous raconta le trait de mœurs suivant :

Une jeune négresse dans un état de grossesse avancée, ayant à se rendre à une distance très-éloignée de Canal street, où stationnent les *cars* (omnibus américains), se décida, ne pouvant plus marcher, à monter dans l'omnibus. Elle alla se blottir dans le fond de la voiture, et dissimula, autant qu'elle le put, son visage noir dans son mouchoir de poche blanc.

D'abord le conducteur ne s'aperçut pas de cette liberté grande. Mais bientôt il découvrit la négresse. Alors il fit arrêter les chevaux et lui enjoignit de descendre, en lui faisant observer que les nègres étaient exclus de toutes les voitures publiques à New-York.

— Je suis bien fatiguée, dit la pauvre négresse, et, si ma présence dans l'intérieur de la voiture est un outrage pour les voyageurs, je demande comme une faveur, tout en payant ma place, de sortir de la voiture et de me tenir debout sur la plate-forme extérieure.

— Cette faveur, reprit le conducteur, ne peut vous être accordée. Pour la seconde fois, je vous somme de descendre.

La pauvre jeune femme fit un effort pour obéir au conducteur, mais, harassée de fatigue, elle retomba sur la banquette.

Alors le conducteur, insensible à tout sentiment de pitié, entra dans l'omnibus et la saisit brutalement pour la chasser hors de sa voiture. Cette malheureuse, désolée de tant de sévérité, mais ne désespérant pas de toucher le cœur des assistants et du conducteur lui-même, se mit à pleurer en se cramponnant à la balustrade du marchepied. Impatienté de ce retard, et en quelque sorte encouragé par l'indifférence des voya-

geurs qui restaient sourds aux supplications de l'infortunée créature, le conducteur la saisit violemment par le milieu du corps et la jette sur la voie ferrée où elle reste évanouie. Puis il ordonne au cocher de continuer sa route.

La chute que fit cette femme, au moment où elle allait devenir mère, faillit lui coûter la vie. L'enfant périt, et elle garda le lit pendant deux mois. Pauvre, ne vivant que de son travail, elle intenta contre le conducteur une action en dommages-intérêts.

Devant les tribunaux, le conducteur avoua les faits et se borna, pour sa défense, à dire qu'il était dans son droit.

Avant de remettre les questions aux jurés, le juge Thompson, de la Cour de marine de New-York, crut de son devoir de leur adresser le discours suivant :

« Citoyens,

« Mon devoir est de vous faire connaître la loi. Les nègres ne possèdent point les mêmes droits et priviléges que la race blanche.

« La plaignante, appartenant à la race nègre, n'avait aucun droit de pénétrer dans la voiture de la sixième avenue, et le conducteur avait celui de la chasser pour obéir aux prescriptions de ses chefs. La Compagnie a parfaitement fait d'établir ces règlements pour vous éviter, à vous comme à moi, l'inconvénient d'être assis à côté de nègres. La seule question qui pourrait faire hésiter vos consciences est la violence qui a été employée vis-à-vis de cette femme et dont les résultats ont été fâcheux pour elle; mais elle a été victime de son entêtement, et ne peut s'en prendre qu'à elle-même des blessures qu'elle a reçues. Celui qui viole la loi doit être puni, et la loi qui punit les nègres de vouloir s'arroger certains priviléges dont jouissent exclusive-

ment les blancs doit être respectée par tous les bons citoyens de la communauté, car elle est fondée sur les principes les plus incontestables de la justice, de la raison et du christianisme. »

Ce discours est odieux, fit sir James, et il semble impossible.

— Il n'en a pas moins été prononcé, répondit Arthur. Le jury s'est retiré dans la salle de ses délibérations, et, moins de cinq minutes après, il est revenu avec un verdict d'absolution pour le conducteur. Quant à la pauvre négresse, elle a été condamnée aux frais de l'instance.

Un moment de silence succéda à ce triste récit qui nous prouvait d'une manière si saisissante, au colonel et à moi, l'injuste et révoltant préjugé qui pèse dans le nord des États-Unis, aussi bien que dans le sud, sur la race noire.

— La malédiction de Cham, fit sir James, sera-t-elle donc à jamais héréditaire à tous ses enfants; et les fils de Chanaan doivent-ils être à tout jamais les esclaves des fils de Japhet?

A ce moment passa un enterrement, musique en tête, et escorté par deux cents individus environ, portant des insignes à leur boutonnière. C'était une corporation, comme il y en a tant en Amérique, qui rendait les derniers devoirs à un des leurs. Nous nous arrêtâmes pour voir défiler le funèbre cortége. Quand il eut passé :

— Non, dit Arthur, et le jour n'est peut-être pas loin où le mot impie d'*esclave* ne sera plus pour l'humanité qu'un souvenir de tristesse et d'humiliation.

Il répondait cette fois encore, après mûre réflexion, aux paroles du colonel.

— Messieurs, reprit Arthur, après le drame la comédie. Nous voici arrivés à la porte d'une des églises des-

servies par des nègres pour les nègres. Entrons. Le spectacle est curieux. Dieu veuille que nous arrivions au moment du prêche.

En pénétrant dans cette église entièrement remplie par des nègres, une odeur *sui generis* véritablement insupportable, l'odeur de la race, faillit nous faire reculer. Bien souvent, depuis ce moment, je me suis demandé si cette odeur asphyxiante et nauséabonde ne serait pas la principale cause de l'éloignement qu'éprouvent les blancs pour les noirs. Quoi qu'il en soit, c'est un véritable supplice de se trouver enfermé avec des nègres, et il fallut une grande force de volonté de notre part à tous pour nous y résigner. Nous nous bouchâmes le nez, et nous observâmes.

L'exclusion des noirs de toutes les églises où vont prier les blancs a jeté un tel trouble dans l'esprit de ces malheureux, que beaucoup d'entre eux en sont arrivés à douter de l'existence d'un seul Dieu. Ils s'imaginent qu'il y a un Dieu pour chaque race d'hommes, et par conséquent un paradis et un enfer pour les nègres. En outre, ils peignent en noir l'image des saints auxquels ils s'adressent plus particulièrement pour transmettre leurs prières à l'Éternel. Ils n'ont pas la même confiance dans l'impartialité des saints dont l'image est peinte en blanc. Quant aux rites qu'ils suivent, ils sont de fantaisie toujours, comme la langue qu'ils parlent et comme tout ce qu'ils font. J'en eus la preuve en voyant officier le nègre qui, après des évolutions auxquelles il me fut impossible de rien comprendre, trembla légèrement, mêlant ainsi le culte des trembleurs au culte luthérien, auquel l'église qu'il desservait avait, je crois, la prétention d'appartenir. Ce tremblement avait pour objet d'invoquer le Saint-Esprit. Quand le nègre se trouva suffisamment préparé, il monta en chaire, et tous les nègres se parlèrent en

riant et en se frottant les mains en signe de satisfaction.

— Silence, mes frères, dit le prédicateur, je vais commencer.

— Silence, donc ! répéta chaque nègre en s'adressant à tous les autres, vous faites un bruit terrible.

— Moi, je n'ai rien dit, fit un vieux nègre d'un air de reproche.

— Moi, jamais je ne parle, dit à son tour une négresse, et ce sont toujours les plus bruyants qui imposent silence aux autres.

— Silence ! silence ! reprit le prédicateur, ou nous n'en finirons pas.

Le silence se rétablit peu à peu à travers quelques grognements de nègres se plaignant de je ne sais quoi. Enfin le prédicateur put commencer son sermon.

Je fais grâce au lecteur de cette pièce d'éloquence, qu'il me serait d'ailleurs très-difficile de rapporter dans toute sa naïve et pittoresque vérité. Mais j'ai conservé le souvenir exact de la partie du sermon dans laquelle le pasteur nègre décrivit, avec des gestes et un jeu de physionomie inimaginables, les délices et les horreurs de l'enfer.

— L'enfer, dit-il dogmatiquement en s'adressant à la multitude des nègres dont la figure bêtement mobile exprimait en ce moment les sentiments de la crainte et de la douleur, l'enfer, mes très-chers frères, est un lieu de supplice horrible où il gèle constamment, où la neige tombe sans cesse sur les épaules nues des pécheurs condamnés pour l'éternité. Là, mes frères, ce ne sont que balles de coton, que sacs de café, que caisses de sucre, que Dieu, dans sa juste colère, condamne à porter éternellement à bord de navires en charge qui ne se chargent jamais ! L'enfer, c'est la torture des tortures, le malheur des malheurs ; c'est,

pour tout dire en deux mots, le travail sans repos combiné avec le froid sans dégel.

Ici beaucoup de nègres frissonnèrent en faisant une grimace affreuse.

—Mais, poursuivit le prédicateur, si au lieu des châtiments de l'enfer vous avez mérité les récompenses du ciel, que de bonheurs vous sont réservés, que d'enivrements vous attendent!

A ce moment, le visage des nègres prit un caractère de félicité indescriptible ; plusieurs d'entre eux ne purent retenir les éclats d'un rire nerveux.

Le prédicateur lui-même sourit avec satisfaction en se caressant le menton.

Continuant :

— Dans le paradis, mes chers frères, il fait toujours chaud, de cette douce chaleur qui fertilise les contrées de notre Afrique bien-aimée et fait du Sénégal le paradis de cette terre, avec cette différence toutefois que, dans le ciel, la chaleur est encore plus forte et qu'on n'y travaille jamais.

— Quel bonheur! quel bonheur! exclamèrent quelques nègres en battant des mains.

— Taisez-vous donc, dit, en se levant de dessus son siége, une vieille négresse.

— Asseyez-vous! asseyez-vous! cria la masse des noirs; c'est vous qui interrompez.

— Moi! répondit la négresse, ce n'est pas vrai; c'est lui.

— Moi?

— Oui.

— Veux-tu te taire, vieille sorcière!

— Va-t'en, nègre!

— Silence! silence! dirent cent voix à la fois; on ne s'entend pas ici.

Le prédicateur reprit :

— Dans le paradis, mes chers frères, les bienheureux élus du Seigneur ne sont exposés à rencontrer ni balles de coton, ni caisses de sucre, ni sacs de café. Il n'y a point de navires en charge, et les nègres y mangent sans cesse les meilleurs haricots, assaisonnés d'un lard dont le plus excellent lard de ce monde ne peut donner qu'une idée affaiblie et misérable.

Beaucoup de nègres, à ces dernières paroles, rirent et se parlèrent entre eux ; d'autres se léchèrent les lèvres en silence. La vieille négresse dont nous venons de parler plus haut se leva une seconde fois de son siége. Le prédicateur lui fit signe de se rasseoir.

— Ainsi donc, mes chers frères, comparez, d'un côté, l'enfer avec ses frimas et ses glaces incessantes, ses balles de coton, ses caisses de sucre et ses sacs de café, qu'il faut porter sans cesse à bord de navires en charge qui ne se chargent jamais ; de l'autre, les délices du paradis, avec sa chaleur éternelle, son loisir perpétuel, et les succulentes friandises que vous savez.

— Le lard ! oui, le lard ! cria naïvement un nègre dont le choix paraissait être fait.

Nous n'exagérons rien. Tout ce que nous pourrions inventer sur les excentricités des nègres aux offices divins ne semblerait pas plus extraordinaire que la vérité même. C'est que, il faut bien le reconnaître, outre le peu d'instruction que les nègres reçoivent partout en Amérique, il y a chez cette race une infériorité marquée sur la race blanche qui les porte à se quereller sans cesse. Il est arrivé que le prédicateur, impuissant à calmer la foule qui discute bruyamment pendant les sermons, a enjambé la chaire et s'y est tenu à califourchon, en criant à tue-tête et en faisant des gestes d'ancien télégraphe.

Ce n'est pas sans un vif plaisir qu'en sortant de cette

église nous respirâmes le grand air. J'avais, quant à moi, l'odeur de nègre si profondément imprégnée dans mon cerveau, que j'eus peur de ne pas pouvoir m'en débarrasser de la journée. Arthur nous proposa, pour nous rafraîchir les narines, et aussi comme un excellent emploi de la fin de notre journée du dimanche, de prendre à la Batterie (*the Battery*) un des bateaux à vapeur qui font le service de Staten-Island. A l'idée de monter sur un steamboat, sir James fit une légère grimace.

— Ne pourrait-on pas, dit-il plaisamment à Arthur, faire cette excursion en mer et aborder dans cette île par terre ?

— Colonel, répondit ce dernier, si votre estomac a des craintes, qu'il se rassure ; Staten-Island est dans la baie à une heure de distance de la Batterie, et le bateau glisse sur les eaux tranquilles du port comme il glisserait sur une mer de glace.

— S'il en est ainsi, dit sir James, allons donc à Staten-Island.

Au moment où nous arrivions à la Batterie, le bateau de Staten-Island, chargé de monde à couler bas, venait de quitter l'embarcadère. Nous avions une heure devant nous, le steamboat ne partant que toutes les heures. Nous utilisâmes ce temps à étudier cette partie de la ville de New-York, la plus intéressante incomparablement au point de vue historique.

En effet, c'est à la Batterie, ou plutôt au numéro 1 de Broadway, qu'on voit encore la vieille *Kennedy house*, célèbre par les personnes illustres qui l'ont tour à tour habitée. Pendant la guerre de l'indépendance, cette maison fut occupée par lord Cornwallis, commandant des troupes anglaises, par le général Clinton et par lord Howe. Le vent de la révolution, qui chassa si violemment du Kennedy house ces lieutenants impuissants

de la dépendance coloniale, y amena triomphant l'immortel fondateur de la république américaine, Georges Washington. Talleyrand, après Washington, passa quelque temps sous le toit de cette habitation, qui fut construite en 1760 par le capitaine Kennedy. Des fenêtres de cette maison, célèbre à tant de titres, quelques patriotes américains assistèrent à la destruction de la statue équestre de Georges III, roi d'Angleterre. Cette statue était en plomb; les soldats de l'indépendance en firent des balles, qui toutes portèrent, dit une chronique du temps; car celles qui ne tuaient pas au physique tuaient au moral les troupes mercenaires du roi d'Angleterre. Ces mêmes soldats de l'indépendance purent voir, peu de temps après cet épisode mémorable, et de ces mêmes fenêtres, les derniers serviteurs du monarque anglais quitter pour toujours la rive américaine. Plus tard, les habitants du Kennedy house se découvraient au passage des funérailles d'une des gloires de l'Amérique, de Fulton, qui mourut dans une modeste maison construite tout près de là, dans le *Bowling green*, petit enclos de verdure où l'on jouait aux boules avant la révolution. C'est toujours dans ce même voisinage, qui était, à l'époque de la guerre de l'indépendance, le centre de New-York, que demeurèrent Arnold et André, deux noms glorieux dans l'histoire de l'affranchissement.

Le quartier général du général Gage était, en 1765, à quelques pas seulement de l'habitation de Fulton. C'est aussi là que se trouvait, à cette époque, la prison devant laquelle on voyait, comme pour servir d'enseigne à cet affreux séjour d'un despotisme cruel, le pilori où l'on exposait et où l'on fouettait les condamnés, les fers dont on chargeait leurs pieds et la potence à laquelle on les pendait.

C'est sous le péristyle de cette prison que, sublime

antithèse ! se trouvait Washington, lorsqu'il fut acclamé président des États-Unis.

C'est encore sur ce même emplacement qu'eut lieu la mémorable cérémonie du serment, en présence d'un peuple immense et enthousiasmé. Un tableau de l'époque nous a conservé le costume que portait Washington ce jour-là. Il était vêtu d'habits de velours couleur foncée, portait les cheveux poudrés, ramenés par derrière et renfermés dans une poche de soie noire, et avait au côté son épée libératrice à poignée d'acier, épée qu'il n'avait jamais quittée depuis le jour où il l'avait tirée pour l'indépendance de son pays.

Ajoutons enfin que c'est dans ce même endroit de la Batterie que les New-Yorkers dressèrent un arc de triomphe sous lequel passa le général la Fayette, lors de sa dernière visite dans la cité impériale.

Le colonel James Clinton ne put considérer sans un sentiment d'admiration pour le peuple américain, auquel se mêlaient peut-être les pénibles impressions de l'amour-propre national froissé, ces modestes témoignages de la grandeur d'un pays qu'on peut critiquer au point de vue des mœurs, des usages et même aussi de certaines institutions sociales et politiques, mais auquel on ne saurait refuser les nobles instincts qui inspirent les grandes entreprises et l'énergie d'action qui fait qu'on les réalise.

Arthur tira sa montre, — la seule, hélas ! qui lui restait de son magasin d'horlogerie. Nous avions encore vingt minutes avant le départ du bateau. Nous allâmes voir la porte actuelle de New-York, construction appropriée aussi peu que possible à cet usage, et qui était autrefois une église hollandaise. Mais un attrait tout particulier nous attirait vers cette construction, d'ailleurs très-peu remarquable. C'est sur le sommet de cette ancienne église que Benjamin Franklin fit sur

l'électricité ses premières expériences. Peu de temps après, les paratonnerres étaient inventés par cet honnête et modeste citoyen, qui se délassait de ses travaux purement scientifiques en écrivant avec beaucoup de verve et d'esprit son *Almanach du bonhomme Richard.*

En montant sur le steamboat de Staten-Island, je fus frappé de sa forme tout américaine, dont les bateaux à vapeur européens ne peuvent donner aucune idée.

Tous les steamboats américains, même les grands steamboats à trois et à quatre étages au-dessus de l'eau, qui sillonnent l'Ohio, le Mississipi et l'Hudson, sont construits de manière à recevoir toute la charge sur le pont. L'intérieur est entièrement rempli par l'énorme machine. De cette machine on n'aperçoit, au milieu du bâtiment, que le gigantesque balancier, comme une pompe sans cesse en mouvement. A côté du balancier, mais plus haut et par-dessus tous les étages du steamboat, s'élève un petit pavillon où se tiennent en observation le capitaine qui commande, les manœuvres et le timonier qui de là dirige le gouvernail. Il n'y a pas de petits bateaux à vapeur en Amérique. Les plus petits steamboats à New-York sont les *ferryboats* de Brooklin, — une sorte de faubourg de New-York, — et qui pour cinq centimes vous traversent la rivière de l'est, cent soixante mètres environ. Les ferryboats n'ont pas moins de quatre-vingts chevaux de force. Ce sont des bateaux de ce genre qui traversent toutes les rivières, les ponts étant pour ainsi dire inconnus aux États-Unis.

Le bateau qui nous transporta à Staten-Island était à peu près trois fois grand comme les ferryboats de Brooklin. Le trajet est charmant, et l'on arrive trop tôt, après une promenade constamment égayée par la vue des nombreux navires de toutes les nations, à cette île pittoresque, rendez-vous habituel des New-Yorkers,

qui, le dimanche, veulent se récréer l'esprit autrement que par la lecture de la Bible.

A Staten-Island, le panorama est véritablement splendide. De là l'œil embrasse toute la baie et va se perdre en pleine mer. Les navires, comme des oiseaux aquatiques, déploient aux vents leurs ailes blanches, et glissent penchés sur la surface de l'eau; ou bien, semblables à des monstres marins, s'agitent avec fracas, lançant de leur poumon de feu une haleine brûlante, et marquant leur passage rapide par un double sillon de nuages et d'écume.

Du côté de la terre, cette île n'offre pas moins d'attraits. Partout ce ne sont que riches villas, maisonnettes de bois peint, si légères et si fraîches, qu'elles semblent un jeu de l'imagination et non une réalité. Rien ne viendrait troubler l'enchantement de ce séjour délicieux, si le pavillon jaune de la quarantaine, en ramenant aux tristes réalités de la vie, ne nous avertissait que c'est dans cette île qu'est placé le lazaret. C'est du reste un très-bel établissement, qui n'a de triste que sa destination même.

Nous dînâmes dans l'île.

Le soir, en rentrant en ville, nous entendîmes sonner le tocsin par la cloche de l'hôtel de ville. Quelques secondes plus tard, un bruit véritablement infernal, produit par de lourds véhicules roulant sur le pavé et par des vociférations qui n'avaient rien d'humain, vint accompagner horriblement le son lugubre du tocsin. La foule qui courait de toutes parts, jointe à l'obscurité de la nuit, nous empêcha de rien distinguer.

— Qu'y a-t-il? demanda le colonel.

— Ce n'est rien, répondit Arthur, de l'air le plus tranquille du monde; on sonne au feu, et ce sont des pompiers qui courent à l'incendie. C'est l'heure où, le dimanche, on commence à éteindre d'ordinaire à New-

York les maisons, qui ne manquent jamais de brûler ce jour-là de préférence à tout autre jour.

— Comment, dis-je à mon tour, les maisons, pour brûler, choisissent leurs jours à New-York?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, me répondit Arthur. Les maisons sont très-intelligentes pour ces sortes de choses, et, si vous voulez voir comment on les éteint, je vous dirai ensuite comment on les allume souvent.

— J'accepte la proposition, fit sir James.

— Et moi aussi, dis-je.

— Partons, fit Arthur. Aussi bien il eût été difficile de terminer la journée plus agréablement.

CHAPITRE VI

Les pompiers. — Les pompes et les incendies.

Nous n'avions pas marché durant dix minutes dans la direction de *Canal street*, qui est aujourd'hui le centre de New-York, et qui était, il y a peu d'années, un large marais où l'on chassait le canard sauvage, quand nous fûmes arrêtés par deux compagnies de pompiers qui débouchaient dans la même rue, au bruit infernal du roulement des engins et du commandement des chefs de pompe criant à s'égosiller dans des porte-voix pour exciter l'ardeur des *firemen* et avertir les passants de se mettre de côté.

Dès que ces deux compagnies se trouvèrent en présence, il s'éleva de toute part un bruit effrayant de cris et de vociférations. Les pompes s'arrêtèrent court, et les pompiers se précipitèrent les uns sur les autres à coups de poing et avec un enthousiasme qui aurait fait honneur à nos zouaves eux-mêmes. On entendait, à travers la voix des chefs respectifs dans les porte-voix et les hurlements de la foule excitée par la vue des combattants, les coups de poing résonner sur les poitrines comme la grêle sur le toit des maisons.

Après quelques minutes de ce combat dont je ne pouvais deviner la cause, on releva ceux qui étaient grièvement blessés d'un bras cassé ou d'une côte enfoncée, pendant que les plus favorisés, c'est-à-dire ceux qui n'avaient que le nez à moitié écrasé ou qu'un œil en capitolade, se remettaient à leur pompe et

reprenaient leur course avec plus d'élan que jamais, pour rattraper le temps perdu, vers la maison incendiée dont les sinistres lueurs coloraient une partie du ciel.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je à Arthur.

— Vous le voyez, me répondit-il de l'air le plus tranquille du monde, ce sont deux compagnies de pompiers qui, s'étant rencontrées, ont courtoisement échangé une volée de coups de poing.

— Et pourquoi cet échange courtois, comme vous l'appelez?

— Eh bien, parce qu'il est convenable aux États-Unis, quand deux compagnies de pompiers se rencontrent, qu'elles se saluent comme vous venez de les voir faire.

— Vous voulez rire, Arthur?

— Je parle sérieusement, et ce qui vous étonne, parce que vous êtes nouvellement débarqué d'Europe, vous paraîtra très-naturel quand vous vivrez depuis quelque temps en Amérique. Moi qui vous parle, je trouve très-bien que des pompiers se battent toutes les fois qu'étant pressés de se rendre au feu, ils se rencontrent, y allant.

— Mais d'où vient cet usage barbare?

— Je vais vous le dire. Autrefois, au temps où les pompiers n'étaient pas comme aujourd'hui des volontaires désintéressés, éteignant les incendies pour le seul plaisir de les éteindre, et appartenant aux plus riches familles de la ville, pour stimuler leur ardeur, on avait établi une prime assez considérable en faveur de la compagnie qui, la première, se rendrait sur le lieu du sinistre. Quand deux compagnies se rencontraient, c'était naturellement à qui se dépasserait, et le plus souvent on en venait aux mains. Depuis longtemps, la raison de ces luttes a disparu; mais les luttes

ont été conservées, sans que pour cela il y ait entre les pompiers, appartenant aux différentes compagnies, aucun sentiment d'hostilité. Ils se battent, parce que c'est l'usage. Voilà tout.

— Singulier usage. Et, dites-moi, se battent-ils toutes les fois qu'ils se rencontrent?

— Toutes les fois, non. Cela dépend des circonstances. Par exemple, si la rue où ils se joignent est étroite, se trouvant naturellement rapprochés les uns des autres, il y a de grandes chances pour qu'ils se battent. Il suffit d'un seul pompier qui en bouscule un autre pour qu'à l'instant même l'engagement devienne général. Dans d'autres cas, on les a vus se rouler à coups de poing uniquement pour se fouetter le sang et courir avec plus d'ardeur à l'incendie. Ils se battent aussi par déception, lorsque, comptant sur une vaste conflagration à l'occasion de laquelle ils s'étaient promis de déployer tout leur zèle et tout leur courage, ils ne trouvent en fin de compte qu'une bicoque à noyer sans efforts et sans gloire. Si le contraire arrive et que, comptant sur un médiocre incendie, ils trouvent un bel incendie à éteindre, leur esprit s'exalte alors, et ils se battent de satisfaction.

Je pensais que les pompiers américains étaient absurdes; mais je me demandais si nos ouvriers, en France, se montraient plus sensés quand, il y a peu d'années encore, on les voyait, bannières en tête et sous la dénomination de *compagnons*, s'assommer à coups de bâton pour le seul plaisir de s'assommer. Il y a évidemment chez l'homme, *né bon*, comme le dit sérieusement et par conséquent si plaisamment J.-J. Rousseau, un instinct de férocité que ni la morale, ni la religion, ni l'éducation, ni le sentiment de sociabilité, ni la crainte des lois, n'étouffent jamais complétement. Si la guerre est réellement un mal néces-

saire, comme l'affirment quelques esprits distingués, c'est peut-être surtout parce que la guerre est le grand exutoire de la férocité humaine.

Nous cherchâmes des yeux sir James Clinton, afin de passer du prologue à la pièce, c'est-à-dire de la bataille des pompiers à la manœuvre de leur pompe sur le lieu du sinistre. Sir James contemplait, à quelques pas de nous, un des combattants qui avait eu la mâchoire brisée d'un coup de poing. Après lui avoir serré la main, il revint auprès de nous.

— Belle passe, dit-il avec un air de satisfaction marquée. Je croyais les Américains moins habiles à ce noble exercice de la boxe. Certes, c'est là un coup de poing qu'un Anglais ne renierait pas. Aussi, n'ayant pu féliciter celui qui l'avait appliqué, ai-je voulu du moins complimenter celui qui l'avait reçu.

Sir James était, comme on le voit, un véritable artiste en fait de boxe, car il parlait sérieusement.

En arrivant sur le lieu du sinistre, nous vîmes, autour de la maison incendiée, différentes compagnies de pompiers arrivées avec une promptitude merveilleuse aux premiers signaux d'alarme. On ne fait pas la chaîne à New-York comme à Paris; car l'eau est abondante partout là-bas, grâce à des conduits souterrains qui serpentent la ville en tout sens et vont s'alimenter à l'aqueduc du Cretone pour desservir toutes les maisons. Les pompiers, ayant de l'eau à discrétion, en abusent souvent pour submerger les bâtiments incendiés avec une ardeur et une sorte de joie enfantine qui tient véritablement du délire. En peu de minutes, la maison incendiée fut littéralement couverte d'eau. Elle était entièrement éteinte, que les pompiers continuaient de pomper avec un enthousiasme impossible à maîtriser. Les compagnies de pompiers qui arrivèrent trop tard des postes éloignés pour rendre d'utiles ser-

vices ne se tinrent pas pour battues. Elles étaient venues pour pomper, elles pompèrent, et ce qui avait échappé au feu ne put échapper à l'inondation. J'appris qu'il en est ainsi toujours, et que dans les incendies ce qu'on redoute le plus généralement, c'est moins le feu qui dévore les maisons que l'eau qui les noie.

Le pompier américain est un type que je crois unique dans le monde entier. Ce que d'autres font par devoir, il le fait par plaisir; et le bonheur qu'il éprouve à éteindre les incendies est vraiment indicible. Il est des jeunes gens dont la passion pour les incendies est telle, qu'ils n'en veulent manquer aucun. On les voit toujours habillés en pompier, une chemise de laine rouge, un paletot de drap pilote couleur noisette, qu'ils tiennent sous le bras, et un casque en cuir noir, faire le guet sur le toit des maisons, la nuit aussi bien que le jour, pour être les premiers à découvrir les incendies. Quant à leurs pompes, elles sont pour eux l'objet d'un culte véritable. Ils les parent de fleurs, les embellissent de toutes façons, leur donnent les noms les plus tendres et se promènent souvent avec elles pour le seul plaisir de se montrer avec une jolie pompe. J'ai eu occasion de voir des pompes en argent massif. Les fils de famille se ruinent là-bas pour des pompes à incendie, comme ils se ruinent en Angleterre pour les chevaux de course. Au reste, il n'y a pas de bonne fête sans pompiers nulle part aux États-Unis, et par conséquent sans pompes, car les pompiers traînent toujours leurs pompes avec eux. Des compagnies de pompiers se visitent d'une ville à l'autre pour se montrer réciproquement leurs pompes, à l'occasion desquelles ils échangent des compliments et s'offrent des banquets. Il n'est pas arrivé d'Europe un seul grand personnage dans la politique, dans les arts, dans l'industrie ou dans la finance, qui n'ait été reçu en débarquant par des

pompiers avec leurs pompes. Kossuth, Jenny Lind et Alboni sont descendus, à New-York, entourés de tous les pompiers de la ville avec toutes leurs pompes.

La passion des pompes à incendie est telle en Amérique, qu'elle s'étend des pompiers à tous les autres citoyens. On habille les enfants en pompiers; et les fabricants de joujoux confectionnent pour eux des petites pompes sur le modèle des grandes, avec des maisons en bois destinées à être incendiées, puis éteintes par les enfants, lesquels jouent au pompier avec une ardeur qui, pour être juvénile, n'en est pas moins vive. J'ai entendu promettre à des pères de famille de mener leurs enfants voir éteindre des incendies pour les récompenser de leur assiduité au travail. Les propriétaires ou les locataires des maisons, autant par propreté que par ce goût inné de tout Américain pour les pompes, se lèvent de très-bon matin et pompent à froid sur leurs maisons, qu'ils lavent ainsi du haut en bas, faute de pouvoir les éteindre.

— Je vous ai promis, dit Arthur en s'adressant au colonel et à moi, de vous faire voir comment on éteint les incendies et de vous dire comment on les allume. La première partie de mon programme est accomplie; passons à la seconde.

— Je m'attends à quelque révélation criminelle, fit sir James.

— Ici, comme partout ailleurs, des incendies se déclarent sans que personne ait voulu mettre le feu, par pur accident. Mais ici, plus que partout ailleurs peut-être, on brûle les maisons volontairement.

— Les lois de ce pays ne punissent donc pas les incendiaires? demanda sir James.

— Si bien, répondit Arthur, et de la façon la plus sévère, par la peine de mort. Mais...

— Ah ! il y a un *mais*, interrompit le colonel.

— Mais, poursuivit Arthur, il faut, pour que la loi les atteigne, qu'ils soient vus par deux témoins mettant le feu *une torche à la main*. Or, comme c'est moins l'esprit de la loi que la lettre même qui est prise en considération par le jury, il en résulte que, si l'incendiaire ne met pas le feu à son immeuble au moyen d'une *torche*, s'il se sert d'allumettes chimiques, par exemple, la loi ne pouvant l'atteindre, il est renvoyé comme innocent. Quant aux motifs qui déterminent bon nombre de citoyens à mettre le feu à leurs maisons, ils sont faciles à comprendre : c'est pour recevoir des compagnies d'assurances la somme pour laquelle ils se sont assurés, et qui, dans ce cas, est toujours au-dessus de la valeur réelle des pertes éprouvées.

— Les compagnies d'assurances n'évaluent donc pas en Amérique, comme en France, demandai-je à Arthur, les dégâts commis par l'incendie pour indemniser l'assuré d'après les pertes causées?

— Si, me dit Arthur; mais elles se montrent généralement très-larges dans leur manière d'apprécier les dommages causés, de façon à ce que l'incendié fasse toujours une bonne affaire.

— Mais, dis-je à Arthur, il me semble que les assurances agissent ainsi contre leurs intérêts?

— C'est le contraire, répondit Arthur, et l'on m'a même certifié que, lorsque, par suite de la prospérité générale, les incendies se ralentissent, certaines assurances, inquiètes d'un semblable état de choses, font elles-mêmes mettre le feu aux maisons pour réveiller chez les incendiaires endormis l'amour des incendies, qui est une peccadille américaine, comme le plaisir de les éteindre est un jeu national. Ce qui fait qu'on s'assure, c'est la crainte ou l'espoir de brûler, et,

comme, en définitive, il y a beaucoup plus de gens qui craignent de brûler que de gens qui le désirent, les compagnies ont tout avantage à ce que le plus grand nombre de personnes possible s'assure. Voilà pourquoi elles dédommagent généreusement les incendiaires des pertes qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas éprouvées, et pourquoi aussi les plus zélées d'entre elles aident un peu le hasard dans les cas, assez rares, du reste, de disette d'incendie.

— J'étais sûr, dit sir James, qu'il y avait quelque crime là-dessous.

— Mais, demandai-je à Arthur, ne nous avez-vous pas dit que les maisons brûlaient en plus grand nombre le dimanche ?

— Oui, les maisons du bas de la ville, c'est-à-dire celles qui ne sont pas habitées par des familles, et dans lesquelles les négociants ont leurs offices. Le négociant qui désire liquider sa position par un incendie met chez lui le feu le samedi soir; pendant la nuit, le feu se développe, et, comme personne ne se rend aux offices le dimanche, il éclate ce jour-là à la grande satisfaction des pompiers et des oisifs, qui, le dimanche, ne savent à quoi passer le temps.

Après ce récit, qui indigna sir James et me fit beaucoup rire, nous nous rendîmes à l'hôtel prendre le repos qu'exigeaient les fatigues et les émotions de la journée.

Sir James, en serrant la main d'Arthur, lui dit :

— Avez-vous fini de réfléchir, et consentez-vous enfin à nous accompagner dans nos voyages ?

— Peut-être, répondit Arthur, serais-je en mesure de me prononcer demain.

— Très-bien, dit sir James, réfléchissez à ce que

vous avez réfléchi, et tâchez que la réflexion de vos réflexions nous soit favorable.

— Dans tous les cas, colonel, reprit Arthur, je compte avoir le plaisir de vous diriger pour vous faire connaître les choses curieuses qu'il vous reste à voir à New-York.

CHAPITRE VII

Les hôtels. — Les théâtres. — Les black minstrels. — Le musée Barnum. — Barnum, prince des puffistes. — Le magasin de nouveautés de Stewart. — La prison des Toombs et le vol au chloroforme. — Les prisonniers de Banger. — Le club des bloomeristes, des voyageurs, des intempérants et des légumistes. — Un bal au profit des pauvres. — La société élégante à New-York. — La société moyenne. — Quelques types. — Le quartier des plébéiens et le quartier des patriciens. — Le docteur Townsend et sa salsepareille. — Le cimetière de Greenwood. — Mlle Canda. — Brooklin, son arsenal et son musée de marine. — La peinture à New-York. — Dialogue entre le colonel et Arthur. — Nous quittons New-York pour remonter l'Hudson.

Le lendemain et les jours qui suivirent, pendant près de trois semaines, Arthur vint nous prendre le matin pour nous faire les honneurs de la ville. C'est ainsi que nous visitâmes successivement les principaux hôtels qui sont, avec *Saint-Nicholas : Astor House*, construit par M. Astor, — un émigrant irlandais qui a fait une fortune de cent millions de francs, en commençant par vendre des pommes à un *cent* le tas ; — *Prescoit House*, ainsi nommé en l'honneur du célèbre historien américain ; *hôtel Clarendon*, *hôtel Saint-Denis*, très-fréquentés par les Européens de distinction ; *Everett House*, *Lafarge House*, *New-York Hotel*, *Brevoot House*, *Stewen's House*, *French's Hotel*, *International*, *Smithsonian House*, *Metropolitan Hotel ;* enfin le *New 5th avenue Hotel*. Ce splendide établissement est dirigé par le colonel Stewens.

Une remarque curieuse, c'est que presque tous les

grands hôtels, non-seulement à New-York, mais dans toutes les autres villes des États-Unis, sont dirigés ou ont été dirigés par des colonels. Cet usage est si général, qu'il est permis de croire que les soldats américains ambitionnent le titre de colonel, bien moins pour commander des troupes que pour diriger des hôtels.

Arthur, qui tenait à remplir consciencieusement son rôle encore officieux de cicerone, ne nous fit grâce d'aucun établissement public. C'est ainsi que des hôtels nous passâmes aux théâtres, en commençant par le *New-Bowery theatre*, qui est un des plus beaux d'Amérique. Il peut recevoir six mille personnes et n'a pas coûté moins de quatre cent mille francs à faire bâtir.

Le *Wallak's theatre* est un petit théâtre renommé par le talent de ses acteurs. On y joue tous les genres, comme c'est assez l'usage dans les théâtres américains, mais principalement la comédie et le drame.

Le théâtre de *Laura Keen* est un théâtre hanté par le monde élégant. Il a été fondé par la célèbre actrice de ce nom.

Le *Niblo's Garden* est un beau théâtre dans lequel, depuis un grand nombre d'années, la famille Ravel représente ses pantomimes, ses féeries et ses tours de force. Les Américains sont passionnés pour ce genre de spectacle, exécuté par l'heureuse famille, qui possède aujourd'hui une fortune considérable gagnée à la force du jarret.

Le *Bowery theatre* est le Cirque impérial de New-York. On y représente des pièces militaires à grand spectacle. Il est arrivé par trois fois que la bourre d'un fusil a communiqué le feu à une toile, qui a communiqué le feu au théâtre qui a brûlé tout entier. On l'a rebâti avec l'argent des assurances, de manière qu'il

est prêt à rebrûler une quatrième fois, s'il plaît à Dieu.

L'Académie de musique, située au coin d'Irving place et de la quatorzième rue (car, à partir d'un certain endroit de la ville, les rues se désignent par numéros), est un vaste théâtre, le plus grand de New-York, exclusivement affecté à l'exécution des grands opéras. Il occupe un espace de vingt-quatre mille pieds carrés, cent vingt et un pieds de long sur cent quatorze de large. La salle, très-riche en ornements et en peintures, contient quatre mille stalles numérotées. Ce théâtre et le terrain sur lequel il est bâti ont coûté aux actionnaires un million sept cent cinquante mille francs.

Le *National theatre* est un assez grand théâtre, où l'on joue généralement le mélodrame.

Vient ensuite le *Winter garden* (jardin d'hiver). Le *Barnum's museum*, fondé en 1810 par celui qui a su conquérir, avec une grande fortune, le beau titre de Roi des puffites. Puis enfin le musée égyptien, qui renferme une collection d'antiquités, momies, etc., et les nombreux petits théâtres de *black minstrels* (noirs ménestrels), dont les plus renommés sont les Christy's minstrels, la Compagnie de M. Wood et celle des frères Buckley.

De tous les genres de spectacle que j'ai vus en Amérique, celui des *black minstrels* l'emporte de toute la différence qui sépare l'imitation de l'original. Nous n'avons rien en France qui puisse donner une idée des danses, de la musique, des scènes et du langage imité des nègres du Sud par les acteurs blancs, qui se teignent en noir, et forment le genre de spectacle vraiment national qui nous occupe. Mais, pour bien comprendre ce spectacle original, il faut connaître la nature, le langage, les mœurs et les habitudes des nègres, tels qu'on les observe dans les plantations de

tous les États à esclaves, et tels que nous les avons observés nous-même dans la Géorgie, comme on le verra plus loin.

C'est à reproduire des scènes grotesques et caractéristiques que s'attachent les *black minstrels*. Plusieurs de ces acteurs possèdent un véritable talent et poussent l'imitation de la démarche, du langage et des manières, des mœurs, jusqu'à la plus complète illusion. Excellents musiciens pour la plupart, ils forment, avec des instruments de fantaisie et de forme extravagante, des concerts fort jolis, ma foi, et tels qu'on n'en entend nulle part ailleurs dans le monde. Ils dansent à ravir les danses nègres, et, si vous voulez voir jouer des castagnettes et blouser des timbales, avec des gestes, une expression de visage, des pirouettes et des soubresauts les plus étranges qui se puissent imaginer, il faut aller à New-York, au théâtre des frères Buckley.

Ces mêmes frères Buckley font la parodie des grands opéras d'une manière incomparable. J'ai ri à m'étouffer en voyant un soir la parodie de *Lucie de Lamermoor*. Le désespoir de Lucie (un des frères Buckley habillé en négresse) et la scène où Edgard se poignarde avec un sabre comme on n'en vit jamais sont le comble du grotesque amusant.

Il n'en coûte que deux shillings américains (un franc vingt-cinq centimes) pour voir le spectacle des minstrels. Aussi les théâtres qui offrent ce genre d'amusements sont-ils toujours remplis à New-York.

Au reste, les plaisirs sont tous à bon marché de l'autre côté de l'Océan; d'où il résulte que tout le monde pouvant se distraire plus ou moins en Amérique, les théâtres, qui ne sont l'objet d'aucun privilége et sont tous entièrement libres, font généralement de bonnes affaires.

Le musée Barnum mérite ici une mention spéciale, autant pour la nature même de ce qu'il renferme, que pour son trop célèbre propriétaire.

Dans le musée Barnum, on voit des spécimens de toutes les curiosités possibles et surtout impossibles, et l'on assiste à des représentations dramatiques dans une salle de spectacle petite, mais très-coquette. Nous passerons sur les représentations dramatiques dans lesquelles a longtemps figuré le général Tom Pouce, de microscopique mémoire, pour jeter un coup d'œil sur les merveilles du musée. Là, tous les règnes de la nature, animal, végétal et minéral, se confondent, au grand ébahissement des naïfs habitants de l'Ouest, qui ne manquent jamais de venir admirer les splendeurs du musée Barnum, toutes les fois que leurs affaires les appellent dans la cité impériale.

Mais, au milieu de ces choses curieuses, deux objets frappent surtout le regard du visiteur. La première de ces choses est une grande cage qui porte le nom d'*Arche de Noé;* la seconde est une sirène, ne riez pas, une sirène empaillée. Dans l'arche de Noé grouillent, sautent, dorment, mangent, boivent, jouent, s'ennuient surtout et volent les animaux les moins faits pour vivre ensemble. Ici, c'est une souris qui grimpe sur le dos d'un chat; là, c'est un chien qui s'asseoit philosophiquement sur la queue d'un serpent; à côté, on voit un coq qui picore dans une assiette en compagnie d'une chouette et d'un serin; plus loin, un renard sommeille, ou fait semblant de dormir, à côté d'une poule; d'un autre côté, un singe saute de dessus le dos d'un mouton sur le dos d'un lion abruti par tout ce qu'il voit et entend autour de lui. Quel concert! les chats miaulent, les singes crient, les oiseaux chantent, les moutons bêlent, les chiens aboient, sans qu'il y ait dans cette horrible musique une seconde

d'intermittence. De l'arche de Noé s'exhale une odeur qui ne ressemble en rien aux parfums d'Arabie. N'importe, le spectacle est étrange, original; et chacun s'approche le plus près qu'il peut de la cage pour admirer ce phalanstère des animaux, qui reste encore le modèle des phalanstères, même après ceux que M. Considérant a voulu établir pour les hommes dans les lointaines contrées de l'Ouest.

L'histoire de la sirène est des plus curieuses. Un beau jour, toutes les bandes de musique de la ville, tous les journaux et de gigantesques affiches collées sur tous les murs, annoncèrent aux New-Yorkers la nouvelle incroyable, mais parfaitement crue, comme toutes les nouvelles incroyables, que des pêcheurs s'étaient emparés d'une sirène telle que nous les dépeint la mythologie, c'est-à-dire moitié femme et moitié poisson.

Ce phénomène unique était visible, sans augmentation de prix, au musée Barnum. Les curieux affluèrent par centaines de mille, et l'on ne parla bientôt plus, dans tous les États-Unis, que de cette merveilleuse créature, trop femme pour qu'on lui donnât le nom de poisson, et trop poisson pour mériter celui de femme. Les érudits prirent texte de la sirène pour raconter le voyage d'Ulysse et rapporter des faits extrêmement curieux. Ils établirent qu'on présenta au roi dom Emmanuel de Portugal une fille marine, dernière survivante d'une troupe de tritons capturés dans les Indes Orientales. Ils citèrent d'anciennes chroniques où il est dit que des habitants des Pays-Bas s'étaient emparés d'une sirène, et lui avaient enseigné à se vêtir elle-même et à faire le signe de la croix. Dans un autre ouvrage, publié en 1843, ils virent qu'une autre femme marine se montra plus intelligente encore et plus utile à la société : non-seulement elle s'habillait seule, faisait le

signe de la croix, mais elle filait, lavait et repassait le linge et s'occupait de tous les travaux de l'intérieur de la maison. Enfin, un journal qui voulait du bien à Barnum rappela, pour prouver l'existence des sirènes, que Erasmus Laetus parle d'une nymphe marine qui, du temps de Frédéric II, apparut non loin du promontoire nommé *Samo-Domico*, et eut avec un habitant de la côte divers entretiens. Celle-là parlait et prédit une infinité de choses au roi de Danemark. Elle lui apprit qu'elle se nommait Ibrand, et qu'elle avait à peine atteint sa quatre-vingt-dixième année. Cet âge, à ce qu'il paraît, serait la fleur de l'âge pour les sirènes.

Ces récits et bien d'autres ébranlèrent les plus sceptiques, et on voulut aller voir. Barnum n'en demandait pas davantage. A leur tour, les savants s'émurent et voulurent voir aussi. C'était pour la sirène le moment critique. En effet, les savants, qui auraient pu se tromper, mais qui ne se trompèrent pas, découvrirent que cette merveille n'était qu'un composé de paille recouvert d'une peau lustrée. On rit beaucoup de ce puff mythologique, mais on n'en continua pas moins à venir voir cette prétendue sirène pour se moquer de ceux qui y avaient cru. C'était toujours l'affaire de Barnum, qui gagna dans cette honnête opération plusieurs centaines de mille francs.

Bien d'autres puffs suivirent celui-là; mais le plus hardi et le plus original de tous est, sans contredit, celui par lequel ce grand homme de blague (pardon pour le mot qui exprime si bien la chose) débuta dans la carrière, en montrant, moyennant vingt-cinq sous par personne, une vieille négresse aux trois quarts idiote, qu'il avait achetée moyennant cinquante francs, et qu'il fit passer pour la nourrice de Washington.

Barnum, qui a élevé le charlatanisme jusqu'à la hau-

teur des préceptes de la philosophie, nous a laissé, en dix commandements, l'art de faire fortune.

Ier COMMANDEMENT. Choisissez le genre d'affaires qui convient à vos inclinations naturelles.

II. Que votre parole soit toujours sacrée.

III. Quoi que vous fassiez, faites-le de toutes vos forces.

IV. Ne faites usage d'aucune espèce de boisson enivrante.

V. Espérez sans être trop visionnaire.

VI. N'éparpillez pas vos efforts.

VII. Ayez de bons employés.

VIII. Faites de la publicité.

IX. Soyez économe.

X. Ne comptez que sur vous-même.

J'ai eu occasion de voir Barnum à New-York. C'est un saint homme qui ne manque jamais d'assister aux offices divins de son culte, et observe scrupuleusement les lois de la Société de tempérance, dont il est membre. Les lois de cette société défendent de boire ni vin ni spiritueux d'aucune espèce ; Barnum ne boit que de l'eau, mais il loue sans scrupule le rez-de-chaussée de ses maisons à des débitants de liqueurs. On n'est pas parfait.

Arthur nous fit visiter, au colonel et à moi, les beaux magasins de New-York, parmi lesquels le magasin de nouveautés de Stewart est, je crois, sans pareil dans les deux mondes. C'est un palais en marbre blanc situé dans Broadway, qui mesure cent cinquante-deux pieds de façade. Au centre du magasin est une salle de cent pieds de long et de quatre-vingts de haut. Ces détails seuls peuvent donner une idée des dimensions colossales de ce vaste entrepôt de marchandises. J'ajouterai que le nombre des commis est de trois cent cinquante. La valeur des marchandises en magasin est

ordinairement de deux cent cinquante millions de francs. Le choix ne manque pas, comme on voit, et un des plaisirs favoris des ladies américaines est d'aller passer une couple d'heures chez Stewart pour se faire montrer les articles de nouveautés. Après cette inspection et quand on a déployé pour elles un nombre infini de pièces d'étoffes, de châles, de confections, etc., elles s'en vont le plus souvent sans rien acheter, et sans même remercier personne. Elles appellent cela *magasiner*. Pauvres commis de magasins !

Après M. Astor, l'homme le plus riche des États-Unis est M. Stewart. Ce prince du négoce américain possède en propriétés immobilières vingt millions de dollars, soit plus de cent millions de francs. M. Stewart est âgé de soixante-huit ans. Il est né en Irlande, et a débuté en Amérique par donner des leçons à vingt francs par mois. Nous allâmes ensuite visiter un magasin de bijouterie qui venait de s'ouvrir dans Broadway. Ce magasin occupe toute une maison, ou plutôt tout un palais en marbre, et la construction seule de cet édifice industriel n'a pas coûté moins de deux cent mille dollars, soit plus d'un million de francs. Ce palais, rempli d'or et de pierreries, a six étages. Le marbre et le fer en forment seuls les matériaux, ce qui met l'édifice à l'épreuve du feu. L'architecture est du style corinthien, et l'intérieur est en rapport avec la façade. Les trois premiers étages sont destinés à l'exposition et à la vente des bijoux; les trois autres servent à la fabrication. Le premier étage consiste dans un salon de quatre-vingt-dix pieds de long sur quarante-cinq de large. On y marche sur du marbre blanc.

Il y a là dix comptoirs, aussi en marbre blanc, si poli que les ladies peuvent s'y mirer. Les casiers à bijoux, en bois d'ébène rehaussé d'or, forment contraste avec la blancheur du parquet et du plafond. Les glaces

de chaque devanture sont formées d'un seul morceau et mesurent quinze pieds de haut sur neuf pieds deux pouces de large. Elles ont été coulées en France. Le plafond et tous les escaliers sont en marbre d'Italie, soutenus par des membrures en fer. Une machine à vapeur de la force de trente chevaux a été placée dans une des caves ; elle sert à chauffer l'édifice, et met en mouvement les outils des ateliers de fabrication. Dans le *basement* (sous-sol) est un immense coffre-fort destiné à recevoir en dépôt les objets précieux des clients de la maison pendant leur absence.

Tel est le splendide édifice, vraiment unique dans le monde, où se presse chaque jour toute une population de ladies, l'œil brillant de convoitise.

Un pasteur de la secte sévère des méthodistes parlait dernièrement en chaire de cet établissement. Selon lui, les femmes devaient éviter ce lieu de perdition, car Satan, l'esprit tentateur, s'y tient invisible derrière chaque comptoir, guettant les vertus chancelantes. Celles qui feraient de ce palais de l'art et des richesses leur récréation habituelle, celles-là seraient bientôt abandonnées du ciel pour devenir la proie du diable. Il vaudrait mieux aller tous les soirs au bal ou au spectacle que de venir passer son temps dans ce dangereux salon. Les diamants, l'or, l'argent, toutes les pierres précieuses grisent plus complétement l'imagination d'une femme sans expérience, que les vins les plus capiteux.

Ces conseils ne manquaient pas de sagesse, et cependant je suis convaincu qu'au sortir du temple méthodiste mainte jeune sectaire aura regretté que le palais des bijoux ne fût pas ouvert le dimanche pour aller y attendre agréablement l'heure de l'office du soir.

Un monument de style égyptien, lourd et froid, comme il convenait à sa destination, c'est la prison des

Toombs. En entrant dans cette prison, d'un aspect lugubre, Arthur sourit avec satisfaction.

— J'ai un pressentiment, dit-il.

Et il nous quitta pour aller parler au directeur de la prison.

Quelques instants après, il revint l'œil morne et la tête penchée.

— Ah! dit-il, mon pressentiment m'a trompé : mon associé infidèle n'est point encore ici.

Nous ne pûmes, le colonel et moi, nous empêcher de sourire à la déconvenue de ce pauvre Arthur, qui, réunissant à beaucoup d'intelligence un grand fonds de naïveté, s'était imaginé, en voyant la prison, que son voleur devait y être.

Je vis dans cette prison un jeune voleur qui avait eu l'*honneur* d'inventer un nouveau genre de vol, le *vol au chloroforme*, sans douleur pour les gens volés. On pénètre dans la maison qu'on veut piller; on s'introduit sans bruit dans les chambres à coucher; on avance avec précaution, un flacon de chloroforme à la main, jusqu'aux lits où dorment les maîtres de la maison, et là, sans les violenter le moindrement, avec tous les égards qu'on doit au sommeil, on leur fait respirer la vapeur stupéfiante qui assure leur inaction pendant un certain nombre d'heures. Quand tout le monde est chloroformé, les voleurs n'ont plus besoin de se gêner : ils allument le gaz, parlent haut, rient, circulent partout librement, ne se pressent pas, font leur choix et s'en vont.

Les voleurs qui se servent du chloroforme forment une école nouvelle de voleurs gentlemen aux États-Unis, laquelle professe le plus souverain mépris pour les voleurs de l'ancien régime, dont les manières étaient brutales et du goût le plus détestable. Les voleurs de la nouvelle école, — l'école romantique du genre, —

poussent le dédain envers les autres catégories de voleurs — l'école classique — jusqu'à ne jamais leur adresser la parole, et ils poussent la susceptibilité jusqu'à ne pas admettre avec eux en prison les gens de manières vulgaires. En effet, si vous voulez être emprisonné dans certaines prisons en Amérique, soyez un homme comme il faut, aimable, spirituel, de manières irréprochables, et employez le chloroforme. Sans ces qualités, qui font le parfait gentleman, vous vous exposeriez à être mis en liberté. Les prisonniers de Banger surtout sont d'une extrême sévérité sur ce point, et ne veulent admettre dans leur intérieur que d'aimables coquins. Soyez scélérat tant qu'il vous plaira, mais présentez-vous bien en société. Exemple : Un homme du nom de Webster fut mis en prison pour n'avoir pas acquitté une amende de deux dollars et demi. Cet homme avait des manières vulgaires, son costume était négligé et sa conversation insignifiante ; bref, il déplut aux autres détenus, dont la plupart étaient chloroformistes.

— Monsieur, dit avec une grâce parfaite un des prisonniers en s'adressant à Webster, je suis chargé de la part de mes collègues, les détenus comme moi, de vous faire savoir qu'il nous est impossible de vous admettre dans notre société.

— Pourquoi cela, monsieur?

— De grâce, monsieur, veuillez m'épargner des explications qui, en blessant la délicatesse de mes sentiments, porteraient ombrage à votre juste susceptibilité, et seraient indignes d'un véritable gentleman, tel que nous sommes tous dans cette habitation, en apparence trompeuse.

— Vous voulez donc me mettre hors de la prison?

— Je suis au désespoir, monsieur, d'avoir à vous répondre que telle est, en effet, notre décision.

— Eh ! parbleu, continua Webster, je n'ai point demandé à y venir, et, si j'avais les moyens d'en sortir, je vous prie de croire que je n'y resterais pas pour mon agrément.

— Dans un quart d'heure, monsieur, vous serez libre.

— Comment cela ?

— Une cotisation faite entre nous a fourni la somme que vous devez et pour laquelle le gouvernement prétendait vous retenir en prison sans notre assentiment. Acceptez, monsieur, l'offre qui vous est faite, car les prisonniers de Banger, hommes du monde avant tout, vous assommeraient inévitablement si vous parliez plus longtemps devant eux un langage vulgaire, que vous accompagnez trop souvent de gestes communs, toujours blessants pour nos regards.

Le vulgaire Webster ne parut nullement formalisé du dédain qu'on lui montrait, et eut, au contraire, le mauvais goût de s'en réjouir. Il accepta qu'on payât sa dette et sortit en dansant, ce qui n'arrive jamais à Banger, où les prisonniers libérés ont assez de savoir-vivre pour montrer quelque regret de quitter une prison si distinguée.

Je ne crois pas que jamais voyageur ait mieux rempli son temps que nous ne l'avons fait, le colonel et moi, pendant notre séjour à New-York. Quand nous n'allions pas au spectacle, nous visitions quelqu'un des nombreux clubs qui existent dans cette ville.

Le club, qui est une nécessité des Anglais, est devenu une passion des Américains. A côté des clubs politiques, des clubs socialistes, des clubs religieux, des clubs philosophiques, des clubs littéraires, des clubs artistiques, etc., j'ai pu visiter quelques clubs qui, par leur caractère excentrique, méritent d'être signalés.

C'est d'abord le trop fameux club des femmes libres, qui n'est point ce que pourrait faire redouter son titre

plus que bizarre. J'ai vu là un bon nombre de bloomeristes, qui, entre un quadrille et une polka, prononçaient un discours en faveur de l'émancipation de la femme. Ces dames assurent que, si la femme se dégrade et se perd si souvent, c'est que les hommes accaparent pour eux seuls les fonctions lucratives, et ne laissent aux femmes que les travaux infimes, d'une culture abrutissante pour l'esprit et d'un rapport insuffisant aux besoins de celles qui les entreprennent. Il y a sans doute du vrai en cela ; mais la logique les égare quand elles concluent en demandant à vouloir être, avec les hommes, juges, avocats, prêtres, soldats, médecins, ministres, ambassadeurs, représentants et même pompiers. Les bloomeristes portent des pantalons à la turque, des jupes courtes, des pèlerines et des chapeaux ronds. Ce qui peut-être a fait donner au club des bloomeristes à New-York le nom faussement significatif qu'il porte, c'est que les réformatrices s'insurgent avec bonheur contre les hommes mariés et contre le mariage.

Moins excentriques que les Anglais, les Américains n'ont pas à New-York, comme les Anglais à Londres, un *club des bossus*, un *club des pendus* (pendus dont la corde s'est cassée, bien entendu), un *club des maris malheureux*, un *club des centenaires ;* mais ils ont le *travellers club* (club des voyageurs), dans lequel, pour être admis, il faut avoir visité les quatre parties du monde, et un *club des intempérants,* formé en haine de la loi tyrannique de la tempérance en vigueur dans plusieurs des États de l'Union. Un semblable club existe à Londres. C'est le célèbre Kean qui, en 1817, fonda ce club, composé de quinze membres seulement. Pour en faire partie, il fallait, avant tout, avaler d'un trait un litre d'eau-de-vie. Beaucoup de récipiendaires mouraient avant d'avoir complétement subi cette épreuve terrible.

Par opposition aux intempérants, j'ai vu, en Améri-

que, le *club des légumistes*, qui serait aussi bien nommé le *club des morts de faim*. Qu'on en juge par ses principaux règlements :

1. Ne pas tuer d'animaux;

2. Ne pas manger de viande ni rien de ce qui provient des animaux.

(Toutefois les légumistes veulent bien autoriser le lait en faveur des nouveau-nés. Et même il est quelques dissidents qui se le permettent à eux-mêmes, disant que le lait n'a rien de commun avec la chair.)

3. N'ajouter aux mets dont on fait usage ni sel ni épices d'aucune sorte;

4. Ne jamais, et sous aucun prétexte, séparer le son de la farine pour faire le pain ;

5. S'abstenir, en dehors de l'eau pure, de boisson de quelque nature qu'elle soit, même du thé et du café.

Nota. Les exercices corporels marchant de pair avec la régénération morale, les membres du club des légumistes sont invités à faire de la gymnastique, à monter à cheval, à se baigner, etc. En outre, ils doivent porter des vêtements simples, conformes à la nature, et non soumis aux caprices de la mode.

Cette société cite parmi les tempérants illustres, dans l'antiquité, Pythagore, Porphyre, Plutarque; au moyen âge, Th. Tryon ; dans le milieu du dix-huitième siècle, le docteur Cheyne; parmi les modernes, Linné, Bernardin de Saint-Pierre, Franklin, etc. Ce club fonde tout son système sur la constitution anatomique de l'homme, qui, disent les membres de cette association, est fait pour se nourrir de végétaux.

La constitution de l'homme indique tout le contraire, et les hommes qui mangent de la viande sont plus vigoureux et vivent plus longtemps que ceux qui s'en privent. Mais les hommes voient toujours ce qu'ils veulent voir, et bien rarement ce qui est.

Des associations sérieuses, des institutions philanthropiques libres, comme toutes les sociétés aux États-Unis, viennent corriger ce qu'il y a d'extravagant et d'inutile dans certains clubs. Ajoutons que la charité trouve parfois des moyens ingénieux pour venir en aide aux nécessiteux.

J'ai assisté à un grand bal donné au profit des pauvres par une dame gracieuse autant que spirituelle et bonne, qui avait imposé à ses nombreux invités les conditions suivantes :

Les messieurs étaient tenus de porter un pantalon noir ou de couleur foncée, d'une bonne et chaude étoffe, un gilet de soie noire, des bottes et un paletot qu'ils avaient le droit de quitter, avant d'entrer au salon.

Les dames devaient se parer simplement d'une robe de laine à corsage montant, d'un chapeau de ville et de brodequins.

Le lendemain du bal, tous les invités devaient envoyer à la maîtresse de la maison les robes, les habits et toute la défroque pour être distribués par elle aux malheureux qui souffraient de la rigueur excessive de l'hiver.

Le bal eut lieu conformément au programme. Sans doute il ne présenta pas un aussi beau coup d'œil que si on eût laissé chacun libre du choix de sa toilette et de toute sa parure; mais on ne se divertit pas moins pour cela, et les pauvres familles de New-York gagnèrent à ce bal, outre une certaine somme d'argent, produit d'une collecte, trois cents excellentes robes, autant de pantalons, de gilets, de paletots, de chapeaux d'hommes et de femmes, de cravates, de paires de brodequins et de bottes, de mouchoirs de poche, et le double de paires de gants.

Beaucoup de gens s'imaginent que la misère est le

propre des civilisations anciennes, et que tout le monde en Amérique vit plus ou moins largement du produit de son travail. Hélas! la misère suit les hommes partout où ils vont s'établir. Elle s'étale en Amérique aussi bien qu'en Europe, et, de ce côté-ci de l'Atlantique comme de l'autre, il y a des riches et des pauvres, des hommes gorgés d'or et des femmes qui meurent de faim. C'est en hiver, surtout, que la misère, cette maladie inhérente à toute société humaine, découvre ses plaies les plus hideuses.

L'hiver est la saison des contrastes sociaux en Amérique où les lois les plus libérales ne peuvent souvent rien contre les fâcheuses destinées. C'est, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, la saison par excellence du luxe et des plaisirs pour les uns, des souffrances pour les autres. Égaux devant Dieu à leur mort, d'après notre religion, les hommes sont loin d'être égaux devant Dieu pendant leur vie. Pour les uns, en effet, la vie est comme un jour sans nuage, depuis l'aurore, qui est la naissance, jusqu'à la nuit, qui est la mort, et chaque heure de ce long jour de la vie apporte avec elle ses enchantements et ses surprises.

Pour d'autres, hélas! c'est tout le contraire, et la vie, depuis la naissance jusqu'à la mort, n'est qu'une lutte sourde et douloureuse, livrée par l'espérance sans cesse renaissante contre la fatalité impitoyable et toujours victorieuse.

Mais ce sont là les points extrêmes de l'échelle du bonheur et du malheur de l'humanité. Pour la majeure partie des hommes, la vie n'est ni aussi douce ni aussi amère; elle se compose d'un mélange de plaisirs et de douleurs, dans une proportion où les douleurs l'emportent de beaucoup sur les plaisirs.

Pour que le monde des morts, où la religion nous enseigne que tout est justice, contraste pleinement avec

le monde des vivants où tout est gâchis, on voit ici-bas la vertu se confondre avec le vice, le talent avec l'incapacité, l'esprit avec la sottise, la paresse avec l'activité, et tout cela récompensé ou puni sans aucune loi apparente, au gré du hasard, cet incompréhensible et ironique génie qui sans cesse se moque de nous et se montre parfois si bizarre, qu'il punit comme ils le méritent les méchants et récompense les bons. Aussi le plus sage est de laisser aller les choses comme elles vont, sans chercher à rien approfondir. On perdrait à cette ingrate besogne tout son temps et la bonne humeur qu'on pourrait avoir.

Amusez-vous donc et riez, gens riches, gens bien portants et femmes jolies; et vous, pauvres gens, gens malades et femmes laides, souffrez et pleurez; ainsi le veut la Providence, dont nous aurions fort à faire pour pénétrer le code de justice et de morale, en ce qui concerne les affaires de ce monde.

Un jour que, pour passer le temps, nous développions cette thèse, le colonel et moi, il m'interrompit au beau milieu d'une dissertation pour me poser la question suivante :

— L'homme est-il réellement le plus méchant des animaux?

— Certains philosophes, répondis-je, n'ont pas craint de l'affirmer, après avoir étudié l'histoire de tous les peuples, leurs guerres de conquête et surtout leurs guerres religieuses. Quant à moi personnellement, je crois être juste envers l'homme en disant que, si parfois il se montre, en effet, le plus féroce des animaux de la création, il sait corriger ses colères et tous ses vices par l'enthousiasme et le dévouement, vertus sublimes que ne connaissent point les brutes.

— Vous avez raison, me dit le colonel; et ce n'est pas une raison, parce que nous appartenons à l'espèce

humaine, pour ne pas être justes envers les hommes. Certainement si la passion les entraîne trop souvent à des excès de méchanceté révoltante, surtout lorsqu'ils combattent au nom de Dieu ; devenus calmes, les hommes se montrent parfois compatissants et dévoués, ce que ne sont jamais les animaux. Qui sait même si l'homme, loin d'être le plus méchant des animaux, n'en est pas, au contraire, le meilleur?

Le colonel prononça ces paroles avec un air de malignité et une raillerie contenue qui faisait de cette question une sorte d'épigramme énigmatique.

— Il convient, répondis-je, de ne rien exagérer.

— Et d'abord, continua sir James, sur le même ton de persiflage ambigu, les hommes dans les pays civilisés ne se mangent pas entre eux, contrairement à presque tous les animaux carnassiers, dont quelques-uns mêmes, par une anomalie contraire aux lois fondamentales de l'existence des races, se régalent de leurs petits. La coutume chez les hommes de faire rôtir, pour les manger, leurs prisonniers appartient exclusivement à quelques peuplades sauvages des différentes parties de l'Amérique et à quelques contrées du centre de l'Afrique. On peut croire que, s'il se consomme trois cents prisonniers rôtis par jour dans le monde entier, c'est tout au plus. Cela vaut-il bien la peine d'en parler? Et certes, si les hommes ne se dévorent pas généralement entre eux, ce n'est point pour obéir aux lois de la nature; la preuve, c'est que l'homme digère fort bien la chair de l'homme, qui même passe pour une des chairs les plus faciles à digérer et la plus succulente de toutes les chairs des animaux.

— Vous me faites frémir, dis-je au colonel.

— En second lieu, reprit sir James, les hommes civilisés ne tuent généralement ni les malades ni les vieillards, ce qui les distingue de presque tous les ani-

maux de la création, dont l'instinct de férocité les porte à tomber sur les faibles et à les détruire.

Je sais bien, pour ne rien omettre, que les peuples de l'antiquité, amoureux des beautés de la forme, ne se faisaient aucun scrupule d'étouffer les enfants qui naissaient contrefaits. Je sais bien aussi que les Chinois continuent de se défaire de leurs trop nombreux rejetons, en les jetant dans le fleuve Jaune, et peut-être dans d'autres fleuves encore; mais ce sacrifice, ils le font avec une sorte de bienveillance, en plaçant l'enfant condamné à mourir entre deux calebasses, de manière à inspirer la pitié des passants, qui, le voyant surnager, voudraient le sauver. Quant aux malades, les hommes ne les tuent nulle part, si on excepte certains médecins, dont il faut excuser les maladresses en faveur de leurs bonnes intentions.

— Décidément, colonel, vous en voulez au genre humain, et vos éloges ne sont que des récriminations.

— Écoutez mes paroles, et ne cherchez pas à pénétrer mes intentions. Je crois vous avoir prouvé que l'homme n'était pas le plus méchant des animaux; je veux, en vous citant un fait dont j'ai été le témoin à Londres, vous prouver triomphalement qu'il est, au contraire, le meilleur.

C'était dans le plus beau quartier de Londres, dans *Regent-Street*. Je vis une femme malade et mal vêtue de vêtements usés et trop légers pour la saison; elle paraissait avoir la fièvre et souffrait du froid et de la faim.

Dans ses bras amaigris, cette femme, qui était mère, tenait avec une tendre sollicitude un petit enfant couvert de haillons. Cet enfant avait une figure charmante, des traits fins et sympathiques; mais il était pâle, et ses yeux avaient cette transparence vitreuse, cette expression maladive commune aux petits des gens miséra-

bles, qui, moins heureux que les petits des oiseaux, ne reçoivent de la Providence qu'une nourriture insuffisante et souvent malsaine.

La pauvre mère s'avança d'un pas timide jusqu'à la portière d'un élégant coupé d'où venait de descendre un monsieur irréprochablement vêtu d'habits chauds et élégamment coupés.

Cet élégant personnage avait dans toute sa personne cette grâce et cette assurance de bon ton ordinaire aux gens riches ; lesquels à leur tour, plus heureux que les petits des oiseaux nourris par la Providence, chassent, pour se distraire, ces mêmes oiseaux devenus grands, et les croquent à leur table.

— Pardon, monsieur, dit à voix basse la pauvre femme malade en s'adressant au beau monsieur; pourriez-vous me venir en aide?

Un peu surpris de la demande, le monsieur s'arrêta comme pour écouter la fin de cette supplique.

— Je demeure, continua la malheureuse mère, dans une petite chambre, et mon propriétaire, qui est bien le meilleur homme du monde, le modèle des propriétaires, car je lui dois trois termes, m'a déclaré avec toute la douceur possible qu'il se verrait, à son grand regret, contraint de me donner congé, si je ne remplissais pas auprès de lui mes engagements de locataire. « Ce qui distingue, m'a-t-il dit avec bienveillance, un locataire d'un propriétaire, c'est que ce dernier ne paye pas son loyer et qu'il reçoit le loyer des autres. » Ceci était trop juste, et je ne savais que répondre. « Au moins, a-t-il ajouté, montrez-moi de la bonne volonté; payez-moi un des termes arriérés, c'est-à-dire quarante-huit francs soixante-quinze centimes, et je verrai à attendre quelque temps encore pour le reste. Je vous donne huit jours pour vous mettre en règle avec moi. »

Ah! je suis bien digne de compassion, monsieur. C'est aujourd'hui même le dernier jour fixé par mon propriétaire; si je ne paye pas cet à-compte, si je ne fais pas preuve de bonne volonté, comme il dit, il me faudra sortir de mon logement avec l'aîné de mes enfants, qui n'a pas encore quatre ans, et avec celui que vous voyez dans mes bras. Ce n'est pas tout, car, comme on dit, un malheur n'arrive jamais seul : mon mari, qui est maçon et qui s'est démis un bras dans l'exercice de son ingrat métier, est incapable de travailler, et moi je suis malade. Où irions-nous, si l'on nous donnait congé? Dieu seul peut le savoir, et cette idée m'épouvante. Or, de ces quarante-huit francs soixante-quinze centimes qui nous sauveraient tous pour le moment, je n'ai pu mettre de côté, malgré la plus stricte économie, que quarante-cinq sous, et nous voici presqu'à la nuit.

— Pauvre femme! Et que fit l'élégant dont elle implorait du secours? demandai-je à sir James.

— Je vais vous le dire, me dit-il. Mais, avant et pour la démonstration de ma thèse, il me faut ouvrir une autre parenthèse.

Je suppose qu'une poule malade, ornée de son petit poussin, chétif et malade aussi, ait pu tenir le même langage dans une basse-cour de volailles bien portantes et bien nourries. A peine si les explications auraient été données par la poule malade pour attendrir le cœur des hôtes emplumés, que la gent volatile, obéissant à l'esprit du mal qui domine les animaux, sans aucune distinction d'espèce, se fut précipitée sur l'infortunée malade et sur son petit. C'eût été l'affaire de quelques bons coups de bec, accompagnés de quelques coups d'ergot pour mettre par la mort un terme aux souffrances des victimes.

— Que fit l'élégant?

— L'élégant monsieur, très-supérieur aux animaux de basse-cour par les qualités du cœur, non-seulement ne fit aucun mal ni à la mère ni à l'enfant, parce qu'ils étaient pauvres et malades, mais, au contraire, se retournant vers son cocher, il eut la bonté de lui dire :

— John, donne donc deux ou trois pences à cette mendiante.

Le colonel était un cœur d'or, ne cherchant point à cacher le mal, l'exagérant même parfois, mais pratiquant le bien ; très-opposé en cela à certains optimistes qui sourient à tout et vantent à outrance toutes les belles qualités qu'on chercherait en vain chez eux; mais pourquoi cette longue dissertation à propos d'un bal de bienfaisance ? Je l'ai dit en commençant, j'écris au courant de la plume et au hasard du souvenir. Mais aussi bien cette boutade va nous servir de transition pour placer nos observations sur la société de New-York. A vrai dire, cette société n'a pas un caractère bien tranché, comme la société de tant d'autres villes des États-Unis. La cause en est à ce qu'elle a été profondément modifiée par l'élément étranger qui la compose en grande partie. C'est un amalgame bizarre formé de toutes les variétés humaines. Souvent, en quelques minutes, on pourrait voir passer dans Broadway un spécimen de presque toutes les nations civilisées et même sauvages. J'y ai vu des Français en grand nombre, des Anglais aussi en grand nombre, des Allemands en plus grand nombre encore, des Espagnols, des Russes, des Italiens, des Turcs, des Grecs, des Chinois, des Brésiliens, des Portugais, des Cubains, des Haïtiens, des Grenadins, des Chiliens, des Péruviens, des Égyptiens, des Canadiens, des Hongrois, des Bavarois, des Polonais, des Buénos-Ayriens, et des échantillons mâles et femelles des nations qui comprennent la population indigène : toutefois, il convient de

dire que, si la société élégante ne présente pas une physionomie très-distincte, il se trouve dans la société moyenne quelques types originaux, et qu'on y remarque des habitudes tranchées sur les habitudes européennes et des mœurs curieuses.

Par exemple, les omnibus, plus petits que les nôtres et sur lesquels sont peints des portraits d'artistes et d'illustres Américains, ne sont conduits que par le cocher, qui cumule ses fonctions avec celles de conducteur. Quand un voyageur veut descendre, il tire une courroie qui correspond à la jambe du cocher. Le cocher passe sa main dans un trou qui communique dans la voiture, et c'est par ce trou qu'on le paye. L'usage veut que, sans la moindre inconvenance, les dames s'asseyent sur les genoux des messieurs quand l'omnibus est au complet et que la pluie les force à monter en voiture. J'ai vu, par des pluies d'orage, des omnibus ainsi doublés. Mais, ce qu'il y a de plus curieux, c'est la gaieté des dames, qui rient, parlent haut et gesticulent, en contraste avec les hommes sur les genoux desquels elles sont assises et qui, eux, restent graves et ne rient jamais.

Un des types de New-York est le *carman*. Ce n'est pas un charretier comme nos charretiers en France, et ce n'est pas non plus un portefaix, puisqu'il ne porte jamais rien sur son dos. C'est un commissionnaire avec une charrette d'une forme particulière. Le carman est l'homme actif par excellence. Il flaire avec un admirable instinct les endroits où il pourra s'utiliser, et se porte au galop de son cheval partout où l'on réclame son office. Avez-vous une malle à faire transporter d'un lieu à un autre, ne vous inquiétez pas d'un carman, il en viendra dix pour se disputer cette *affaire*.

C'est un spectacle original que de voir dans le quartier marchand de la ville les *carmen* faire assaut de vi-

tesse. On les prend à l'heure ou à la course, mais le plus souvent à forfait. Le carman ne se considère point comme un ouvrier, mais comme un homme d'affaires. D'ordinaire, son cheval et sa charrette lui appartiennent, et plus d'un riche négociant américain a commencé par être carman. Les carmen n'ont point un costume particulier, et j'en ai vu qui conduisaient leur charrette debout et en habit noir. Le carman ne s'assied jamais. Souvent il arrive que le gentleman qui fait porter ses meubles ou sa marchandise monte dans la charrette avec le carman ; ce qui doit être un assez désagréable moyen de locomotion, par la raison que les charrettes ne sont nullement suspendues, et que le plus souvent le cheval les traîne au galop.

New-York, comme toutes les grandes villes du monde, offre, suivant les quartiers, des contrastes frappants. Wall-street, par exemple, représente dans sa plus grande activité le génie du commerce américain. Là sont les banques, les changeurs et la Bourse, sous le dôme de laquelle tant de projets gigantesques ont pris naissance, qui se sont réalisés. Dans Nassau-street, nous pouvons observer des modifications très-tranchées de cette physionomie mercantile de New-York, qui n'a d'analogue que la Cité de Londres.

Du reste, et pour peindre en deux mots cette Babylone américaine, nous dirons que New-York est divisé en deux zones sociales, connues sous le nom de Bowery et de Broadway. La première est plébéienne, la seconde patricienne. Canal-street est la limite qui sépare ces deux mondes si rapprochés, et pourtant si dissemblables. Dans les environs d'Union-Square et de Madison-Square, mais principalement dans la cinquième avenue, se trouvent la richesse, le goût et la splendeur des habitations de New-York. C'est là que vivent ou qu'ont vécu dans des maisons véritablement

princières les princes de la finance, parmi lesquels nous citerons le docteur Townsend, célèbre par sa liqueur de salsepareille. Ce très-habile docteur, ayant mis à profit l'exception que fait pour les malades la loi de tempérance dans les États où cette loi est en vigueur, avait, sous prétexte d'épurer le sang, imaginé une décoction de la plante dépurative dans un fond très-convenable de bonne eau-de-vie. Alors on vit, chose étrange, les gens les mieux portants des États où l'eau-de-vie était proscrite se plaindre de leur santé et boire force décoctions de salsepareille. Il s'en but tant et tant, que l'adroit docteur réalisa par cette supercherie des bénéfices considérables. En définitive, c'était beaucoup moins les vertus de la salsepareille que celles de l'eau-de-vie que recherchait la grande majorité des consommateurs, condamnés de par la loi à boire de l'eau pure.

La partie méridionale de la ville, la cité primitive, est très-irrégulière ; les rues en sont étroites, sinueuses et sales. Mais, dans la partie nouvelle, au nord, les rues sont droites, au contraire, propres, et se coupent à angles droits, à des distances égales, comme sur un damier.

On compte à New-York douze belles avenues qui parcourent toute la longueur de la ville à une distance de huit cents pieds l'une de l'autre. Ajoutons, comme dernier renseignement, qu'il y a deux cents milles de rues pavées, et que New-York mesure douze milles de long, depuis la batterie jusqu'à la cent quarantième rue.

Il est étrange qu'une si belle ville n'ait pas, à proprement parler, une seule promenade. Le lieu où les New-Yorkers se réunissent pour prendre l'air dans les grandes chaleurs est le cimetière de Greenwood, à Brooklin. Il est vrai que cet asile des morts est le plus bel endroit que pourraient envier des vivants. Green-

wood est un parc admirable, aux larges avenues sablées, aux vertes pelouses, et d'où la vue s'étend sur toute la baie pour se perdre à l'horizon dans la pleine mer.

C'est dans ce cimetière que l'amour d'une mère au désespoir, une Française, madame Canda, a fait ériger pour sa fille un tombeau monumental, enrichi de bas-reliefs, et qui n'a pas coûté moins de cinquante mille francs. Mademoiselle Canda avait dix-sept ans ; c'était une créature accomplie. Elle avait, avec la beauté idéale des anges, la grâce, la douceur, l'esprit, toutes les qualités du cœur et de l'âme, fortifiées par une instruction rare chez une femme. On l'adorait plus encore qu'on ne l'aimait. Un jour, elle est invitée à un bal. Elle ne veut pas y aller. Sa mère insiste pour qu'elle prenne ce plaisir ; elle accepte enfin. A neuf heures, son père vient la chercher. Elle est toute parée et plus belle que jamais dans sa fraîche et élégante toilette. Pourtant elle insiste encore auprès de sa mère pour ne pas sortir.

— C'est singulier, maman, je n'ai pas envie d'aller à ce bal.

— Ma fille, ce n'est pas bien, tu as promis, on compte sur toi ; ton père vient te chercher, il faut y aller.

— Soit, maman, j'irai, puisque tu l'exiges ; mais je ne sais pas pourquoi je m'y rends à contre-cœur.

La jeune fille monte en voiture.

J'ai dit qu'il était à ce moment neuf heures du soir. A neuf heures et demie, pas plus, on rapportait chez sa mère le cadavre de mademoiselle Canda.

Voici ce qui était arrivé :

M. Canda, ayant à prendre une autre jeune personne sur son chemin, avait laissé seule sa fille dans la voiture. A peine était-il entré dans la maison où se trouvait la demoiselle dont il s'était chargé, que le cheval,

on ne sait par quelle cause, partit au galop. Le cocher fit de vains efforts pour arrêter l'animal, qui prit le mors aux dents et allait, comme un furieux, heurtant tout sur son passage. Mademoiselle Canda eut peur et voulut sauter par la portière. En tombant, elle se brisa la colonne vertébrale, et la mort fut instantanée. Quelques pas plus loin, le cheval s'arrêtait, et le cocher, qui n'avait rien vu, rien entendu, retournait à son point de départ.

Cela n'avait pas duré dix minutes. M. Canda, en compagnie de la demoiselle, ayant voulu prendre place dans la voiture, s'aperçut qu'elle était vide.

Il tombait de la neige.

On alluma des torches, et on découvrit sur le milieu de la chaussée le corps de l'infortunée jeune fille.

Il y a près de dix ans que cet accident déplorable est arrivé, et personne n'y pense encore à New-York sans une douloureuse émotion.

Un des bas-reliefs représente l'accident au moment où la jeune fille vient de tomber morte sur le sol couvert de neige, emblème de la pureté de son âme.

Brooklin, où se trouve le cimetière de Greenwood, serait une ville importante, si on ne le considérait comme un des faubourgs de New-York. Un grand nombre de négociants établis à New-York ont leur famille à Brooklin. Ils partent le matin à sept heures et retournent chez eux le soir pour dîner. Pour aller de la cité impériale à Brooklin, c'est l'affaire de trois minutes par les *ferryboats*.

J'ai visité près de Brooklin un arsenal assez beau et un musée naval assez laid. Dans ce musée s'étalent effrontément les croûtes historiques les plus téméraires dont jamais peinture officielle ait donné l'exemple. Ce sont des toiles plus ou moins grandes représentant les combats sur mer (les combats heureux, bien entendu)

livrés par les Américains contre les Anglais durant la guerre de l'Indépendance. Je saisis cette occasion pour dire que je n'ai vu à New-York qu'un nombre très-restreint de bons tableaux. Quelques galeries particulières, entre autres celles de notre vice-consul, M. Borg, renferment, avec des objets de curiosité et quelques statues bien faites, des tableaux de maître. L'Amérique, qui a vu naître un statuaire célèbre, M. Powers, l'auteur de *l'Esclave grecque,* attend encore un peintre véritablement digne de ce nom. Mais si New-York a peu de bons tableaux, en revanche il regorge de mauvais, vendus à l'encan et à tout prix pour des Raphaël, des Murillo, des Van Dyck, etc., avec l'historique de chacune des toiles et des attestations signées, en veux-tu, en voilà. C'est un trafic honteux. Si encore il ne se faisait qu'en Amérique!

Nous connaissions assez bien New-York pour des touristes qui ne veulent que se récréer, et nous songeâmes à pousser plus loin nos excursions.

— Arthur, dit le colonel à notre complaisant cicerone, qui était devenu notre ami à tous deux; nous partons demain, mon garçon. Avez-vous enfin fini de réfléchir et consentez-vous à nous accompagner dans nos pérégrinations à travers les différents États et territoires de l'Amérique où nous porteront les hasards du voyage?

— Non, répondit Arthur.

— Comment! vous n'avez pas encore fini de réfléchir?

— Pas encore.

— Alors vous ne voulez pas nous accompagner?

— Au contraire, reprit Arthur, je vous suivrai.

— Vous vous êtes donc décidé à accepter mes propositions?

— Non, colonel; mais hier, voyant que, par mes ré-

flexions, je n'arrivais à aucune conclusion ; j'ai pris une contre-décision que voici : En attendant, me suis-je dit, que tu acceptes ou que tu refuses les offres si aimables du colonel, à qui tu ne connais qu'un seul défaut, celui de tirer en chasse trop vite et trop bien, tu le suivras. Si, plus tard, après de nouvelles délibérations avec toi-même, tu décides qu'il vaut mieux, dans l'espoir de faire arrêter ton gredin d'associé, rester à New-York, eh bien, tu t'excuseras auprès de sir James et tu reviendras dans cette ville. — Voilà comment, sans accepter vos propositions, je serai des vôtres, puisque vous avez la bonté de le désirer.

Nous rîmes beaucoup, sir James et moi, de l'indécision du trop hésitant Arthur, et nous fîmes nos malles pour nous rendre au Canada, en remontant par steamboat la magnifique rivière de l'Hudson, comparée, non sans raison, au fleuve du Rhin, pour la magnificence du paysage et la variété de ses aspects.

CHAPITRE VIII

Départ de New-York. — Les steamboats. — Premier essai de navigation à vapeur sur l'Hudson. — *Le Savannah* à Liverpool. — Hoboken. — Le fort Lee. — Les Palissades. — Manhattanville. — Prudent avertissement. — High-Bridge. — Fort Washington. — Spuyten Daniel creek. — Sunny Side. — Mer de Jappan. — Sing-Sing, prison d'État. — L'école mtlitaire de West-Point. — Monument commémoratif en l'honneur de Kosciusko.— Quelques mots sur sa vie. — Le fort Putnam. — La trahison d'Arnold. — Albany. — Les cochers de fiacre. — Comment on débarque. — Le chemin de fer d'Albany à Buffalo. — Le chasse-vache. — Une station imaginaire. — Buffalo. — Nous arrivons aux chutes du Niagara.

Rien de plus beau, de plus riche et de plus commode aussi que les steamboats qui font le trajet de l'Hudson. Ce sont de véritables palais flottants éclairés au gaz, qui vous portent de New-York à Albany (150 milles) pour la minime somme de cinq francs en huit ou neuf heures. Au départ, le coup d'œil est des plus animés. Le pont du navire et les larges balcons qui le couronnent sont chargés régulièrement de quatre à cinq cents voyageurs qui saluent gaiement les amis moins privilégiés, forcés de rester à New-York pour leurs affaires. A un signal donné, le bateau, comme un cygne gigantesque dont il a la grâce avec la blancheur immaculée, s'éloigne, lentement d'abord, en battant avec précaution et mesure l'eau de ses larges palettes de fer. Bientôt il est au large et glisse sur la belle et profonde rivière, à raison de seize à vingt milles à l'heure. Des deux côtés de la rive, nous voyons des curieux armés de longues-vues

qui regardent passer le steamboat, dont l'avant creuse son lit avec tant de force et de vitesse, qu'il soulève une colonne d'eau de huit à dix pieds de haut. C'est l'humide éclaireur de cette divinité aquatique.

J'ai dit qu'on avait comparé l'Hudson au Rhin. Certains Européens trouvent que c'est faire trop d'honneur à l'Hudson : — Sans doute, disent-ils, l'œil est partout ravi des beautés et des surprises de la nature dans ce délicieux parcours de New-York à Albany, mais on n'y voit point, comme sur le Rhin, ces ruines féodales auxquelles s'attachent tant de légendes tendres ou tragiques.

C'est vrai, l'Amérique est un pays nouveau, et son histoire ne se lit point sur des ruines. La sombre et cruelle féodalité n'a point passé par là, et le nouveau monde, fils de l'ancien, a pu recueillir de l'Europe le progrès et la civilisation, née péniblement de ce côté du globe comme l'aurore d'un beau jour après les nuits longues et ténébreuses du moyen âge.

Mais, si l'Hudson n'a été le témoin d'aucune histoire de chevalier, il rappelle les luttes suprêmes du génie de Fulton, dotant le monde de la plus grande des inventions modernes, la navigation à vapeur. Cela vaut bien une légende. Quel voyageur n'est pas impressionné en parcourant ces eaux où, pour la première fois, malgré les malveillants, les incrédules et les sots, Fulton, monté sur le premier bateau à vapeur, fit à la science la solennelle démonstration de son principe ! En effet, le premier voyage accompli par le premier bateau à vapeur fut de New-York à Albany, et nous contemplâmes avec émotion et recueillement l'endroit même où eut lieu le premier tour de roues du navire, dont l'influence incalculable allait si profondément modifier les destinées de l'humanité tout entière.

Quel jour que celui où Fulton fit cet essai devant la

ville de New-York tout entière, qui s'était portée sur le port ! Il n'a eu d'égal, dans l'histoire de la civilisation, que le jour où Gutemberg tira de son atelier le premier livre imprimé, la fameuse Bible en latin dite *aux quarante-deux lignes.*

Les péripéties de ce jour à jamais mémorable nous ont été transmises par Fulton lui-même dans une lettre qu'il écrivit à un ami.

Lisons ces lignes curieuses qui sont aussi un enseignement salutaire, une sorte de leçon de morale et de philosophie.

« Lorsque j'entrepris, dit l'inventeur, la construction de mon premier steamboat, le public de New-York regarda mon projet avec indifférence ou mépris. Certaines personnes, et des plus savantes, me traitèrent de visionnaire ; d'autres ne craignirent pas de m'accuser de charlatanisme. Mes amis seuls m'encourageaient ; encore laissaient-ils percer leur incrédulité. A la vérité, ils écoutaient patiemment mes explications, mais d'un air distrait et complétement dénué de conviction. Souvent je me mêlais aux groupes des passants. Là je pouvais recueillir les opinions dont mon bateau était l'objet. Quelqués-uns demandaient de quel usage sérieux pourrait être cette nouvelle et étrange machine, bonne tout au plus pour amuser les badauds. D'autres en parlaient avec mépris. Beaucoup en riaient, et tous appelaient mon invention une folie. Malgré tout, mon bateau fut construit, et le jour de l'épreuve arriva. On peut penser si mes sensations à ce moment durent être vives ! J'avais prié plusieurs amis de monter à bord pour être témoins du succès de mon premier voyage. La plupart acceptèrent, mais il était évident pour moi qu'ils ne le faisaient que par amitié ; en effet, ils paraissaient mécontents de partager ma déconvenue, car ils ne pensèrent pas un instant que ce pût être un triomphe. Je

sais très-bien qu'on avait le droit de douter de mon succès; la machine était nouvelle, et beaucoup de ses parties avaient été construites par des ouvriers qui n'y entendaient absolument rien ; on pouvait raisonnablement s'attendre à quelque déboire. Cependant, moi, j'étais confiant.

« Le moment arriva de donner l'ordre du départ. Mes amis étaient groupés sur le pont. Ils semblaient en proie à une anxiété mêlée de crainte ; tous étaient silencieux, tristes même. En les voyant ainsi, je fus près de regretter d'avoir entrepris mon œuvre. Mais tout mon courage me revint quand le signal fut donné de mettre en marche le bateau.

« Il marcha, mais au bout de quelques instants il s'arrêta court.

« Alors, au silence qui avait régné jusque-là succédèrent des murmures de mécontentement. J'entendis des phrases dans le genre de celle-ci : « Je vous l'avais « bien dit, cela n'a pas le sens commun. » Ce fut un terrible moment et un moment décisif. Je montai sur une plate-forme et demandai la parole. Quand le silence fut rétabli : « Je sais, leur dis-je, la cause de l'arrêt « subit; si vous voulez attendre tranquillement une de- « mi-heure, je m'engage à continuer le voyage, ou bien « j'abandonne à jamais mes projets. » On m'accorda une demi-heure. Je descendis dans la machine, et je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que ma nouvelle tribulation était causée par deux pièces mal ajustées. On y remédia immédiatement ; le bateau reprit sa marche et atteignit enfin Albany !... Malgré cela, l'entêtement du public et surtout des savants persista ; ne pouvant nier que mon bateau avait marché de New-York à Albany, on soutint qu'il ne marcherait pas de cette dernière ville à la première. Au bout de toutes les discussions, il y avait cette question posée : De quelle

utilité pourra jamais être un semblable bateau ?... »

On frémit quand on pense aux périls qui environnaient Fulton dans cette épreuve décisive. Une crainte rétrospective s'empare de vous à cette idée que, si les mécontents n'eussent pas accordé la demi-heure de répit sollicitée par l'inventeur, sa découverte se trouvait peut-être à jamais perdue.

Le problème était résolu, que bon nombre de personnes le considéraient encore comme insoluble.

Il fallut pourtant céder à l'évidence; mais certains savants, tout en voulant bien reconnaître la *possibilité* de la navigation des bateaux à vapeur sur les rivières et dans les fleuves, quand déjà des centaines de ces bateaux les sillonnaient en tous sens, déclarèrent que jamais un steamer ne traverserait l'Océan. Cette opinion de certains savants américains était partagée par certains autres savants européens, qui écrivirent à ce sujet de forts beaux rapports, ma foi! Or, pendant qu'ils écrivaient ces rapports, un trois-mâts barque, le *Savannah,* du port de trois cent quatre-vingts tonneaux, muni d'une machine horizontale, partait de Savannah (Géorgie) le 26 mai 1819 en destination de Liverpool. Après une navigation de vingt-cinq jours, durant lesquels la machine n'avait fonctionné que pendant dix-huit, le *Savannah* arriva en vue des côtes d'Angleterre. Ne craignant plus de manquer de combustible, le capitaine ordonna de serrer toutes les voiles et de chauffer à toute vapeur. Quelle entrée! La vue de ce nouveau bâtiment, venant du large sans aucune voile, excita la plus vive admiration en Angleterre. Comme le *Savannah* remontait le canal Saint-Georges, le commandant d'une division anglaise, voyant venir à lui un navire à sec de toile et couronné d'une épaisse fumée qui paraissait s'échapper de la mâture, crut à un incendie, et, après avoir mouillé dans ses eaux, envoya deux piro-

gues à son secours ; mais, dès qu'il eut reconnu son erreur, il se rendit lui-même le long du bord du steamer pour examiner plus attentivement cette merveille. A l'entrée des docks de Liverpool, le bateau fut reçu avec des hourras d'enthousiasme, et le capitaine se vit fêter par tous les corps constitués de la ville.

— Et les savants? me demanderez-vous.

Les savants ne s'émurent pas pour si peu. Ils écrivirent de nouveaux rapports plus admirables encore que les premiers pour appuyer par différents autres calculs leur opinion restée invariable. Un de ces savants endurcis écrivait encore à New-York, il n'y a guère plus d'une dizaine d'années, pour démontrer que la navigation à vapeur ne serait jamais admise pour les grandes traversées.

Cela me rappelle un joli mot. Un Français, de ceux qui n'auraient pas inventé le vaudeville — il y en a — et qui de plus n'était jamais sorti de son village, se trouva, par la magie de la vapeur, transporté en quelques heures dans la capitale des Iles Britanniques. « Quelle « langue abominable que cette langue anglaise, dit-il; « ça ne prendra pas. »

Je reviens à notre voyage.

En quittant le quai, nous passons devant Hoboken, sorte de gros bourg situé en face de New-York, et que l'on peut considérer comme l'un des faubourgs de cette ville avec Brooklin, qui lui fait vis-à-vis sur la rivière de l'Est. Hoboken est surtout frès-fréquenté dans le temps des chaleurs, qui sont parfois insupportables dans la cité impériale, quand la brise de mer ne vient pas la rafraîchir. On trouve à Hoboken de beaux ombrages, une pelouse, et des avenues d'arbres gigantesques auxquelles on a donné le nom de Champs-Elysées. Pour la valeur d'un *cent* (cinq centimes), le bourgeois de New-York monte sur un *ferryboat* qui le conduit à Ho-

boken, où se trouve un café en plein air renommé pour son *lager beer*. Les habitués de cet établissement se comptent par centaines, et c'est un plaisir que de voir de cet endroit défiler dans l'Hudson la procession des bateaux à vapeur et à voiles, grands et petits, qui ne cessent d'animer le paysage.

Ce café serait un endroit délicieux sans les musiciens ambulants qui viennent, avec une sorte de rage, y déployer leurs fausses notes. C'est de la meilleure foi du monde, avec la certitude qu'ils vous charment, que ces harmonieux assassins, nés en Germanie, viennent, avec les circonstances aggravantes de la plus atroce préméditation, exécuter (c'est le mot) les symphonies de Beethoven, d'Haydn, de Mozart et de Mendelssohn, *arrangées* — les monstres ! — pour une clarinette, un cornet à pistons, un trombone, un cor et une grosse caisse. C'est à les tuer, et je me demande s'il se trouverait un jury dans l'ancien comme dans le nouveau monde pour condamner un dilettante qui aurait mis à mort de semblables symphonistes. Théophile Gautier, en écoutant un jour une mauvaise tragédie, s'écria d'un air pénétré : « Il est pourtant si facile de ne pas faire de tragédie ! » Serait-il plus difficile de ne pas *arranger* les symphonies des maîtres et de se borner à jouer des pièces plus modestes dans le genre du *Sire de Framboisi ?*

Quoi qu'il en soit, nous perdons de vue Hoboken pour voir à notre gauche les hauteurs de Bergen, tandis qu'à notre droite se déroulent, sur toute la longueur des *piers* ou quais, les douze à quinze cents navires venus de tous les points du globe, et dont les mâts, qui à distance semblent entremêlés, forment comme une forêt d'arbres dénudés.

Un peu plus haut apparaît le fort Lee, où commencent ce qu'on appelle les Palissades.

Donner à ce poste le nom de fort, c'est en vérité lui faire trop d'honneur. C'est tout simplement un baraquement gardé, on ne sait pourquoi, par un faible détachement de troupes régulières. Les Palissades comprennent une ligne de rochers de vingt-cinq milles de long formant la rive gauche de l'Hudson. Ces rochers varient en hauteur de cinquante à deux cents pieds et plongent à pic dans la rivière. Le voyageur qui passe de nuit devant les Palissades les prendrait volontiers pour les murailles d'une formidable forteresse.

Le bateau file grand train, et les yeux ne se reposent pas longtemps sur les mêmes objets.

Notre plume fera comme nos yeux.

Voici Manhattanville, charmant village situé dans une vallée et entouré de collines de l'effet le plus pittoresque. C'est là qu'avait sa résidence le fameux naturaliste américain Audubon. Toute cette rive est semée d'élégantes villas où va respirer dans la belle saison une partie de l'aristocratie financière (il n'y en a pas d'autre) de New-York, la ville par excellence du négoce.

Les arrêts du bâteau sont fréquents, ce qui est un agrément de plus pour le touriste et donne lieu à une observation de mœurs que voici :

A la distance d'un mille ou deux avant chaque station, un nègre fait le tour du bateau en agitant une cloche qu'il tient à la main. Il dit à haute voix le nom de la station et engage les voyageurs qui vont descendre *à ne pas perdre de vue leurs bagages*. Il y a en effet toujours à bord des steamboats un certain nombre d'*étourdis* qui mêlent vos bagages aux leurs, si vous ne tenez pas compte de l'utile observation du nègre à la cloche.

Quelques tours de roues encore, et nous passons *High Bridge*, majestueux aqueduc construit sur la rivière d'Harlem, qui sert également de pont aux piétons et

aux voitures. La rivière en cet endroit a six cent vingt pieds de large. L'aqueduc a huit arches de quatre-vingts pieds d'ouverture et s'élève à cent dix pieds au-dessus de l'eau. Sa longueur atteint mille quatre cent cinquante pieds. Il a coûté neuf cent mille dollars. Le dollar valant cinq francs vingt-cinq centimes, calculez, chers lecteurs, ce que cela fait de notre monnaie. Ce magnifique aqueduc amène à New-York les eaux limpides et très-digestives de la rivière Croton. Le *High-Bridge,* avec tous les autres travaux exécutés pour l'approvisionnement de la ville impériale, témoigne de la hardiesse des entreprises en Amérique, et prouve que l'argent n'y fait jamais défaut lorsqu'il s'agit d'une œuvre utile. Le tout a coûté soixante et dix millions de francs.

En avançant toujours, nous voyons défiler comme un panorama mouvant la rive rocheuse et escarpée connue sous le nom de Fort Washington. Cet emplacement fut le théâtre d'un combat des plus sanglants entre les patriotes américains et les Anglais à l'époque de l'indépendance. Les Anglais perdirent là huit cents hommes, ce qui ne les empêcha pas de faire beaucoup de mal aux Américains.

Mais le steamer ne nous donne pas le temps de nous apitoyer et de nous exalter sur ces souvenirs de carnage et de gloire. C'est en mettant notre binocle pour mieux voir, que nous apercevons *Spuyten Daniel creek*, petite rivière qui se jette dans le Harlem et forme la limite septentrionale de l'île de Manhattan.

En passant devant Hastings, nous avons touché l'extrême limite des Palissades. Sur la rive droite, Arthur fait remarquer au colonel *Sunny Side* qui fut la résidence de l'illustre auteur de la *Vie de Washington*, et qui lui-même se nommait Washington Irving. Cette jolie villa est à peine visible à travers la verdure épaisse qui l'entoure de toute part.

Je salue la demeure de l'historien philosophe, dont le caractère était à la hauteur du talent, et mes yeux se portent sur un village nommé Jappan. Ici le fleuve s'élargit brusquement et tellement, qu'on l'a désigné par ces mots : *Jappan sea* (mer de Jappan). Encore un lieu historique. En cet endroit, en effet, Washington fixa son quartier général pendant la guerre de l'indépendance. C'est là aussi que fut passé par les armes un traître, le major André.

Nous touchons à la ville de Sing-Sing, célèbre par sa prison d'État, dans laquelle les Américains ont mis en pratique un système de détention qui a servi de modèle en France, en Angleterre et dans quelques autres pays d'Europe. La pénalité la plus forte qu'inflige le code américain est, après la mort, dix ans de travaux forcés. Dans aucun cas on ne peut outre-passer ce temps; mais on force le prisonnier à travailler. Dans Sing-Sing (littéralement chante-chante), tous les condamnés exercent une profession manuelle, et l'établissement n'est qu'une suite d'ateliers. Pour punir les paresseux et les mutins et les forcer à travailler, on n'emploie qu'un remède, mais il est héroïque. On soumet le récalcitrant à une énorme douche d'eau froide, été comme hiver; après quelque temps de ce régime, les plus endurcis deviennent souples comme des chiens couchants et doux comme des agneaux. L'édifice a cinq cents pieds de façade sur la rivière. Comme architecture, il ne présente rien de remarquable. C'est un grand bâtiment quadrangulaire à quatre ou cinq rangées de petites fenêtres uniformes. Il est construit en marbre tiré des carrières avoisinantes.

— Arthur, dit le colonel à notre guide, je trouve qu'il manque quelque chose à Sing-Sing pour être complet. Arthur regarda fixement sir James qui souriait; après quelques instants de réflexion :

— Oui, dit-il tout à coup, il manque mon ex-associé.

Le colonel s'inclina en signe d'assentiment.

Nous jetons un regard distrait sur Peckskill, sur le village du Croton et sur les chutes de Buttermilk, dont les eaux tumultueuses tombent d'une hauteur de deux cents pieds. Mais que sont ces chutes à côté des cataractes du Niagara dont nous allions contempler les sauvages magnificences!

Nous arrivons à Westpoint, où se trouve établie la grande école militaire des États-Unis.

C'est de Westpoint que sont sortis presque tous les officiers marquants de l'Union. Cette école militaire est située au sommet d'une falaise très-haute et très-escarpée, qui se termine brusquement par un plateau naturel servant de champ de manœuvre. Quand nous passâmes devant ce plateau, il offrait le coup d'œil le plus pittoresque et le plus animé. Il était couvert de centaines de tentes d'une blancheur rendue plus éclatante par les rayons du soleil. Des drapeaux flottaient au vent, et le son du clairon, allié à celui du tambour et des fifres, se répercutait joyeux et martial de falaise en falaise. Un nombre considérable d'élèves s'exerçaient à la manœuvre.

Qui aurait pu prévoir alors que ces jeunes militaires, élevés pour la défense du pays, emploieraient leur talent et leurs armes à soutenir la plus cruelle et la plus lamentable des guerres civiles dont jamais peuple ait donné l'exemple! Au point de vue architectural, la critique de cet édifice peut se faire en deux mots : c'est une copie en marbre du temple de Diane. Les Américains adorent ce style d'architecture; la douane de New-York est encore le temple de Diane, sans compter des milliers d'habitations particulières qui sont autant de petits temples de Diane. Sans ce temple célèbre, les Américains, c'est évident, n'eussent jamais été com-

plétement heureux. Mais ce qui à Westpoint frappe le plus vivement l'attention de l'Européen, et ce qui évoque aussi les plus tristes souvenirs de l'histoire contemporaine, c'est un monument simple mais élégant, taillé en marbre blanc, et qui du haut de l'esplanade domine le fleuve, assurément le plus beau du monde.

Ce monument est un monument commémoratif en l'honneur du grand patriote polonais Kosciusko, qui longtemps habita Wespoint, et gagna ses premiers lauriers à la suite de Washington.

Kosciusko avait été élevé à l'école militaire de Varsovie, d'où il fut envoyé à Paris pour compléter son instruction. A son retour dans la Pologne, il entra en activité, mais il ne tarda pas à partir pour l'Amérique, qui venait de lever l'étendard de l'indépendance nationale. Muni de lettres de recommandation que Franklin lui avait données pour Washington, il se présenta au général en chef, lequel se l'attacha en qualité d'aide de camp. D'aide de camp il devint colonel du génie, grade qu'il dut à son talent et à son courage. Quand le dernier bâtiment anglais, portant les derniers Anglais, eut quitté la rive américaine, Kosciusko salua la république proclamée qui était un peu son œuvre, et retourna en Pologne, où on l'accueillit les bras ouverts. On sait le reste : tour à tour victorieux et battu, il ne put résister contre la Russie alliée à la Prusse. Entièrement défait à Maczcemez, malgré des prodiges de valeur, il fut blessé et tomba de cheval en s'écriant ou en ne s'écriant pas, car le fait n'est pas prouvé : *Finis Poloniæ!* Prisonnier de guerre, il fut détenu dans une forteresse près de Saint-Pétersbourg, et ne recouvra sa liberté qu'à l'avénement de Paul Ier. On voulut lui rendre aussi son épée. « Je n'ai plus besoin d'épée, dit-il avec « un ton plein de noble tristesse, puisque je n'ai plus de « patrie. » En 1797, il traversa de nouveau l'Océan, il fut

reçu avec honneur et sympathie par le peuple américain, et le gouvernement, pour récompenser ses services, lui accorda une pension. Voulant pleurer de plus près sa patrie, Kosciusko revint en Europe l'année suivante, et mourut en Suisse, jeté avec son cheval dans un précipice. Après avoir émancipé les serfs qui se trouvaient sur ses propriétés en Pologne, il fit un legs pour le rachat d'esclaves en Virginie et pourvoir à leur instruction. C'est pour honorer tant de vertus, tant de courage et aussi tant de malheur, que les citoyens américains érigèrent un monument à Kosciusko. On montre encore le petit jardin qu'il cultivait à West-point.

Le fort Putnam, qui dominait le fleuve en cet endroit, était d'une grande importance du temps où Washington combattait les Anglais. Il est en ruine aujourd'hui. C'est ce fort qu'Arnold, vendu au gouvernement britannique, voulut livrer aux Anglais. Se voyant découvert, il fit appeler sa femme, créature d'une rare beauté et dont tout l'état-major était épris au dire de Washington lui-même : « J'ai trahi la cause des Américains, dit Arnold à sa femme, et mon salut dépend de la vitesse de mon cheval. » Frappée d'horreur à cette révélation, madame Arnold s'évanouit. Sans perdre une seconde, il monta à cheval et put joindre les Anglais. En apprenant cet acte de perfidie, Washington, qui avait eu jusque-là la plus grande confiance dans la loyauté d'Arnold, ne put se défendre d'un sentiment douloureux. « A qui donc se fier? » dit-il, s'adressant à Lafayette. Lafayette eût pu lui répondre : A moi ! En quittant West-point, le bateau navigue entre deux rangées de hautes montagnes et passe devant plusieurs villages qu'on croirait bâtis uniquement pour récréer l'œil du voyageur, tant ils sont propres, pittoresques et bien encadrés par la nature. Beaucoup de ces villages sont qualifiés de

villes par les Américains, et de fait ils diffèrent essentiellement de nos villages européens, nés villages et condamnés à rester villages jusqu'à la consommation des siècles. Tout village américain est construit en vue d'un développement rapide; de là leur physionomie particulière. Souvent un village n'est composé que de quelques maisons; mais elles sont alignées sur de larges rues tracées pour l'avenir, et, partout avec un hôtel, souvent avec une banque, on voit un temple de bois, calviniste, presbytérien, catholique ou méthodiste, selon les vœux de la majorité des habitants.

Voici à droite Sadlewild, la résidence de N. P. Willis, l'écrivain de talent qui rédige le *Musical World* et plusieurs autres journaux de New-York. Plus loin nous voyons Fishkill qui anime un paysage montagneux et grandiose. Successivement nous voyons apparaître et disparaître Newburg, point assez considérable bâti sur une côte rapide; Ponghkupsie, et encore d'autres localités de moindre importance. Enfin nous atteignons Albany, après une promenade qui a été pour nos yeux une série de surprises et de plaisirs sans cesse renouvelés.

Le bateau s'arrête à un quai d'où part une rue, ou, pour parler plus exactement, une avenue de soixante mètres de largeur, bordée d'élégantes constructions, et au bout de laquelle, d'une assez grande hauteur, domine le Capitole, presque en tous points semblable à celui de Washington. Albany est la résidence de beaucoup des plus anciennes et des plus riches familles de l'État. Presque toute l'activité de la ville est due à l'énorme transit de marchandises et de voyageurs qui s'y opère toute l'année. Albany voit passer l'incalculable courant du commerce du Nord et de l'Ouest, et c'est ici que les plus importants canaux de l'Erié et de Champlain se réunissent majestueusement à l'Hudson.

La planche est mise, qui doit servir à la descente

des voyageurs ; à son extrémité se pressent les cochers des voitures d'hôtels qui vous tendent des adresses attachées au bout de leurs fouets extraordinairement longs. C'est un concert ou plutôt un charivari de voix, dont la note aiguë vous donne toujours à l'oreille le mot *hôtel*. Depuis quelques années la police a interdit à cette cohue avide des cochers de monter à bord. Ils vous prenaient littéralement de force, vous leur appartenaiez, vous étiez leur chose, ils vous conduisaient où ils voulaient, disposaient de vos bagages comme bon leur semblait, et vous faisaient payer toutes ces complaisances au taux de leur fantaisie. Or, comme chaque steamboat transporte à Albany huit à neuf cents voyageurs, je vous laisse à penser le beau tumulte que cela devait faire. Aujourd'hui c'est autre chose.

— Maintenant, messieurs, faites bien attention, dit Arthur en s'adressant à sir James et à moi, aux centaines de cochers et à tous les hommes qui nous attendent à terre. Ils vont vous parler, ne leur répondez pas, quoi qu'ils vous disent. Peut-être vous demanderont-ils l'heure qu'il est, ou si le voyage a été bon ; si vous avez le malheur de tirer votre montre pour les satisfaire ou que vous prononciez un seul mot, ils feignent de prendre vos actions ou vos paroles pour un ordre, et alors ils se jettent l'un sur votre valise, l'autre sur votre boîte à chapeau, pendant qu'un troisième vous entraîne jusque dans sa large voiture rouge sang de bœuf dorée au vert d'Azoff, et vous conduit, bon gré mal gré, au grand trot de ses chevaux, à l'hôtel de son choix. Très-heureux, dans ce cas, si, en arrivant, vous n'êtes pas obligé de télégraphier au Canada ou à Buffalo pour réclamer une malle égarée qu'on retrouve... quelquefois.

— Suffit, dit le colonel, nous serons discrets comme

la tombe et silencieux comme Harpocrate en face de tous les cochers.

Nous débarquâmes et nous sûmes résister, ce qui n'était pas facile, à tous les piéges qu'on nous tendit. Grâce à l'expérience d'Arthur, à ses savantes manœuvres, nous restâmes maîtres de nos bagages et de nos personnes, et nous pûmes nous faire conduire dans l'hôtel de notre choix. Au milieu du tohu-bohu dont le lecteur peut se former une idée, nous fûmes témoins d'une scène triste et bouffonne à la fois. En même temps que nous débarqua une famille d'émigrants allemands qui, partis de leur village, allaient s'établir dans l'Ouest. Cette famille se composait du père, d'une jeune fille de vingt ans, de deux plus jeunes garçons et de la grand'mère, âgée de soixante-quinze ans. Aucun d'eux ne savait un mot d'anglais. Quelle belle proie pour les cochers et leurs affiliés! Un cocher s'avance vers le chef de la famille et lui fait comprendre qu'il n'ait à s'inquiéter de rien, qu'il se charge de tout moyennant une certaine somme. L'Allemand, naïf et confiant comme tous les habitants des campagnes de son pays, remercie l'officieux, paye et attend. Bientôt cependant il se demanda comment ce brave homme avait pu devenir le lieu de sa destination. Un doute traversa son esprit, il se troubla et voulut s'expliquer. Il était trop tard; sa fille était partie pour un hôtel quelconque, ses fils avaient été transportés à bord d'un steamer qui venait de quitter le quai, et le cocher avait décidé que le chef de la famille et la grand'mère prendraient le chemin de fer de Buffalo. Désespoir des deux pauvres émigrants, à qui on fit espérer que leur fille leur serait rendue dans une heure, et qu'ils reverraient leurs fils dans deux jours.

Comme le colonel et moi nous nous indignions de cette manière d'agir, Arthur nous assura que des faits

semblables se renouvelaient presque chaque jour à Albany, où débarque le plus grand nombre des émigrants allemands venus par New-York.

Albany est une jolie ville, riche en belles habitations particulières, mais qui ne renferme que deux monuments dignes de fixer l'attention : la cathédrale catholique et le Capitole, curieux mélange des genres égyptien, grec, romain, gothique et moderne.

Pour voir Albany comme il doit être observé, il faut y venir à l'époque de la session législative. La capitale de l'État de New-York prend alors une physionomie toute particulière et offre au philosophe d'abondants traits de mœurs à observer. Sa population s'accroît subitement de plusieurs milliers d'étrangers qui ne viennent pas là précisément pour contempler le paysage. Ce sont d'abord les représentants politiques avec leur famille, puis la foule des ambitieux et des spéculateurs en tous genres qui sollicitent pour leur compte ou pour celui d'autrui. C'est un propriétaire qui espère faire voter une ligne ferrée passant sur ses propriétés, afin d'obtenir un dédommagement qui l'enrichira. Ce sont des industriels qui viennent proposer à l'État le moyen de décupler la fortune publique... et un peu la leur par la même occasion. Ce sont des imprimeurs décidés à employer tous les moyens plus ou moins parlementaires pour obtenir le privilége si recherché de l'impression des actes, lois et proclamations de la chambre. C'est enfin la tourbe des intrigants et des intrigantes qui s'abattent sur les hommes du pouvoir comme des nuées d'oiseaux de proie sur l'objet de leur convoitise.

Un journée nous suffit à voir Albany, et, sur l'invitation du colonel, nous nous disposâmes à continuer notre route vers les chutes du Niagara, dans lesquelles sir James avait de moins en moins l'envie de finir ses

jours. Nous prîmes le chemin de fer jusqu'à Buffalo, ayant l'intention, en arrivant dans cette ville, de continuer, dans une voiture particulière, notre voyage jusqu'aux fameuses cataractes.

Les chemins de fer en Amérique ont une physionomie essentiellement originale. Les convois ne sont point formés, comme en Europe, de waggons de différentes classes. L'égalité la plus parfaite règne en chemin de fer aussi bien que dans les théâtres américains, où d'ordinaire il n'y a qu'une seule catégorie de places. Le train que nous prîmes se composait de quatre à cinq longues caisses posées sur des essieux à pivot, portant chacun quatre roues. Ce genre d'essieux est indispensable là-bas, parce qu'il permet au convoi les courbes nombreuses et souvent très-brusques qu'on rencontre un peu partout. Ces grandes caisses renferment des stalles à dossier de bois, nullement rembourrées, mais qui tournent sur elles-mêmes, de manière à donner au voyageur la possibilité d'aller à son gré, en avant ou en arrière. Ces caisses, communiquant entre elles, permettent au voyageur de se promener dans toute la longueur du train, et de changer de place en route, si bon lui semble. En hiver, un calorifère chauffe tout le convoi. On trouve en outre dans ces voitures un cabinet séparé contenant un divan à la disposition du premier occupant, et deux autres cabinets : l'un est un cabinet de toilette qui renferme une fontaine d'eau glacée avec un gobelet y attaché ; sur la porte de l'autre cabinet, on lit : *Water closet*. En route, le conducteur laisse monter de jeunes garçons qui circulent d'un bout à l'autre du train, débitant des gâteaux, des journaux, des livres, des cigares. On les voit descendre à la station suivante pour exploiter un nouveau train, et ainsi de suite toute la journée. Les voies américaines n'ont pas d'enclos. Aussi rencontre-t-on souvent des bestiaux cou-

chés sur les rails. Pour les faire déguerpir de là, le conducteur de la machine donne quelques vigoureux coups de sifflet. Si l'animal persiste à rester sur la voie, le convoi ne s'arrête pas pour cela. Le cas est prévu, et toutes les locomotives américaines portent à l'avant une sorte de tablier pointu et incliné verticalement à droite et à gauche, qu'on appelle du nom significatif de *chasse-vache*. La vache est en effet chassée si elle reste sourde à l'avertissement du sifflet, et si bien chassée, qu'elle n'y revient plus. De temps à autre le voyageur, en mettant la tête au vasistas de son waggon, aperçoit une vache en l'air, qui retombe inerte les cornes pendantes. C'est le chasse-vache qui vient de faire son office. Aucune secousse ne se fait sentir, et rien n'est changé en Amérique : il n'y a qu'une vache imprudente de moins.

Ces sortes d'accidents sont si fréquents, qu'il a fallu décider qu'aucun propriétaire de bestiaux ne pourrait réclamer d'indemnité aux Compagnies pour les vaches chassées par les trains. C'est aux vaches à bien se tenir.

Le convoi qui nous porte traverse, à notre grande surprise au colonel et à moi, plusieurs villes au milieu des rues les plus populeuses ; les voitures, les piétons, les enfants qui jouent, s'écartent tranquillement, et il arrive très-peu d'accidents. L'habitude de veiller à sa conservation fait qu'on devient prudent sans poltronnerie et qu'on juge mieux du danger et des moyens de s'en garer. Il est vrai que, lorsque le train va traverser une ville, sa vitesse est de beaucoup ralentie et que la grosse cloche placée sur la locomotive ne cesse de tinter. Les chemins de fer étant faits le plus économiquement possible partout en Amérique, il n'y a point de barrières sur les routes qui croisent la voie ferrée. A parler vrai, il serait presque impossible d'entretenir

des cantonniers sur des points souvent très-éloignés de tout centre de population, à moins de faire de grands sacrifices pécuniaires, lesquels ne sont guère du goût des Compagnies aux États-Unis. On a remplacé avec économie les cantonniers par des écriteaux à la bifurcation des routes, sur lesquels on lit en grosses lettres : *Look out for the locomotive whem the bell ring*, ce qui veut dire : Faites attention à la locomotive quand vous entendrez sonner la cloche.

Les convois de chemin de fer vous réservent des surprises assez originales en Amérique. Au milieu d'un désert véritable, où nous n'apercevons pas même une vache imprudente à chasser, le train s'arrête, et un homme de service prononce le nom d'une station.

Le colonel et moi nous regardons curieusement autour de nous, cherchant l'indice d'une habitation quelconque.

— Mais, dit sir James en s'adressant à Arthur, je ne vois ici aucune station.

— Il n'y en a pas en effet, répondit notre guide, mais il y en aura peut-être une plus tard. En attendant, le convoi s'y arrête, on la nomme du nom qu'on a l'intention de lui donner un jour; personne n'y descend, bien entendu, et jamais on n'y prit âme qui vive; mais cela fait bon effet sur les cartes de géographie.

— Décidément, dit le colonel en partant d'un éclat de rire, le peuple américain est pétri d'agréments, et je suis bien heureux de faire sa connaissance.

— Ne riez pas, colonel, reprit Arthur, cela est moins ridicule que vous ne paraissez le croire. En Amérique, le chemin de fer est le pionnier de la civilisation. Il pénètre dans les déserts, et les déserts se peuplent à sa suite. Il est arrivé souvent que les buffets, créés et entretenus par les Compagnies en pleines solitudes, sont devenus le noyau de villages transformés comme par

miracle en villes d'une importance considérable. C'est un grand peuple que le peuple américain, il ne faut pas s'y tromper. Pourquoi faut-il que la police y soit si mal faite et que des coquins puissent vous dévaliser impunément !

— Mon pauvre Arthur, lui dis-je, vous pensez donc toujours à votre associé infidèle ?

— J'y penserai, reprit-il, jusqu'à ce que j'aie découvert, à force de réflexions, les moyens de m'emparer de sa personne.

— Réfléchissez, réfléchissez, dit ironiquement le colonel ; si cela ne fait pas de bien à votre ex-associé, cela ne pourra pas lui faire de mal.

En approchant de Buffalo, le paysage devient sauvage, inculte en certains endroits. De loin en loin seulement on aperçoit, au milieu des massifs d'une végétation vigoureuse et vierge, ce qu'on appelle en Amérique un *log-house*. C'est une cabane faite de jeunes troncs d'arbres de dix à quinze pieds de long, posés les uns sur les autres, à angles droits, alternativement. Pour boucher les interstices, on se sert d'une sorte de mortier formé de boue, de terre glaise et de branchages cassés menu. Le log-house est le premier abri du défricheur. Quand il a construit sa demeure, il met le feu aux bois qui l'environnent et laisse brûler, au grand déplaisir des bêtes fauves et des reptiles, qui se sauvent de toute part et brûlent en hurlant, en criant et en sifflant d'une manière effrayante. Lorsque le feu n'a plus laissé des arbres que le tronc, c'est au cultivateur à les enlever avec les racines. Pour cela on se sert d'un instrument qui n'est autre chose qu'un énorme tire-bouchon. Ce tire-bouchon gigantesque pénètre de toute sa longueur dans le tronc de chaque arbre, et on l'arrache ainsi au moyen d'une locomobile à vapeur, d'un cheval, ou à bras d'homme. C'est une opération lente

et malsaine à cause des exhalaisons de la terre, qui donnent certaines fièvres intermittentes souvent mortelles. Aussi ne saurait-on trop admirer le courage et le dévouement des défricheurs, qui, en Amérique, sont les pères nourriciers de l'humanité.

Nous voici à Buffalo, après un parcours semé des plus pittoresques beautés de la nature, parmi lequelles il faut citer le Mohavk, qui, à Bakton, tombe en cascade de deux cent cinquante pieds; les chutes de Trenton, qui se précipitent par six voies différentes de trois cent douze pieds; le lac de Cayuga, que traverse un pont de plus d'un mille de long; les lacs et les chutes d'eau qui environnent Geneva; les hautes montagnes qui encadrent Rochester, etc. Nous sommes admirablement préparés à recevoir les impressions que feront naître en nous les cataractes sans égales que nous allons contempler. Quelques heures passées à Buffalo, qui en 1825, comptait deux mille cinq cents habitants et qui en renferme cinquante mille aujourd'hui, suffisent pour nous faire apprécier l'immense avenir réservé à ce port d'entrée des grands lacs. Une quinzaine de milles nous restent à parcourir pour arriver aux chutes; une bonne voiture attelée de deux chevaux vigoureux nous y conduit assez lestement et sans incident digne d'être rapporté.

A mesure que nous avançons, un murmure vague d'abord, plus caractérisé ensuite, et qui finit par gronder comme le tonnerre dans la chaîne des Pyrénées, se fait entendre et domine toutes nos pensées. Depuis quelque temps déjà nous écoutons, en silence et recueillis, ce grondement terrible qui nous tient sous une sorte de fascination.

— Messieurs, nous dit notre voiturier, dans cinq minutes nous serons au Niagara.

CHAPITRE IX

Le Niagara. — Des sauvages comme on en voit partout. — Le *Great supsension bridge*.. — Établissement de bienfaisance fondé par un Français. — Le trou du diable. — Excursion sous la cataracte centrale. — Origine de l'air national américain *Yankee doodle*. — L'île de la Chèvre. — Un homme amphibie. — La grotte des Vents. — Certificat d'exploration. — L'acrobate Blondin. — Un rival. — Un général aborde le premier dans l'île de la Chèvre. — La vengeance d'une femme indienne. — Aventures diverses dont le Niagara a été le théâtre.

Il est des magnificences de la nature que ne peuvent retracer ni la plume de l'écrivain ni le crayon de l'artiste.

En première ligne de ces splendeurs naturelles il faut placer les chutes du Niagara.

Que pourrions-nous dire, quel dessin pourrions-nous montrer au curieux qui pût lui donner une idée, je ne dis pas complète, mais approximative, de la simplicité de ce spectacle sans pareil, où le beau se mêle partout au terrible? On dirait une création inspirée pour montrer à l'homme combien il est petit et misérable, et lui donner une salutaire leçon d'humilité. Il faut avoir vu cette page incomparable du grand livre du Créateur et entendu le tonnerre des eaux bouillantes de cette formidable cataracte, de ces *colonnes du déluge,* comme dit l'auteur d'*Atala,* pour comprendre la possibilité d'un semblable phénomène; aussi quand on l'a contemplé, ne fût-ce qu'une fois, l'impression qu'on a éprouvée ne s'affaiblit-elle pas, tant le spectacle est

au-dessus de tout ce que peut enfanter l'imagination. Le regard du voyageur descend et remonte, avec un mélange d'effroi et d'admiration, ces vertigineux rapides qui, un mille au-dessus des chutes, roulent et précipitent leurs eaux à raison de *quatre-vingt-dix millions* de tonnes à l'heure, jusqu'au moment où, poussées par une force irrésistible, elles vont s'abîmer avec le fracas d'une foudre perpétuelle dans les eaux limpides de la rivière, en décrivant un arc sublime.

Chose étonnante, les premiers explorateurs qui visitèrent le Saint-Laurent et le lac Supérieur, parmi lesquels se trouvent Champlain (1615), les Jésuites (dix-huit voyages de 1634 à 1647) et Robert de la Salle (1670), ces explorateurs ne font aucune mention des chutes du Niagara. Ce fait est surtout inexplicable de la part de Robert de la Salle, qui releva minutieusement les contours des lacs Érié et Ontario. Le premier Européen qui ait constaté cette étonnante merveille est un prêtre français, le franciscain Hennequin, qui vit les chutes vers la fin de l'année 1678.

Aujourd'hui, l'aspect si grandiosement pittoresque du paysage qui encadrait à cette époque le tableau sonore et mouvant des cataractes n'est plus reconnaissable; la civilisation l'a transformé, en métamorphosant en jardins dessinés à l'anglaise l'agreste forêt vierge, en couvrant d'une ville aux rues alignées, aux maisons confortables, le plateau rocheux de la rive américaine, d'où se précipite en poussière d'eau le fleuve qui semble tomber des nues. Ne cherchez plus, en descendant avec le courant rapide du Niagara, des carcajous se suspendant par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. Ces carcajous pouvaient encore exister au temps où Chateaubriand visita le Canada ; ils ont disparu au-

jourd'hui, avec tous les animaux sauvages, pour faire place aux usines, aux papeteries, aux scieries qui, — ô fin prosaïque des plus poétiques choses du monde! — puisent leur force dans une portion détournée des chutes, converties en prises d'eau industrielles. A la place des corps brisés des élans et des ours, ce sont des bateaux à vapeur qui sillonnent dans toutes les directions; à l'endroit même où s'abîmait, dans une contemplation extatique, le chaste auteur de la pieuse et sensible *Atala*, le génie mercantile des Américains a édifié un hôtel.

Les chutes du Niagara (du nom iroquois Nyakarra, qui signifie : l'eau retentissante comme le tonnerre) sont formées, chacun le sait, par la rivière de ce nom, qui relie les deux lacs Érié et Ontario. Cette rivière sépare en cet endroit l'État de New-York du Canada. L'île à la Chèvre (*Goat Island*), qui divise la chute en la dédoublant, produit ainsi deux cataractes dont l'une a pris le nom de *chute américaine*, et l'autre, de *chute canadienne* (1). Cette dernière est de beaucoup supérieure, sous le rapport du volume d'eau; et, pour la contempler dans toute sa majesté, il faut, comme nous le fîmes, le colonel, Arthur et moi, monter au belvédère de l'hôtel Clifton, où nous étions logés. De là, l'œil avide des émotions nouvelles qui lui sont offertes ne peut s'arracher à la contemplation. La réalité dépasse tellement toutes les descriptions qu'on avait pu lire ! Et pourtant, j'ai acquis la preuve par moi-même que, pour bien juger du spectacle, il faut le voir à plusieurs reprises, en le contemplant alternativement de la rive américaine et de la rive canadienne. C'est ce que nous fîmes sous la conduite savante d'Arthur, qui

(1) On la nomme aussi *Chute du fer à cheval*, et c'est celle qui provoque la plus grande admiration.

d'abord nous fit visiter les baraques de curiosités dont certains spéculateurs indigènes et étrangers ont orné les rives escarpées du Canada. Dans l'une d'elles, nous vîmes des animaux féroces, notamment des ours et des tigres, dont quelques-uns, nous assura-t-on, avaient été tués par les chasseurs européens qui, vers le milieu du dix-septième siècle, se constituèrent en société dans ces parages. De là nous passâmes aux boutiques tenues par des Indiens pour la vente de leurs produits. Ce sont des objets de fantaisie en velours brodé de perles, des sacs, des pantoufles, des porte-cigares en écorce, remarquables par la naïveté de leurs dessins, des coiffures ornées de paillettes d'argent, des cannes de forme bizarre, et des armes plus bizarres encore. Nous achetâmes des échantillons de ces divers produits, qui inspirèrent au colonel de graves réflexions sur l'état sauvage de l'homme. Son intérêt se fixa particulièrement sur une jeune Indienne à l'œil intelligent, aux façons gracieuses, bien qu'un peu brusquès naturellement, et qui paraissait avoir pour le commerce une vocation très-arrêtée. Sir James voulut l'interroger; mais elle répondit par quelques mots inintelligibles.

— Elle ne sait pas l'anglais, dit le colonel en s'adressant à Arthur, et ne parle que l'indien; j'en suis fâché, car j'aurais été charmé de la questionner sur les mœurs de sa peuplade, et surtout sur la manière dont s'y prennent les sauvages pour fabriquer ces objets, qui ressemblent si peu aux objets de fabrique européenne. Des Européens certainement ne pourraient pas les faire.

— Vous croyez, colonel? dit Arthur.

— J'en suis sûr, répondit sir James; il y a chez les sauvages une adresse de main qui leur appartient. Nous autres Européens, nous avons incontestable-

ment plus de goût, mais nous sommes moins patients et moins adroits. Qu'en pensez-vous, monsieur Bonneau?

— Moi, répondis-je en français, je pense que tout ce que font les sauvages, mes compatriotes pourraient le faire, s'ils le voulaient, et qu'il ne faudrait pas plus d'un mois d'apprentissage à nos jeunes ouvrières parisiennes pour confectionner, à s'y méprendre, des objets tels que ceux-ci.

A ces paroles, notre petite sauvagesse se mit à rire aux éclats, et nous vîmes au même instant une porte s'ouvrir. Plusieurs personnes se montrèrent à l'arrière-boutique, riant comme elle, et tenant à la main des objets indiens à moitié confectionnés.

— Ah! messieurs, nous dit en excellent français celle que nous avions prise pour une Indienne, ne m'en veuillez pas si je vous ai trompés, et si je n'ai pu retenir un éclat de rire en entendant les réflexions très-judicieuses de monsieur (elle me désigna du doigt d'un air plein de malice) sur la possibilité pour des ouvrières parisiennes d'imiter les travaux des Indiens.

— Vous êtes donc Parisienne? demanda d'un air un peu attrapé sir James Clinton.

— Pour vous servir, monsieur, étant née dans la rue Saint-Denis, et n'étant, avec mon père, ma mère, mes deux sœurs et mon frère que vous voyez ici, que depuis six mois en Amérique.

— Ainsi, dit sir James, les objets exposés dans votre boutique ne proviennent pas des contrées sauvages?

— Ils ont tous été fabriqués ici, dans l'arrière-boutique, par mes parents.

— C'est vrai, ajouta le père de la fausse Indienne, mais il est juste de dire que nous n'étions pas étrangers à ce genre de confection, quand nous partîmes de

France. Ma femme et moi nous avions longtemps travaillé à Paris dans une maison qui fournit aux amateurs des curiosités, telles que flèches empoisonnées, costumes de chefs, massues, masques de guerre, potiches, fétiches, pirogues, hameçons en bois, instruments de musique, paniers et coiffures en arêtes de poissons.

— Décidément, vous aviez raison, dit le colonel en se tournant vers moi ; à la bonne heure ! et parlez-moi des gens civilisés pour se montrer d'habiles sauvages.

— Monsieur, dit d'un air dégagé la jeune sauvagesse de la rue Saint-Denis, pensez à nous si vous avez encore besoin d'ojets de curiosité. Nous faisons aussi, sur commande, des objets uniques par leur rareté.

— Comment donc ! dit le colonel, mais certainement, mademoiselle.

Sir James chargea un domestique d'aller porter à l'hôtel Clinton les objets qu'il venait d'acheter, et nous nous acheminâmes le long du fleuve, qui nous conduisit de merveille naturelle en merveille industrielle, des chutes du Niagara au *Great suspension bridge*.

Ce pont, incroyable tour de force dans lequel s'est manifestée toute la hardiesse du génie américain, est formé de deux tabliers superposés à huit mètres de distance l'un de l'autre. Le pont inférieur est destiné aux piétons et aux voitures ; sur le pont supérieur passent les convois du chemin de fer de New-York, de l'Érié et du Grand-Occidental. Ce double pont n'a pas moins de deux cent cinquante mètres de longueur, et se balance au-dessus des flots de la cataracte, à une élévation évaluée plus grande que celle de la croix du Panthéon au-dessus du pavé des rues environnantes. Peu de personnes peuvent vaincre le vertige qui s'empare des promeneurs sur ce pont digne de figurer dans un conte fantastique. Mais c'est surtout quand un

convoi vient à passer au-dessus de votre tête que le vertige augmente, se compliquant d'un indéfinissable sentiment de terreur. Nous eûmes le bonheur de *jouir* de cette émotion qu'on chercherait en vain à se procurer ailleurs. Au moment où le convoi passa sur le pont, je crus que ma dernière heure était venue, et que le colonel, n'échappant pas à sa destinée, serait précipité dans le Niagara avec celui qui lui avait conseillé de le faire. Le double pont se balançait affreusement, et nous nous trouvions entre le bruit formidable de la cataracte et celui du train, augmenté par je ne sais quels échos infernaux. Le convoi s'était déjà dérobé à nos yeux, que nous étions encore sous cette influence.

— C'est dommage, dit le colonel, que, le mal de mer ayant changé mes dispositions d'esprit, j'aie renoncé à me suicider. On serait vraiment très-bien ici pour cela. Mais, si je n'en use pas pour moi-même, je me ferai un véritable plaisir de le recommander à mes amis en état de spleen.

— Vous êtes sûr, du moins, répondis-je à sir James, qu'après s'être jetés de ce pont dans le Niagara, vos amis ne vous feront aucun reproche de leur avoir donné ce conseil.

Ce pont unique au monde, autant par sa dimension que par l'endroit où il a été construit avec des peines infinies et un bonheur extrême, n'a pourtant coûté que deux millions cinq cent mille francs.

Le colonel, toujours tempéré dans les éloges qu'il faisait des Américains, trouva le *Great suspension bridge* une œuvre hardie, mais il mit en doute sa durée, et le considéra plutôt comme une difficulté vaincue que comme une œuvre d'utilité réelle.

Du pont suspendu, nous allâmes visiter un collége spécial, fondé par un Français pour l'entretien gratuit de cent pauvres garçons. Le généreux fondateur de

cet établissement de bienfaisance l'a doté d'une somme de cent cinquante mille dollars.

De là, nous dirigeâmes nos pas jusqu'au *Devil's hole* (le trou du Diable). C'est un précipice de plus de deux cents pieds de profondeur et dans lequel tombe un petit ruisseau appelé le ruisseau de Sang, à cause du sang anglais dont ses eaux furent teintes, lors d'un engagement des troupes britanniques contre les Indiens et les Français, pendant la guerre de 1763.

Ensuite nous rentrâmes à notre hôtel, où nous trouvâmes, comme à Saint-Nicholas et comme dans tous les hôtels que nous visitâmes en Amérique, confort et élégance unis à une cuisine médiocre. Il y avait là un nombre considérable de gentlemen et de ladies, les uns en habit noir, les autres en robes décolletées.

La vie, au Niagara, se compose d'une série d'émotions dont la moins vive serait un événement solennel partout ailleurs. Aux émotions que nous avions éprouvées devaient succéder les émotions plus originales encore et plus profondes aussi peut-être de notre visite sous la cataracte centrale, dans *Table Rock*, en passant par la grotte des Vents.

Il était huit heures du matin, et le soleil s'était levé radieux. Rien ne rend gai comme le beau temps. Le colonel était d'une humeur charmante, si charmante, qu'il se mit à siffler l'air national américain : *Yankee doodle*.

— Êtes-vous musicien? me demanda-t-il.

— J'aime cet art avec passion.

— Comment trouvez-vous cet air?

— Comme air patriotique, il me paraît détestable, n'ayant aucune des qualités du genre. Comme air de chansonnette, il ne vaut pas beaucoup mieux, et a le tort grave de reposer, dans la seconde partie, sur une tonalité douteuse.

— C'est un air d'origine anglaise.

— Cela ne m'étonne pas.

— C'est assez dire, répondit le colonel, le cas que vous faites de la musique anglaise. Je vous laisse libre sur ce point de penser ce que vous voudrez. Moi, je le trouve joli, et je le regrette.

— Vous le regrettez, dites-vous ; qui donc vous empêche d'en user?

— Personne, assurément, mais il rappelle aux Anglais de trop douloureux souvenirs pour que je puisse me permettre de le chanter ou de le siffler autrement que pour mémoire.

— Quels souvenirs rappelle-t-il donc?

— Voici en deux mots l'historique du *Yankee doodle*. Les Anglais le chantaient pendant la guerre de l'indépendance pour se moquer des Américains. Ceux-ci, piqués au vif, jurèrent, et ne tinrent que trop parole, de l'adopter pour leur air patriotique, dès qu'ils se seraient déclarés indépendants. Il est fâcheux qu'ils ne se soient pas contentés de leur chant national : *Hail Columbia*. Le *Yankee doodle* était, avant l'indépendance, un air fort gai.

Et le colonel le siffla de nouveau avec certaines variations de sa composition.

Arthur, qui avait été faire quelques préparatifs pour notre excursion sous-torrentielle, arriva. Nous nous embarquâmes sur un bac qui nous transporta de la rive anglaise à la rive américaine. Un long escalier de bois conduit à la cime d'un rocher d'où la vue domine le fleuve.

Pour les personnes qui ne veulent pas se donner la peine de monter cet escalier, les Américains ont établi là, comme à l'hôtel de la cinquième avenue, un omnibus aérien, qui, moyennant une faible rétribution, vous porte doucement à destination. Nous montâmes dans

cet omnibus, voulant jouir de tous les plaisirs de l'endroit. A nos pieds bouillonnait un large torrent, tandis que nous entendions gronder la cataracte à notre gauche. Là se trouve un pont qui nous conduisit à l'île de la Chèvre. Comment cette île, qui se trouve au milieu des deux chutes, résiste-t-elle à une si puissante impulsion? Il est vrai qu'elle n'y résiste pas complétement, et que de larges morceaux de roche, en s'en détachant de temps à autre, laissent prévoir qu'un jour le torrent sera maître du terrain.

C'est un enchantement que cette *Goat Island*, posée là comme une oasis au milieu des abîmes. Partout, sur un fond de verdure, se détachent des groupes de fleurs au sommet de cette île dans laquelle les voyageurs peuvent se promener en voiture. La promenade est délicieuse dans ces allées sablées percées à travers des bois touffus, et au tournant désquelles sont ménagées, comme dans un kaléidoscope, des surprises pour l'œil.

Nous descendîmes de voiture pour prendre un long escalier qui nous conduisit à la cabane d'un nègre athlétique, le conducteur de *Table Rock*. Ce grand diable d'Africain, qui avait l'air de Pluton faisant les honneurs de son empire, nous fit quitter nos costumes et revêtir, par-dessus une chemise et un pantalon de laine rouge, un habillement de toile cirée. Puis il nous coiffa d'un chapeau de forme étrange dont le bord se prolongeait par derrière jusque sur les épaules. Après que le nègre nous eut fait admirer les effets du soleil sur la nappe d'eau, ce qui est d'un effet ravissant, il nous introduisit dans la grotte des Vents par une échelle fixée presque perpendiculairement à une des parois du roc.

— Messieurs, nous dit-il, l'air est rare en cet endroit, où il pénètre difficilement à travers le voile de poussière liquide qui nous enveloppe. Pour respirer, faites comme moi.

Et il arrondit sa main qu'il porta à sa bouche.

Nous l'imitâmes, mais, malgré cette précaution, je souffris pour mon compte de la raréfaction de l'air, et il me parut que le colonel et Arthur ne se trouvaient pas très à leur aise. Quant au nègre, véritable animal amphibie, il était là comme chez lui et ne semblait nullement incommodé.

— Êtes-vous, messieurs, disposés à me suivre jusqu'au bout? nous demanda-t-il.

Chacun de nous fit un signe affirmatif.

Domptant notre malaise, augmenté du froid causé, malgré nos vêtements de laine, par la poussière d'eau qui, se condensant, ruisselait sur nous de la tête aux pieds, nous cheminâmes, dans une nuit profonde et au bruit épouvantable des cascades résonnant comme cent pièces de canon, à travers des couloirs de pierre et d'eau, jusqu'à la grotte des Vents.

Une femme qui a visité, il y a bien des années déjà, le *Table Rock*, s'exprime ainsi : « Combien doit être futile toute tentative pour décrire cet endroit! combien doivent être vains tous les efforts pour donner une idée des sensations qu'il procure! Pourquoi goûte-t-on un plaisir si délicieux à rester des heures entières mouillé par l'eau qui rejaillit de la cataracte, et étourdi par son tumulte continuel; tremblant du choc qui ébranle le roc sur lequel on a les pieds appuyés, et respirant péniblement dans l'atmosphère humide, qui semble contenir moins d'air que d'eau! C'est pourtant un plaisir, et, je crois, presque le plus grand dont j'aie jamais joui. Nous approchâmes plusieurs fois de l'entrée de cette caverne effrayante (la grotte des Vents), mais je n'y entrai jamais tout à fait, quoique deux ou trois de mes compagnons en aient eu le courage. Je perdais entièrement haleine, et j'éprouvais à la poitrine une douleur si cruelle, que toute ma curiosité ne pouvait

me donner la force de la supporter. Qu'était cette caverne des Vents dont parlent les anciens, comparée à celle-ci ? L'esprit qui y règne est plus puissant qu'elle. »

Si mistress Trollope avait eu le courage ou la force de pénétrer jusque dans la grotte, elle n'eût point souffert de la raréfaction de l'air, et eût pu, comme nous le fîmes, donner la plus ample pâture à ses poumons. Le vent, en effet, souffle en tempête éternelle dans ce mystérieux séjour, et cette tempête provient des tourbillons de la cataracte qui renferme l'air dans la grotte et le chasse violemment en tous sens. Quel spectacle ! emprisonnés dans l'eau et le vent, nous contemplons pendant quelques minutes le fleuve qui se précipite au-dessus de nos têtes comme un ciel aquatique.

— Messieurs, nous dit le guide, l'endroit où nous nous trouvons n'est pas le point extrême où l'on puisse parvenir. Un chemin étroit nous conduira, si vous le voulez bien, en marchant sur des cailloux mouvants, et dans l'eau jusqu'à la ceinture, jusqu'au bord d'un précipice dans lequel jamais être vivant ne pénétra. Le chemin est difficile, périlleux même, froid, privé d'air et dépourvu de tout agrément. Voulez-vous, messieurs, le parcourir avec moi ?

— Infiniment obligé, fit le colonel, je suis bien ici et j'y reste.

— Moi aussi, répondit Arthur, qui cette fois n'eut pas besoin de réfléchir longtemps.

— Eh bien ! moi, dis-je au nègre, je vous suivrai jusqu'au bout.

— A vos ordres. Avancez, et je marcherai à votre suite pour vous avertir où vous devrez vous arrêter, sous peine de disparaître dans l'insondable précipice.

— Encore un endroit délicieux pour ceux qui veulent se tuer agréablement, et que je recommanderai au besoin à mes compatriotes, dit en se moquant le colonel.

Je cheminai péniblement pendant un temps qu'il me fut impossible d'apprécier au juste. Le nègre me suivait de près. Tout à coup il fit entendre un formidable *stop* qui produisit sur moi un effet électrique. Je m'arrêtai brusquement, comme vous le pensez. Il était temps; j'étais à deux pas du précipice.

Nous revînmes sur nos pas.

Je suis heureux, me dit naïvement sir James, qu'il ne vous soit pas arrivé malheur. Je craignais pour mon portrait commencé.

— Vous êtes bien bon, colonel, répliquai-je; en effet, une toile commencée par un artiste et finie par un autre est rarement bonne.

Quand, après avoir repassé par le même chemin, nous fûmes rendus à la lumière, notre guide nous délivra un certificat constatant que nous avions traversé la cataracte centrale. Ce certificat, assez original, est illustré, des deux côtés de la feuille de papier, par des dessins représentant les chutes. Au milieu sont des vers anglais, dont voici la traduction littérale en simple prose :

Quelles scènes augustes saluent les yeux étonnés !
Les flots tombent comme d'un espace sans bornes,
Plongent d'une sphère de lumière dans les ténèbres,
Rejaillissent en écume et tonnent dans l'abîme,
D'une haute muraille de vagues ils barrent le large courant et voilent ses grottes humides.
Pendant que la chute étale ses radieuses splendeurs,
Les échos répondent aux échos de la cataracte,
Bondissent de roc en roc comme des êtres réels,
Fantômes vains, nés du choc des ondes.

Après ces vers vient le certificat, ainsi conçu :

« Ceci est pour certifier que M. (tel ou tel) a passé sous la chute centrale et dans la grotte des Vents, sur la rive américaine, au pied de l'île de la Chèvre.

« Donné de ma main, aux chutes de Niagara (ici la date).

« *Signé :* N. H. JOHNSON, propriétaire. »

Comme vous le voyez, lecteur, la grotte des Vents et les anfractuosités qui y conduisent sont une propriété particulière. Celle-là du moins est originale.

Nous vîmes dans la cabane du guide, où nous quittâmes notre costume de laine et de toile cirée pour reprendre nos habits ordinaires, un registre sur lequel chacun des explorateurs écrivait son nom, avec ses impressions.

Le colonel écrivit :

« Séjour agréable, mais un peu humide. »

Arthur traça ces lignes :

« Dans la grotte des Vents je n'ai pensé qu'à trois choses : à la grotte, au vent et à mon associé infidèle. »

Moi, j'écrivis :

« La salubrité, à Paris, ordonnerait certainement à M. Johnson des réparations dans sa propriété. Mais il règne une si grande incurie dans l'administration partout en Amérique ! »

Encore quelques détails.

La chute américaine a neuf cents pieds anglais de large, et tombe perpendiculairement d'une hauteur de cent soixante-trois pieds.

La chute canadienne a deux mille pieds de large, et tombe inégalement d'environ cent cinquante-huit pieds.

Le fleuve, qui lime sans cesse le lit du rocher sur lequel il roule avec fureur, finira-t-il un jour par rompre la digue qui sépare les deux lacs? on n'en saurait douter; c'est une affaire de temps, c'est-à-dire l'affaire des siècles. Toujours est-il que, d'après les géologistes de Queenstown, les chutes, depuis qu'elles existent, auraient reculé de sept milles au-dessous de l'emplace-

ment où nous les voyons aujourd'hui. Ce serait à Lewiston, près du lac Ontario, que le phénomène des cataractes se serait d'abord produit.

C'est au-dessus de cette épouvantable tempête d'eau, dont tout ce que nous avons pu dire ne saurait donner qu'une idée très-affaiblie, que l'acrobate français Blondin, connu de tout le monde aujourd'hui par ses audacieux exploits, s'est livré sur la corde roide aux cabrioles les plus extravagantes. Nous n'avons pas eu l'occasion de voir les tours de force de Blondin, mais des témoins oculaires nous ont assuré qu'une fois ou deux il avait emporté sur la corde un petit poêle avec le combustible nécessaire pour cuire une omelette. Le poêle mis en équilibre sur la corde, ce cuisinier d'une force rare a tranquillement allumé son feu, a cassé les œufs et cuit l'omelette, qu'il a fort habilement retournée dans la poêle. Puis, se débarrassant de ses ustensiles de cuisine et ne conservant qu'une assiette, du pain, une fourchette et un couteau, il est allé consommer son omelette au centre même de la corde, qui pliait sous ses pieds comme une ficelle mal tendue. Vingt mille personnes ont assisté, armées de lorgnettes et de longues-vues, et haletantes d'émotion, à cet acte de la plus grande témérité, alliée à l'adresse la plus étonnante.

Cependant les exploits de Blondin empêchaient un Yankee de dormir. Pour ne pas être en reste avec le *frenchman*, il a traversé sur de gigantesques échasses, à la suite d'un pari, la chute du Niagara à peu de distance de l'endroit où coulent les rapides. La somme engagée était de vingt-cinq mille francs.

Les chutes, du reste, sont depuis longtemps le théâtre de maints exploits de ce genre, et les accidents qui y sont arrivés sont innombrables. On ferait un volume fort intéressant et très-émouvant en rapportant les dif-

férentes anecdotes qui se rattachent aux célèbres cataractes.

Le premier homme qui mit le pied sur l'île de la Chèvre est le général américain Putnam. C'était pendant la dernière guerre canadienne. Un pari avait été engagé, que personne dans l'armée n'oserait traverser les rapides. Avec cette témérité qui l'a rendu célèbre, le général, voyant que personne ne se présentait, résolut d'accomplir le tour de force. Choisissant les quatre hommes les plus forts et les plus résolus parmi ses soldats, il s'embarqua avec eux dans un canot à une certaine distance de l'île, en remontant le fleuve. De l'autre côté de la rive, de robustes gaillards tenaient une corde attachée au canot par un anneau de fer. L'embarcation fut lancée, et le général put accoster l'île, grâce aux bonnes dispositions prises et surtout aux quatre soldats choisis par le général pour l'accompagner, et qui ramèrent furieusement pour lutter contre le courant. Depuis la construction du léger pont qui mène à la tour, une excursion dans le *Goat Island* est devenue pour tout le monde une promenade aussi agréable que sûre.

Le courant des rapides est tel, qu'aucun être, homme ou animal, ne saurait s'y soustraire en luttant contre lui. Il y a une soixantaine d'années environ, un chef indien, après une violente querelle avec sa femme, prit philosophiquement le parti de noyer son chagrin dans l'eau-de-vie. Pour s'enivrer plus à l'aise, il alla se coucher dans un bateau attaché hors de la portée du courant du Niagara. Il s'endormit après avoir mis sur sa poitrine une bouteille à demi vidée, ne pensant plus à sa femme et n'ayant que des idées riantes. Mais celle-ci n'était pas commode : en voyant avec quelle facilité son époux se consolait de ses chagrins domestiques, elle conçut l'abominable projet de se venger par la

mort, précédée de la plus cruelle des tortures morales. Elle coupa la corde et poussa le canot dans le courant.

— Va boire, lui dit cette épouse farouche, une fois encore et pour toujours.

La barque flotta paisiblement, suivant le courant, qui ne se précipite que graduellement.

L'Indien eût pu se sauver à ce moment encore, en regagnant la rive à la nage. Mais il dormait.

La femme attendit, l'œil hagard, l'accomplissement de ce drame épouvantable.

Le bateau suivit ainsi mollement l'impulsion du courant de plus en plus rapide, jusqu'à la première ligne des brisants. La secousse fut violente, et le chef indien, réveillé en sursaut, se dressa sur la barque comme mû par un ressort. Un coup d'œil lui suffit pour se convaincre que tout effort tendant à se sauver serait inutile. Une seule consolation lui restait. Il saisit sa bouteille, et, calculant les instants qui lui restaient à vivre, il but en conséquence, de manière à avaler la dernière gorgée de liqueur au moment du saut fatal. Toujours debout et l'œil fixé sur le torrent, il but jusqu'au bord de l'abîme. Au moment même où le canot, à moitié brisé, franchissait la digue pour disparaître, pulvérisé par les eaux, on le vit se tenant encore en équilibre sur l'arrière de l'embarcation, et, la tête rejetée sur les épaules, presser convulsivement sa bouteille, qu'il eut la suprême consolation de vider entièrement avant de mourir.

Voilà certes un sujet digne d'exciter la verve des poëtes bachiques, s'il en existe encore.

M. Louis Deville, dans son voyage dans l'Amérique septentrionale, a recueilli quelques récits concernant le Niagara. « Outre les écroulements, dit-il, le Niagara tient en réserve, pour ses visiteurs, d'autres dangers,

dont de nombreuses légendes locales n'attestent que trop la réalité. Entre ces pointes de roches noires qui percent la nappe verte des ondes, à l'angle même de leur chute, un pauvre pêcheur, entraîné dans son batelet par le courant, est resté suspendu un jour et une nuit, agonisant sur l'abîme, hors de la portée de tout secours humain. Il y serait mort de froid ou de faim si une lame furieuse, le soulevant enfin, ne lui avait procuré une mort plus facile. Ici, où la chute récente de la *Table du Roc* a ouvert une large brèche tourmentée dans la paroi de la rive américaine, une jeune fille s'est penchée naguère pour cueillir une fleur entrevue dans une fissure du rocher ; fleur et jeune fille ont roulé ensemble dans le gouffre. Là-bas sur cet amas de blocs où les arbres du rivage et la poussière d'eau des chutes entretiennent une ombre et une humidité constantes, un jeune couple, marié de la veille, se tenait un jour, ne songeant guère au péril. L'épouse, la main passée dans la main de l'époux, voulut atteindre une saillie de rocher, dangereux piédestal couvert de mousse humide... elle glissa, entraînant avec elle dans la mort celui auquel son amour venait de laisser entrevoir toutes les bénédictions de la vie. Il y a encore à craindre pour les organisations nerveuses, impressionnables, la *fascination de l'abîme*, non moins réelle que celle que le serpent exerce sur sa victime. Un de mes guides me raconta à ce sujet le fait suivant, dans lequel il avait été tout à la fois acteur et témoin :

« Il avait conduit une dame et sa fille, créature charmante, sur un des points accessibles les plus plongés dans la *fumée des eaux*, et la romanesque jeune fille, debout sur la crête du précipice, ses cheveux et ses vêtements flottants au vent, paraissait tellement absorbée dans la contemplation de la scène sauvage qui s'étendait sous ses pieds, que le guide alarmé, la saisissant

par le bras, lui fit remarquer qu'elle s'exposait gratuitement à un grand danger.

« — Oh! répondit-elle en souriant, il n'y a point de danger, même si je me précipitais là-bas. Pensez-vous que je puisse me blesser sur ces couches d'impalpable rosée? Je flotterais au milieu d'elles comme un ballon. Mère! je veux essayer de m'envoler!

« La mère épouvantée et le guide se hâtèrent d'entraîner en arrière, mais non sans difficultés, la jeune visionnaire, qui ne fut pas plutôt arrachée à sa terrible extase, qu'elle s'affaissa sur le sol et fondit en larmes. »

Mais la plus curieuse, ou tout au moins la plus amusante des aventures dont les chutes ont été le théâtre, est bien certainement celle-ci, que nous fit connaître Arthur :

Vers 1838 ou 1839, les journaux américains annoncèrent qu'une expérience décisive allait être faite qui résoudrait enfin la question, toujours débattue, de savoir si, oui ou non, un être vivant quelconque pourrait être précipité dans les cataractes sans y trouver la mort. A un jour donné, un bateau de grande dimension, chargé de toutes les espèces d'animaux connus, sauvages et domestiques, devait être livré aux rapides et faire par conséquent le gigantesque saut périlleux de la digue formidable. Les journaux annoncèrent qu'il n'en coûterait qu'un dollar par personne pour être témoin de cette curieuse expérience. On se rendit en foule aux cataractes de tous les points plus ou moins rapprochés de la frontière américaine. Quelques amateurs même ont fait trois cents lieues pour assister à cette représentation unique du formidable plongeon de la création tout entière, moins l'homme, bien entendu.

De cette arche de Noé de malheur, on entendait des

cris, des sifflements, des aboiements, des miaulements, des rugissements, des bêlements et des hurlements à fendre le cœur des natures impressionables. Beaucoup de gens riaient cependant, tant il est vrai que l'homme est né compatissant, comme l'a affirmé je ne sais plus quel philosophe.

Quand l'heure fatale eut sonné, les animaux furent tous mis sur le pont en liberté, et le bateau remorqué au large, puis abandonné, après avoir été vigoureusement poussé dans les rapides.

L'embarcation navigua très-bien pendant quelques instants ; mais de plus en plus sous l'influence du terrible courant, elle se heurta violemment contre des brisants et finit par s'arrêter entre deux grandes roches qui déchirent la nappe d'eau. Alors ce fut un spectacle le plus curieux du monde et le plus saisissant aussi. Les animaux, voyant le danger, avisèrent tous, suivant leur nature et leur degré d'intelligence, au moyen d'échapper à la mort. Les ours et les singes montèrent dans les agrès, mesurant la distance qui les séparait de la rive, et jetant de temps à autre sur la frémissante cataracte un regard épouvanté. D'autres animaux couraient en tous sens sur l'embarcation. Un dindon, ayant perdu complétement la tête, se précipita dans l'eau, imitant ainsi le célèbre Gribouille, qui se jeta à l'eau de peur de se mouiller. Quelques animaux semblaient attendre résolûment une mort inévitable. D'autres tremblaient, en faisant retentir l'air de leurs gémissements. Les spectateurs, eux, applaudissaient et riaient à cœur joie. Pendant plus de deux heures, l'embarcation resta ainsi arrêtée ; mais un courant d'eau l'ayant prise par le côté, elle continua sa route sans autre incident jusqu'à l'instant suprême où elle franchit la cataracte.

Tous les animaux, au nombre de plusieurs centaines,

disparurent avec la barque dans l'abîme. Rien ne reparut à l'exception d'un canard qu'on ramassa le jour suivant, sans autre avarie qu'une aile cassée. Ce canard, acheté par Barnum, fut exhibé au musée de New-York comme une curiosité sans pareille.

CHAPITRE X

Nous quittons le Niagara. — Arthur a conçu un projet. — Il en fait l'aveu au colonel. — Nous visitons le Canada. — Les loyaux du Royaume-Uni. — Les mille îles. — Montréal. — Singulière aventure. — Questions naïves d'une jeune canadienne sur la France. — Délicieux parcours de Montréal jusqu'à Québec. — L'aspect de la ville. — L'érable à sucre. — Parallèle entre le haut Canada et le bas Canada. — Les apothicaires, les huissiers, les sergents de ville, les épiciers, les professeurs de danse et les coiffeurs du bas et du haut Canada.

Les grands spectacles de la nature sont monotones et inspirent la tristesse. Le Niagara qui avait produit sur nous une si vive impression à l'arrivée, nous parut sans intérêt au bout de quelques jours. Nous nous habituâmes aux grondements formidables du tonnerre liquide que nous finîmes par trouver moins formidables et simplement incommodes. La dimension même de l'immense cascade se réduisit à nos yeux fatigués de contemplation, tant il est vrai que le grand n'est grand que par rapport au petit, et que, faute de pouvoir comparer le petit au grand, celui-ci se réduit très-promptement à des proportions ordinaires.

Il était donc temps de partir pour nous dérober à l'ennui qui déjà nous enveloppait, et pour conserver des gigantesques cascades le souvenir grandiose qui leur est dû.

Arthur nous proposa d'aller passer quelque temps à Saratoga, le Vichy de l'Amérique, qui, en été reçoit tout ce que les États-Unis renferment de femmes élégantes et de riches gentlemen. La société vaniteuse et

fardée des eaux en général, n'avait pas un grand attrait pour sir James qui, venu en Amérique pour se suicider, voulait, ayant changé d'avis, profiter de son voyage pour visiter les curiosités particulières au Nouveau Monde. L'imitation de l'élégance européenne n'offrait rien qui pût le séduire, ayant si souvent contemplé l'original à Bade, à Hambourg, à Vichy, à Ems, à Biarritz, etc. Il rejeta donc le projet d'aller à Saratoga et pencha pour une excursion au Canada. Il voulut voir cette belle possession française, devenue anglaise par l'impardonnable incurie de Louis XV, qui, n'ayant rien fait pour conserver cette colonie, se consolait de sa perte en disant bêtement : « Après tout, que nous font quelques arpents de neige au-delà des mers ! » En effet cela devait être très-indifférent aux maîtresses de ce galant monarque. Mais, quand on sait que ces *quelques arpents de neige* sont devenus un pays d'une longueur de quatre cents lieues de long sur cent lieues de large peuplé par deux millions d'habitants, un pays dont le sol fertile produit pour une valeur annuelle de plus de cinq cents millions, indépendamment de l'exploitation des forêts et de ses pêcheries, sans rivales, peut-être (1) ; un pays enfin dont l'industrie occupe une flotte océanique du port d'un million de tonneaux, et une flottille intérieure de plus de deux cents mille, on ne peut que déplorer l'aveuglement d'un roi plus fait pour présider les petits soupers que pour gouverner une nation.

Quoi qu'il en soit, plus le colonel manifestait le désir de voir le Canada, plus Arthur se cramponnait à Saratoga dont il vantait les plaisirs variés avec un enthousiasme qui ne lui était pas ordinaire.

(1) Dans les années réunies de 1847 et 1848 il a été pêché dans le seul golfe de Saint-Laurent la valeur de 532,711 barils de maquereaux, sans compter les autres espèces de poissons.

— Arthur, lui dit sir James Clinton, vous avez quelque intérêt particulier à voir en ce moment Saratoga.

— Moi ? répondit Arthur, non... oui... peut-être.

— Je l'avais deviné, dit le colonel. Et quel intérêt avez-vous à nous conduire dans ce pays de la fashion américaine ?

— Puisque vous l'avez deviné, à quoi me servirait de dissimuler? reprit Arthur ; eh bien, oui j'ai intérêt à visiter Saratoga en ce moment ; il y va de ma fortune, peut-être, et dans tous les cas il y va de mon repos.

— Diable, fit sir James, c'est grave.

— Très-grave. Voici : mon ex-associé, que Dieu confonde, avait une bronchite chronique qui le faisait beaucoup souffrir, pas assez toutefois puisqu'elle ne l'a pas tué. Il me faudrait, me disait-il quelquefois, prendre des eaux sulfureuses ; elles me sont ordonnées par les médecins ; malheureusement elles me sont défendues par ma bourse. Ah ! si je parviens un jour à faire un beau petit bénéfice inespéré, j'irai en boire une partie aux sources fameuses du *Congress Water*...

— Eh bien ? dit le colonel.

— Eh bien, ajouta Arthur, vous savez aux dépens de qui mon scélérat d'associé a réalisé le beau petit bénéfice inespéré dont il me parlait, et le *Congress Water* se trouve à Saratoga... D'ailleurs, reprit notre guide d'un air piteux, je vous assure que Saratoga est un endroit charmant, on ne peut mieux habité, et que nous nous y amuserons beaucoup.

Le colonel et moi nous nous mîmes à rire de la naïve persistance de ce pauvre Arthur à rechercher son ex-associé. Que de réflexions n'avait-il pas dû faire avant de s'arrêter au projet d'aller surprendre son voleur en train de guérir ses bronches aux sources du *Congress Water !*

— Soit, dit sir James avec bonté, nous irons à Sa-

ratoga, puisqu'on s'y amuse tant et qu'il est si bien habité ; mais d'abord nous pousserons une pointe rapide à travers le Canada jusqu'à Québec. Cela vous donnera tout le temps nécessaire pour réfléchir au meilleur moyen de vous emparer de votre criminel buveur d'eau.

— En effet, dit Arthur en secouant lentement la tête, il convient toujours de réfléchir mûrement, pour ne rien tenter à la légère.

Le lendemain nous nous mettions en route pour Montréal.

Que de magnificences partout sur cette belle terre du Canada ! Je ne crois pas qu'il y ait un pays au monde plus généreusement doté par la nature sous le rapport des sites pittoresques. Partout l'œil se réjouit à la vue d'une beauté nouvelle, et partout il faut admirer de larges et longues rivières dont beaucoup sont tributaires du grand fleuve Saint-Laurent qui ne le cède en rien, à mon avis, au fameux Mississipi tant vanté par les navigateurs et les simples touristes. Les plus grands vaisseaux de commerce peuvent sans danger naviguer jusqu'à Québec, située à cent cinquante lieues de son embouchure. Quel avenir n'est pas réservé à cette partie de l'Amérique si injustement dédaignée dans les premiers temps de la colonisation ! Déjà le Saint-Laurent est croisé en tous sens, aux époques les plus favorables à la navigation, par des flottilles de navires à voiles et de bateaux à vapeur, qui répandent la fortune et animent le paysage. D'abord nous passons devant les comtés de Pesth, de Wellington et de Waterloo. Je ne pus m'empêcher de remarquer à haute voix devant sir James, que, partout où vivent quelques Anglais, une chose quelconque s'appelle Wellington ou Waterloo. Je sais bien que Waterloo a été une belle partie gagnée par l'Angleterre contre la France sur le

tapis vert de la politique plus encore que sur le champ de la gloire militaire; mais est-ce une raison pour s'en tant vanter? Nous sommes plus modestes, nous autres Français, et nos victoires n'ont pas besoin de si nombreux témoignages pour les attester au monde. Quoi qu'il en soit, c'est à Pesth, à Wellington et à Waterloo que les Allemands, colonisateurs par excellence, ont formé un établissement considérable dont le chef-lieu est la petite ville de Berlin. Pourquoi les Allemands n'ont-ils pas appelé leur chef-lieu Blücher? Un peu plus loin nous vîmes Hamilton, ville commerçante située très-favorablement au fond de la baie de Burlington. Une halte forcée à Torento nous permit de visiter cete ville, propre, engageante, construite, quoique sans monotonie, avec la régularité des grandes villes de l'Union. De Torento où sont établis un certain nombre de Français, nous cheminâmes vers la rive nord du lac Ontario, où nous aperçûmes, comme nichée au fond de la baie du Quinté, la petite cité de Belleville qui fait, je crois, partie du comté de Hastings.

A la vue de cet endroit le colonel ne put se défendre d'un sentiment d'orgueil national. C'est là, en effet, que se réfugièrent les colons de la Nouvelle-Angleterre qui, après le départ de l'armée anglaise, refusèrent de pactiser avec la rébellion victorieuse. Pour ces fidèles de la mère patrie, l'indépendance américaine était un crime, non une gloire, et ils ne voulurent ni directement ni indirectement s'y associer. Leur affection pour l'empire britannique leur fit donner par les Américains, touchés de leurs vertus plus qu'irrités de leur aveuglement, le beau nom de *United empire loyalists;* ce qui signifie les *loyaux du royaume uni.* Les Américains se considéraient-ils comme manquant de loyauté? Non, certes, mais ils voulurent rendre à cette

poignée de fidèles l'hommage qu'on doit accorder à toute conviction sincère.

Nous traversons Kingston, qui passe pour la seconde place forte du Canada aux yeux des hommes compétents, et nous entrons dans une sorte de paradis terrestre, endroit délicieux appelé du nom significatif de *Mille-Iles*.

L'œil est en fête au milieu de ces mille îles.

C'est ici que mon art de prédilection, la peinture, l'emporte incomparablement sur mon art de circonstance, la littérature. Quelle plume pourrait peindre avec des mots l'ensemble et la variété de ces mille îles? On en voit à perte de vue avec des teintes variées à l'infini. Il y en a de grandes, de petites et de moyennes; d'arides et de fleuries; de basses et d'élevées; de rondes, de carrées, de pointues; et par-dessus toutes ces îles, dominant comme la reine d'un monde aquatique inanimé, mais plein de vie, la jolie cité de Brockville, qui plane élégamment sur la berge. Plus loin, dans le comté de Glengary, on pourrait se croire en Écosse, tant on rencontre d'Écossais dans leur costume national. Je ne parlerai que pour mémoire de la petite ville de Cornwall, au pied du rapide appelé le Long-Sud, de cet autre rapide qui a nom les Gallops, car j'ai hâte d'arriver à cette partie du bas Canada, qu'on appelle encore aujourd'hui le Canada français.

Nous admirons d'abord le beau pont en fer suspendu qui traverse hardiment la rivière Outaonais, sur laquelle ne flottent guère que des petits bateaux à vapeur et des trains de madriers. Rien de plus curieux que de voir ces steamboats traverser pour ainsi dire effrontément les obstacles dont cette rivière est hérissée, et parmi lesquels il faut placer en première ligne les rapides appelés le *Carillon*, la *Chaudière*, les *Allumettes* et les *Chats*. Quand les steamboats, qui ont, comme

les hommes les plus téméraires, leurs moments de défaillance, ne se lancent pas à toute vapeur au milieu des rapides qui semblent les engloutir, ils les évitent avec une adresse extrême en passant par des glissoires construites à cet effet. Mais c'est rare, le *go a head* des américains (en avant de la tête) étant au Canada, comme dans l'Union, la loi suprême qui interdit aux marins, aussi bien qu'à toutes les autres classes de la société, la prudence tant vantée en Europe comme la mère de la sûreté. Les Américains aiment le danger pour lui-même, et j'ai vu des Yankees passer sous des échafauds de maisons qu'on bâtissait, pour le seul plaisir de braver les plâtras qui auraient pu s'en détacher. Il y a de l'enfant chez ce peuple si tôt émancipé par les événements, mais il ne faut pas s'en plaindre; leur témérité enfantine, c'est leur génie; eussent-ils fait tout ce qu'ils ont fait, en si peu de temps, sans cette disposition de leur esprit aventureux, sans cette audace souvent irréfléchie et presque toujours heureuse?

Au pied de la chute des Chaudières se dessine, admirablement placée sur une hauteur, la jolie ville de Bytown, moitié française, moitié anglaise. Tous les habitants d'origine française qui habitent Bytown connaissent les deux langues, mais le culte des souvenirs et l'amour invincible qu'ils portent à la France, malgré son ingratitude et malgré les événements politiques, leur font un pieux devoir de parler entre eux la langue nationale. Cet attachement des Canadiens pour la France a quelque chose de triste et de profondément touchant, qui ne peut être parfaitement apprécié que des personnes absentes de la mère patrie.

Enfin nous touchons à l'île de Montréal où se trouve bâtie la ville importante de ce nom. Ici la population est pour ainsi dire tout entière française, et ce n'est pas sans un plaisir mêlé de curiosité que j'ai entendu

les hommes du peuple parler le patois normand du quinzième siècle. Montréal est assurément la plus belle ville du Canada; elle en est aussi la plus riche et la plus commerçante. La campagne y est fort belle, et c'est aux environs de Montréal qu'on cultive cette excellente espèce de pommes nommées de Canada, auxquelles nos plus belles pommes sont incontestablement inférieures comme saveur et comme grosseur. Nous nous installâmes dans un très-bon hôtel, et, après avoir consacré les premiers moments de notre séjour dans cette ville à en visiter les monuments importants et les principales curiosités, nous voulûmes, le colonel et moi, faire une excursion dans la campagne. Nous montâmes dans une carriole, laissant Arthur de plus en plus plongé dans ses réflexions. Il avait, nous dit-il, trouvé cinq moyens de s'emparer de son ex-associé, si, comme il l'espérait, sa bronchite l'avait conduit à Saratoga. Le colonel lui conseilla de chercher un sixième moyen pour plus de sûreté, et nous partîmes.

Dans cette promenade de quelques heures, nous fûmes témoins d'un fait assez original et très-caractéristique. Pour le bien apprécier, il faut que le lecteur sache qu'aux États-Unis et dans le Canada, les étudiants en médecine n'ont pas comme en France la faculté de se procurer des cadavres à volonté pour les études anatomiques. On fait assez peu de cas de la vie des gens un peu partout en Amérique; en revanche on a pour les morts des scrupules exagérés. La dissection est permise, il est vrai; mais, par une étrange contradiction, il est défendu d'utiliser les morts à cet effet. La pénurie de cadavres pour les études médicales a donné naissance à une industrie particulière plus lucrative que gaie, qui consiste à violer les sépultures pour en vendre le contenu aux fils d'Esculape, aussi nombreux dans le Nouveau Monde que dans l'ancien. Les élèves en médecine

et les médecins eux-mêmes s'adressent en toute sécurité à ces honnêtes industriels, dont la première des vertus est la discrétion : — discrets comme la tombe. Ces contrebandiers de la mort sont connus sous le nom très-expressif de *résurrectionnistes*. Suivant l'état de la mortalité, ils se chargent de vous approvisionner, à des conditions raisonnables. Ils traitent aussi à forfait, et fournissent toute l'année à un prix invariable des sujets des deux sexes et de tous les âges. Naturellement pour les résurrectionnistes les bonnes années sont celles où la mortalité a été la plus forte. — Les morts ont donné cet été, disent-ils en se frottant les mains. Très au courant des gens malades, ils suivent avec intérêt les phases de leur maladie, apprennent leur rétablissement avec regret, ou vont avec satisfaction les déterrer après leur mort. Au détail, il y a des cadavres de différents prix, suivant leur *fraîcheur* (c'est le mot dont ils se servent), et aussi suivant la maladie à laquelle le sujet a succombé. Naturellement aussi, s'il y a une petite douceur à faire, soit dans le prix, soit dans la qualité de la marchandise, on la fait de préférence à un client, tandis qu'on tient les prix fermes pour un chaland de circonstance. Il y a de bons et de mauvais clients : des étudiants qui s'éternisent sur un cadavre, tandis que d'autres s'en montrent prodigues, et font ainsi aller le commerce. Avec les premiers on tient les prix fermes; avec les seconds on se montre coulant. Gagner peu sur chaque mort afin d'en vendre beaucoup, telle est la devise de certains résurrectionnistes de l'école de Jean-Baptiste Say. Quand par malheur l'état sanitaire de la population est satisfaisant, les résurrectionnistes s'inquiètent. Les plus prévoyants achètent les morts lorsqu'ils sont encore vivants. En effet on a vu des vauriens, comme il y en a partout, aliéner leur cadavre, et vivre ainsi pendant quelque

temps du produit de leur mort anticipée. Seulement ils ne fixaient pas le jour de la livraison de la marchandise.

Donc nous roulions dans notre carriole lorsque nous aperçûmes deux hommes tomber plutôt que descendre d'une voiture, et se sauver en criant : Miséricorde ! miséricorde ! Sur la banquette du véhicule se trouvait un personnage qui riait à se tordre. Fortement intrigués, le colonel et moi, nous demandâmes des renseignements, et voici ce que nous apprîmes.

Deux résurrectionnistes endurcis dans le crime de la résurrection avaient déterré un cadavre qu'ils devaient livrer à Montréal. Pour ne pas éveiller les soupçons de la police, ils eurent l'infernale idée d'habiller le mort d'un large paletot, et de le faire passer comme un honnête voyageur encore de ce monde. Après avoir fardé ses joues, garni son nez d'une paire de lunettes bleues pour cacher ses yeux éteints et fermés, ils l'attachèrent solidement à la banquette et s'assirent de manière à l'avoir entre eux deux. Au moment où ils traversaient un village, l'un des résurrectionnistes eut soif. Quand un résurrectionniste a soif, tous les résurrectionnistes ont soif en Amérique. En conséquence nos deux industriels descendirent de voiture, et entrèrent dans un *bar room* où ils burent à la santé du mort force *gin* et *brandy coq tails*. Pendant qu'ils buvaient ainsi le plus gaiement du monde, un passant s'approchant du mort resté dans la voiture, qu'il crut des plus vivants, lui tint ce discours amical :

— Vous avez, mon cher monsieur, pour compagnons de voyage, des hommes assez mal appris. Comment ils boivent sans vous ! Ce n'est pas bien. Descendez, je vous prie, et nous trinquerons tous les deux... Eh bien ! vous ne dites pas mot... Vous ne bougez pas... Mais c'est à vous que je parle... Rien !... Ah ! ça seriez-vous mort par hasard !

Et, en disant cela, notre homme s'assura avec stupéfaction que sa supposition n'était que trop fondée. Ayant deviné que le malheureux trépassé était une des recrues de messieurs les résurrectionnistes, il lui vint la pensée de le venger d'importance en faisant à ces derniers une peur dont ils se souviendraient.

Sans perdre de temps, il détacha le cadavre qu'il porta sur ses épaules dans une grange voisine. Puis, après s'être affublé du paletot du mort, et avoir mis ses lunettes, il alla prendre sa place sur la banquette de la voiture.

Quand les résurrectionnistes, légèrement émus par de nombreuses libations, remontèrent en voiture, ils ne s'aperçurent d'aucun changement.

Ils fouettèrent le cheval, et le véhicule roula.

Au bout de quelques minutes l'un des résurectionnistes, s'étant approché du mort, le trouva chaud. Cette chaleur l'étonna de la part d'un honnête trépassé.

— C'est singulier, dit-il à son complice, je ne sais si j'ai la berlue, mais, sur la part de paradis qui me revient un jour, si Dieu est juste, on dirait que le bonhomme est chaud.

— Comment chaud ?

— Comme on est chaud.

— Chaud par lui-même ?

— Chaud par lui-même.

— Allons donc, vous voulez rire.

— Je ne ris pas. Au surplus touchez-le vous-même.

Comme l'incrédule résurrectionniste allait s'assurer du fait, une troisième voix, une voix sépulcrale, discordante, horrible se fit entendre et glaça d'épouvante les marchands de cadavres.

— Oui, je suis chaud, dit le mort, mais qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à cela !... Je voudrais bien

vous y voir à ma place... Depuis quarante-huit heures que je rôtis en enfer.

C'est à ce moment que, pris d'une frayeur sans pareille, les résurrectionnistes se laissèrent choir sur la grande route en prenant la fuite et en criant : Miséricorde ! miséricorde !

L'homme que nous avions vu rire de si bon cœur rebroussa chemin, et, satisfait de la bonne farce qu'il avait jouée aux résurrectionnistes, il alla s'occuper de faire réintégrer le mort dans son domicile éternel.

Cette aventure, qui divertit singulièrement le colonel, lui remit en mémoire sa *construction* du Père-Lachaise.

— Voilà, dit-il, un immeuble qui ne me rapporte aucun intérêt. C'est de l'argent qui dort. On a raison de le dire, c'est toujours une folie de faire bâtir ; qui profitera de ma propriété ?

Nous continuâmes notre promenade.

En traversant je ne sais quel petit bourg, nous vîmes des paysannes canadiennes qui brodaient avec des perles différents objets en écorce d'arbre. Les habitants de ce bourg, descendants des compagnons de Cartier, ont conservé pur le type de nos paysans normands, et parlent le patois de cette ancienne province au quinzième siècle. Ne connaissant de la France que ce qui leur a été appris par tradition, ils commettent les anachronismes les plus singuliers et font parfois les questions les plus bizarres et les plus irréfléchies.

— Monsieur, me demande avec beaucoup d'intérêt une de ces jeunes brodeuses, est-ce toujours Louis XIV qui règne en France ?

— Non, ma chère enfant, Louis XIV est mort.

— Comment ! il est mort ! Quel dommage, un si grand roi !

— Hélas ! les grands rois meurent comme les petits, et ceux-ci comme tout le monde.

— Et madame de Maintenon ?

— Morte aussi.

— Morte aussi !.. On dit qu'elle s'est mariée secrètement avec Louis XIV, est-ce vrai ?

— C'est vrai, et ce mariage n'est plus un secret pour personne.

— Mon grand-père nous parlait beaucoup de madame de Maintenon. Mon aïeul l'avait vue une fois, il paraît qu'elle a beaucoup fait pour la religion et qu'elle était bien bonne.

— Elle a fait massacrer plus de trente mille protestants.

— C'est beaucoup.

— C'est assez.

— Etait-elle jolie?

— Très-jolie.

— Oh ! que j'aurais voulu voir Louis XIV et madame de Maintenon !

En revenant à Montréal, nous trouvâmes Arthur de plus en plus plongé dans ses réflexions. Il avait trouvé, suivant le conseil que lui en avait donné le colonel, un sixième moyen de s'emparer de son ex-associé, dans le cas où il le verrait au *Congress Water*.

Après quarante huit heures passées à Montréal, où nous pûmes apprécier le caractère hospitalier et franc des Canadiens, restés français par le cœur et par l'esprit, nous prîmes la route de Québec.

On ne saurait tout voir sur son passage. C'est ainsi que nous passons, sans les visiter, les comtés de Verchères, de Chambly, de Berthier, de l'Assomption, de Joliet et de Montcalm. Nous côtoyons les bords riants du Richelieu et, partout sur notre parcours, des noms français rappellent l'origine de notre colonie, en mêlant les regrets au plaisir que j'éprouve. Ce sont, par exemple,

le comté de Saint-Jean, de Napierville, de Sainte-Hyacinthe, de Banville, d'Iberville, etc., etc.

A la rivière Richelieu succède la rivière Saint-Maurice dont le parcours a plus de trois cents milles et qui sert, comme dirait Pascal, de route mouvante, au transport des bois de toutes sortes qu'on trouve en grande quantité dans les forêts avoisinantes.

Nous avançons toujours et toujours des noms français viennent attester l'importance autrefois si étrangement méconnue du Canada, et les efforts héroïques, de nos colons pour s'y maintenir. Aux comtés que nous avons cités il faut ajouter le comté de Lotbinière, celui de Mésantie, celui de Montmorency, celui de Sagnenay, celui de Tadaussac, celui de Beauce, celui de Bellechasse, celui de Montgomery et tant d'autres encore que nous passons sous silence pour abréger.

Il est un endroit vers le milieu du fleuve Saint-Laurent où nous apercevons une suite d'îles d'un aspect ravissant et qui rappelle les *mille-îles*. J'inscris sur mon carnet comme méritant une mention particulière les îles aux *Cendres*, les îles aux *Oies*, les îles aux *Grues*, l'île *Madame*, la *Grosse-Ile* et l'île d'*Orléans-la-Belle* longue de sept lieues.

Enfin nous découvrons Québec.

La capitale du Canada est admirablement placée au fond d'une rade pouvant abriter plusieurs milliers de navires du plus fort tonnage. Nous contemplons tout d'abord ses quais jetés à cinquante pieds dans l'eau et sa citadelle que le colonel nous dit être une des premières du monde. Québec, dont Champlain a posé les premières fondations, est construit partie à niveau de l'eau et partie sur le promontoire appelé cap Diamant. Rien ne manque à cette capitale pour séduire le regard et l'esprit du touriste. Entourée d'un côté par les eaux du fleuve, de l'autre côté par la jolie rivière Saint-

Charles, la ville ressort comme une fantaisie de poëte au milieu des sites les plus pittoresques, les plus enchanteurs peut-être, de toute l'Amérique.

C'est à Québec que je goûtai pour la première fois du sucre d'érable qui me parut aussi doux que le sucre de canne, et relevé par un parfum naturel de vanille qui ne gâte aucun mélange et lui donne, au contraire, la préférence, dans tout le Canada, sur le sucre ordinaire. L'érable à sucre, qui sera peut-être un jour le plus riche produit de l'agriculture canadienne, était connu des Indiens avant la découverte du Canada par Jacques Cartier. Cet arbre doublement précieux par son bois plus dur que le chêne, et par la séve qui se coagule et durcit en pierre de sucre après avoir bouilli pendant quelques heures, figure avec le castor dans les armes nationales du Canada. Le jour de la Saint-Jean, qui est la grande fête populaire dans toute notre ancienne colonie, les habitants ont la coutume de garnir les boutonnières de leurs habits de feuilles d'érable à sucre.

Quant à la manière dont on fait la récolte du sucre dans les plantations d'érable, elle est des plus simples, des moins coûteuses, et rappelle la vendange de la résine dans nos landes françaises. On fait à l'arbre, à environ un demi-mètre du sol, une incision de quelques centimètres de circonférence, par où s'échappe en abondance le liquide que reçoit un récipient. Ce liquide est porté dans des chaudières suspendues sur un feu de bois très-vif. Dès que le jus de l'érable entre en ébullition, on le voit s'épaissir, et devenir jaune de blanc qu'il était d'abord. Quand on juge que le sirop a acquis le degré de cuisson nécessaire, on le distribue dans des formes de bois d'orme que les paysans préfèrent de beaucoup aux formes en poterie. C'est toute l'opération qui, on le voit, n'est ni difficile, ni

longue, ni coûteuse. La quantité de sucre d'érable vendue sur les marchés canadiens a été, en 1851, de dix millions de livres. Ce chiffre est susceptible d'une grande augmentation, et l'Amérique, qui a reçu la canne à sucre des Européens qui eux la tenaient des Arabes, lesquels la tenaient peut-être des Indiens, payera probablement un jour sa dette à l'Europe, en lui renvoyant un saccharifère aussi riche que la canne dont les Antilles se sont enrichies avec le Brésil et plusieurs autres contrées des pays chauds du Nouveau Monde.

Nous descendons à Québec, dans un hôtel confortable et, comme tout voyageur avide d'émotions nouvelles, notre premier soin est d'aller visiter la ville. Elle n'est pas grande et sa population ne dépasse guère quarante-cinq mille habitants. Mais partout règnent le mouvement et l'intelligence des affaires. Pour en donner une idée, il suffira de citer quelques chiffres. Québec, en 1853, a vu son exportation par eau, s'élever à une valeur de 32 millions de francs, à l'aide d'une flotte de commerce d'une jauge de 100,000 tonneaux. L'activité intellectuelle n'est pas moindre que l'activité manuelle au Canada qui compte environ cent publications périodiques dont le plus grand nombre sont des journaux politiques. Si le bas Canada, le Canada anglais, est mieux fourni que le Canada français en écoles élémentaires, en revanche celui-ci lui est supérieur pour le haut enseignement. Une grande université est établie dans le Canada français qui jouit en outre de dix colléges, d'une centaine d'académies libres, de couvents enseignants et d'écoles de frères, sans compter quelque chose comme trois mille écoles du premier degré. Plus de cent mille élèves sont instruits dans ces différentes institutions ; aussi rien n'est-il plus rare qu'un Canadien ne sachant pas lire. Quand donc, sous

ce rapport, la France sera-t-elle aussi avancée que notre ancienne colonie ! Au reste, sous le rapport des institutions civiles et politiques, le Canada n'a rien à envier à aucun peuple. S'il est soumis en droit à l'Angleterre, en fait il s'appartient et se gouverne à sa guise, et le parlement anglais laisse au parlement colonial la plus grande liberté possible. La constitution canadienne est la même que celle de l'Angleterre ; mêmes usages, mêmes coutumes, mêmes prérogatives, mêmes libertés pour le peuple et mêmes pouvoirs. Il y a pourtant dans l'administration du haut et du bas Canada quelques différences notables. Par exemple, dans le bas Canada, qui est resté français et français du temps de Louis XIV, la dîme en faveur du clergé catholique est encore en usage. Cette dîme, fixée en vertu d'une loi spéciale, n'est observée que par les catholiques. Elle est sans effet sur toutes les autres communions.

J'ai trouvé un document assez original dans un petit livre publié sur le Canada par M. Taché, et dont je me suis procuré un exemplaire à Québec. Ce document apprend qu'il y a cent huit apothicaires dans le haut Canada et qu'il ne s'en trouve que vingt-six dans le Canada français ; or je constate, pour cette dernière partie du Canada, une population de neuf cent mille âmes, population qui n'est guère inférieure à celle du haut Canada que d'environ cinquante mille habitants. Que faut-il conclure de ce rapprochement d'apothicaires? de deux choses l'une : ou qu'on jouit d'une meilleure santé dans le Canada français, ou qu'on s'y drogue moins. Maintenant s'y porte-t-on mieux parce qu'on s'y drogue moins, ou s'y drogue-t-on moins parce qu'on s'y porte mieux? *That is the question.* Ce même document me révèle que l'esprit du Normand ne s'est point modifié à l'étranger, et que la chicane est autant en honneur parmi les descendants de la rusée Normandie

qu'en Normandie même. Trois cent quatre-vingt-dix constables, huissiers et sergents de ville ne sont point trop pour maintenir en paix le Canada français, tandis que cent quatre-vingt-cinq de ces honorables fonctionnaires suffisent pour rendre les mêmes services dans le Canada anglais. Il faut au bas Canada cinq cent vingt épiciers; quatre cent soixante-quinze suffisent dans le haut Canada. L'anglais, brocanteur par excellence n'a pas trop de trente-deux banquiers; avec onze le français Canadien se trouve satisfait. Nos voisins d'outre Manche, qui nous accusent parfois d'être une nation de danseurs et de coiffeurs se nourrissant presque exclusivement de grenouilles, seraient bien attrapés s'ils savaient que le Canada anglais compte six professeurs de danse de plus que le Canada français, et que le nombre des coiffeurs ne s'élève dans notre ancienne colonie qu'à trente, tandis que la colonie anglaise se fait friser par quatre-vingt-quatorze artistes du même genre. Mais allez donc persuader à certains fils d'Albion que nous ne passons pas le temps à dévorer des grenouilles, quand nous ne sommes pas occupés à mettre nos cheveux en papillotes! Autant vaudrait tenter de faire croire à certains Français que les Anglais ne mangent pas la viande crue, et que leur délassement le plus exquis ne consiste pas à se crever mutuellement la poitrine à coups de poing.

J'aurais volontiers passé quelques semaines à Québec, mais Arthur ne le voulut pas. Il se montra si inquiet de son ex-associé et fit tomber tant de fois la conversation sur les charmes de Saratoga dans ce moment de l'année, que par bienveillance le colonel donna l'ordre du départ. Cette fois nous ne nous amusâmes pas en route, et nous franchîmes à toute vapeur la longue distance qui sépare la capitale du Canada de la cité par excellence de la fashion américaine.

CHAPITRE XI

Saratoga. — L'encombrement des hôtels. — Menacés de coucher à la belle étoile. — Un tour pendable. — Arthur s'évanouit à demi. — Les plaisirs de Saratoga. — Nous allons visiter un campement d'Indiens. — Privilége dont ils jouissent. — Les Iroquois. — Un trait d'abnégation maternelle. — Une action chevaleresque. — Mort d'un missionnaire. — Nous retournons à New-York. — La chambre de la mariée à l'hôtel Saint-Nicolas.

Au moment où nous arrivâmes à Saratoga, c'était le fort de la saison, et la ville contenait quatre fois plus de personnes qu'elle n'en pouvait raisonnablement loger.

Ce n'était pas une ville, c'était un camp de beaux et de belles venus là pour obéir aux lois inflexibles du bon ton.

On a vu des gandins, attirés par les enchantements de Saratoga, demander l'hospitalité dans des baraques de saltimbanques après avoir vainement essayé de se loger dans le corridor des hôtels depuis longtemps encombrés de voyageurs. D'autres n'ont pas craint de partager le modeste matelas d'un domestique nègre. Quelques-uns se sont vaillamment fait construire une baraque pour aller, à l'abri des intempéries, demander au sommeil la réparation de leurs forces épuisées par le bal, les courses de chevaux et les promenades de toutes sortes. Partout c'est un pêle-mêle inextricable d'élégants et d'élégantes dont un assez grand nombre est menacé de

coucher à la belle étoile, — quand la nuit est sereine.

Nous ordonnâmes au cocher de nous conduire dans le principal hôtel de l'endroit : *United States hotel* :

— Est-ce que ces messieurs désirent s'y loger ? nous demanda le cocher.

— Sans doute, répondit le colonel.

— Il y a plus de quinze jours, reprit le cocher, que personne ne se loge plus nulle part à Saratoga. Avant-hier j'ai loué ma voiture à un couple de jeunes mariés qui s'y sont installés pour quarante-huit heures, faute d'un logement plus confortable.

Le colonel regarda Arthur d'un œil interrogatif et inquiet.

— Bah ! dit Arthur, ce couple était sans expérience, et je me fais fort, moi, de trouver à nous loger. Si les hôtels sont remplis, nous demanderons un asile chez un quincaillier de mes amis.

— Est-ce qu'il nous fera coucher sur des clous ? demanda sir James.

Arthur nous tranquillisa d'un geste et nous partîmes pour *United States hotel*, n'acceptant que comme un pis-aller l'hospitalité du quincaillier, hospitalité d'ailleurs très-problématique.

L'hôtel où nous tentions de nous caser, peut en temps ordinaire accommoder mille personnes. Il en abritait tant bien que mal quatre mille en ce moment.

— Avez-vous une chambre pour nous trois ? demanda Arthur au premier domestique qu'il rencontra dans le couloir de l'hôtel.

— Vous voulez rire ? répondit ce dernier en faisant mine de s'éloigner.

— Nous nous logerons dans la cave.

— La cave est prise.

— Dans un des couloirs?

— Les couloirs regorgent de monde.

— Sur le péristyle?

— Le péristyle est encombré de dames.

— Dans la cuisine?

— Nous y couchons tous.

— Avec vous?

— C'est délicat, dit le domestique (un affreux mauricaud), et il convient d'en faire d'abord la proposition au directeur de l'établissement.

— Non, non, dit le colonel en faisant la grimace, c'est inutile; allons chez le quincaillier.

Nous allâmes chez le quincaillier qui se confondit en regrets.

— J'avais trois matelas, nous dit-il, je les ai vendus il y a huit jours à une riche famille de Charleston qui vient en jouir sur le comptoir de ma boutique. Il ne nous reste plus qu'une paillasse pour ma femme et pour moi.

— Ah! fit Arthur en soupirant profondément, j'aurais dû réfléchir à cela. Aujourd'hui c'est trop tard et, si la Providence ne nous vient pas directement en aide, nous coucherons je ne sais où.

— C'est-à-dire que nous ne coucherons nulle part, répliqua le colonel.

— Hélas! exclama notre guide, je le crains bien, à cette heure.

— Au moins, répliqua le colonel, nous trouverons bien une place à la table de l'*United States hotel*, qui nous nourrira, s'il ne peut nous coucher.

— Ce n'est pas sûr, dit Arthur, qui savait que l'heure du repas amène régulièrement des scènes tumultueuses dans l'immense salle à manger de cet immense hôtel où, journellement, trois et quatre dîners sont successivement servis pour six à huits cents per-

sonnes, sans préjudice des déjeuners, des lunchs et des soupers.

Nous partîmes à la conquête d'un dîner, Arthur un peu confus de nous avoir vanté Saratoga comme un lieu de délices, le colonel et moi bien décidés à nous procurer la nourriture par tous les moyens de droit ou de force en notre pouvoir.

En pénétrant dans l'intérieur de l'hôtel, nous trouvâmes toutes les chaises de la salle à manger gardées par l'armée de domestiques nègres qui règne en souveraine despote sur les voyageurs qu'elle exploite abominablement. D'après ces mauricauds, tous les siéges étaient retenus pour des dames. Le colonel fixa sur une de ces sentinelles trop vigilantes un regard courroucé qui n'eut d'autre effet que de faire rire le nègre d'un de ces rires bêtes et agaçants dont ils ont le secret.

— Si je le tuais d'un coup de poing ! me dit très-sérieusement le colonel !

— Donnez-lui plutôt un dollar.

Sir James suivit mon conseil et nous eûmes trois chaises.

Comme nous finissions de dîner, ce même nègre s'approcha d'Arthur pour lui faire une communication importante.

— Monsieur, lui dit-il, un voyageur qui occupe depuis près d'un mois une des meilleures chambres de l'hôtel, offre de vous la céder moyennant une légère indemnité de cent dollars. Vous y seriez tous les trois à merveille. Ce monsieur sait votre embarras, il vous a vu, et votre personne lui ayant plu, il consentirait à quitter la ville ce soir même, pour vous céder sa place; ce que, dans les circonstances actuelles, vous pouvez considérer comme une galanterie véritable de sa part.

Arthur, très-flatté d'avoir inspiré une semblable

sympathie à une personne qui n'avait fait que l'apercevoir, fit part de cette proposition au colonel qui s'empressa de l'accepter.

— Mais au moins, dit Arthur, que je voie ce galant étranger pour lui serrer la main et le remercier.

— C'est inutile, répondit le nègre, ce que ce gentleman fait, il le fait avec plaisir, et il n'exige de vous aucune reconnaissance.

Le colonel compta les cent dollars au domestique qui revint quelques minutes après en nous annonçant que le monsieur étant parti, nous pouvions entrer en possession de la chambre.

— Vous a-t-il, demanda Arthur au domestique, donné un bon pourboire.

— C'est un homme aussi généreux que délicat, répondit le nègre.

— J'en étais sûr, fit Arthur.

— Il a ouvert un large coffre tout rempli de belles montres, de chaînes et de breloques, et il m'a donné cette gourmette en argent qui vaut bien dix dollars.

Arthur prit la gourmette, l'examina et faillit tomber en faiblesse, la face sur le plat de crème qu'il était en train de manger.

— Ah ! le misérable, soupira-t-il... c'était lui !

— Qui, lui ? demanda le colonel.

— Lui-même, reprit Arthur, qui, après m'avoir volé toutes mes montres, se sauve en m'emportant... c'est-à-dire en vous emportant cent dollars.

La figure du pauvre Arthur était si piteuse, et la surprise du nègre qui ne comprenait rien à cette scène si originale et si burlesque, que le colonel et moi nous partîmes spontanément d'un éclat de rire. Arthur voulut courir après le fugitif ; malheureusement personne ne put le renseigner sur la route qu'il avait prise, et les chemins de fer vont vite aux États-Unis. Le colonel

chercha à calmer notre guide infortuné qui le lendemain apprit que les eaux sulfureuses du *Congress-Water* avaient fait merveille sur son ex-associé, lequel partait de Saratoga entièrement débarrassé de sa bronchite.

— Ah ! fit Arthur, tant de bonheur allié à tant de perfidie, ne saurait durer longtemps encore et la justice sera d'autant plus éclatante qu'elle se sera fait attendre plus longtemps.

— Certainement, dit le colonel d'un air narquois. Réfléchissez seulement, réfléchissez encore, réfléchissez toujours, et si vous ne parvenez pas, malgré tant de réflexions, à vous emparer de votre voleur, c'est qu'il n'y a pas de justice ici-bas, et que la réflexion n'est qu'un vain mot.

— Oui, dit Arthur naïvement, je vais réfléchir.

A partir de ce moment nous fûmes bien plutôt le guide d'Arthur que celui-ci ne fut le nôtre. Il était tellement absorbé dans ses réflexions, que les trois quarts du temps nous le laissions à ses méditations, et allions tous les deux seuls, le colonel et moi, à la découverte de ce qu'il y avait d'intéressant dans le pays.

Arthur n'avait rien exagéré des enchantements de Saratoga. Autant par les plaisirs de la société que par les beautés pittoresques de la nature, cette station est véritablement ravissante. Dans l'hôtel, trois orchestres faisaient entendre toute la journée des morceaux de musique dans tous les genres. Sur le péristyle un orchestre exécutait des fragments de symphonies et des fantaisies sur des airs d'opéras ; un autre orchestre jouait dans le salon, pendant que le troisième faisait entendre dans le jardin force valses, polkas, quadrilles et mazurkas. C'est au son des instruments que se débitent le soir, dans les mystérieuses allées

du jardin, les tendres propos. Amour des lèvres le plus souvent, dans lequel le cœur n'entre pour rien, passe-temps dangereux, *flirtation* pour tout dire en un mot, que l'occasion seule fait naître, que l'endroit semble justifier, et que la brise emporte avec les mille bruits futiles qu'engendrent ces lieux où il ne manque rien de ce qui peut séduire les gens riches, amollis et blasés par les plaisirs. Les bals, le jeu et les intrigues du monde étant très-peu dans les goûts de sir James, nous faisions de fréquentes excursions aux environs de Saratoga. Nous passâmes une journée délicieuse à contempler les sites pittoresques et célèbres dans l'histoire américaine du lac George. Une autre fois nous allâmes visiter un campement de sauvages, de véritables sauvages et non point des Canadiens déguisés, ceux-là. Ce campement se composait de plusieurs huttes autour desquelles se tenaient quelques vieilles Indiennes qui, au moment où nous les vîmes, faisaient cuire le dîner. Peu après se montrèrent des Indiens, portant fièrement un costume moitié sauvage, moitié européen, d'un aspect curieux et grotesque. C'étaient les élégants de la bande. Beaucoup, en effet, se contentaient pour tout vêtement d'une couverture de laine dans laquelle ils s'enveloppaient entièrement, malgré la chaleur qui était excessive. Presque tous ces hommes primitifs étaient forts, bien faits et doués d'un noble et beau visage. Tous, sans exception avaient les jambes très-arquées, signe caractéristique de leur race. Le colonel et moi nous voulûmes entrer en conversation avec eux, mais ils ne daignèrent point nous répondre, et l'expression de leur visage exprimait la plus complète indifférence. Cette indifférence et ce dédain, les Indiens les portent dans tous leurs rapports avec les *visages pâles*, dont ils ont du reste tant de motifs de suspecter la bonne foi et tous les sentiments d'honneur.

Ainsi les Américains accordent aux Indiens de toutes les tribus, le passage gratuit sur toutes les voies ferrées et les bateaux à vapeur, voulant offrir cette faible compensation à une race d'hommes qu'ils ont trahis, spoliés et décimés horriblement par la guerre et les émigrations lointaines et forcées. Les Indiens, en très-petit nombre d'ailleurs, qui voyagent dans l'intérieur des États-Unis, profitent de la facilité qui leur est offerte, mais ils ne remercient jamais. Ils montent à bord sans souffler mot, débarquent de même, et restent pendant tout le trajet, silencieux et immobiles dans un coin. Doués d'un remarquable esprit d'observation, ils joignent à une grande énergie qui les rend parfois très-cruels, une générosité toute chevaleresque et une hospitalité sans bornes. Quelques peuplades pourtant sont douces et pourraient être données en exemple aux Européens pour la dignité, la loyauté, le respect de la famille.

Lorsque les Français remontèrent le Saint-Laurent, ils trouvèrent sur la rive droite de ce fleuve les Iroquois constitués en république. D'après MM. Cobden, Schoolcraft, Chateaubriand et Grégoire Jeanne, les vieillards ou sachems avaient autorité sur leurs nations respectives, mais c'était une simple autorité d'opinion. La violence et la force brutale étaient inconnues dans cette république soi-disant sauvage. La honte et le mépris étaient la seule punition du criminel; les seules récompenses consistaient dans le respect de tous et la gloire d'avoir bien fait. La vieillesse était chez les Iroquois aussi vénérée qu'à Sparte; la chasteté était considérée comme une vertu, et la polygamie, sinon prohibée, du moins déconsidérée.

C'était là toute la police, toute la politique des Iroquois, et ils s'en trouvaient fort bien. Sans les guerres cruelles et exterminatrices qu'ils étaient obligés de soutenir, qui peut dire que ce peuple de sauvages n'eût

pas grandi et qu'il ne se fût pas élevé au premier rang des peuples civilisés? Les Iroquois, braves, sobres et infatigables, avaient si bien la conscience de leur supériorité, qu'ils se donnèrent le titre d'*oryne howve*, c'est-à-dire de plus grands que les autres.

J'ai parlé de l'énergie et de la générosité des Indiens en général, en voici un exemple.

Un jour un jeune Chactas tue un vieillard. La tribu s'assemble et condamne à mort l'assassin. Après que la sentence est prononcée, une femme fend la foule et demande à parler aux juges. On l'écoute : Je suis, dit-elle, la mère du coupable, et je viens demander la faveur de mourir à sa place. Tom est jeune et je suis vieille, il a des enfants et une femme et je n'ai que lui. En outre, il a tué un vieillard qui n'avait plus que peu de jours à vivre, et ce serait une honte pour vous de vouloir prendre *une neuve chemise pour une vieille*. Les juges acceptèrent l'offre de la mère qui, sans perdre de temps, alla au village voisin dans la cabane d'un colon.

— Faites-moi, lui dit-elle, un cercueil.

— Pour qui? demanda le colon.

— Pour moi-même, répondit l'Indienne.

Le colon confectionna le coffre funèbre et le remit à cette femme magnanime qui le porta sur son dos, et fut mise à mort deux heures après.

Ce trait caractéristique a pour pendant un trait de générosité chevaleresque auquel les dames de Washington ont donné un relief qui l'a rendu célèbre dans tout le Nouveau Monde.

Le fils d'un chef de Pawnies, jeune et aussi brave que beau, sauva par une action hardie et généreuse, une jeune femme de la nation des Padoncas, faite prisonnière et condamnée comme telle à être brûlée vive. Dans ce temps-là, les Pawnies étaient aussi odieusement féroces que le sont à cette heure dans notre

monde soi-disant civilisé, les Russes envers les Polonais. On avait attaché la prisonnière à un arbre autour duquel de la paille était entassée avec de menu bois. On allait y mettre le feu, absolument comme font les soldats russes à l'égard des Polonais, lorsque le fils du chef des Pawnies se précipita au galop de son cheval sur la malheureuse femme tremblante de terreur, la prit en croupe, et partit dans la plaine, au milieu de la stupéfaction générale des Indiens accourus pour être témoins de l'auto-dafé de la prisonnière. Quelques jours après la jeune femme était rendue à sa famille, et le guerrier rentrait dans sa tribu. Sa popularité était telle, et sa réputation de bravoure si bien établie, que personne n'osa lui demander compte de sa conduite. Ce trait de générosité et d'humanité ne put s'expliquer aux Pawnies, que comme une inspiration du Grand-Esprit. Aussi à dater de ce jour cessèrent-ils complétement les sacrifices humains, et ne brûlèrent-ils plus leurs prisonniers de guerre.

En apprenant la belle conduite du généreux Pawnie, quelques dames et demoiselles de la société de Washington, se cotisèrent pour lui envoyer un gage de leur sympathie et de leur admiration. Ce présent était accompagné de la lettre suivante :

« Frère, acceptez ce souvenir de notre estime, gar-
« dez-le toujours en mémoire de nous, et quand vous
« aurez encore le pouvoir de sauver une pauvre femme
« de la mort et des tortures, pensez à ce souvenir et à
« nous, et volez à son secours et à sa liberté. »

Le guerrier accepta le présent des dames de Washington, et répondit à leur lettre par la lettre suivante traduite littéralement :

« Sœurs, ce cadeau me donnera plus de courage que
« je n'en ai jamais eu, et j'écouterai les blancs plus
« que je ne l'ai fait.

« Je suis content que mes sœurs aient appris la « bonne action que j'ai faite. Mes sœurs pensent que « j'ai agi par ignorance, mais maintenant je sais ce « que je fais.

« En effet, j'ai agi par ignorance, sans savoir que « c'était une bonne action, mais ce cadeau et cette « lettre m'apprennent que j'ai bien agi. »

Ceci prouve que si les femmes voulaient se mêler d'instruire et de civiliser les Indiens, elles y réussiraient infiniment mieux que MM. les Yankees. On a fort mal compris jusqu'à présent le caractère de cette race qui périra tout entière jusqu'au dernier homme plutôt que de se soumettre au joug despotique et insolent des Américains. Sans doute les Indiens se sont bien souvent montrés cruels envers les blancs; mais il ne faut pas oublier qu'ils agissent par représailles, et que l'amour de la vengeance est chez eux une vertu. « Ils ne croient pas être méchants et croient être justes dans leurs vengeances; ce sont à leurs yeux des représailles ou, pour mieux dire, des réparations que leur honneur les oblige de se faire. Les blancs leur ont fait et leur font tant de tort qu'avec l'idée que les Indiens ont de l'honneur, du droit et de la justice, il n'est pas étonnant de les voir user à l'égard des blancs des mêmes traitements dont ceux-ci ont usé envers les Indiens. » Ces paroles sont de l'homme qui a le mieux étudié les peuplades sauvages de l'Amérique, et dont le magnifique ouvrage sur les grands déserts du Nouveau Monde, a le plus contribué à faire connaître cette race de malheureux Indiens. Il les a rendus sympathiques à tous et peut-être lui devront-ils quelque amélioration dans leur position, si la convoitise poussée jusqu'au vertige laisse une place au sentiment de justice dans le cœur des possesseurs du nouveau continent. Je veux parler de M. l'abbé Domenech, missionnaire

apostolique qui, plus que personne, a dû souffrir de voir des chrétiens mettre si mal d'accord leurs actions avec les préceptes de l'Évangile. Débarqués dans le Nouveau Monde l'épée d'une main et la croix de l'autre, ils se sont également servis de la croix et de l'épée pour frapper des hommes inoffensifs, les asservir et confisquer tous leurs biens à leur profit. Les hommes ne sont-ils donc pas tous fils de Dieu, et le vol, l'hypocrisie et l'assassinat, ne sont-ils condamnables que sous une certaine latitude !... O chrétiens dégénérés, combien vous êtes plus loin de Dieu en agissant comme vous le faites trop souvent en son nom, que cet ignorant Indien qui ne le connaît pas lui, mais qui sauve la vie de son semblable, et fait le bien instinctivement pour le seul plaisir de le faire et sans même savoir qu'il le fait !

Il appartenait aux missionnaires qui se sont voués à la propagation de la foi catholique en initiant en même temps les sauvages aux bienfaits de la civilisation, de relever le christianisme souillé par tant de crimes en Amérique. Que de fois les missionnaires ont payé de leur vie leur utile et sainte entreprise !

Aussi bien et puisque le voyage que j'ai entrepris d'écrire est un voyage anecdotique, raconterai-je le fait suivant qui emprunte une sorte de sombre comique au plus lamentable des événements.

Un missionnaire espagnol, le P. Antonio Galvez, était allé dans une des îles de l'archipel austral, pour prêcher le christianisme à des hommes bien peu faits pour le comprendre.

En effet, ces sauvages, si opposés aux Iroquois, et dont le cœur semble fermé à tout sentiment d'humanité, ont des coutumes féroces qui les rendront pour longtemps encore impropres à recevoir les bienfaits de l'Évangile. On en pourra juger par ce seul fait, que chez eux

ce sont les vieillards qui, aux dépens de leur vie, essayent le poison dont les habitants de ces contrées enduisent leurs flèches.

Voici comment ils procèdent à cette opération :

On met dans une marmite un lot de serpents choisis parmi les plus venimeux, un lot de crapauds de la grande espèce, un lot de scorpions, un lot de bêtes à mille pattes et un lot d'énormes araignées dont la piqûre est presque toujours mortelle; le tout mélangé agréablement à des plantes malfaisantes et à certains minéraux pulvérisés.

Puis on fait bouillir en couvrant hermétiquement la marmite, afin qu'il ne s'échappe de ce pot-au-feu de l'enfer aucune de ses précieuses exhalaisons.

Quand le tout a bouilli un certain nombre d'heures, on fait venir le vieillard le plus vénérable de la contrée, lequel doit décider si le bouillon est à point.

Le vieillard s'avance vers la marmite et la découvre, en ayant soin de placer sa tête de manière à en respirer les vapeurs. Si le vieillard ne tombe pas roide mort, c'est que la marmite n'a pas suffisamment bouilli, et on la laisse encore sur le feu. Si au contraire il fait un demi-tour sur lui-même et tombe à la renverse pour ne plus se relever, c'est que le poison est efficace, et alors un long cri de joie s'échappe de toutes les poitrines.

Jusqu'à présent, ces peuplades n'ont pas eu d'autre institution de retraite pour les vieillards.

Les vieillards sont traités différemment chez d'autres peuplades voisines, où les fusils ont remplacé l'arc et les flèches. Les vieillards, hommes et femmes, sont hissés à des arbres minces et longs. Arrivés aux branches les plus élevées, on lâche brusquement les victimes de leur âge, qui s'accrochent comme elles peuvent des pieds et des mains. Alors des voix se font

entendre pour chanter un hymne en faveur de la force et de la jeunesse. Les pauvres vieux écoutent ce chant de triomphe, qui sera peut-être leur *De profundis*. Le dernier verset de l'hymne terminé, de robustes gaillards arrivent, qui secouent vigoureusement les arbres chargés d'invalides, comme on fait des arbres dont on veut abattre les fruits mûrs. Les vieillards trop débiles tombent, et des sacrificateurs armés de massues les assomment respectueusement. Ceux qui, plus robustes, tiennent bon, sont renvoyés à l'épreuve de l'année suivante, c'est-à-dire à un jour fixé qu'on appelle *jour de la délivrance* ou *jour des ans*.

N'est-ce pas le cas de dire avec Jean-Jacques Rousseau que l'homme est naturellement bon, et que la civilisation seule a pu corrompre son cœur généreux et sensible ?

Mais revenons au P. Antonio Galvez.

Ce révérend père avait été déposé dans cette île par d'autres missionnaires de la même nation qui, de leur côté, allèrent plus loin dans les mêmes parages enseigner la vraie religion.

Au bout d'un an, les propagateurs de la foi revinrent pour reprendre le P. Antonio Galvez, et continuer avec lui leurs courageuses et saintes pérégrinations.

— Nous venons, dit un des missionnaires en s'adressant à un insulaire, chercher le P. Antonio Galvez.

— Il n'existe plus, répondit l'insulaire.

— Que le ciel ait son âme, dit le missionnaire ; il était le meilleur de nous tous.

— Ce n'était pas un mauvais homme, ajouta l'insulaire, mais je doute qu'il fût le meilleur de vous tous, car il avait des côtés bien durs.

— Peut-être exagérez-vous ; dans tous les cas, nous avons tous nos défauts.

— Les siens tenaient à son âge déjà un peu avancé.

— C'est possible ; mais à côté de ces défauts, c'est la douceur qui dominait en lui, et j'ai l'espoir que sa présence parmi vous n'aura pas été inutile.

— Elle nous a été très-utile, au contraire. Quant à la douceur que vous lui supposez, cela tient uniquement au genre de nourriture, et moi je trouve que tout n'était pas doux dans sa personne.

— Avez-vous été bien à même d'en juger, mon ami? Il est des qualités qui ne se révèlent qu'avec le temps, qu'on ne goûte qu'à la longue.

— Je ne suis pas si longtemps à goûter, moi ; j'ai très-bien pu l'apprécier, et je ne l'ai trouvé ni très-tendre ni très-doux. Pourtant, je vous l'ai dit, ce n'était pas un mauvais homme, à tout prendre.

— Et où reposent ses restes? demanda le saint homme.

— Des restes ? fit l'insulaire.

— Oui.

— Il n'en reste pas.

— Et comment cela se fait-il ?

— Nous étions dix.

— Je ne comprends pas, mon ami, ce que vous voulez me dire.

— Je veux dire que le P. Antonio Galvez, dans un long discours, très-beau mais auquel nous n'avons pas compris grand'chose, termina en disant : « Ce que je veux avant tout, mes enfants, c'est vous être utile, vous être agréable même, et contribuer par tous les moyens possibles à votre bonheur. Pour vous j'ai quitté mon pays, ma famille, tout ce que j'ai de plus précieux en ce monde ; pour vous je me suis sacrifié : disposez de moi. » Ces paroles nous touchèrent profondément. Nous nous sommes consultés, et, comme nous étions dix et que nous étions à jeun, nous avons jugé qu'en le mangeant il nous serait plus utile qu'autrement, et

nous l'avons mangé tout entier, malgré certains défauts que je vous ai signalés, mais que nous lui avons pardonnés en faveur de ses bonnes intentions.

Hélas ! que d'infortunés martyrs de la foi ont eu une fin aussi tragique que celle du révérend P. Antonio Galvez !

Nous ne restâmes que peu de jours à Saratoga. Les plaisirs trop renouvelés d'une société par trop bruyante fatiguèrent promptement le colonel, qui d'ailleurs ne se sentait pas très-bien portant. Il proposa de repartir pour New-York, afin de prendre un repos devenu nécessaire, se réservant de continuer le cours de nos pérégrinations, dès que le moment paraîtrait favorable.

Nous nous mîmes donc en route pour la ville Impériale, Arthur réfléchissant toujours à de nouveaux moyens infaillibles pour s'emparer de son ex-associé. En rentrant à l'hôtel Saint-Nicholas, nous vîmes un couple de nouveaux mariés, qui, suivant un usage assez curieux, venaient faire parade de leur bonheur, en prenant possession de ce qu'on appelle dans les hôtels américains la *chambre de la mariée*. Cette chambre où vient s'abriter l'amour vaniteux, se loue à raison de trois cents francs par jour. Là, le velours, la soie et l'or sont prodigués, et la jeune mariée, avec un peu d'imagination, peut se croire l'heureuse épouse de quelque prince Charmant. Mais l'illusion est de courte durée, et les quartiers de la lune de miel se succèdent aussi rapidement en Amérique qu'en Europe.

Le lendemain les oiseaux amoureux avaient abandonné leur cage dorée, pour une cage plus modeste. S'y sont-ils trouvés moins bien ? S'ils s'aimaient réellement, certainement non.

CHAPITRE XII

Philadelphie. — Girard-College. — Histoire de Girard. — La loi de tempérance à Philadelphie. — Baltimore. — Le concert au baiser. — Un conducteur trop galant.

Malgré la forte constitution du colonel, il n'avait pu faire sans fatigue les rapides excursions que nous avions entreprises, et le repos lui devint indispensable. Quinze jours passés à New-York lui rendirent ses forces avec toute son énergie en donnant une ardeur nouvelle à ses aspirations de touriste. De quel côté dirigerions-nous nos pas? Cette grave question débattue, il fut décidé que nous prendrions la route du Sud. Le Sud allait nous offrir avec des mœurs particulières à observer, des beautés naturelles sans nombre et des travaux accomplis remarquables. En conséquence, nous nous dirigeâmes sur Philadelphie. En prenant le chemin de fer du New-Jersey dont l'embarcadère se trouve en face de New-York sur la rivière du Nord, nous faisions presque tout le trajet en waggon, c'est-à-dire jusqu'à Taconi, à cinq ou six milles de Philadelphie, et nous arrivions en quatre heures et demie. En faisant usage du bateau à vapeur jusqu'à South-Ambey, pour de là suivre la ligne du chemin de fer jusqu'à destination, nous prolongions de trois quarts d'heure notre voyage, mais nous avions la jouissance d'une rive charmante pleine de senteurs embaumées dans la saison où nous nous trouvions. Nous prîmes cette dernière voie.

De toutes les villes grandes ou petites que j'ai visitées, non-seulement en Amérique mais aussi en Europe, il n'en est pas de mieux alignées et de plus propres que la ville principale de l'état de Pensylvanie. Toutes les rues sont tirées au cordeau, les maisons régulièrement bâties, et pimpantes à rendre jalouses les plus coquettes cités de la Flandre. Vue d'une hauteur, Philadelphie apparaît comme un large damier dont chaque bloc de maisons forme une case. Après New-York, Philadelphie est la ville la plus importante des États-Unis, autant par son étendue que par son commerce et sa population.

Philadelphie, qu'on appelle aussi quelquefois Quaker City, ou ville des Quakers, fut en effet pendant longtemps le séjour des austères et honnêtes adeptes de cette secte chrétienne. Le nom même de l'état, Pensylvanie, dérive de celui d'un Quaker, William Penn, fondateur de Philadelphia, nom qui signifie cité de l'amour fraternel. Cet homme estimable à qui l'Angleterre avait concédé le territoire qui plus tard prit son nom, vint s'établir à Philadelphie vers 1684, avec un grand nombre de ses coréligionnaires auxquels il donna l'exemple des plus belles vertus. Ses maximes principales étaient : paix à tous les hommes (les Quakers se laissent tuer sur les champs de bataille, sans jamais attaquer ni se défendre); tolérance absolue, en matière de religion ; liberté complète de pensée et d'action dans les limites tracées par la conscience, la morale et les lois du pays.

Avec de semblables maximes toujours observées, l'État de Pensylvanie ne tarda pas à prospérer et à devenir un des plus peuplés de la colonie. Les peaux-rouges poursuivis sans pitié, même par les puritains qui avaient fui la persécution en Angleterre pour venir la pratiquer en Amérique, les peaux-rouges trouvèrent

grâce devant les Quakers qui ne leur firent jamais le moindre mal, et se contentèrent de les déposséder de leurs terres, avec tous les égards qu'on doit à des frères : *Philadelphie !* Tant il est vrai que tout est relatif en ce monde, tout jusqu'à la morale ; ce qui permet de féliciter les Quakers de n'avoir pas été des assassins et de ne s'être montrés que de simples spoliateurs des Indiens.

C'est à la maison d'État de Philadelphie que se rattache le plus glorieux souvenir de l'histoire des États-Unis d'Amérique. Dans le State-House, en effet, se tinrent les premières réunions du congrès, et c'est là que le 4 juillet 1776, fut signée la déclaration de l'indépendance au milieu d'un enthousiasme indicible. L'anniversaire de ce mémorable événement est fêté dans tous les États-Unis par des revues militaires, des feux d'artifices et des millions de pétards chinois brûlés par tous les citoyens de toutes les classes de la société. La maison d'État de Philadelphie est un monument vaste quoique de modeste apparence, bâti partie de briques, de pierre et de bois. Il est aujourd'hui consacré à la tenue d'une partie des cours de justice. Les Américains, dont l'histoire est encore si jeune, le considèrent comme une vénérable relique des temps passés, et ils ont conservé intacte la salle des délibérations du congrès libérateur. Nous allâmes visiter cette salle qui ne renferme de remarquable qu'une statue de Washington en bois sculpté et quelques tableaux lesquels, sans être des chefs-d'œuvre, hélas ! les chefs-d'œuvre sont rares ! ne manquent pourtant pas d'un certain mérite. Arthur fit trêve aux réflexions qui l'absorbaient pour nous faire les honneurs de Philadelphie qu'il avait connue au beau temps où il fondait sur la quincaillerie si douces et de si passagères espérances. Il nous montra successivement la douane, l'hôtel

des monnaies admirablement outillé, et la bourse, dans laquelle sont peintes de belles fresques, et, ce qui paraîtra plus étrange, dans laquelle on trouve de vastes salons de lecture à l'usage d'un club particulier. Le génie essentiellement utilitaire des Américains, qui convertit parfois les églises en salles de concerts et en salles de délibérations pour les actionnaires, a aussi transformé le temple du commerce en cercle, en salle de bal et en bureaux pour la poste aux lettres. Arthur nous montra la maison de Penn qui tombe en ruine. De là nous passâmes à la visite des églises parmi lesquelles il faut citer en première ligne, l'église catholique de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, un temple presbytérien et une église luthérienne.

Mais ce qui me frappa comme un trait d'excentricité américaine, c'est la maison en granit d'un pharmacien, haute de cinq étages, et terminée par une tourelle et des créneaux moyen âge. Il ne manque qu'une chose au château fort de cet apothicaire fantaisiste : d'en garnir les créneaux avec l'instrument hydraulique si redouté de M. de Pourceaugnac.

Nous allâmes ensuite visiter le Girard-College en passant par Chesnut Street, bordée de riches magasins et d'hôtels aux façades magnifiques. Si cette rue avait plus de largeur, elle serait certainement une des plus belles qu'on puisse voir.

Le Girard-College, dû à la munificence d'un Français, M. Girard, qui légua pour sa fondation une somme de dix millions avec quarante-cinq acres de terre, est un des établissements de ce genre les plus complets et les mieux tenus de toute l'Amérique. L'histoire de Girard mérite d'être rapportée.

Embarqué à l'âge de dix ans en qualité de mousse, il fit plusieurs voyages et finit par se fixer aux États-Unis. Doué de l'intelligence des affaires et de beaucoup

d'activité, il sut en outre, par son honorabilité, se concilier l'estime générale en inspirant la confiance. De garçon de magasin, il monta promptement en grade et s'établit pour son propre compte. Après vingt ans de travaux, il se trouvait être un des plus riches négociants de Philadelphie. Girard avait de la famille; un oncle, une tante et des cousins qui s'étaient fort peu occupés de lui dans son enfance, et auxquels il n'avait jamais fait donner de ses nouvelles. Girard voulut revoir la France, la petite ville où il était né, et s'assurer si ses parents y vivaient encore.

Un jour un matelot revêtu du costume traditionnel frappe à la porte de l'oncle de Girard. Le matelot paraissait ému.

— Me reconnaissez-vous? dit-il au maître de la maison.

— Non, répondit ce dernier.

Survint la tante de Girard.

— Et vous, madame, dit le matelot, me reconnaissez-vous?

La femme examina l'étranger, considéra ses habits goudronnés avec une sorte de dégoût, et répondit froidement :

— Ah! c'est toi, nous t'avons cru mort.

— Il est vrai, répondit Girard (car c'était lui, déguisé en matelot) que depuis vingt ans je n'ai pas eu le plaisir de vous voir. Aussi compté-je me dédommager en restant le plus longtemps possible au milieu de mes bons parents, qui seront heureux, j'en suis sûr, de me rendre la vie aussi douce que possible. Un pauvre matelot, nourri de salaisons, ça a besoin de se mettre au vert de temps en temps et je viens vous demander l'hospitalité. Vous voyez que je n'en use qu'à de longs intervalles.

La tante tourna le dos à celui qu'elle croyait être un matelot sans ressource aucune, et Girard resta seul

avec son oncle qui lui fit comprendre que la terre n'était pas faite pour les marins et qu'il devait au plus tôt reprendre la mer, son véritable élément.

Girard alla trouver ses cousins qui étaient de petits propriétaires sots et pleins d'importance. Les habits de matelot de Girard produisirent sur eux un effet plus répulsif encore que celui qu'ils avaient causé à l'oncle et à la tante.

— Vous comprenez, mon ami, dirent-ils au prétendu matelot, que dans notre position, avec notre titre de propriétaires, il nous soit impossible de vous recevoir comme appartenant à notre famille. On vous croit mort dans notre pays, ou plutôt on vous a complétement oublié. D'ailleurs, vous vous ennuieriez ici. Ce qu'il faut à un matelot, c'est la mer.

Et ces aimables cousins voulurent glisser une pièce de cinq francs dans la main de Girard qui la refusa avec mépris.

— Non, dit-il, je ne viens pas vous demander l'aumône, et vous vous repentirez tous d'avoir si mal accueilli un parent, parce que vous le croyez pauvre et dans une position sociale qui blesse votre vanité.

Et Girard se retira le cœur plein d'amertume, mais disposé à se venger d'une manière éclatante.

Trois jours plus tard, les postillons d'une magnifique chaise de poste faisaient claquer leurs fouets et attiraient l'attention de tous les habitants de cette même petite ville. Les parents de Girard ne furent pas les derniers à se mettre au pas de leur porte pour voir passer le grand personnage qui traversait si bruyamment leur pays. Quelle ne fut pas leur stupéfaction en reconnaissant dans ce grand personnage le matelot auquel ils avaient refusé l'hospitalité. Ils se crurent le jouet d'un rêve. Leur surprise et leurs regrets augmentèrent quand ils surent que celui qui pour les éprouver

s'était présenté sous les habits grossiers d'un homme de mer, était dix fois millionnaire. Girard fit don de vingt-cinq mille francs aux pauvres du pays qui le bénirent, et repartit aussitôt pour Philadelphie où il mourut quelques années plus tard, ne laissant pour héritage à ses parents que le dépit d'avoir été si mal inspirés en se montrant aussi cruels à son égard. Cette histoire parfaitement authentique est connue de tous les habitants de Philadelphie.

C'est dans l'état de Pensylvanie que le système des prisons cellulaires a pris naissance. Mais ce système, dont on a reconnu les graves inconvénients, ne s'applique qu'aux condamnés pour crimes. Pour les autres condamnés, le séjour de la prison est rendu plus supportable, plus conforme à l'organisation de l'homme, que la nature a fait naître pour vivre en société, et non en solitaire. Nous admirâmes à Philadelphie le pénitencier d'État, un véritable modèle de prison, par son étendue, son excellente distribution et la bonne organisation qui y règne partout.

Pour servir d'antithèse aux prisons de Philadelphie, cette ville possède quatre belles salles de spectacle, et deux salles de concert dont l'une, le *Concert-Hall*, est véritablement splendide. En voyant le *Concert-Hall* je pensais à Paris qui attend encore une salle de concert où l'on puisse loger convenablement un orchestre et des chœurs.

Il y a toujours un grain d'aberration dans l'esprit des hommes même les plus doués de sagesse, comme il y a des taches au soleil et des tyrannies monstrueuses dans les pays les plus libres. C'est ainsi qu'à Philadelphie tout le monde est condamné de par la loi de tempérance à ne boire que de l'eau. Sous prétexte qu'il y a des gens qui s'enivrent, on supprime pour tous les boissons. Cette mesure a du moins le mérite d'être

radicale. Mais pourquoi ne défend-on pas aussi de se servir de couteaux par exemple, puisqu'il y a des gens assez mal appris pour en frapper ceux qui leur déplaisent? Pourquoi tolérer la poudre, le plomb, les armes de toutes sortes, en un mot tous les objets dont on peut faire abus? Les Américains en défendant sous des peines plus ou moins rigoureuses, de débiter des boissons alcooliques, n'ont fait que renouveler l'épreuve du Paradis terrestre; le fruit défendu est toujours celui qu'on voudrait avant tous les autres pouvoir se permettre, et s'il y a tant d'intempérants en Amérique, c'est précisément à la loi de tempérance qu'il faut en attribuer la cause. On boit d'autant plus qu'on se cache pour boire. Le célèbre docteur Towsend dont nous avons fait connaître la salsepareille au commencement de ce récit, a réalisé plus d'un million de bénéfices, en vendant sous l'étiquette honnête de dépuratif, une espèce de punch Grassot, estimé des ladies autant que des gentlemen. C'était en Virginie et dans tout l'État du Maine une véritable rage de dépuration parmi les tempérants qui buvaient de l'eau pour la forme et de la succulente décoction soi-disant dépurative pour le fond. Cette comédie en bouteille dure encore au grand profit du spirituel docteur qui, lui-même, cela devait être, a été l'un des plus fervents apôtres de la tempérance. Hypocrisie que tout cela, indigne d'un peuple libre qui, sachant ce qu'il fait, devrait avoir le droit de faire ce qu'il veut.

Les pharmaciens seuls ont le privilége, dans tous les États où la loi de tempérance est en vigueur, de délivrer de l'eau-de-vie et du vin; mais ils ne peuvent le faire que sur ordonnance de médecin. Le colonel, qui a pour l'eau pure une horreur d'hydrophobe, fit appeler un docteur. Celui-ci reconnut que notre constitution à tous réclamait des soins urgents. Une généreuse et

intelligente ordonnance de cet Esculape auquel Bacchus aurait souri, nous approvisionna largement de fin champagne et de bon vin. La médecine a du bon en Amérique, comme on voit.

Notre séjour à Philadelphie fut de courte durée. De là nous partîmes pour Baltimore, où les citoyens ont le droit de mettre du vin dans leur eau, et même de boire du vin pur, si tel est leur plaisir. Les cabarets pullulent dans cette ville si peu éloignée de Philadelphie, sans que nous ayons remarqué que les habitants y soient plus intempérants qu'ailleurs. Nous saluâmes en passant dans cette belle cité de Baltimore, la colonne haute de près de deux cents pieds, élevée en l'honneur de Washington et surmontée de la statue colossale du grand patriote, et nous traversâmes à toute vapeur l'espace qui nous séparait de l'État de Virginie, nous réservant de revenir sur nos pas, si la fantaisie nous en prenait.

Nous ne passâmes qu'une nuit à Baltimore, mais elle nous suffit pour constater un de ces traits de mœurs qui ne s'observent qu'au delà de l'Atlantique.

On s'est avisé de bien des moyens pour exciter la charité en faveur des pauvres. On a fait des sermons dans les églises, on a donné des représentations au théâtre, organisé des loteries, établi des ventes où de grandes dames jouaient le rôle de simples marchandes, etc., etc. Il appartenait aux demoiselles américaines de provoquer la générosité publique par un moyen qui, s'il se propage, devra enrichir les pauvres de tous les pays.

Un concert avait été organisé à Baltimore au profit des indigents. Des artistes de choix devaient s'y faire entendre et de jolies demoiselles, nommées patronnesses, s'étaient chargées de placer les billets parmi leurs connaissances. Le jour du concert venu, les gra-

cieuses commissaires constatèrent que la recette était presque nulle.

Que faire ?

Tout à coup une de ces demoiselles, Lucy S..., belle blonde de dix-sept ans et qui appartenait à une des familles les plus distinguées de la ville, s'écria :

— J'ai une idée !

— Voyons l'idée, dirent les jeunes patronnesses.

— Elle est hardie, mon idée, reprit mademoiselle Lucy, désespérée même, mais, si vous l'approuvez, nos pauvres feront une recette d'or, et notre amour-propre sera sauvé.

— Parlez, parlez, dirent toutes les jeunes filles.

— Il s'agit d'accorder le droit d'un baiser sur le front à tous ceux qui prendront des stalles à dix dollars.

Un murmure d'étonnement et d'hésitation accueillit cette proposition désespérée en effet, comme l'avait dit miss Lucy.

Quand l'ordre fut un peu rétabli, la plus âgée prit la parole.

— Il y a du bon, dit-elle, dans la proposition de notre excellente amie. On peut en régulariser l'exécution de la façon la plus simple.

— Ah ! dit une brune piquante, si l'on peut en régulariser l'exécution, je donne ma voix à la proposition de Lucy.

— Voici. Quand viendra le moment, nous nous mettrons toutes en ligne à l'entrée de la salle du concert, et les porteurs des coupons de stalles avec prime nous embrasseront en passant.

L'idée eut un succès prodigieux. Depuis Jenny Lind, qu'on a tour à tour surnommée le rossignol suédois et l'ange tutélaire de l'Amérique, jamais concert n'avait attiré pareille affluence de gentlemen aux États-Unis. Les pauvres ont eu à s'en réjouir. En outre, d'après

ce que j'ai su plus tard, chacune des aimables protectrices de cette œuvre de bienfaisance a vu récompenser son dévouement par plusieurs demandes en mariage.

Mais si les dames ont le droit de se montrer gracieuses jusqu'à la générosité envers la moins belle moitié du genre humain, celle-ci est tenue envers celle-là à la plus grande réserve. A propos de ce concert au baiser, Arthur nous raconta que sur la ligne du chemin de fer que nous venions de parcourir, le nommé F... conducteur de train, venait de perdre sa place pour avoir complimenté une dame sur la petitesse et la gentillesse de son pied qu'elle laissait apercevoir. Sur la lettre de destitution qui lui fut envoyée il était dit que le conducteur était renvoyé : 1° parce que l'observation était inutile, cette dame devant bien savoir que son pied était petit et gracieux ; 2° parce que la constatation de ce fait sort évidemment des attributions des conducteurs de chemins de fer !

CHAPITRE XIII

La Virginie. — La reine Élisabeth et la traite des nègres. — Introduction par un navire hollandais des premiers esclaves dans la Virginie. — L'esclavage pierre d'achoppement de la tranquillité publique aux États-Unis. — Quelques mots d'éclaircissement sur l'histoire de cette grave question. — Les divisions politiques. — Symptômes des troubles qui ont amené la guerre entre le nord et le sud de l'Union. — Aspect de la nature en Virginie. — Richmond. — Le Virginien et le Yankee. — Les nègres tels qu'ils sont. — Tirade à la Shakespeare, par sir James. — Les ruines de James-Town. — L'importation des femmes en Virginie. — Un ancien capitaine négrier. — Deux de ses aventures. — Réflexion du colonel sur les brigands et les héros. — Une machine à tout faire pour remplacer plusieurs bonnes à tout faire. — Nous quittons Richmond.

La Virginie, centre de l'esclavage aux États-Unis, doit son nom à la reine Élisabeth. On lui fit une si jolie peinture de ce beau pays, qu'elle le nomma Virginie « pour rappeler à la postérité, dit-elle, que la découverte en a été faite sous le gouvernement et les auspices d'une reine qui a gardé sa virginité. » L'idée était fort louable, assurément. Ce qui est moins louable de la part de cette reine rigide, c'est la part qu'elle prit à la propagation de l'esclavage en Amérique, dans un intérêt de simple spéculation. Voici comment l'histoire rapporte les faits. John Hawkins avait fait un chargement de nègres sur les côtes d'Afrique en l'an de grâce et de coups de fouet 1562. Hawkins vendit sa cargaison à merveille; chaque homme, chaque femme, chaque enfant, lui était payé vingt fois sa valeur en

sucre, en gingembre, en perles, etc. Élisabeth, qui avait protégé le négrier, voulut mieux faire : elle s'associa à ses entreprises. Cette grande reine n'alla pas elle-même, il est vrai, sur les côtes de Guinée incendier les villages nègres pour enlever, à la faveur du désastre, les plus lents à fuir, les femmes et les enfants poussant des cris de détresse, mais elle délégua à cet effet Hawkins qui avait le génie de ces sortes d'exploits. La reine et le négrier firent d'excellentes affaires.

Les historiens espagnols, d'après M. Grégoire Jeanne, réclament pour les navigateurs de leur nation l'*honneur* d'avoir les premiers introduit l'article *nègres* dans le commerce du monde moderne. D'un autre côté, les Portugais revendiquent cette priorité. Touchante discussion !

Toujours est-il que ce fut un évêque espagnol qui obtint la première permission royale autorisant le transport des nègres dans les colonies.

Cela se passait en l'an de grâce et de camisole de force 1517.

Avant cette bonne ordonnance royale on importait bien des nègres en Amérique, mais on était forcé de les passer en contrebande, ce qui était gênant.

Toutefois, et pour être juste, nous dirons que le vénérable évêque Las-Casas, en demandant au roi d'Espagne l'autorisation de faire ouvertement la traite des noirs, ne prévoyait pas sans doute les conséquences funestes du monstrueux abus qu'il voulait régulariser. Plein de sollicitude pour les malheureux Indiens que les Espagnols traitaient avec une barbarie sans égale, qu'ils tuaient comme un vil bétail, et qu'ils débitaient en quartiers dans les marchés pour la nourriture des chiens, Las-Casas avait pensé que la traite des noirs serait un dérivatif puissant aux barbaries exercées sur les Indiens. L'honorable évêque ne se

trompait pas dans son calcul ; mais est-il plus excusable d'agir contre les Africains que contre les Indiens? Assurément non, et le remède, pire que le mal, ne fit qu'augmenter dans une proportion effrayante le nombre des esclaves du Nouveau Monde.

La traite se trouvant ainsi légalisée, les Indiens purent respirer aux dépens des Africains, qui les remplacèrent dans les travaux et dans les mauvais traitements. Les Indiens n'avaient pas été considérés comme des hommes uniquement parce qu'ils n'avaient pas reçu le baptême ; on baptisa les nègres, mais on ne les traita guère mieux pour cela. Ces nouveaux frères en Jésus-Christ furent regardés assez généralement par leurs propriétaires comme une espèce transitoire entre le singe et l'homme, créés et mis au monde pour être à perpétuité les esclaves des blancs. C'était ajouter une impiété révoltante à un droit criminel. Mais il n'y a pas à raisonner avec les casuistes qui ont de la canne à sucre et du coton à cultiver. Jamais ces messieurs ne voudront se convaincre que les différentes races humaines ne sont toutes que des variétés accidentelles d'une seule et même espèce. Et le sucre? et le coton? En vain, un grand naturaliste a dit que l'homme est partout le même homme teint de la couleur du climat; en vain des preuves physiologiques nombreuses, incontestables, sont venues fortifier le sentiment général en démontrant une vérité sensible à tous les yeux : les colons sont restés sourds et aveugles. Et le sucre! et le coton!

Voyons donc cependant les différences établies par la science entre les blancs et les noirs.

L'ontologie nous démontre que trois membranes ou lames distinctes forment la peau humaine. La première de ces membranes s'appelle épiderme, la seconde épiderme interne, la troisième derme. Ce qui

distingue le nègre du blanc, quant à la couleur, ce n'est point une membrane particulière, un organe spécial, comme le supposent beaucoup de gens et comme quelques savants l'ont cru, c'est uniquement une matière colorante logée entre l'épiderme interne et le derme.

Cette sécrétion, désignée sous le nom de *pigmentum*, existe chez les hommes de toutes les races et sous-races, et c'est son degré d'abondance relative qui seul rend noir l'Africain, jaune le Mongolique, rouge l'Américain, noir-jaune le Malais, blanc ou brun le Caucasien. Chez ce dernier, la matière colorante, le *pigmentum*, est si peu marquée, qu'elle est à peine visible sans le secours d'un verre grossissant; tandis qu'elle est plus prononcée chez les autres races d'hommes, et très-abondante chez l'Éthiopien. Il est si vrai que l'homme, le même partout, est teint de la couleur du climat, qu'on voit le *pigmentum* se développer à l'ardeur du soleil chez les sujets appartenant à toutes les races. On a vu des Français devenir presque noirs après un certain nombre de campagnes en Afrique. Lorsque la chaleur est excessive, comme au Sénégal et en Guinée, les hommes sont du plus beau noir d'ébène. Là où elle est moins forte, comme sur les côtes orientales de l'Afrique, les hommes sont moins noirs et sous-tachés de parties jaunâtres. Dans les endroits où la chaleur devient plus tempérée, les hommes ne sont plus que bruns. Enfin les hommes sont blancs dans les pays tempérés ou froids.

Il est donc aussi arbitraire de rendre, en Amérique, les nègres esclaves, parce qu'ils ont la peau noire, qu'il le serait en Europe de soumettre à la servitude ceux qui ont les cheveux noirs ou châtains, au profit de ceux qui les ont blonds ou roux. Comme la peau, les cheveux sont colorés par une matière, et je ne

vois pas pourquoi la liberté d'un homme dépendrait plutôt de la nuance de sa peau que de celle de ses cheveux.

Les cheveux des noirs, il est vrai, sont laineux et frisent naturellement, tandis que les nôtres sont souvent plats et rebelles, et ne frisent qu'au moyen de papillotes ou à l'aide du fer chaud. Mais je ne vois pas encore là un motif bien concluant pour disposer de la liberté, du travail et de la vie des hommes.

Faut-il chercher ce motif dans le nez écrasé, les grosses lèvres et les yeux ronds des Africains en général? Certes, les nègres pris en masse ne sont pas beaux; mais pensez-vous que la multitude des blancs fournisse beaucoup d'Apollons et de Vénus? Les hommes en général sont laids, à quelque race qu'ils appartiennent, et, si l'on recherche partout la beauté qui plaît au regard, on ne lui accorde nulle part, que je sache, des droits civils contre les gens de formes moins harmonieuses.

En poursuivant la comparaison entre les noirs et les blancs, on constate des différences dans la forme du crâne. Mais, si la nature a donné plus de développement aux lobes ou hémisphères cérébraux de la race caucasienne, d'où résulte, d'après les phrénologistes, la supériorité incontestable de cette race sous le rapport de l'intelligence, est-ce bien encore là une raison d'asservir les Éthiopiens en les assimilant à des bêtes de somme? Réduire en esclavage ceux qui sont moins intelligents que nous, c'est abuser de notre intelligence, que ces moins bien doués de la nature soient noirs, jaunes, rouges ou blancs.

Du reste, le plus ou moins d'ovale du crâne n'influe en aucune façon, fort heureusement, sur les qualités du cœur. Partout, chez toutes les races, on remarque, avec les mêmes sentiments généreux, les mêmes

penchants à la perversité, le même instinct de sociabilité.

Si l'on passe des savants aux écrivains catholiques, tout se simplifie. Les noirs, fils d'Adam et d'Ève, avec tous les hommes, étaient, s'il faut les croire, blancs comme du lait dans l'origine, et ne sont devenus noirs que par un effet de l'imagination. Le jésuite Lafiteau s'exprime clairement à ce sujet dans son *Histoire des sauvages de l'Amérique*. Son opinion vaut la peine d'être reproduite.

« Il arriva, » dit-il, « que les négresses (alors blan-« ches), voyant leurs maris teints en noir suivant une « habitude du temps, en eurent l'imagination si frappée, « que leur race s'en ressentit pour jamais. La même « chose arriva pour les peaux rouges, dont les femmes, « également frappées des tatouages de leurs maris, « mirent au monde des enfants rouges. »

Saluons le père Lafiteau, et poursuivons.

Reste l'esclavage des noirs, considéré comme institution divine par les hommes religieux qui ont du coton et de la canne à cultiver. Sans se prononcer sur la cause qui fait que les noirs sont noirs, ils acceptent le fait accompli, et s'inclinent devant les décrets de la Providence, ordonnant aux nègres de servir les blancs suivant les saintes lois de l'esclavage. Si ces braves gens n'ont pas depuis longtemps émancipé leurs esclaves, c'est uniquement pour ne pas offenser Dieu qui s'est prononcé catégoriquement à ce sujet dans ses entretiens avec Moïse. Ils vous citent dans la Bible les passages qui leur font un devoir de conscience de rester fidèles aux ordres du Très-Haut (1). Eux aussi, ils ont leur *non possumus*. A la bonne heure !

(1) Voici un de ces textes : « Les serviteurs et les servantes que « vous aurez seront pris dans les nations que vous aurez autour « de vous, et parmi les enfants des étrangers qui séjourneront

Toujours est-il que, jusqu'en 1620, la Virginie fut exempte de la souillure de l'esclavage. Un navire hollandais, dans le mois d'août de cette année, remonta le James-river et vendit *vingt nègres* aux Virginiens. Aujourd'hui un seul individu de cet État de Virginie, M. Samuel Hartson, possède près de deux mille nègres et négresses. Les naissances dans ces familles d'esclaves s'élèvent à une moyenne de cent par an, et l'on estime à cinq millions de piastres, plus de vingt millions de francs, la valeur de ces troupeaux humains.

La question de l'esclavage, on ne saurait le dissimuler, a été, dès la formation de l'Union, la pierre d'achoppement de la tranquillité publique. L'esclavage existait dans presque tous les treize États originaires, quand l'indépendance fut proclamée. Il eût été bien difficile alors d'émanciper les noirs, et il n'était pas moins difficile pour la jeune république de vivre longtemps et de prospérer en paix avec le virus de l'esclavage. Cette hideuse institution apparaît comme un horrible cancer social, apportant dans l'organisation des peuples les mêmes ravages que le cancer dans l'organisation des individus. A moins d'un remède héroïque, à moins d'extirper le mal jusque dans ses plus profondes racines, la nation atteinte d'esclavage, à l'égal de l'homme atteint de cancer, doit infailliblement périr par la désorganisation lente mais constante et fatale de toutes ses forces vives, de tous ses éléments constitutifs. La très-grande majorité de la nation a le sentiment de cette vérité en Amérique; aussi veut-elle sincèrement en principe l'abolition de l'esclavage. Les possesseurs de nègres eux-mêmes ne sont pas tellement aveuglés par leur intérêt per-

« parmi vous. Vous les achèterez d'eux et ils seront votre pro-
« priété. Vous les transmettrez par héritage à vos enfants après
« vous, comme propriété, et ils seront vos esclaves à perpétuité. »

sonnel, qu'ils ne comprennent le danger de maintenir cette institution réprouvée de toutes les nations civilisées. Un jour un membre du congrès envoyé par le Sud, répondant à un autre membre qui venait de prononcer un discours sur l'abolition de l'esclavage, dit : « Indemnisez-nous de la valeur de nos nègres qui sont notre propriété légale en vertu de la constitution, puis envoyez-nous des hommes libres que nous payerons de bon cœur pour travailler dans nos plantations, et nous serons alors abolitionnistes comme vous. » On le voit, c'est moins le désir de conserver des esclaves que celui d'entrer en possession de l'argent qu'ils représentent, qui anime les possesseurs de nègres. Sans doute, il est difficile de concilier tous les intérêts, mais l'esclavage, condamné par l'esprit de l'Évangile autant que par le droit naturel et la dignité humaine, disparaîtra des États-Unis, nous n'en saurions douter, comme il a disparu de toutes les anciennes colonies espagnoles, où les noirs étaient considérés et traités comme de véritables bêtes brutes. Dans certains endroits de la Colombie, en effet, des nègres esclaves faisaient le service des bêtes de somme. C'étaient eux qui, à défaut de mulets, transportaient d'un pays à un autre les voyageurs en les portant sur leur dos. Des selles particulières étaient confectionnées à cet effet. A ces selles se trouvaient suspendus des étriers. Le nègre se courbait, le blanc l'enfourchait et se faisait ainsi porter plus ou moins commodément durant plusieurs heures souvent. Quand le nègre se trouvait fatigué et qu'il ralentissait le pas, son cavalier le stimulait de la parole et de la cravache. Personne en ce temps-là ne se faisait scrupule de monter à nègre.

L'esclavage seul a divisé les Américains en donnant naissance à un grand nombre de sectes politiques. C'est la question des esclaves portée dans le Missouri,

qui pour la première fois mit la dissension entre les esprits. Après le fameux compromis du Missouri (1819-20), on vit se former des partis politiques qui se dessinèrent clairement aux élections présidentielles. Ces partis furent personnifiés par Jackson, Adams, Crawford et Clay. Le vieux parti fédéral s'était graduellement éteint sous la présidence de Monroe, lorsqu'après l'élection par la chambre de M. Adams à la présidence, survint une réaction populaire qui amena triomphalement, en 1828, le général Jackson au pouvoir. C'est de ce moment que se trouvent définitivement constitués le parti démocratique et le parti whig.

Le compromis du Missouri ne fut qu'un palliatif : il écarta le danger présent tout en laissant subsister la question avec les partis politiques. Toutefois, de 1829 à 1841, sous la présidence de Jackson, de Van Buren, de Harrison et de Taylor, la question de l'esclavage sommeilla sous la pression du compromis. Elle ne se réveilla que lors de l'annexion du Texas en 1844. Alors arriva au pouvoir le parti démocratique qui formait et qui forme peut-être encore aujourd'hui le grand parti de la nation. Néanmoins il ne dut son succès aux élections qu'à une diversion radicale anti-esclavagiste du parti whig qui, en perdant 15,000 votes d'opposition contre M. Burnez, candidat abolitionniste, mit l'État de New-York du côté de Bek par une pluralité de 5,000 voix.

A partir de ce moment, l'élément abolitionniste commença à travailler les deux partis démocratique et whig.

En 1844, Martin Van Buren, par son programme anti-esclavagiste indépendant (1), releva la balance

(1) Ce parti avait pour but l'abolition de l'esclavage, mais sans ligne de conduite tracée d'avance. Il se proposait d'agir au mieux

des votes dans l'État de New-York. L'effet de ce programme, tout nouveau alors, fut de battre le général Cass, candidat démocratique régulier, en déterminant l'élection du général Taylor, candidat whig; mais, en 1852, lors de la discussion sur le compromis par Henri Clay, l'âme du parti whig, les démocrates eurent le dessus, et le parti whig, entièrement désorganisé, ne reparut plus dans l'arène politique.

Le rappel du compromis du Missouri en 1854 faillit renverser en 1856 le parti démocratique qui fut sauvé par l'intervention des Knownothings, dont la politique étroite, dissolvante et intéressée, n'eût pu tenir longtemps contre le bon sens des majorités. Ce parti n'existe plus aujourd'hui.

Telle est en quelques lignes l'histoire des sectes politiques aux États-Unis, jusqu'à l'élection décisive du président actuel. Abraham Lincoln, par son programme abolitionniste radical, a versé dans le vase déjà plein des passions irritées la goutte d'eau qui l'a fait déborder. Par la force des choses, fatalement, il devait susciter l'épouvantable guerre civile qui désole en ce moment l'Amérique. On n'échappe point à sa destinée, et celle de cet homme semble providentielle. Lincoln est le fils d'un de ces vaillants pionniers de la civilisation aux États-Unis, mort victime de son courage dans une rencontre avec les Indiens. Ce n'est point, comme on l'a dit et répété en France, où l'on dit et où l'on répète tant de choses sur l'Amérique, en combattant les Sauvages, qu'Abraham Lincoln gagna ses épaulettes d'officier. Parti comme volontaire, il fut nommé capitaine après la pénible et périlleuse campagne du Mexique. De retour dans sa patrie, M. Lincoln fit ses

des intérêts communs de la nation tout entière, suivant les circonstances.

études de droit et reçut son diplôme d'avocat. Pendant vingt ans, les Cours de justice de l'Illinois retentirent de ses éloquentes plaidoiries, après quoi il fut appelé à la législature de son État. Élu enfin membre du congrès en 1847, il devint, dans les célèbres discussions parlementaires de 1858, l'illustre antagoniste de Douglas.

Déjà, au moment où nous prîmes pied dans la Virginie, un certain frémissement populaire se faisait sentir.

Tout était calme pourtant, mais de ce calme menaçant qui précède les tempêtes.

L'atmosphère était comme chargée du vent de la révolte. Quelque chose d'indéfinissable et de fatal pesait sur tous les esprits.

Les hommes étaient muets, mais chacun semblait lire dans la pensée de tous, le mot d'ordre suprême.

C'est ce calme étrange et terrible, plus redoutable que le déchaînement de la révolte même, dont je subis la pénible influence en entrant dans Richmond, aujourd'hui la capitale des États violemment séparés.

Plus tard je raconterai la formation si originale, si pittoresque des corps de volontaires dans le Nord, et je dirai avec quelle étonnante activité et quel esprit de ressources les unionnistes agirent pour se composer une flotte de guerre et une armée qu'ils n'avaient point.

En attendant, je continue librement mes excursions de touriste, écrivant ce que j'ai vu au moment même où je le vois.

La Virginie est un immense et très-fertile pays de quatre cent vingt-cinq milles de large de l'est à l'ouest, et de deux cent dix milles du nord au sud. La superficie est de soixante et un mille deux cent cinquante-deux milles carrés. De cette énorme étendue de terrain, le tiers, à peu près, est cultivé et rapporte abondamment. Le pays est très-accidenté, très-varié

d'aspects. La rivière Ohio sert de limite au Kentucky et à la Virginie. La Virginie est séparée du Maryland par le Potomac. Les montagnes Cumberland et la rivière Bigsandy la séparent du Kentucky. La montagne la plus élevée de toute la Virginie, et je crois de tous les États-Unis, s'appelle le pic Blanc (*White top*), six mille pieds au-dessus de la mer. Un instant le colonel eut l'envie de faire l'ascension de ce pic. Cette envie lui passa, et je n'en fus pas fâché. Monter pour le seul plaisir de monter, mieux vaut aller en ballon, c'est moins fatigant. Du pic Blanc nous eussions pu voir les quatre sections qui forment l'Etat de la Virginie. La première des sections est bordée par l'océan Atlantique et la baie de Cheseapeake. Sur aucun point elle ne s'élève à plus de soixante pieds au-dessus du niveau de la mer. La seconde, plus élevée, s'appelle le district Piedmont (pied des montagnes). La troisième section a nom Vallée. On y pénètre par le Maryland. Enfin la quatrième, Arans-Alleghany, est située, comme l'indique son nom, au delà des monts Alleghanys. Cette région est très-accidentée, et les accidents qui la caractérisent sont désignés par le terme pittoresque de « éperons des Alleghanys. »

La ville de Richmond bâtie en amphithéâtre offre le coup d'œil le plus séduisant. Bien construite, elle est beaucoup moins riche que Baltimore en grands monuments. Néanmoins son capitole, ses vastes magasins à tabac, sa citadelle, son palais de justice, et les travaux pour alimenter la ville d'eau potable, méritent d'être cités. Ce qui frappe le voyageur qui pénètre pour la première fois dans Richmond, c'est la physionomie générale des habitants, leurs habitudes et leurs mœurs si différentes de celles de New-York, et de tous les autres pays de l'Union où l'esclavage n'existe pas. Le Virginien est intelligent, spirituel même, et tout en lui

est sympathique, tout jusqu'à ses défauts. Autant le Yankee pur sang est froid, réservé, rapace, autant le Virginien est communicatif, enthousiaste et généreux. Le Yankee pousse l'esprit de puritanisme jusqu'à se faire l'ennemi de tous les plaisirs, même les plus innocents; le Virginien, au contraire, les recherche tous, et sa vie, s'il le pouvait, ne serait qu'un long jour de fête. En toute chose, le Yankee se montre rangé et méticuleux, et sa demeure a plutôt l'aspect d'un tombeau que d'une maison; le Virginien, au contraire, pousse quelquefois le laisser aller jusqu'au désordre. Tout chez lui accuse cette disposition de son esprit. C'est dire assez que l'un est concentré, égoïste, l'autre ouvert et hospitalier. Pourquoi faut-il qu'on ait à reprocher aux Virginiens le maintien d'une institution tellement en désaccord avec les qualités naturelles de leur esprit et de leur cœur! Ces qualités sont telles, que c'est en effet la Virginie qui, jusqu'à présent, a fourni le plus grand nombre de citoyens illustres par leur talent et leur vertu politique. Il suffit de citer Washington, Jefferson, Monroe, Madison, Patrick Henri, See, Caw, etc.

On m'avait tant parlé des mauvais traitements dont les nègres esclaves étaient généralement victimes dans le sud de l'Union, que je fus très-surpris de les trouver, matériellement du moins, fort satisfaits de leur sort. J'aurai bientôt, à propos de la récolte du coton dans la Géorgie, à entrer dans les détails sur la manière de vivre des esclaves; mais je ne veux pas attendre plus longtemps pour dire que, si l'esclavage est en lui-même odieux, il est injuste d'attribuer à tous les propriétaires de nègres indistinctement des sentiments féroces qui ne sont imputables qu'à un très-petit nombre.

Je voudrais bien que tous nos travailleurs en Europe fussent, sous le rapport matériel, aussi bien partagés

que les noirs domestiques ou ouvriers qui vivent dans les villes du Sud. Quoi qu'il en soit, le colonel, en sa qualité d'Anglais, par conséquent d'abolitionniste et d'ennemi naturel des Américains, ne manqua pas une aussi bonne occasion de s'élever contre eux.

— Voilà donc ce fameux Richmond, dit-il, ce grand marché d'animaux à deux pieds et à une âme, ce dépôt central de pacotille humaine, où tous les jours on peut voir adjuger des hommes et des femmes, des jeunes garçons et des jeunes filles, des mères avec leurs enfants, des mères sans leurs enfants, esclaves bien portants ou malades, convenablement traités ou portant sur leur corps asservi les traces de châtiments barbares ! Il y en a pour tous les emplois, pour tous les besoins et pour tous les goûts. Ceux à qui la couleur noire déplaît, peuvent acheter des esclaves aussi blanches que les Géorgiennes, et d'une beauté souvent éblouissante. Elles ont du sang noir, dit-on ; soit, mais il s'est perdu dans le sang blanc, comme une goutte de café dans un baquet de lait (1). N'importe, elles sont esclaves et d'autant plus recherchées qu'elles sont blanches et belles. Ah ! le beau pays, bien digne en effet d'avoir secoué le joug de la dépendance pour proclamer avec la liberté le titre pompeux de république ! Ils rougissaient de se dire sujets anglais, ils ne rougissent pas de mentir à l'esprit de leur constitution, en trafiquant de la vie et de la liberté d'une partie des

(1) La cour suprême de l'Ohio et celle de la Virginie viennent récemment de décider que tout individu *octoroon*, c'est-à-dire n'ayant qu'un huitième de sang noir dans les veines, est déclaré blanc, et peut jouir désormais des priviléges accordés aux citoyens.

Reste à trouver le moyen de constater ce huitième ; mais, en Amérique où le génie de la mécanique a produit tant d'inventions étonnantes, on imaginera peut-être un *sanguomètre* comme on a déjà un thermomètre, un baromètre, un gazomètre, un alcoolomètre, etc.

citoyens. Cher esclavage! chers États du Sud, que l'enfer vous protége !

Cette tirade à la Shakespeare renferme bien, sans doute, quelques vérités, mais les maîtres d'esclaves y sont présentés sous des couleurs forcées. Il est très-rare qu'on vende la mère sans les enfants, bien que le possesseur de nègres ait sous ce rapport la plus entière liberté d'action.

Arthur nous proposa d'aller visiter le premier établissement fondé par les colons anglais dans cette partie de l'Amérique. Nous acceptâmes, et un beau matin nous nous mîmes en route, ne pensant plus ni aux esclaves ni à leurs maîtres, et tout entiers au plaisir de la promenade à travers un pays rempli de tous les enchantements de la nature.

James-Town était le nom de cet établissement, situé sur une île de la rivière James, à trente-deux milles au-dessus de l'embouchure de cette rivière dans la baie de Chesapeake. Le temps, en passant par là, a presque tout enlevé des souvenirs de cette époque. Il ne reste plus rien de James-Town, rien que les ruines d'une pauvre église en briques et quelques pierres tumulaires. Ainsi passent les choses !

Un fait curieux se rattache à la fondation de cet établissement. Les premiers colons anglais étaient pour la plupart célibataires. Le trésorier de la compagnie d'émigration, Sandys, pensant avec juste raison que le meilleur moyen de fixer les émigrants en stimulant leur émulation, était de leur créer une famille, résolut de les marier tous. A cet effet, il fit pour la Virginie une première expédition de jeunes et jolies filles munies de certificats qui attestaient leur parfaite honorabilité. Cette fois, Sandys en engagea quatre-vingt-dix qui furent mariées à James-Town, sans difficulté aucune et dès leur arrivée. Chacun des épou-

seurs dut payer le passage de celle qu'il avait choisie pour épouse, soit cent vingt livres de tabac. C'était pour rien. Aussi le trésorier de l'émigration, ayant fait une seconde expédition de jeunes filles, porta-t-il à cent cinquante livres de tabac le prix de leur passage remboursable par chaque mari. Que font quelques livres de tabac de plus ou de moins quand le cœur a parlé? Les célibataires de James-Town donnèrent avec le plus grand enthousiasme les cent cinquante livres de tabac fixées pour prix de leur bonheur. Ainsi se formèrent les premières familles européennes en Virginie, entre les années 1616 et 1618.

En revenant à Richmond, Arthur, que ses continuelles réflexions sur la manière dont il s'emparerait de son ex-associé, n'empêchaient pas de faire consciencieusement son métier de cicerone, toutes les fois que nous réclamions ses bons offices, nous proposa d'aller manger du macaroni dans un petit restaurant tenu par un Italien célèbre dans les fastes de la traite des nègres. Pendu deux fois, et deux fois miraculeusement sauvé d'une mort imminente, il mena la vie la plus aventureuse que jamais ait menée capitaine négrier. Car cet homme a eu l'honneur de commander un équipage et de fournir à l'Amérique plus de six mille Africains, ce qui est un joli chiffre.

— Il ne s'est donc pas enrichi à faire ce trafic? demanda sir James.

— Au contraire, répondit Arthur; mais la roulette lui a tout dévoré, et c'est à peine si, devenu faible et vieux, il a pu trouver les ressources nécessaires pour monter son petit restaurant. A tout péché miséricorde; il fait du macaroni parce qu'il est Italien, et on va manger chez lui pour l'empêcher de mourir de faim.

Tout, en voyage, est un sujet de distraction. Nous

allâmes faire un lunch chez le terrible négrier. C'était un homme de taille moyenne, un peu voûté par l'âge, mais d'une complexion robuste, et dont le visage révélait une rare énergie.

Pendant que nous mangions le macaroni de ce sombre héros — excellent macaroni, ma foi ! — Arthur, qui le connaissait de longue date, nous raconta quelques traits de sa vie.

Un matin, aux premières lueurs du jour, notre homme, montant une goëlette fine marcheuse, avec quatre cents nègres dans son entre-pont, aperçoit sur l'avant une frégate anglaise.

A la vue de ce terrible ennemi, le capitaine négrier fronce le sourcil, et demande au génie du mal une inspiration qui pût sauver son équipage, sinon sa cargaison. Un instant il eut la pensée de jeter tous les malheureux noirs à la mer pour faire ainsi disparaître le corps du délit. Le moyen était violent, et, peut-être l'odieux de cet acte répugna-t-il au capitaine, autant que la pensée de perdre en un moment l'espérance d'un grand bénéfice assuré, s'il parvenait à tromper la vigilance de la frégate. Que faire! s'il vire de bord, le navire de guerre qui n'est plus qu'à une portée de canon va lui faire la chasse et le couler; d'un autre côté si, pour se maintenir toujours à une certaine distance de la frégate, le négrier diminue sa voilure, le navire de l'État, suspectant sa manœuvre, abordera la goëlette, et les nègres seront découverts si on ne les a pas jetés par-dessus bord. Pour n'être pas suspecté, il fallait donc continuer à faire la même route et avec la même voilure.

Malheureusement, dans cette circonstance, la goëlette était meilleure marcheuse que le navire de guerre. Le capitaine négrier calcula avec terreur le moment où il allait atteindre son ennemi et voyager de conserve

avec lui pendant un certain temps. L'équipage, craignant d'être pendu à la vergue de l'anglais, voulait absolument jeter les noirs à la mer. Déjà même on s'était emparé de quelques-uns de ces pauvres diables, lorsque la physionomie du capitaine négrier s'illumina soudain; on le vit se frotter les mains et crier à ses hommes :

— Mes enfants, nous sommes sauvés !

La goëlette était partie de New-York armée comme pour la pêche à la baleine et avec de faux papiers. Le capitaine ordonna qu'on sciât en deux les énormes tonneaux destinés à renfermer l'huile des baleines qu'on n'allait point pêcher, et qu'on les attachât ensuite de distance en distance au moyen d'un gros câble, de façon que l'ouverture de chaque tonneau se trouvât dans la direction de la marche de la goëlette. Puis il fit jeter à la mer ce long et lourd chapelet retenu au navire par une des extrémités du câble.

On voit d'ici l'effet de ces tonneaux pressant de toute la vitesse du navire la masse d'eau qu'ils renfermaient et que le négrier ne put remorquer qu'en diminuant sensiblement sa marche. Ainsi retenue, la goëlette ne joignit point la frégate, qui, n'ayant observé aucun changement dans la manœuvre du navire d'abord suspect, ne l'inquiéta pas. Dès que la nuit fut venue, le négrier fit rembarquer les tonneaux et se hâta de virer de bord. Le lendemain, cinquante lieues séparaient le chat de la souris, je veux dire la frégate de la goëlette.

Dans une autre circonstance, l'ex-négrier se tira d'affaire par un trait où l'audace était alliée à l'imagination la plus heureuse et bien digne d'une meilleure application.

Il montait un brick cette fois, d'une marche ordinaire, rendue plus lente par la plus abondante cargaison de nègres que puisse ambitionner un capitaine du

genre de celui qui nous occupe. C'était le matin, le brouillard était épais, bien que la mer fût calme. Vers le milieu du jour la brise en se développant dispersa le brouillard qui cachait la plus vigilante corvette des trois Royaumes Unis. La corvette était à une demi-portée de canon, et il ne restait pas même au brick criminel la ressource extrême de jeter à l'eau sa vivante cargaison.

Fallait-il pour cela se désespérer et se laisser prendre sans rien tenter pour échapper à l'ennemi ! Cette résignation n'entrait guère dans l'esprit de l'audacieux capitaine. En moins de temps que Scribe n'en mettait à trouver le nœud d'une pièce de théâtre, le négrier conçut et mit à exécution une scène de comédie qui devait le sauver. Il fit descendre dans la cale, au risque de les étouffer, les nègres qui occupaient l'entre-pont, et s'appliqua à mettre tout en désordre sur le pont en donnant au brick l'aspect d'un navire abandonné. Après quoi il ordonna aux trois ou quatre matelots restés avec lui sur le pont de s'enduire le visage d'une légère couche de safran, de ramener leurs cheveux sur le front, de se donner l'aspect d'hommes malades prêts à rendre l'âme. Ayant pris lui-même toutes ces précautions, il attendit avec confiance l'issue des événements.

Quand la corvette qui avait suspecté le brick, ne fut plus qu'à peu de distance de ce navire, elle mit un canot à la mer, avec un officier chargé d'inspecter le navire douteux.

Le canot de la corvette héla le négrier.

Personne ne répondit.

Ayant accosté le brick, l'officier anglais ne fut pas peu surpris de voir tout en désordre sur ce navire dont les hommes d'équipage, réduits à quatre ou cinq, paraissaient horriblement souffrants et presque incapables de se tenir sur leurs jambes.

Le capitaine négrier prit le premier la parole :

— C'est le ciel qui vous envoie, dit-il d'une voix faible en s'adressant à l'officier.

— Qu'avez-vous donc? fit ce dernier.

— Hélas! nous venons de la Havane, où la fièvre jaune sévissait cruellement. Cette épouvantable maladie a décimé mon équipage... Auriez-vous, monsieur l'officier, des légumes frais à nous donner? Nous sommes tous atteints par la contagion, et ces vivres nous feraient plaisir.

A ce moment les matelots soulevèrent avec peine un objet entortillé dans une toile goudronnée et le jetèrent tristement par-dessus bord.

Le capitaine essuya une larme en entendant le bruit sourd causé par la chute de cet objet.

— Que viennent de faire vos hommes? demanda, en se bouchant le nez, l'officier très-inquiet de tout ce qu'il voyait.

— C'est mon fils mort ce matin, répondit le négrier. Va, mon enfant, ajouta-t-il en regardant la mer, je ne te survivrai pas longtemps!

Il y eut un instant de silence.

— Dites-moi, capitaine, fit l'officier anglais : vous m'avez demandé quelque chose tout à l'heure?

— Des légumes frais, répondit le négrier... Oh! des légumes frais!

— C'est bien, ajouta l'officier en se bouchant de plus en plus le nez, je tâcherai de vous en envoyer.

Puis il s'empressa de descendre dans son canot et de regagner la corvette, heureux d'abréger sa visite à bord de ce navire pestiféré!

Peu soucieux de s'exposer à avoir la fièvre jaune sur son vaisseau, le commandant de la corvette n'envoya pas de légumes frais au négrier qui, voyant le navire de guerre s'éloigner à toutes voiles, fit remonter

son équipage pour se livrer à la joie et boire du champagne à la santé de la fièvre jaune.

En entendant raconter les exploits de cet obscur aventurier, le colonel ne put s'empêcher de vanter l'éducation et la morale qui forment le jugement et le cœur de l'homme, et de répéter avec je ne sais quel philosophe, qu'il y a souvent dans un brigand l'étoffe d'un héros. Qui sait, en effet, si, mieux conseillé et servi par les circonstances, ce criminel ne fût pas devenu une des gloires de notre époque.

J'ai parlé, il y a un moment, du génie des Américains pour la mécanique ; que n'ont-ils pas inventé, en effet, pour suppléer les forces de l'homme, augmenter la somme de travail et économiser le temps ! Grâce à ce génie de la mécanique, les Américains se procurent un confortable dont nous n'avons généralement en France qu'une idée très-incomplète. C'est pourtant une belle chose que cette science du bien-être qui rend le *home*, le chez soi de l'Anglais et de l'Américain si attrayant pour toute la famille. Depuis longtemps, par exemple, dans presque toutes les villes importantes des États-Unis, toutes les maisons sont pourvues de gaz et d'eau dont on use à discrétion depuis le sous-sol jusqu'aux combles. Et voilà qu'un spéculateur offre à tous les propriétaires de maisons, moyennant trois cents dollars (un peu plus de quinze cents francs), une machine à tout faire pour remplacer avec avantage plusieurs bonnes à tout faire. Cette machine précieuse, est un moteur à vapeur destiné à chauffer la maison, à tirer l'eau de la pompe, à scier le bois, à arroser le jardin, à laver le logis, à mettre en mouvement une machine à coudre, à battre le beurre, à lessiver le linge, à faire tourner la broche à rôtir, et, en cas de besoin, ajoute l'inventeur, à bercer les enfants ! Tout cela est sérieux. Nous avons vu la machine fonctionner à

Richmond, et le colonel en a été si satisfait, qu'il s'est proposé d'en acquérir une pour le seul plaisir de la voir marcher.

Quinze jours après notre arrivée à Richmond, et comme nous allions poursuivre dans la grande route du Sud, une sorte de remords de touriste s'empara subitement du colonel.

D'où provenait ce remords?

La suite au chapitre suivant, comme on dit au bas de tous les feuilletons.

CHAPITRE XIV

Washington-City. — Le Capitole. — Le culte des reliques nationales. — La *Maison Blanche.* — Le *Patent office.* — Une nouvelle découverte. — Histoire d'un sauvage comanche né à Paris, et d'un grand prix de Rome.

Un des plaisirs du touriste est d'obéir aux caprices de l'inspiration. Si l'imprévu a du charme, c'est surtout en voyage.

— Mes enfants, nous dit le colonel, nous allions commettre une faute impardonnable pour des voyageurs qui se respectent... Et Washington que nous oubliions! Voyez-vous des touristes qui parcourent un pays et négligent d'en visiter la capitale... Vite, réparons notre faute, et en route pour Washington-City.

— En route pour Washington, répétai-je gaiement.

— En route pour Washington, dit à son tour et après cinq minutes de réflexion le plus réfléchi des Arthur.

La ville de Washington, capitale de l'Union américaine et siége du gouvernement fédéral, fut fondée en 1791 par le très-glorieux général Washington. Cette ville, pittoresquement bâtie sur une hauteur au pied de laquelle viennent se mêler les eaux du Potomac et de l'Anacosta, ne renferme pas plus de vingt à vingt-cinq mille habitants durant plusieurs mois de l'année ; mais cette population s'accroît graduellement aux époques où l'assemblée nationale y tient ses séances. Il n'est pas rare alors d'y compter de cinquante à soixante mille habitants de tous pays et de toutes conditions.

C'est un spectacle bizarre et curieux que cette masse d'étrangers parlant toutes les langues, revêtus de tous les costumes, logeant un peu partout, dans les hôtels et dans les maisons particulières transformées en maisons garnies et en pensions bourgeoises.

On peut dire que pendant la législature Washington offre le spécimen de tous les types de la grande famille humaine. Les représentants des divers États, députés et sénateurs, s'y rendent avec leurs familles, et c'est entre leurs femmes un véritable carrousel de toilettes et de fêtes.

Aux simples curieux, attirés par la foule comme partout, se joint une pléiade de solliciteurs, d'intéressés aux questions à l'ordre du jour, de commerçants, d'industriels, de joueurs et d'aventuriers. Les demoiselles, si libres dans tous les États-Unis, se rendent à Washington pour y chercher un époux, et les femmes mariées y viennent parfois pour se débarrasser du leur. Les coquettes de toute provenance y abondent aussi pour tenter d'y ravager les cœurs trop sensibles.

Le Capitole est de tous les monuments de Washington celui qui sollicite tout d'abord le regard. Bâti sur une colline (Capitol-Hill), le Capitole est plus vaste qu'élégant, plus imposant par sa masse que monumental par la hardiesse et l'harmonie architecturales. Parfaitement disposé, du reste, pour l'usage auquel il a été destiné, une de ses ailes est affectée aux représentants du peuple, l'autre au Sénat et à la Cour suprême. Le centre renferme une vaste rotonde qui sert en quelque sorte d'antichambre aux différentes chambres que nous venons d'indiquer. En ma qualité de peintre, j'examinai attentivement les tableaux historiques qui garnissent cette salle des Pas perdus. Quelques-uns sont mauvais, le plus grand nombre est médiocre; deux ou trois sont des œuvres remarquables. La bibliothèque du Capitole

offre bon nombre de reliques nationales pour lesquelles les Américains professent un véritable culte. Tout ce qui a appartenu au père de la patrie, comme ils appellent justement le général Washington, tout ce qui a été touché par lui est pour chacun des fils de la grande République l'objet d'un culte pieux. Il n'est peut-être pas une seule ville en Amérique où il ne se trouve quelque personne possédant une dent du grand citoyen enchâssée dans une bague. Comme je m'étonnais du grand nombre de ces dernières reliques :

— N'en soyez pas surpris, me dit Arthur, Washington portait de faux rateliers.

La *Maison Blanche*, demeure officielle du président de la République, est remarquable par sa simplicité. Quatre constructions encadrent la *Maison Blanche :* ce sont le ministère d'État, le ministère des Finances, le ministère de la Guerre et celui de la Marine.

Le colonel ayant manifesté le désir d'aller visiter le bureau des patentes, où chaque inventeur est tenu, pour obtenir un brevet d'invention, de déposer un modèle de sa découverte, nous réservâmes à cet intéressant examen une journée tout entière. On remplirait dix volumes avec le seul catalogue des inventions de toutes sortes, bonnes ou mauvaises, petites ou grandes, utiles ou bizarres, qui s'offrent à la vue dans un pêle-mêle à donner le vertige. Que de machines, grand Dieu ! d'inventions diverses, et de procédés curieux !

Au moment où nous passions à Washington, la commission nommée pour les brevets d'invention, examinait s'il y avait lieu d'accorder un monopole pour l'exploitation d'un moyen propre à fondre le silex, le quartz et toutes les autres espèces de pierres dures.

Fondre sur une grande échelle le silex, le quartz et toutes les pierres dures, c'est plus qu'un simple progrès,

c'est une révolution incommensurable ; c'est la découverte de tout un monde industriel.

Jugez-en.

Quand, par le procédé qui est encore le secret de l'inventeur, la pierre se trouve liquéfiée, on peut la couler dans divers moules, et en former des pierres artificielles pour construire des maisons, ou bien la convertir en objets d'art de toutes sortes, tels que statues, corniches, vases, etc., etc. La pierre fondue sort du moule plus belle qu'auparavant. Le prix de revient est des plus minimes.

Désirez-vous un palais sculpté ? Voulez-vous une cathédrale comme Notre-Dame de Paris, comme celle de Strasbourg ou comme celle d'Amiens ? Vous plaît-il, par-dessus le marché, d'embellir votre maison de campagne d'un obélisque comme celui de Louqsor ? Rien de plus facile. Votre architecte tracera le plan du monument, et aussitôt les ouvriers le fondront en détail pour en ressouder ensuite les fragments et n'en faire qu'un seul et même bloc. Il y aura quatre-vingts pour cent d'économie.

Le quartz liquide se combinant à merveille avec les minéraux de différentes couleurs, on pourra former des tableaux qui traverseront les siècles sans aucune altération.

Que pensez-vous de la découverte ?

Mais la pierre fondue est susceptible de bien d'autres applications.

Le drap trempé dans une solution de granit devient impénétrable à l'humidité. Avec des pantoufles de verre, comme celles de Cendrillon, et un manteau de cristal, on peut traverser les flammes impunément. Le papier imprégné de silex devient fort comme du parchemin sans perdre de sa flexibilité, et un œuf enduit de cette matière peut se conserver frais indéfiniment.

Sans aucun doute, les viandes crues pourraient aussi se conserver de la même façon.

On devra préserver de la ruine, pour un temps illimité, les monuments déjà construits. Toutes les boiseries peuvent être couvertes de silex, toutes les charpentes pour les ponts, pour les chemins de fer, pour les navires, peuvent être en quelques sorte pétrifiées et rendues presque indestructibles, car elles seraient alors à l'abri de l'air, de l'eau et du feu. Les bâtiments de pierre de taille étant enduits de silex liquide seraient pour toujours garantis de l'humidité et de la gelée. Plus de logements insalubres, par conséquent.

Il est presque certain que ce procédé a été connu des anciens et s'est perdu avec tant d'autres. En effet, on a trouvé à Herculanum des statues en silex qui paraissent avoir été moulées. Les fresques de l'Égypte sont en silex et restent aussi fraîches qu'à leur premier jour. Et les grandes pyramides, qui sont toujours un problème pour nos ingénieurs modernes, comment ont-elles été érigées dans un endroit où il ne se trouve pas une pierre? Si elles ont été taillées ailleurs, par quel procédé ont-elles pu être transportées? N'est-il pas vraisemblable qu'elles ont été faites avec le sable du désert et fondues sur place?

A côté de tous les modèles d'invention, dont le *Patent-office* offre la réunion, il se trouve dans ce même utile établissement une collection unique peut-être au monde de toutes les graines de l'univers. Avec une libéralité qui honore à la fois l'intelligence et le cœur des hommes au pouvoir dans les États-Unis, il est distribué gratuitement de ces graines à tous les citoyens qui en font la demande, en justifiant de l'emploi qu'ils en veulent faire. Mais que n'a-t-on pas imaginé en Amérique pour inspirer le goût de l'agriculture et faciliter aux colons les moyens de s'établir!

Washington-City produisit en moi une impression des plus favorables. Je lui trouvai un caractère artistique si prononcé, du moins relativement aux autres villes d'Amérique, que je me persuadai que les artistes peintres, architectes ou musiciens y devaient être accueillis avec avantage.

— Ne vous fiez pas aux apparences, me dit Arthur; je connais Washington, et je puis vous assurer que les peintres pas plus que les musiciens ne font ici fortune. Je pourrais même vous raconter dans ses moindres détails une histoire très-invraisemblable, et pourtant vraie, d'un grand prix de Rome français qui vous édifierait pleinement à ce sujet.

— Voyons l'histoire, demanda le colonel.

— Dans un autre moment, dit Arthur; il faut, pour narrer convenablement cette aventure burlesque du plus abandonné des prix de Rome, un certain entrain qui me manque à cette heure.

— Vous pensez à votre ex-associé? fit Sir James en souriant.

— Hélas! exclama mélancoliquement Arthur, il n'est que trop vrai.

— Arthur, dit gaiement le colonel, le crâne humain est une armoire dans laquelle nos facultés sont enfermées avec nos sentiments dans une multitude de tiroirs. Fermez le tiroir de la mélancolie, beaucoup trop ouvert depuis quelque temps chez vous, et ouvrez celui de la bonne humeur où vous tenez sous clef l'histoire de votre grand prix de Rome. Vous nous avez annoncé quelque chose de drôle et d'édifiant, nous vous écoutons.

— Ah! dit Arthur, laissez-moi du moins le temps de rappeler mes souvenirs. Les tiroirs de mon cerveau ne s'ouvrent et ne se ferment pas avec facilité. Je vous promets de vous dire ce que je sais, en chemin

de fer, où vous n'aurez rien de mieux à faire que de m'écouter parler; jusque-là laissez-moi réfléchir.

— Soit, dit le colonel; mais vous n'aurez pas longtemps à réfléchir; car nous partons demain matin.

Le lendemain matin, en effet, nous partions pour Charleston.

En chemin de fer, Arthur ayant fermé le mieux possible le tiroir de la mélancolie pour ouvrir le plus possible celui de la joyeuse humeur, prit la parole en ces termes :

C'était, il y a quelques années, à l'ouverture des chambres. Devant un hôtel situé non loin de la *Maison-Blanche*, stationnaient un certain nombre de curieux. Ils attendaient le moment où le chef d'une tribu de sauvages comanches devait sortir de l'hôtel où il logeait depuis la veille, pour porter au président des réclamations relatives à un traité que les *visages pâles* ne lui semblaient pas observer assez scrupuleusement.

Les visages pâles, c'est-à-dire les Américains, abandonnent aux sauvages, et le plus facilement du monde, les terres qu'ils jugent inutiles; mais, nous le savons, dès que ces terres deviennent cultivables pour eux, les visages pâles s'en emparent, et, si les sauvages leur font quelques objections à ce sujet, ils argumentent volontiers à coups de fusil.

De temps à autre on voit donc arriver à Washington des chefs de tribus qui viennent réclamer leurs droits méconnus.

La foule qui encombrait les abords de l'hôtel n'eut pas longtemps à attendre. Le chef des Comanches se montra escorté du sous-chef et de trois autres sauvages, tous affreusement tatoués et ornés de mille enjolivements, tels que grelots, médailles, graines rouges, verroteries, etc. Ils portaient en outre l'indispensable casse-tête, que ces hommes primitifs tiennent

à la main en guise de badine, pour se donner une contenance et vous casser réellement la tête, si l'occasion se présente.

Le chef des Comanches se nommait *Torrent dévastateur*, et le sous-chef *Lumière d'harmonie*.

Vous saurez bientôt pourquoi ce beau nom de Lumière d'harmonie avait été donné au second chef des Comanches.

Les sauvages se dirigèrent par la belle avenue de Pensylvanie vers la *Maison Blanche*, où ils eurent avec le président de la république une longue conférence.

Il n'est pas au monde de plus fins diplomates que les sauvages; leur magnifique langage, tout rempli de belles images, cache souvent l'astuce. En voici un exemple.

Au temps où l'Amérique du Nord était encore sous la domination britannique, un chef indien entra en négociation avec un grand dignitaire anglais, dont le costume riche et brillant excita sa convoitise. Le sauvage ne manifesta aucun désir, mais chercha le moyen de s'approprier, par la ruse, les beaux habits de l'étranger.

Quand la négociation fut terminée, l'Indien dit à l'Anglais :

— J'ai fait un rêve, seigneur.

— Et qu'avez-vous rêvé? répondit l'Anglais.

— J'ai rêvé, seigneur, que, retourné dans mes États, je me voyais entouré de mes sujets dans le beau costume que vous portez en ce moment. J'étais heureux. Malheureusement le songe s'évanouit bientôt pour faire place à la réalité, et de ce rêve enchanteur il ne me reste que des regrets superflus.

— Il ne sera pas dit, répliqua l'Anglais, qu'un chef puissant, qui dispose à son gré d'un peuple nombreux et de vastes territoires, emporte le moindre regret de

son entrevue avec un sujet de Sa Majesté Britannique. Ces habits vous seront remis aujourd'hui même. Mais, à mon tour, ajouta-t-il, j'ai fait un rêve que la réalité a vu s'évanouir. J'ai rêvé que j'étais seul propriétaire des vastes terrains à vous appartenant, et qui environnent nos établissements jusque sur les bords du Mississipi. De ce songe, hélas! il ne me reste à cette heure qu'un doux souvenir mêlé de regrets.

— Ces terres sont saines et fertiles, répondit à son tour le sauvage, je vous les donne; car si le chef de ma race sait accepter, il sait aussi donner. Seulement, ajouta le rusé sauvage en jetant sur l'Anglais un regard profond et malin, je ne veux plus rêver avec vous.

Cette fois, par extraordinaire, l'homme civilisé s'était montré plus rusé que le rusé sauvage.

J'ajouterai que cette partie de terrain si adroitement enlevée à l'orgueil du chef indien a conservé le nom de *Dreaming Land* (terre des songes).

— Le fait est, dit le colonel avec une satisfaction visible, que mon intelligent compatriote n'a pas manqué de présence d'esprit en cette occasion.

— Je reviens à mon histoire, dit Arthur.

En sortant de la maison présidentielle pour rentrer à son hôtel, la *Lumière d'harmonie* ne put retenir, à la vue d'une femme confondue dans la foule, un cri rauque accompagné d'un mouvement de surprise.

Cet incident n'eut pas immédiatement d'autre suite.

Mais, dans la soirée de ce jour, un homme enveloppé d'un large manteau frappait mystérieusement à la porte de la chambre d'une jeune lingère française, établie depuis quelques mois seulement à Washington.

— Qui est là? dit en anglais, d'une voix surprise et un peu effrayée, la marchande lingère, dont la petite boutique venait d'être fermée.

— C'est moi, Florentine, répond en français l'inconnu.

— Ah ! vous êtes Français, ajoute la lingère d'un ton plus rassuré ; c'est un titre à mes yeux, mais il ne suffit pas à cette heure avancée. Si c'est pour affaires, revenez demain ; je ne puis vous recevoir aujourd'hui.

— Ouvre, Florentine ; ouvre à ton malheureux cousin, qui n'a pas pour te voir le choix du moment.

— Mon cousin ! c'est impossible.

— Je t'assure que c'est bien moi, Léopold Cadenas, faubourg Saint-Denis, 34, au cinquième, sur le derrière.

Cette indication était on ne peut plus précise ; la lingère d'ailleurs n'était pas seule dans la chambre qu'elle habitait avec une vieille dame américaine. Elle se décida donc à ouvrir la porte au visiteur nocturne. Mais à peine ce dernier s'était-il montré, que la lingère poussant un cri de surprise et d'horreur :

— Mon Dieu ! quel est ce sauvage ?

— Ce sauvage n'est autre que ton infortuné cousin qui t'aime et t'a toujours aimée ; reconnais ma voix.

— Horreur ! c'est bien lui, mais dans quel état, Seigneur Dieu !

— Rouge et tatoué, je le sais ; en changeant de profession, il m'a aussi fallu changer de peau.

— Comment ! c'est bien toi, mon pauvre Léopold ? Je n'en reviens pas !

— Oui, c'est moi, devenu sauvage par nécessité ; les vents, les flots et les hommes sont changeants.

— Mais par quelle suite d'événements cette transformation s'est-elle opérée ? Comment as-tu quitté la France au moment où...

— Ah ! ne renouvelle pas mes douleurs, car, si mon visage s'est enlaidi, mon cœur est resté le même pour toi. Ne me laisseras-tu pas t'embrasser, ma toujours bonne et charmante cousine ?

Pour toute réponse, la lingère, après un instant d'hésitation, tendit la joue à son cousin, qui l'embrassa tendrement.

— C'est une longue et bien curieuse histoire que la mienne, reprit-il, et je suis bien puni aujourd'hui de ma sotte défiance d'autrefois. Quand je quittai Paris pour aller au Havre demander à ma seule parente, mon excellente tante, son consentement à mon mariage avec toi, le démon de la jalousie vint frapper mon pauvre cœur malade. Les visites assidues de ce vénérable monsieur Mathieu, l'ami de ton père, me revinrent à l'esprit et troublèrent ma raison. Il me sembla que tu avais pour lui des paroles trop douces, que tu l'aimais sans oser l'avouer, et je résolus, dans mon désespoir insensé, de tout abandonner. Sans même prendre congé de ma tante, je m'embarquai comme émigrant sur un navire en partance pour New-York, où je comptais m'établir en qualité de professeur de danse.

— Le fait est que tu ne dansais pas mal autrefois.

— De plus, je jouais assez bien de la pochette. Mais, à New-York, Terpsichore me fut rebelle, et je portai successivement mes espérances et ma pochette à Philadelphie, à Baltimore et jusqu'à Saint-Louis. Partout, quand je dansais, c'était absolument comme si je chantais, et la plus sombre mélancolie s'empara de mon âme.

— Pauvre petit ! dit Florentine.

— Un jour, reprit Léopold Cadenas, comme je me promenais au loin dans la campagne, cherchant dans les sites abrupts des distractions à mes malheurs, j'entendis tout à coup un affreux concert de cris inexprimables, de tintements de grelots, et je me trouvai entouré par une bande de sauvages comanches, qui cherchaient aventure aux environs de Saint-Louis. Je me jetai à leurs genoux et les suppliai de me laisser vivre.

C'est en faisant le geste de me casser la tête et de les suivre qu'ils répondirent à mes supplications.

Il fallut obéir.

Après trente-six heures de marche forcée, nous étions dans la tribu des Comanches, chez lesquels la chair de l'homme, et surtout de l'Européen, est considérée comme un plat des plus friands.

— Quelle horreur ! dit la lingère, et que les sauvages s'éloignent donc de la nature quand ils mangent leurs semblables et tuent leurs enfants !

— Cette observation, dictée par un bon sentiment, est sujette à contestation, hasarda timidement Cadenas. Ce n'est pas parce que je suis devenu Comanche, ajouta-t-il en riant, que je te contredis, chère cousine; mais tous les peuples primitifs de toutes les époques se sont régalés de leurs prisonniers, et ne se sont fait aucun scrupule de tuer leurs enfants pour s'en débarrasser. Aujourd'hui encore l'anthropophagie est pratiquée par un grand nombre de peuplades, et, si j'ai bonne mémoire, le père Amyot raconte que, dans les rues de Pékin, cinq tombereaux, traînés chacun par un bœuf, parcourent tous les matins les cinq quartiers de la ville, ramassant les enfants nouveau-nés tués par leurs parents pendant la nuit. Ces enfants sont ensuite jetés pêle-mêle dans une sorte de voirie qu'on appelle You-hying-tang, ou bien encore dans une mare nommée la *Fosse-aux-Filles*. Quoi qu'il en soit, comme j'étais maigre, les Comanches essayèrent de m'engraisser avant de me manger. Je résistai à tout embonpoint. Malheureusement ma maigreur ne fit que retarder de quelques semaines les apprêts de mon supplice. En effet, je vis un jour allumer un grand feu, et les Comanches danser autour de moi la ronde furieuse des vainqueurs. Des sacrificateurs armés de casse-tête s'avancèrent, n'attendant que le signal du chef pour

m'assommer. Un miracle seul pouvait me sauver. Le miracle s'est accompli grâce à toi, ma chère Florentine.

— Grâce à moi ! s'écria la lingère ; et comment cela ?

— Ton souvenir pénétra mon âme au moment de mourir de la terrible mort qu'on me préparait. Je pris la pochette, que j'avais sur moi quand les Indiens me firent prisonnier, et je me mis à exécuter l'air de la *Petite Mendiante*, cette tendre romance de Romagnesi que tu aimais à chanter dans nos beaux jours passés. A peine avais-je commencé de jouer la douce mélodie, que les sauvages s'avancèrent en masse vers moi, stimulés par la plus vive curiosité. On me fit recommencer quinze fois de suite le même air ; puis je jouai des motifs de danse, tels que quadrilles, valses, galops, etc. ; tout mon répertoire y passa. J'étais sauvé, et, en me conservant la vie, ils me donnèrent le nom de *Lumière d'harmonie*. Le lendemain de ce jour, on me tatoua, on couvrit mon corps de peaux de bêtes, on me livra des armes, et le chef me donna l'accolade fraternelle. Il me faisait jouer de la pochette à tous les moments du jour pour fêter une victoire, pour animer le courage des guerriers, pour danser, pour le seul plaisir de m'entendre, et pour conduire les morts en terre.

— En sorte que, depuis bientôt cinq ans que tu m'as abandonnée en quittant Paris, tu vis avec les sauvages ?

— Je ne suis sauvage que depuis trois ans. Mon talent sur la pochette m'ayant attiré la plus vive amitié de la part du chef des Comanches, j'ai été nommé sous-chef de la tribu, et je suis à cette heure en ambassade auprès du président des États-Unis. En t'apercevant ce matin dans la foule, auprès de l'hôtel où nous demeurons, je t'ai fait suivre, et j'ai connu ta demeure. Mais toi, cher trésor perdu et retrouvé de mon cœur,

comment se fait-il que tu sois partie de France?

— Je t'ai d'abord attendu, confiante en ta promesse; puis, voyant que tu ne venais pas, j'ai écrit au Havre, à ta tante, qui m'a appris ton départ pour les États-Unis. Ah! ce coup si inattendu a été bien cruel pour mon cœur. Me fuir ainsi sans rien dire!...

— Pauvre petite cousine!... j'ai toujours été un peu sauvage, moi!

— Enfin j'ai continué mon état de lingère, j'ai réalisé des économies, j'ai acheté quelques marchandises, et comme tant d'autres je suis venue en Amérique tenter la fortune.

— Et, dis-moi, es-tu satisfaite de tes affaires? Ça va-t-il un peu?

— Pas trop mal. Je suis en correspondance avec des fournisseurs à Paris, qui ont confiance en moi et qui me vendent à terme toutes les marchandises dont j'ai besoin. Ah! j'étais bien à cent lieues de penser que je te retrouverais un jour, et surtout en sauvage! Est-ce que tu vas retourner dans ta tribu?

— Allons donc! fit Léopold en accompagnant ces paroles d'un geste significatif, jamais! Et, puisque tu m'aimes toujours, puisque notre bonne étoile nous réunit ici tous les deux, c'est à la vie, à la mort. Seulement, ajouta-t-il, je ne me fais pas d'illusion, j'aurai bien de la peine à obtenir de *Torrent dévastateur* la permission de rentrer dans la vie civilisée; il aime tant la pochette! D'un autre côté, si j'abandonne l'ambassade, il sera peut-être possible au chef des Comanches, qu'on tient à ménager en ce moment, de me faire arrêter comme sauvage réfractaire, et cette fois la musique ne me sauverait pas de la dent des Comanches outragés et toujours de très-bon appétit.

— Mais alors, comment faire?

— J'ai une idée. Comme après tout *Torrent dévasta-*

teur tient beaucoup plus à ma pochette qu'à ma personne, il me serait facile d'obtenir ma réintégration dans le monde civilisé, si je trouvais un violoniste quelconque qui voulût prendre ma place dans le monde des sauvages.

— Mais qui donc voudrait d'une semblable position ?

— Eh ! on ne peut pas savoir. Les conservatoires d'Europe, surtout le Conservatoire de Paris, jettent tous les ans dans la circulation un petit bataillon de musiciens qui se dispersent dans le monde entier. Parmi ceux que la fortune, dans les moments où elle s'amuse à faire de mauvaises plaisanteries, a appelés aux États-Unis, il doit s'en trouver plus d'un qui accepterait volontiers mon emploi. Première pochette de Sa Majesté *Torrent dévastateur*, nourri, logé et même un peu habillé, comme tu vois, quand on est simple violoniste en Amérique, ce n'est point tant à dédaigner.

— Mais comment trouver ce violoniste ?

— C'est tout simple, je vais en faire la demande dans les journaux. Et il rédigea l'avis suivant :

« AUX MUSICIENS SANS EMPLOI. — On demande de suite « un violoniste pour être spécialement attaché au ser- « vice du chef d'une respectable tribu d'Indiens. Pas « d'appointements, mais en revanche, avec beaucoup « d'estime, la nourriture, le logement et l'entretien as- « surés. »

L'annonce fut insérée dans trois journaux.

Le lendemain, quand Léopold revint chez la lingère, il y trouva un monsieur qui l'attendait. Ce monsieur paraissait âgé de quarante-cinq à cinquante ans ; il était blond, et une longue chevelure mal en ordre tombait sur le col graisseux de sa redingote horriblement râpée et boutonnée jusqu'au menton. Il tenait à la main un chapeau de soie noire auquel le temps avait donné une couleur fauve et rougeâtre. Ce

feutre discret servait à cacher le devant d'un pantalon de drap noir, dont la trame effrontée apparaissait luisante comme le plus fin des vernis. Les souliers qu'il avait aux pieds, beaucoup moins vernis que son pantalon, étaient horriblement fatigués et beaucoup trop longs, de manière que le bout se relevait à la façon des babouches turques. Malgré l'aspect misérable de ce personnage, il y avait dans sa physionomie quelque chose d'intelligent et de noble qui commandait le respect.

— En voilà un, s'était dit Léopold en voyant ce visiteur inconnu ; c'est bien là la tenue d'un virtuose venu en Amérique pour faire fortune.

Puis reprenant tout haut :

— Qu'y a-t-il, Monsieur, pour votre service ?

— J'ai lu, Monsieur, l'annonce par laquelle vous demandez un violoniste pour le service particulier d'un chef indien. Je viens, Monsieur, me proposer pour cet emploi. Sans être très-fort sur l'instrument, je puis néanmoins faire convenablement ma partie dans un quatuor.

— Oh ! c'est inutile, et vous n'aurez jamais à jouer que des solos, car vous serez seul de musicien. Mais rien ne vous empêchera d'exécuter isolément votre partie de quatuor, si tel est votre bon plaisir.

— L'effet serait maigre.

— Maigre ou dodu, pour des oreilles de Comanches !... Oh ! si, au lieu de goûter les charmes de la musique, il s'agissait pour eux de savourer le musicien lui-même, ce serait une tout autre affaire, et le maigre ne leur plairait que médiocrement. Chaque nation a ses petites faiblesses.

— Celles de votre nation me paraissent peu artistiques et surtout fort peu rassurantes pour les étrangers.

— En général c'est vrai ; mais, quant à vous, Mon-

sieur, soyez sans inquiétude, on vous traitera parfaitement, vous serez bien nourri, si vous aimez le gibier, et vous aurez du temps à votre disposition.

— J'aime assez le gibier, pensa le musicien, et je profiterai des moments de loisir qui me seront accordés pour mettre la dernière main à ma trente-septième symphonie, restée inédite comme toutes les autres, hélas ! et aussi pour achever ma collection de quatuors, de quintettes et de septuors, qui, un jour peut-être, feront ma réputation, avec les partitions de mes quatre grands opéras également inédits.

— Me direz-vous, Monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler? demanda Léopold.

— Je me nomme Amédée X.... Entraîné par mes dispositions musicales, je suis entré au Conservatoire de Paris. J'ai reçu là, aux frais du gouvernement français, qui fait tout pour encourager les arts, les leçons des plus grands maîtres. Pendant dix ans, j'ai puisé à ces sources fécondes de la science musicale ; j'ai successivement remporté le premier prix de solfége, le premier prix d'harmonie, un autre prix d'harmonie qu'on appelle de contre-point et fugue, et finalement j'ai concouru à l'Institut, où j'ai eu l'honneur de mériter le grand prix de Rome.

— Vous êtes grand prix de Rome ! exclamèrent à la fois Léopold et la lingère.

— Hélas ! il n'est que trop vrai. Le gouvernement, toujours généreux, paya ma pension pendant cinq ans en Italie et en Allemagne, où il m'avait envoyé, comme on envoie tous les lauréats, pour étudier les grands maîtres. Je brûlais d'impatience de revenir en France et de prouver au gouvernement qu'il n'avait pas semé sur un sol ingrat. En arrivant à Paris, ma première visite fut pour le directeur de l'Opéra-Comique. C'était un homme charmant, qui m'avoua aimer avec passion

tous les jeunes compositeurs, particulièrement les grands prix de Rome. Il les regardait comme ses propres enfants. « Seulement, » me dit-il, « je vous engage à ajourner vos débuts. Le moment n'est pas opportun; j'ai en répétition des pièces dont le succès ne saurait être douteux. Il faut se montrer prudent, et quand on veut devenir compositeur, on doit savoir attendre. Attendez donc, cher grand prix de Rome, et ayez toute confiance en moi; je veille sur vos succès futurs. Dès que le moment me paraîtra favorable, je vous préviendrai.

— Voilà qui était gracieux et bien fait pour vous encourager, dit Léopold.

— En effet, reprit le grand prix de Rome, ces paroles me comblèrent de joie; on ne m'avait pas dépeint les directeurs de l'Opéra-Comique sous des couleurs aussi riantes. J'attendis donc avec confiance un an, deux ans, trois ans, cinq ans. Puis je me décidai à renouveler ma visite auprès du directeur.

— Et quel accueil vous fit-il cette fois? demanda le sous-chef des Comanches.

— Il me reçut plus amicalement encore que la première fois, si c'est possible.

— C'était, en vérité, dit à son tour la lingère, un fort aimable homme que ce directeur.

— Seulement, continua le musicien, il me montra divers contrats passés avec des auteurs en vogue, et parut très-contrarié d'être obligé de leur céder la priorité sur moi. Attendez, attendez encore, attendez toujours, me dit-il avec le plus gracieux sourire; la patience est la première vertu du compositeur de musique en France, où les auteurs sont éternellement jeunes, et donnent à soixante ans de belles espérances. J'attendis donc encore cinq ans. Alors on me dit de chercher un poëme. Je passai trois ans pour en trouver un.

Le directeur le reçut et je me mis à en écrire la musique avec un enthousiasme qui réchauffe encore mon sang aujourd'hui que j'y pense. Deux mois après, ma partition était dans les mains du copiste. Dix-huit mois plus tard, je faillis m'évanouir en recevant un bulletin de l'Opéra-Comique qui m'invitait à assister aux répétitions de mon ouvrage. Je cherchai des yeux les deux membres de l'Institut qui, d'après les réglements, devaient m'assister dans les répétitions. Comme je ne les vis pas et que j'en fis l'observation, on me rit au nez en me disant que jamais les membres de l'Institut ne s'étaient dérangés pour des prix de Rome, et que d'ailleurs j'étais assez grand garçon pour surveiller moi-même l'exécution de mon opéra.

— Ce n'était guère poli, dit la lingère avec intérêt.

— Sans doute, répliqua le grand prix de Rome, mais je n'avais rien à dire, et il fallut me résigner. Trois répétitions eurent lieu. A la quatrième, le *libretto*, reçu d'abord avec plaisir, fut trouvé détestable. Les auteurs se fâchèrent avec les directeurs. Ils retirèrent leur pièce et reçurent cinq cents francs pour tous dommages. Pareille somme me fut offerte, moyennant quoi je reconnaîtrais le directeur déchargé de toute obligation envers moi. Je refusai d'abord, mais j'avais de la famille, j'étais pauvre ; je finis par accepter les cinq cents francs. Je n'ai pas eu, comme quelques-uns de mes collègues malheureux, le courage d'oublier la musique en me faisant fleuriste, chapelier ou copiste (historique). Je donnai des leçons, mais comme je n'étais fort sur aucun instrument, je gagnai peu d'argent. Enfin je partis en qualité de chef d'orchestre pour diriger aux États-Unis une troupe d'opéra. L'opéra n'eut pas de succès et on me fit banqueroute de mes appointements. Je me trouvais, sans savoir l'anglais, dans le pays le moins musical du monde. J'ai

souffert du froid et de la faim ; je n'ose pas retourner en France plus misérable que je n'en suis parti; d'ailleurs je n'ai point d'argent pour payer mon passage. J'accepte donc comme une bonne fortune relative la place que vous me proposez ; les hommes civilisés protégent si peu les musiciens, que je ne vois pas trop ce que je puis risquer avec les sauvages.

— Grand prix de Rome, dit Léopold d'une voix solennelle, vos malheurs me touchent, et je vous nomme première pochette de *Torrent dévastateur*, le puissant chef des Comanches ! Et moi, se dit-il à lui-même, je cours donner ma démission pour m'unir à celle que j'aime.

Cette curieuse et burlesque histoire, qui perd beaucoup en passant par notre plume, avait été débitée par Arthur avec la verve et l'entrain que les Anglais apportent souvent dans le récit oral. Elle amusa le colonel. Je la trouvai moins plaisante, et elle me fit faire des réflexions qui aboutirent à cette conclusion : les épiciers dont on s'est tant moqué, par jalousie, sont les gens les plus intelligents du monde, y compris les grands prix de Rome, et peut-être aussi ceux qui les nomment.

De Washington-City à Charleston nous ne fîmes pour ainsi dire qu'une traite.

CHAPITRE XV

Charleston. — Ses curiosités. — Un tableau de Courbet mis en musique par Wagner. — Une heureuse rencontre. — Les scellés apposés sur un nègre. — Départ pour la Géorgie.

Quand nous arrivâmes à Charleston, la chaleur était accablante, et les maringouins bourdonnaient à nos oreilles avec une furie sans égale. Encore s'ils n'avaient fait que bourdonner ! mais ils nous piquaient, et leur piqûre dans ces climats est insupportable. Nous trouvâmes la ville déserte de tous les riches habitants, qui vont passer à la campagne l'été et une partie de l'automne. Le jour nous ne faisions guère autre chose que de nous balancer dans des hamacs, mais dès que la nuit arrivait, nous courions la ville à la recherche d'un peu de fraîcheur.

Charleston n'est pas long à visiter. Après que nous eûmes contemplé la baie, la citadelle d'Etat, l'arsenal, l'Hôtel-de-Ville, après que nous eûmes traversé dans tous les sens le *Magnolia Cimetery*, un très-beau cimetière ma foi ! et qui sert de promenade à toute la ville, nous avions à peu près tout vu de ce qu'il y avait à voir à Charleston dans cette saison brûlante.

Une nuit que la chaleur nous empêchait de dormir, Arthurnous proposa de faire une promenade dans un lieu quasi fantastique et où nous entendrions, nous dit-il, un concert comme on n'en entend nulle part ailleurs.

Nous acceptâmes avec empressement.

L'endroit, en effet, était digne d'un conte d'Hofmann ou d'Edgard Poë. Il se trouve du côté de l'Arsenal dans le voisinage des marécages que forment les débordements de la rivière Cooper. Rien de plus lugubre que ce paysage rendu plus lugubre encore par l'obscurité de la nuit. Nous nous assîmes sur un monticule, attendant en silence le concert fantastique que nous avait promis Arthur.

Notre attente ne fut pas de longue durée.

Quelques gémissements vagues mêlés à des cris sourds et rauques préludèrent à cette musique, la plus étrange qu'aient jamais produite les bruits surnaturels, les voix bizarres et discordantes de ces millions d'êtres invisibles qui se réveillent aux heures des ténèbres. Ces accords impossibles, ces hymnes de l'autre monde, ces croassements liés à des cris aigus, se détachant par intervalles sur le son horriblement énervant des maringouins, formaient un ensemble bien fait pour exciter l'admiration des adeptes de l'école de l'avenir en musique. Quand nos yeux faits à l'obscurité purent distinguer les objets autour de nous, nous vîmes se tenant perché sur un chichet noirci, un chat huant aux grands yeux ronds et phosphorescents. Semblable au Satan du Sabbat de Victor Hugo, il dirigeait l'orchestre, en marquant la mesure par des hurlements lamentables. Toute la bande des musiciens, les canclans à la trompette nasillarde, les scarabées grognards, les karanans bavards, les lézards sifflants, etc., semblaient attentifs à la voix de leur chef; sans compter les mille autres artistes qui grouillaient sur leurs pattes et parmi lesquels le hideux faucheux qu'on voyait se dessiner à la surface limoneuse de cet horrible berceau de la fièvre jaune et du vomito. Ah! le beau concert et la belle salle de spectacle! Cette partition avait quelque chose que les mots ne peuvent rendre.

Quelles expressions pourraient exprimer ce mélange de sons inappréciables, de clameurs diverses, de plaintes fantastiques, de cris étranges, de murmures cadencés, de râlements épouvantables et burlesques formant l'ensemble d'une harmonie baveuse et malsaine? Il est des impressions qu'il faut renoncer à décrire. Pour mon compte, je fus saisi, à la vue de ce spectacle et à l'audition de ce concert, de douleurs de tympan et de vertige. Chose étrange! Ce que je voyais et entendais me faisait mal et horreur, et malgré tout quelque chose me retenait là. Le laid et l'horrible ont aussi leur fascination. Seul, je n'aurais peut-être pas pu m'arracher à cette influence toxique.

Le colonel rompit le premier le silence en donnant le signal du départ.

— Arthur, dit-il d'un air véritablement très-satisfait, vous venez de me faire voir la plus laide chose du monde, un tableau de Courbet mis en musique par Richard Wagner. Je vous en remercie.

— Enchanté, colonel, répondit Arthur, d'avoir pu vous être agréable. Mais quelle que soit l'impression que vous ait produite cette promenade nocturne, elle a été pour moi, il y a quelques années, bien autrement profonde... Voyez-vous se dessiner dans l'ombre la façade de cette maison?

Et Arthur nous montra du doigt une maison basse située dans le voisinage des marécages dont nous venions de voir et d'entendre les hôtes repoussants.

— Oui, répondit sir James.

— C'est là que me conduisit, quand j'arrivai pour la première fois à Charleston, le cocher à qui j'avais demandé un *boarding house*. Il faisait chaud comme aujourd'hui. M'étant mis à la fenêtre pour respirer un peu d'air frais, j'avais *joui* du spectacle dont nous venons de goûter les charmes, lorsqu'en rentrant dans

ma chambre pour me recoucher, j'entendis rouler le long de l'escalier un objet qui rendit un bruit sourd. En même temps une voiture s'arrêtait à la porte de ma demeure. Piqué par la curiosité, je sortis. Déjà l'objet que j'avais entendu rouler dans l'escalier était logé dans le véhicule.

— Voulez-vous, me dit le cocher, une place dans ma voiture?

— Où allez-vous? demandai-je.

— A l'autre extrémité de la ville.

— J'accepte la promenade, répondis-je.

Et je montai dans cette sorte de char à bancs qui partit au grand trot du cheval.

Nous roulâmes ainsi pendant quelque temps, le cocher, moi, et une femme qui paraissait dormir profondément. A un cahot du char à bancs cette femme perdit l'équilibre et tomba sur moi. Machinalement j'étendis les deux pieds et je l'arrêtai.

— Ma foi! madame, lui dis-je, on n'a pas le sommeil plus profond.

Ma voisine resta muette.

— Au diable la dormeuse! ajoutai-je, et je la remis sur son siége.

La voiture continua son chemin sans autre incident jusqu'à destination.

On ouvrit la portière et je descendis.

Au même moment le cocher prit ma voisine à bras le corps et la jeta sans façon par terre.

Elle tomba lourdement et rendit ce même bruit sourd que j'avais entendu se produire dans l'escalier de ma maison.

J'avais voyagé avec un cadavre qu'on portait à l'établissement de *Winding Scheet*. Après les émotions produites par le paysage et la symphonie que vous savez, Il ne me manquait plus que de me promener en tête-à-tête avec un mort.

— C'est un véritable cauchemar que votre aventure, dis-je à Arthur.

— Ce n'est pas tout, continua-t-il. Le *Winding Scheet* est l'antichambre du cimetière à Charleston où la chaleur est si grande, qu'il est impossible de garder chez soi les morts plus de quelques heures. Là, les trépassés sont traités avec tous les égards qu'on doit à de si grandes infortunes, moyennant une rétribution qui constitue en somme un très-beau bénéfice pour les entrepreneurs de ces établissements. A une certaine époque, il y eut plusieurs *Winding Scheet* en concurrence à Charleston. Chacun ayant voulu offrir aux morts de nouveaux avantages, on finit par les recevoir pour rien. J'ai vu le moment où on leur donnerait, avec la plus aimable hospitalité, une prime d'encouragement.

Des hommes enlevèrent en sifflant un air de polka mon infortunée voisine, pendant que je me réfugiai sous un hangar au bout duquel stationnaient un certain nombre de corbillards.

Soudain j'entends une voix qui sort d'un des corbillards :

— Qui vient à cette heure, prononce la voix, troubler mon sommeil, garanti par l'administration ?

Je crus à un ressuscité.

— Pardon, monsieur le revenant, dis-je en tremblant, je vais me retirer.

— Oh ! maintenant que je suis réveillé, vous pouvez bien rester ici, si l'endroit a des charmes pour vous.

— Des charmes? pas précisément, répondis-je, sans trop savoir ce que je disais. Mais vous, monsieur le mort, que faisiez-vous ici ?

— Je reposais.

— Et pourquoi ne reposez-vous plus ?

— Parce que vous m'avez réveillé, parbleu !

— Ordinairement vos semblables ne se réveillent pas si facilement.

— Mes semblables, dites-vous ; ah çà ! pour qui donc me prenez-vous ? pour un mort ? sachez donc que je suis un des peintres décorateurs de l'administration ; j'étais venu prendre ici quelques instants de repos, et j'aurais vraisemblablement dormi jusqu'au jour, sans votre arrivée et celle de cette bonne femme. N'aurait-elle pas bien pu pour mourir attendre quelques heures de plus ?

Ce peintre décorateur était fort aimable et d'une humeur riante. Nous devisâmes jusqu'à la pointe du jour sur l'excellente spéculation du *Winding Scheet* et sur les services qu'il rendait. Le jour venu, cet aimable décorateur me fit voir les figures allégoriques qu'il avait peintes à fresque sur les murs artistiques de cet établissement. Ces peintures me parurent bien exécutées et on ne peut mieux appropriées à l'édifice qu'ils embellissaient. Je saluai ce nouvel ami, et je retournai chez moi pour faire enlever ma malle et me loger ailleurs.

Après un instant de silence, Arthur ajouta :

— J'avais conservé un tel souvenir de cette nuit sinistre, que j'ai voulu vous faire partager mes impressions.

Le colonel remercia de nouveau notre généreux guide, et nous rentrâmes chez nous.

Je ne pus dormir de la nuit, et pendant plusieurs jours les fresques funéraires du *Winding Scheet* persécutèrent mon imagination.

On voit que si Arthur avait des histoires comiques à nous conter, il en avait aussi de fort peu gaies.

Nous dûmes à un hasard heureux d'aller passer quelque temps dans une plantation cotonnière de la Géorgie.

En rentrant un jour à notre hôtel, le colonel se

trouva face à face avec un riche planteur qu'il avait eu occasion de voir à Londres, et à qui même, je crois, il avait rendu quelque service. Après un échange de compliments, le planteur nous engagea très-aimablement à venir passer dans sa propriété la fin de l'été. Il nous fit connaître le motif qui l'avait appelé à Charleston pour quelques jours, et dans ce qu'il nous apprit il se trouvait un trait de mœurs que je n'ai point oublié.

— J'avais, nous dit-il, prêté quelque argent à un petit boutiquier qui fit mal ses affaires, et suspendit ses payements. Déclaré en faillite, il ne se trouva à l'actif du malheureux commerçant qu'un nègre qu'il avait tout récemment gagné à une loterie organisée au profit de je ne sais quelle bonne œuvre. On apposa les scellés sur cette unique propriété du marchand, ainsi que l'exige la loi pour tous les objets de valeur indistinctement, mobiliers ou immobiliers. Mais comme le sceau de la justice imprimé sur une partie quelconque du corps de l'esclave, ne parut pas une garantie suffisante aux créanciers, on obtint, par un référé, l'incarcération du nègre dans la prison de la ville...

— Pardon, interrompit le colonel ; et celui qui avait fait faillite?

— Celui-là resta libre. Pendant dix-huit mois que dura l'instruction de cette affaire, le nègre fut tenu en prison. Il vient d'en sortir, afin d'être vendu aux enchères, pour le produit en être distribué au marc le franc à tous les créanciers. Je suis venu toucher ma part de cet homme; c'est peu de chose, mais vaut mieux peu que rien.

Tels sont les lois et les usages dans le Sud qu'un esclave innocent des malheurs ou de la mauvaise foi de son maître a pu être mis, à cause même de ces malheurs ou de cette mauvaise foi, en prison. Et cela dix-

huit mois, pendant que son maître jouissait d'une entière liberté. Le planteur qui nous raconta ce fait, n'y vit rien à reprendre, et le nègre lui-même, dans sa captivité, n'a peut-être pas songé un seul instant à l'acte d'arbitraire révoltant dont il était victime. Tant il est vrai que le sentiment des droits les plus naturels peut être faussé par l'éducation, et même disparaître entièrement du cœur de l'homme dégradé par la servitude.

Nous acceptâmes l'hospitalité qui nous était offerte par M. B... c'était le nom du planteur, et nous partîmes avec lui pour son habitation de la Géorgie.

Le temps que je passai dans cette plantation fut pour moi plein d'intérêt. C'est là que je pus étudier la vie du nègre et me former une idée complète de la culture du coton.

CHAPITRE XVI

Monographie du coton. — Mœurs et coutumes des nègres dans les plantations.

L'histoire du coton est une histoire remplie de merveilles, et rien assurément ne saurait donner une idée plus grandiose de l'industrie à notre époque que le développement prodigieux de la culture de cette plante si universellement employée et véritablement providentielle.

Quand les chiffres sont plus éloquents que les mots, il faut céder la place aux chiffres.

Or, écoutez ce fait, et concluez vous-même de ce rapprochement.

En 1784, *huit balles* de coton expédiées de l'Amérique du Nord furent saisies à Liverpool *parce que*, disait le procès-verbal de saisie, *une aussi grande quantité de coton ne peut avoir été récoltée aux Etats-Unis.* En 1858, les mêmes États-Unis avec les territoires, ont donné trois millions cent treize mille neuf cent soixante-deux balles de coton, pesant environ cent quatre-vingts kilogrammes chacune, et dont un million huit cent neuf mille neuf cent soixante-six balles ont été expédiées en Angleterre. Enfin la production annuelle dans le globe s'élève à un milliard neuf cent trente-six millions six cent soixante et quinze mille balles de coton!!!

Mais n'anticipons pas et procédons par ordre.

Quelques mots d'abord sur la plante elle-même.

Le coton, qu'on a nommé aussi laine végétale, est renfermé dans une capsule à semence qui le protége jusqu'à sa maturité. A ce moment, la capsule s'entr'ouvre et livre passage à une matière blanche et soyeuse qui enveloppe la graine du cotonnier, de couleur noire et de la dimension d'un petit grain de poivre. Examiné au microscope, chaque poil de coton est un tube membraneux comprimé, sans cloisons transversales, souvent tordu en spirale et dont la surface est marquée de stries ou de points noirs irrégulièrement placés.

Les botanistes comptent un assez grand nombre d'espèces de cotonniers.

Dans le commerce, les cotons ne se classent guère qu'en deux catégories : coton longue soie et coton courte soie. Cette plante qui, dans certains climats, dans l'Inde, par exemple, vit quatre et cinq ans, est annuelle aux États-Unis. Jusqu'au moment des fortes gelées, qui le tuent, le cotonnier ne cesse de produire ; d'où il résulte que moins l'hiver est long et rigoureux dans le sud de la république américaine, plus la récolte est abondante. Il faut aux diverses variétés de cotonniers un sol sec et sablonneux. Sur le sol cendreux où Pompéi fut englouti, il croît une espèce de cotonnier qui, au moment où la cosse s'entr'ouvre, offre de loin au voyageur l'aspect d'une immense colline couverte de neige.

Depuis quelle époque le coton est-il considéré comme un objet de commerce? A cette question il serait assez embarrassant de répondre. Toutefois, il paraît constant que, dès la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, les Arabes faisaient avec l'Inde un commerce suivi d'étoffes en coton. Les mousselines du Bengale étaient à cette époque, comme elles l'étaient il y a peu d'années encore, supérieures à toutes les autres.

Mais si les Arabes savaient apprécier à leur valeur les cotonnades de l'Inde, nous voyons qu'à Rome, aussi bien que dans les principales villes de la Grèce, ces tissus apportés par de rares et hardis navigateurs n'étaient guère considérés que comme objets de curiosité. Les vêtements étaient, suivant le rang et la fortune de ceux qui les portaient, de lin, de laine ou de soie.

Près de douze siècles se passèrent, à partir du moment où les tissus de coton provenant de l'Inde furent connus des peuples européens, et, avant que ceux-ci songeassent à utiliser le coton autrement que pour en faire des mèches à chandelles. Qui eût pu prévoir durant cette longue période de temps que la substance composant les mèches de chandelles deviendrait l'objet d'un trafic pour lequel sont constamment employés au service d'une seule nation, — la Grande-Bretagne, — un nombre de navires formant quelque chose comme un jaugeage de deux millions de tonneaux, et que la masse des cotons annuellement fabriqués dans cette même Grande-Bretagne et aux États-Unis, serait de quatre cent quatre-vingt-cinq millions de kilogrammes de tissus, représentant trois milliards de francs ! Comme on le voit, les mèches ont fait leur chemin, et les chandelles elles-mêmes, régénérées par les progrès de l'industrie, ne vivront plus d'ici à peu que dans le souvenir des Cosaques et des amants passionnés de l'ancien régime, qui les regretteront éternellement.

Mais ce qui paraîtra plus extraordinaire que l'apathie des spéculateurs européens, à une époque plus ou moins barbare, c'est que la Chine elle-même, l'industrieuse Chine, soit restée sans manufactures de coton jusqu'à la fin du treizième siècle; et cela pendant que l'Inde, sa voisine, avec laquelle elle entretenait un commerce constant, s'enrichissait depuis près de trois

mille ans avec cette industrie. Les peuples étant capricieux comme le sont les individus, voici ce qui arriva dans la Chine.

Un beau jour le coton, qui avait été dédaigné durant une trentaine de siècles par les sujets du Céleste-Empire, devint pour eux l'objet d'une passion qui menaçait de n'avoir pas de bornes. On ne parla plus que de laine végétale, et les Chinois, dédaignant tous les autres produits du sol, ne voulurent plus planter que du coton. C'était la disette que préparaient ainsi ces *cotonnomanes*, la désolation de la désolation chez un peuple formé de près de quatre cents millions d'habitants. Les avis officieux ne suffisant plus pour ramener les esprits égarés, il fallut un ordre formel de l'autorité suprême pour tempérer cette fièvre de coton et rendre les céréales à la terre. Il fut décrété que quiconque cultiverait du coton au delà d'une certaine étendue relative de terre, serait puni de mort. Il ne fallut rien moins que ce décret pour calmer les esprits et assurer l'alimentation de l'empire. Aujourd'hui la Chine entière ne produit pas plus de soixante et quinze millions de kilogrammes de coton annuellement, et c'est du dehors qu'elle tire la presque totalité de ce tissu nécessaire à la fourniture de ses nombreuses fabriques.

Nous venons de voir que l'Inde, depuis les temps les plus reculés, cultive le coton. Toutefois, il ne faudrait pas inférer de ce fait que cette plante, si éminemment utile, n'ait pas été appréciée depuis moins longtemps dans certaines autres parties du globe. En effet, Christophe Colomb, après avoir obtenu du gouvernement espagnol, à force de prières et de promesses, trois petites barques pour aller à la découverte d'un nouveau monde, vit dans la première terre américaine qui s'offrit à ses yeux (San Salvador) les indigènes vêtus

d'étoffes de coton, dont il rapporta des échantillons en Espagne.

Après Colomb, tous les autres navigateurs, à l'exception d'un seul, peut-être, de Cook, constatèrent que la fabrication des tissus en coton était déjà parvenue en Amérique à un haut degré de perfection.

Les Mexicains, à l'époque où Fernand Cortez découvrit et conquit le Mexique, dédaignaient le lin, qui pourtant pousse naturellement partout sous cette latitude, pour s'habiller exclusivement d'étoffes en coton d'une admirable finesse. Parmi les nombreux présents envoyés à Charles-Quint par Cortez, figuraient des manteaux, des vestes, des mouchoirs de poche en coton, teints de différentes couleurs, et d'un tissu si beau, qu'il soutenait la comparaison avec la plus fine toile de Hollande. Les anciens Mexicains qui avaient, avant nous, découvert le papier, le fabriquaient avec du coton. En outre, plusieurs catégories de pièces de leur monnaie étaient en coton façonné d'une certaine manière.

Si nous passons du Mexique dans l'empire du Brésil, nous voyons le coton employé également à la confection des étoffes dont se servaient généralement les aborigènes de cette vaste contrée. En Afrique, les Cafres ne s'habillaient que de cotonnade. Magellan, ce Portugais d'un génie supérieur, ayant conjecturé que la mer devait être ouverte à l'extrémité de l'Amérique, voulut vérifier si ses présomptions étaient fondées. S'étant embarqué de Séville avec cinq vaisseaux, il alla relâcher sur la côte déserte de l'Amérique, s'étendant du port Saint-Julien jusqu'à l'embouchure du détroit qui porte son nom. Que vit-il dans cette partie du globe jusqu'alors inconnue des Européens? Des hommes d'une haute stature qu'il nomma Patagons, parce que, ayant enveloppé leurs pieds et leurs jambes d'une

grossière étoffe de coton teint en brun, ils ressemblaient à des animaux.

Enfin, et pour combattre par des faits l'opinion de Cook, qui a dit que le coton ne poussait pas naturellement en Amérique, nous ajouterons que les premiers explorateurs du Mississipi trouvèrent partout le long de ce fleuve du coton en grande abondance.

La culture du coton, qui a fait la fortune du Sud des États-Unis et n'a pas peu contribué, il faut l'avouer, à la puissance de la grande république américaine tout entière, a été pendant longtemps l'objet d'une opposition systématique de la part des planteurs de cette contrée. Entêtés et ignorants, ils méprisaient les conseils qui leur étaient donnés par les hommes compétents, de se livrer à la culture de cette plante. Ces hommes compétents affirmaient, et ils ne se trompaient pas, que toutes les conditions de sol et de température se trouvaient réunies en Géorgie et dans la Caroline pour faire de ces pays les plus riches cotonneries du monde entier. Les conseils de la science étant méconnus, le premier congrès provincial, qui eut lieu en 1775, crut être plus heureux que les savants, en engageant solennellement les planteurs à se livrer à cette culture.

La routine, l'apathie et l'ignorance résistèrent à tous ces avis combinés, et le coton fut rejeté.

Quelques années s'étaient écoulées lorsqu'un certain nombre de propriétaires d'habitations, voulant tenter l'aventure, firent différents essais qui réussirent on ne peut mieux. Rien n'encourage comme le succès, aussi bien en deçà qu'au delà de l'Atlantique. Encouragés par la réussite, ces propriétaires d'habitations étendirent leur culture et d'autres les imitèrent. C'est ainsi qu'on peut lire dans les *Notes sur la Virginie* ces lignes écrites par Jefferson en 1781 :

« Dans ces derniers temps, nous nous sommes livrés « dans l'intérieur de nos familles à la fabrication des ar- « ticles les plus nécessaires pour nous couvrir le corps « et pour nous habiller ; ceux en coton peuvent entrer « à peu près en comparaison avec les tissus du « même genre, provenant des manufactures euro- « péennes. »

L'usage d'habiller sa famille et ses esclaves avec le coton cultivé dans la plantation se répandit chez tous les grands propriétaires et devint bientôt général dans tout le Sud. Cet heureux usage, en démontrant pratiquement l'excellente qualité du coton américain, fit plus pour la vulgarisation et le goût de sa culture, que toutes les théories des botanistes et que tous les conseils des dignitaires de la nation.

Peu à peu le colon s'habitua à planter du coton, dont il trouva bientôt un débouché immédiat dans les filatures établies par des étrangers, notamment dans celle de Williamsburg, laquelle approvisionna de tissu toute la contrée adjacente. Alors commença à s'opérer dans ces États un mouvement sérieux en faveur du coton. Ce mouvement ne fit que s'accroître jusqu'au moment fatal où le Sud, en proie à un véritable accès de folie, voulut rompre les liens qui, en l'unissant au Nord par le pacte fédéral, avaient si grandement contribué à sa gloire en contribuant à sa prospérité.

En voyant le coton croître avec une prodigieuse facilité et faire rendre aux capitaux engagés des intérêts considérables, les planteurs furent conduits à penser que les États-Unis pourraient un jour, non-seulement fournir du coton en laine à toute l'Europe, mais encore le carder et le filer par des procédés mécaniques pour en fabriquer des étoffes. La réalisation suit de près la conception des projets chez ce peuple ambitieux et actif. Ils nommèrent des délégués pour aller

en Angleterre étudier les manufactures, et se procurer les machines nécessaires à l'accomplissement de leur projet.

Voulant favoriser les bonnes dispositions des planteurs, le congrès frappa d'un droit de trois pour cent par livre tous les cotons de provenance étrangère dont les États-Unis étaient alors approvisionnés. Les planteurs crièrent hurrah! et l'indigo, omnipotent jusque-là, céda partout, dans la Géorgie et dans la Caroline, la place au coton. Quelques années plus tard, le coton régnait en souverain dans le nouveau monde et exerçait une influence considérable dans l'ancien.

N'avais-je pas raison, en commençant, de dire que l'histoire de ce textile est une histoire remplie de merveilles!

Mais le coton, pas plus que tous les autres souverains parvenus, n'a atteint le *summum* de la puissance sans luttes, sans dangers et sans tâtonnements. Les cultivateurs eurent un assez long apprentissage à faire pour rendre la culture de ce textile aussi profitable qu'elle pouvait l'être. Il fallut apprendre à planter en grand le cotonnier et à en récolter la laine avec toute l'économie désirable. En s'inspirant des Indiens, les Américains se fussent épargné bien des essais; mais ils ne le firent pas, et ne s'instruisirent qu'à la rude école de l'expérience.

D'abord ils crurent utile de semer les cotonniers très-espacés les uns des autres; l'expérience leur apprit qu'ils s'étaient trompés et que les cotonniers, plus rapprochés les uns des autres, produisaient autant et d'aussi belle matière. Dédaignant les engrais dans les premiers temps, ils ne tardèrent pas à se convaincre que certains engrais favorisent le développement de la plante et influent heureusement sur le coton. Il fallut choisir un engrais, et l'analyse chimique de la

laine végétale démontra que les substances salines sont nécessaires au complet développement de la plante et à la prompte maturité de son fruit.

La vase des marais salins qui se trouvent en abondance partout dans la Géorgie, semblait avoir été mise avec intention par la nature pour favoriser l'essor de cette culture spéciale. La puissance de cet engrais abondant et peu coûteux est telle, qu'il rend inutile le repos des terrains, laissés autrefois en friche pour se réconforter, après une ou plusieurs récoltes, suivant la qualité du sol.

Après toutes ces connaissances acquises, un grand progrès restait encore à accomplir : ce progrès consistait dans le choix des graines à semer.

Jusqu'en 1829, les planteurs, aux États-Unis, rejetaient comme inférieures les graines couvertes de duvet. Des expériences réitérées avec un immense succès par M. K. Burden, démontrèrent que les graines couvertes de duvet étaient, au contraire, infiniment préférables à toutes les autres.

Ce fut une révolution radicale qui donna pour résultat le coton longue soie appelé *sea-islands*, lequel, par sa finesse extrême, sa résistance, sa propreté, sa nuance, ses tubes en spirale s'adaptant à merveille aux procédés de la filature en se liant facilement, en glissant l'un sur l'autre avec une force élastique naturelle pendant la formation du fil, est un coton hors ligne et qui d'emblée s'est présenté comme tel sur les marchés européens.

Telle est la supériorité de ce coton longue soie de *sea-islands* (îles de mer) sur le coton longue soie des autres contrées de l'Amérique, que les premiers ont été parfois cotés à 80 cents la livre (4f,20), pendant que les seconds étaient offerts à 16 cents la livre (0f,84).

C'est ce coton, récolté dans une partie de la Caroline

du Sud ,qui donne pour une livre de matière un fil de 322 500 mètres de longueur, tandis que le coton de Dacca, dont on tisse une mousseline ambitieusement appelée *toile de vent*, ne donnerait pour le même poids qu'un fil de 185 392 mètres d'étendue.

L'Algérie est peut-être le seul pays du monde où le coton, bien cultivé, pourra un jour lutter avec celui de la Géorgie. C'est au gouvernement français à prendre les mesures nécessaires pour atteindre ce résultat, qui déciderait de l'avenir de notre belle colonie en lui créant une source de richesses pour ainsi dire incalculables ; car en supposant que les affaires s'arrangent promptement en Amérique et que la production du coton ne subisse aucune diminution, cette production sera bientôt insuffisante. Avant que la guerre n'éclatât entre le Sud et le Nord, un Louisianais, le général Morse, avait calculé qu'en supposant que les neuf États du Sud de l'Union produisissent, en 1860, quatre millions neuf cent douze mille huit cent treize balles de coton, par suite d'une augmentation peu probable de la population nègre, cette quantité serait encore au-dessous de la demande. « Il y aura là, » dit-il, « une impasse jusqu'à ce que les hauts prix des cotons résultant d'une telle situation, sollicitent la race blanche à s'adonner à la culture du cotonnier. »

Les Anglais ont, depuis assez longtemps déjà, pressenti le besoin d'un accroissement de coton, et ils n'ont rien négligé pour en étendre la culture dans leurs possessions. Une association s'est formée dans ce but à Manchester sous le nom de *Cotton Supply*. Cette association distribue gratuitement de petits traités sur la culture du coton, qu'elle a fait traduire dans toutes les langues comme la Bible, et qu'elle envoie avec des graines de cotonnier sur tous les points du globe, et jusque dans les pays peuplés par les sauvages. Au

reste, l'Angleterre a bien raison de favoriser la culture du coton, car ce produit est incomparablement le plus beau fleuron de sa couronne industrielle et commerciale. L'industrie cotonnière emploie aujourd'hui à elle seule dans le Royaume Uni presque autant de capitaux, et occupe à peu près autant de bras que toutes les autres industries réunies.

Or, il y a soixante ans, cette industrie était encore dans l'enfance chez nos voisins ! Il est vrai que l'Angleterre a eu pour favoriser ce développement véritablement phénoménal, les inventions prodigieuses de Hargraves, d'Arkwright, de Crampton, de Cartwright et de quelques autres inventeurs dont le génie a fait la gloire et la fortune de leur pays, sans toutefois les enrichir beaucoup eux-mêmes.

Quelques lignes empruntées au *Dictionnaire du commerce et de la navigation* donneront une idée exacte de l'industrie cotonnière en Angleterre, que les Anglais eux-mêmes considèrent comme une des principales sources de la puissance à laquelle ils se sont élevés.

« Telle est la force productive de la colossale industrie de l'Angleterre, qu'occupant à cette heure de vingt-neuf à trente millions de broches, elle est organisée de manière à absorber l'importation du coton et presque la production totale des États-Unis, à fournir à la consommation de l'Europe ou à suppléer à son industrie, à augmenter encore dans le monde son énorme exportation en abaissant les prix; et cela en ne demandant à ses ouvriers que dix heures et demie de travail par jour (au lieu de douze et treize qu'on exige en France par travailleur) et à chacune de ses broches que seize à vingt kilogrammes de filés par an.

« Cet immense développement manufacturier explique comment l'Angleterre, servie par ses vaisseaux et ses

comptoirs répandus à profusion, conserve partout le monopole de la vente des tissus communs. La Suisse et les États-Unis osent seuls lutter avec elle. L'Angleterre avait exporté, dans les neuf premiers mois de 1858, pour 23 209 250 livres sterling de tissus et pour 2 009 272 livres sterling de filés ; total, 30 218 526 livres sterling. Le coton manufacturé entre pour un quart dans la valeur déclarée de toutes les exportations de la Grande-Bretagne ; il dépasse de beaucoup la valeur de tous les autres articles fabriqués, laine, soie, etc., qu'elle livre au commerce. »

La France est encore bien loin d'obtenir un semblable résultat; néanmoins elle pourrait y prétendre dans un temps donné, grâce à l'Algérie dont le sol est si favorable, nous l'avons dit, à la culture du coton.

Plusieurs tentatives ont été faites dans nos départements méridionaux pour la culture du coton. Malgré la réussite de quelques-uns des essais et la prime d'un franc par kilogramme de coton nettoyé, qui a été offerte à une certaine époque par le gouvernement, cette culture a été partout abandonnée.

Depuis la fin du dix-septième siècle, où apparaissent les premières traces de la filature du coton dans notre pays, jusqu'à la fin de l'empire, on voit relativement peu de manufactures se fonder. Rien ne put stimuler l'ardeur des industriels, ni les efforts des différents gouvernements qui ne cessèrent d'encourager cette industrie par des primes et des allocations spéciales, ni la noble abnégation de Richard Lenoir, le créateur de la filature mécanique en France, lequel mourut à cette tâche glorieuse, après avoir englouti jusqu'au dernier centime de sa fortune particulière.

En 1834, l'Alsace et les Vosges comptaient cinq mille métiers perfectionnés, et depuis cette époque jusqu'à nos jours, les manufactures de Rouen, de

Lille, de Troyes, etc., ont lutté d'émulation et n'ont fait qu'accroître le chiffre de production. La statistique porte, pour les neuf premiers mois de 1858, l'importation en France du coton en laine à 79 453 800 kilogrammes.

Maintenant que nous avons résumé l'histoire du coton, et que nous avons dit le rôle gigantesque qu'il a joué dans le mouvement industriel de ces dernières années, que le lecteur veuille bien nous accompagner dans la plantation cotonnière où il n'a pas oublié que nous nous sommes rendus. Là nous pourrons à loisir examiner le travail des nègres cultivateurs, leur manière de vivre, leurs mœurs parfois si étranges, les châtiments qu'on leur inflige, les plaisirs qu'ils parviennent à se procurer; nous assisterons à la récolte du coton, aux fêtes auxquelles elle donne lieu pour ces malheureux esclaves, que, par un revirement de toutes les lois de morale et d'équité, l'égoïsme farouche des blancs condamne à rester d'autant plus sûrement misérables et asservis, qu'ils coopèrent plus efficacement et plus largement à la fortune du genre humain tout entier.

Sur quatre millions de nègres esclaves qui enrichissent et souillent aussi les États du Sud, deux millions à peu près sont employés à la culture du coton. Ce n'est pas certes un métier de paresseux. Aussi, quand un maître veut dans une des villes du Sud épouvanter son esclave, il lui dit : « Je te vendrai pour aller cultiver le coton. » D'où il est facile de conclure que les cotonneries ne sont pas précisément pour les fils de Cham le paradis terrestre. Toutefois, si quelques planteurs se sont montrés féroces envers leurs esclaves, et si des abus offensants pour la morale se manifestent trop souvent, en général, nous nous faisons un devoir de justice de le répéter, la condition des

soit une portion de poisson salé ; enfin, pour dessert, des fruits qu'ils cueillent eux-mêmes et du café qu'ils aiment beaucoup et dont ils boivent à discrétion.

S'il fait trop chaud pour que les nègres puissent, sans en être incommodés, dîner dans les champs, une heure leur est accordée pour prendre ce repas dans leurs cabanes. En toute saison, l'esclave planteur travaille depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. L'époque de la plantation du coton est généralement du 1er au 15 mai. Les nègres, après la semence, s'occupent à détruire les mauvaises herbes. Ceux qui sont à la tâche, — et c'est le plus grand nombre, nous l'avons dit, — s'ils ont terminé leur besogne avant le coucher du soleil, s'en vont cultiver pour leur propre compte.

Les propriétaires d'esclaves dans les plantations ne refusent guère d'accorder à ceux-ci un certain espace de terrain que le noir a le droit d'exploiter à son profit. Sur ce terrain il cultive des légumes que souvent il vend à son maître, il élève de la volaille, engraisse des porcs, quelquefois même il nourrit une vache. C'est ce qui fait que les esclaves sont rarement sans argent. Avec leurs économies ils s'achètent des habits de gala dont le pittoresque comique défie toute description, et qu'ils portent avec un sérieux qui les rend d'autant plus drôlatiques.

Rien de plus curieux en effet et, il faut bien l'avouer, rien de plus amusant aussi que de voir ces malheureux parias de la société américaine, parés aux jours de fête de ce qu'ils nomment leurs beaux atours. Les plus élégants portent un habit d'étoffe en coton bleu, jaune ou vert, taillé en queue de morue, avec un pantalon à carreaux s'arrêtant à la cheville, des cols de chemise qui menacent de couper leurs oreilles, tant ils sont hauts et roides, et un gilet impossible, toujours

trop court, et dans le gousset duquel se dessine en ronde bosse une magnifique montre en argent. Souvent il ne manque à cette montre, pour qu'elle donne l'heure, qu'une toute petite chose, le mouvement; mais les nègres n'y regardent pas de si près; ils savent se contenter d'une simple boîte de montre, pourvu qu'à cette apparence de montre soit attachée une longue et large gourmette en cuivre, ornée à son extrémité par une demi-douzaine de breloques du même métal. Il faut, quand l'élégant fait un mouvement, que ces breloques battent contre le haut de ses cuisses.

Les négresses, aussi prétentieuses que les noirs, et non moins extravagantes dans leur mise, sont moins ridicules toutefois : tant il est vrai que la femme, qu'elle soit noire, blanche ou cuivrée, possède en elle une grâce naturelle qui corrige toujours plus ou moins le mauvais goût du costume. Les nègres se rassemblent par groupes, discourent, font de la musique et dansent. Leur instrument favori, dans tout le sud des États-Unis, est une sorte de guitare à long manche qu'ils appellent *banjo*, et sur laquelle ils exécutent des rhythmes plutôt que des mélodies proprement dites, pendant que d'autres nègres, sous prétexte de danse, se livrent à des contorsions les plus extravagantes du monde.

Ce qui avant toute autre chose séduit les négresses coquettes, ce sont les verroteries et les faux bijoux que viennent leur vendre des colporteurs noirs ou blancs. Des nègres libres ont fait des fortunes plus ou moins considérables à vendre dans les plantations les mille petits objets dont se pare la vanité des négresses. Au reste, les noirs ont une grande aptitude pour le négoce, et rien n'est plus curieux que de les voir gesticuler et crier dans le marché français de la Nouvelle-

Orléans. M. Charles Jobey a recueilli quelques-uns de leurs *boniments* qui méritent d'être rapportés.

« Achetez, messieurs et mesdames, des chapelets bénis par notre saint-père le pape lui-même, un escalin pour les *matadores*, un picaillon pour les *rafalés !*

« Achetez, mesdames, du fil et des aiguilles qui s'enfilent et cousent toutes seules pendant que vous préparez la soupe aux huîtres et le gombaud.

« Achetez des citrons, des oranges, des bananes et des pacanes de la Havane, le parfum, la douceur, la fraîcheur de la bouche et du cœur.

« Achetez des berlingots d'Amérique pour guérir la colique et faire pousser les dents de vos enfants. »

Mais là où le génie du nègre commerçant se manifeste dans sa plénitude, c'est lorsqu'il veut amener à lui des clients qui paraissent indécis. Avec un blanc, le nègre ne parle jamais que le patois créole. Il cherche à apitoyer sur son sort. Il dira, par exemple : *Bonjou, mô maître ! Achète moé qui chose ? Moé té pas capable rien vende vous l'autre hier ? Pove moé n'a pas de chance ; mon maître va battre moé, et pi mo femme et pi tout piti monde layé.* Si, au lieu d'un blanc, c'est une servante négresse qui se présente, le nègre dédaigne alors le patois pour le français le plus pur, et enveloppe dans de grandes phrases pompeuses des compliments auxquels la négresse se montre toujours sensible.

— Eh ! bonjour, madame ! comment va l'état de votre santé ? et monsieur votre mari ? et mademoiselle votre fille, Vous vendrai-je quelque chose aujourd'hui, madame ? des radis roses très-tendres ? des ananas coupés de cette nuit ? Achetez de confiance, madame, je suis incapable de vous tromper... Oh ! la jolie robe que vous avez là, et le joli fichu jaune et rouge ! cela va si bien aux personnes brunes ; surtout

quand ces brunes ont comme vous le don de parer tout ce qu'elles portent. J'ai des bananes plus douces que le sirop, etc.

Mais revenons aux nègres planteurs de coton.

Il y a peu de grandes plantations de coton aux États-Unis. Sur cent, quatre-vingts ne sont pas exploitées par plus de dix esclaves. Trois ou quatre planteurs seulement, parmi lesquels nous citerons M. Wade Hampton, ont mille nègres sur leur habitation.

On a calculé que chaque nègre produit six balles de coton par an. En comptant les femmes et les enfants, la moyenne de balles de coton que produit annuellement chaque esclave est de trois. On n'emploie pour traîner la charrue dans les plantations à coton que des chevaux ou des mulets.

Dans les grandes plantations, les nègres se rendent au travail par escouades de vingt à cinquante travailleurs, sous la surveillance d'un blanc ou d'un nègre. Dans l'abrutissement où le plonge son état d'esclavage, le nègre choisi par son maître pour diriger et surveiller une escouade de travailleurs se montre très-flatté de la préférence dont il a été l'objet. Pour s'en rendre digne, il est d'ordinaire plus exigeant que le conducteur blanc lui-même.

On le voit, victime et bourreau à la fois, ranimer l'ardeur des esclaves et appuyer de temps à autre ses paroles par quelques coups du long fouet qu'il tient toujours à la main. Ce malheureux, qui a perdu, dans l'état de bestialité où il est né et où il a vécu, jusqu'aux plus simples notions du juste et de l'injuste, n'attend aucune récompense de son zèle ; il fait du despotisme par amour de l'art et pour l'honneur.

C'est sur le Mississipi que se trouvent les plus vastes plantations de coton. Un certain nombre mesurent un mille de long sur deux milles de profondeur. Quel-

ques-unes sont quatre fois plus considérables. Aux époques de la cueillette (on fait trois cueillettes de coton dans l'année), les plantations présentent le coup d'œil le plus pittoresque et le plus animé. Les nègres se rendent à la moisson munis de grands paniers dans lesquels ils mettent le duvet avec les graines.

Chaque nègre doit cueillir, suivant son âge, sa force, son degré d'habileté, de deux cents à trois cents livres de coton par jour. On cite des virtuoses en ce genre qui cueillent jusqu'à six cents livres de laine végétale depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Ceux-là travaillent réellement comme des nègres. Les enfants de huit à dix ans sont tenus de fournir, chaque jour, un panier pesant de trente à quarante livres. Après le coucher du soleil, les paniers remplis de coton sont portés dans l'habitation, où on les pèse.

La cueillette faite, les noirs s'emploient à séparer la graine du duvet. Dans les commencements, cette opération se faisait à la main, et il fallait une journée entière à chaque travailleur pour éplucher une livre de coton. Comme la graine dans une capsule pèse les deux tiers du poids général, on voit que le résultat obtenu n'était pas considérable. Aussi, pendant un assez long temps, n'a-t-on planté aux États-Unis que très peu de cotonniers, dans l'impossibilité où l'on se trouvait de séparer en temps utile le duvet d'avec la graine.

La nécessité rend industrieux, et les Américains sont doués du génie de la mécanique. Bientôt on fit usage d'un moulinet formé de deux à trois cylindres cannelés mis en mouvement par un mécanisme semblable à celui du rouet de la fileuse. Au moyen de ce moulinet, une personne pouvait éplucher soixante-cinq livres de coton par jour. C'était, comme on voit, un progrès considérable; mais ce progrès même ne tarda pas à

être dépassé par de grandes machines, mues, soit par des courants d'eau, soit par des chevaux ou par la vapeur. Une de ces machines nouvelles, mise en mouvement par un seul cheval et dirigée par trois ouvriers, fournit chaque jour neuf quintaux de coton épluché.

Nous sommes bien loin de l'épluchage à bras, et pourtant le dernier mot n'est pas dit. En effet, le *cotton-gin*, inventé par un Américain de New-Haven, M. Élie Whaitnez, donne des résultats beaucoup plus avantageux encore. On se sert aujourd'hui du *cotton-gin* dans toutes les plantations du Sud, mais on voit encore dans certains villages indiens, où l'on récolte du coton, éplucher ce produit avec la main, de même qu'on voit encore dans nos campagnes, en France, quelques bonnes vieilles femmes filer le lin à la quenouille.

Lorsque le coton est séparé de la graine, il subit une nouvelle opération qui achève de l'épurer. On vanne la laine végétale dans des tambours légers qui tournent rapidement sur eux-mêmes. Pendant que la matière est battue dans cette machine, un courant d'air la traverse et balaye tous les résidus. Dégagé des matières pulvérulentes, le coton sort soyeux et du plus beau blanc.

Après le vannage, le coton est envoyé dans certains magasins pour y être mis en balles. On se sert pour cela de fortes presses qu'on fait agir au moyen de grosses vis. Les balles faites, on attend un des bateaux à vapeur qui font sur le Mississipi l'office de transporter le coton des plantations, qui toutes sont baignées par le fleuve, jusque dans un entrepôt général près de la Nouvelle-Orléans.

Avant de les embarquer pour traverser la mer, les balles de coton sont soumises à une nouvelle et plus forte pression.

Rien n'était plus curieux, avant la guerre qui désole

les États-Unis, que de voir, sur la jetée de la Nouvelle-Orléans, les innombrables balles de coton qui la garnissaient de toute part. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on ne voyait que balles de coton parfaitement alignées et disposées de manière à permettre la circulation entre elles. Des rues véritables étaient ainsi formées, et ces rues, aboutissant les unes aux autres, portaient comme les rues ordinaires des noms divers.

Aujourd'hui la jetée est nue et désolée, et le coton, comme l'or, se cache à tous les yeux.

Après la semence, il est d'usage, dans quelques plantations, d'accorder aux esclaves un jour de congé. Les malheureux nègres, qui ont fait durant toute l'année des économies de gaieté, s'en donnent, ce jour-là, à cœur joie. Vêtus de leurs beaux atours, ils se livrent à leur plaisir favori, la danse et la musique.

Je ne connais pas de plus intrépides danseurs que les noirs, et leur sensibilité pour la musique est extrême. Ils pleurent et rient à la fois au son du *banjo*. Un grand rond est formé. Aux premiers sons du banjo, relevés par des coups frappés en cadence sur un corps sonore quelconque, les danseurs se mettent en mouvement. Assez mesurés d'abord, les mouvements des danseurs deviennent progressivement plus rapides et plus désordonnés.

Excités par les musiciens que les danseurs excitent de leur côté, ils finissent tous par gambader comme des fous, au bruit d'une musique épileptique. Haletants, éperdus, ils font de temps à autre entendre des sons gutturaux et regardent sans voir. Il est dès lors évident que, succombant à la fatigue, ils vont rouler pêle-mêle dans la poussière, privés de sentiment. Pour encourager leur ardeur et ranimer leurs forces épuisées, les musiciens accélèrent le mouvement de la

musique et mêlent la parole au son des instruments.

Que disent-ils? Parlent-ils en vers ou en prose? S'adressent-ils aux danseurs pour raviver leur courage, ou improvisent-ils en l'honneur de la musique et de la danse? Voilà ce que personne n'a jamais pu savoir, et ce qu'ils ne savent sans doute pas eux-mêmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, arrivés au paroxysme de leur exaltation, on entend un bruit épouvantable de musique, de paroles saccadées, de sons gutturaux, de cris plaintifs, de soupirs formidables, complété par le bruit sourd que font les danseurs en tombant sur le sol. Ils restent ainsi étourdis jusqu'à ce que, les forces leur revenant, ils se relèvent pour recommencer de plus belle.

Les négresses ne se montrent pas moins ardentes que les nègres dans ces bals champêtres, où la présence des sergents de ville serait fort à désirer, si quelqu'un pouvait, en pareil lieu et en semblable compagnie, se trouver choqué des gestes équivoques portant atteinte à la morale. Pauvres esclaves, savent-ils seulement s'il existe une morale! Les noirs, dans les habitations, se marient, se démarient et se remarient le plus aisément du monde. On leur laisse à cet égard la plus grande liberté. Ils en usent et abusent, n'ayant que celle-là.

Quelques planteurs même poussent la tolérance à ce sujet, au point de ne pas marier leurs noirs et de les laisser vivre dans la promiscuité la plus dégradante. Il est vrai que pour ces planteurs les noirs ne sont pas des hommes, mais une sorte d'animaux reproducteurs dont il faut favoriser la reproduction par tous les moyens possibles. Mariés ou non, il est toujours facile aux esclaves d'obtenir leur séparation pour contracter de nouvelles unions. Avant tout, d'après certains propriétaires de nègres, il faut éviter les querelles de ménage qui pourraient naître de l'incompatibilité d'hu-

meur, et avoir toujours dans la plantation des époux assortis, vivant en bonne intelligence, afin que, suivant les saintes Écritures, aucun arbre ne reste stérile.

Souvent les réjouissances des esclaves après la semence du coton sont marquées par un incident grotesque et bien touchant à la fois : je veux parler de l'apparition soudaine d'un nègre marron, c'est-à-dire en état de fuite. Attiré d'une manière irrésistible par les sons de la musique et les cris d'allégresse de ses anciens compagnons de captivité, le pauvre marron s'avance peu à peu, avec une extrême réserve, jusque dans l'endroit même où a lieu le divertissement.

C'est alors une scène étrange, dont ceux qui en ont été témoins peuvent seuls se former une idée.

Le nègre marron, l'air souffreteux, jaune sous sa peau noire, presque nu, hébété par les privations de tous genres qu'il endure forcément dans les forêts où il s'est réfugié et où l'on ne cesse de les traquer, apparaît comme un être fantastique. Il rampe plutôt qu'il ne marche vers le groupe des noirs en fête ; à chaque instant il s'arrête pour écouter s'il n'entend pas au loin le galop du cheval monté par le gérant de l'habitation. Une fois rassuré, il reprend sa marche lente et prudente jusqu'à ce qu'enfin il soit aperçu par les nègres de la plantation, forçats innocents, condamnés à perpétuité, eux et toute leur progéniture, pour être nés avec la peau d'une couleur différente de la nôtre. Loin d'être rassuré au milieu des siens, le nègre marron tremble plus que jamais, car il craint la trahison. Sans proférer une parole, il tombe devant eux à genoux, joignant les mains en signe de supplications. Dans cette humble posture il attend son sort.

Il est consolant de dire que bien rarement le malheureux est trahi; presque toujours, au contraire, il est accueilli avec les marques de la plus vive sympathie :

on le relève avec empressement, on lui offre à manger; souvent on lui donne de l'argent, et on fait bonne garde autour de lui pour éviter qu'il ne soit surpris par les gens de l'habitation. Rendu à la confiance, le marron donne un libre accès aux tendres sentiments refoulés dans son cœur; il demande des nouvelles de ceux qu'il connaît, raconte sa misérable vie dans les forêts, et s'informe des dispositions de son maître à son égard, pour savoir s'il pourrait rentrer dans l'habitation sans crainte de mourir sous le fouet, ou s'il doit continuer à mener la vie errante.

Ces épanchements et ces questions sont de courte durée. Aux angoisses du premier moment succèdent dans l'esprit essentiellement mobile du nègre, la joie et l'abandon. Il se mêle aux danseurs et aux musiciens, danse tour à tour et frappe sur un tambourin. S'il connaît le banjo, il se donne le plaisir d'en jouer, et, au son de l'instrument magique, il oublie tout, ses souffrances passées, sa position actuelle, l'horrible avenir qui lui est réservé, soit qu'il meure dans la forêt, soit qu'il rentre sous le joug.

Mais le plaisir pour l'infortuné marron ne dure jamais longtemps.

Au milieu des ivresses de la musique et de la danse, apparaît au loin le cheval sur lequel est monté le conducteur des noirs. A cette vue soudaine, qui rappelle le fugitif à sa situation, il pâlit sous sa peau noire, ses jambes flageolent, ses yeux se voilent de larmes. Vite il rend à son propriétaire le banjo, tombe à genoux, les mains jointes, pour supplier une dernière fois ses camarades de ne point le trahir, et, rassemblant toutes ses forces, rentre en courant dans le bois, où il succombera de privations, s'il n'est, avant cela, découvert par la meute des chasseurs de nègres marrons. Car on chasse le nègre dans le Sud à l'égal du gibier; quel-

quefois pour le seul plaisir de le chasser, le plus souvent par spéculation et pour mériter la prime offerte par tout propriétaire de nègres à celui qui ramènera à la plantation un fugitif. Cette chasse est horrible, abominable, et j'en ferai connaître les détails monstrueux plus loin.

Le coton, à l'égal de tout ce qui vit, a ses ennemis naturels dans ce monde, qui est un vaste champ de bataille. Les ennemis du cotonnier sont, dans la Géorgie, la punaise rouge, une espèce de scarabée que les savants appellent l'*apata mouchus*, et par-dessus tout une sorte de chenille désignée sous le nom de *noctua xylena*. M. Spalding rapporte que, dans l'année 1793, le coton fut entièrement perdu par ces chenilles. Dix-huit balles seulement purent être récoltées dans un champ de 400 acres. Sept ans plus tard, des chenilles apparurent dans la Caroline du Sud et firent une razzia complète. De 1804 à 1825, ce fut le tour de la punaise rouge. Toutefois il convient de rendre justice à cette punaise : elle fut clémente et ne dévora dans ces quelques années qu'un quart de la récolte. En 1825, l'escadron des chenilles mangea tout.

En 1827, 1829, 1834, 1840, 1841 et 1843, le coton devint en partie la proie des larves, des scarabées, des punaises rouges et des chenilles. La science ayant vainement tenté de conjurer ce fléau, les sorciers se sont chargés de la besogne. Il va sans dire que les conjurations ne réussissent pas mieux que les drogues. On voit, dans les années où le coton est menacé, de vieux nègres et de vieilles négresses se rendre dans les habitations et offrir leurs services. Ils disent posséder le secret de certaines paroles qui, prononcées d'une certaine façon, ne manquent jamais leur effet sur les chenilles, les scarabées et les punaises rouges.

Pour prix d'un si grand service, les sorciers et les

sorcières se montrent peu exigeants : quelques mètres d'étoffe commune pour remplacer les haillons qui ont la prétention de couvrir leur corps, quelques picaillons, et ils sont satisfaits. Pour donner plus de force aux conjurations, les sorciers allument un grand feu dans lequel ils jettent, soit un crapaud vivant, soit un serpent, soit un lézard. Au moment où l'animal, aiguillonné par la flamme, se tord dans la douleur, le sorcier se compose une figure d'inspiré et prononce les mots cabalistiques.

Ordinairement, les nègres et les négresses qui font ce singulier métier sont de pauvres esclaves trop vieux pour se rendre utiles dans les habitations, et auxquels on a généreusement accordé la liberté. Il ne faudrait pas conclure de ce fait que les vieux nègres soient chassés par leur maître lorsqu'ils ne peuvent plus travailler. Le principe de l'esclavage est odieux, mais il ne faut pas refuser aux propriétaires d'esclaves tout sentiment humain. On a certainement beaucoup exagéré, nous ne saurions trop le répéter, la cruauté des maîtres envers les esclaves. De plus, on a prêté à ceux-ci des sentiments élevés qu'ils n'ont guère pour la plupart. Les écrits des négrophiles sont assurément fort louables dans leur but; mais il y a toujours un tort à exagérer les droits d'une bonne cause.

S'il se trouve encore quelques maîtres barbares qui frappent leurs esclaves pour le plaisir de les voir souffrir, on les compte, et la grande majorité des planteurs traitent leurs noirs avec douceur. Madame la comtesse Merlin a rapporté le fait suivant dans son charmant ouvrage *La Havane :*

« Il y a quelques années, par fraude ou par violence, deux fils d'un cacique furent enlevés et amenés ici par un bâtiment négrier portugais. On les

vendit. Peu de temps après, une ambassade de *couloremies*, tatoués et habillés de plumes de couleur, aborda dans l'île. Ils venaient de la part de leur chef réclamer auprès du gouvernement les deux princes enlevés. Le gouverneur consentit sans peine à leur départ; mais les jeunes gens refusèrent de quitter Cuba, où ils jouissaient, disaient-ils, d'un bonheur qu'ils n'avaient jamais goûté dans leur pays.

« Ainsi l'état de prince en Amérique, ajoute madame la comtesse Merlin, ne vaut pas celui d'esclave dans nos colonies. » La conclusion est trop absolue, et il aurait fallu questionner les princes esclaves pour s'assurer s'il n'y avait pas, en dehors des considérations matérielles invoquées par eux, quelque raison morale déterminante qui les empêchât de retourner dans leur pays. Peut-être s'étaient-ils expatriés de leur propre volonté, et redoutaient-ils la colère de monsieur le cacique, leur père. Quoi qu'il en soit, si le métier d'esclave dans les plantations n'est pas un doux métier, tant s'en faut, la vérité exige de dire qu'ils ne sont plus comme dans les premiers temps de la colonisation, livrés à la fantaisie de féroces planteurs.

On s'est demandé, depuis la guerre de l'Amérique surtout, si l'abolition des esclaves n'entraînerait pas la ruine des planteurs, et si, par suite, le monde entier n'aurait pas à souffrir de la rareté du coton, notamment des belles qualités qui se récoltent, nous l'avons dit, dans *Sea islands*. Il est incontestable que par leur nature les noirs sont plus aptes que les blancs à la culture du coton dans un climat à la fois brûlant et humide, et qui engendre certaines fièvres mortelles dont la race éthiopienne est pour ainsi dire entièrement à l'abri. Mais s'il est trop certain que les nègres sont généralement paresseux, que l'ambition des richesses ne trouble point leur cerveau, que d'autre part ils sont très-sobres

et se contentent pour vivre d'un peu de maïs et de quelques bananes, à la condition de dormir une bonne partie de la journée et toute la nuit, il est certain que la faim, qui fait sortir le loup du bois, ferait aussi rentrer les noirs dans les champs de culture.

Je lisais, il y a quelque temps, dans un journal imprimé à la Nouvelle-Orléans, ce fait, qui milite en faveur de ce que j'avance. Le *Croissant* n'estime pas à moins de quatre millions de dollars, plus de vingt-six millions de francs, la propriété que se sont faite dans cette seule cité les nègres libres. Toute activité ne s'éteint donc pas avec la liberté chez le noir, et on le calomnie en le disant incapable de gagner sa vie. Au reste, la régénération du moral chez le nègre s'accomplira dès qu'il lui sera permis de goûter les bienfaits de l'instruction. On sait que le code noir défend au nègre esclave d'apprendre à lire. Ces malheureux noirs sentent si bien qu'ils ne seront réellement affranchis que lorsqu'ils seront instruits, qu'ils expliquent de la manière suivante la servitude de leur race.

Ils disent que Dieu, après avoir créé les noirs et les blancs, proposa aux premiers de choisir entre deux dons : l'un de posséder de l'or, l'autre de savoir lire et écrire. Les nègres prirent l'or et laissèrent aux blancs la connaissance des lettres. Irrité de la cupidité des noirs, Dieu ordonna qu'ils fussent perpétuellement gouvernés par les blancs et qu'ils les servissent partout en qualité d'esclaves.

Telle est la puissance de l'instruction qu'elle est reconnue par ces peuples primitifs eux-mêmes. L'ignorance les enchaîne dans les peuplades africaines avant de les asservir en Amérique.

De tout ce qui précède, il résulte pour nous la conviction que le coton ne courrait pas des dangers sérieux aux États-Unis, si les nègres, affranchis de droit par la

proclamation de M. Lincoln, proclamation approuvée par la législature de New-York, le devenaient de fait. Pendant les premiers temps, sans doute, il y aurait des tiraillements dans les plantations; mais les noirs reprendraient bientôt d'eux-mêmes leurs travaux habituels.

D'un autre côté, quand on voit les blancs travailler avec les noirs en plein soleil d'été sur le port de la Nouvelle-Orléans, il est permis d'espérer que la culture du coton ne leur serait point interdite. Les blancs braveraient les miasmes des marais salins dans les campagnes, comme ils bravent la fièvre jaune dans les villes où elle exerce ses ravages sur les nouveaux débarqués.

Le coton ne périra donc pas aux États-Unis avec l'affranchissement des noirs; mais dût-il souffrir de l'accomplissement de cette œuvre de justice à laquelle se trouve si directement intéressée la dignité humaine, nous répéterions cette phrase célèbre : Périssent les colonies plutôt qu'un principe.

Un Français qui connaît fort bien les États-Unis sans y être jamais allé, M. Agénor de Gasparin, disait dernièrement dans un livre remarquable à plusieurs égards et qui survivra aux événements qui l'ont fait naître (1) :

« A présent, il s'agit de liquider une mauvaise affaire « (l'esclavage). L'instant de la liquidation est toujours « pénible; mais lorsqu'elle est terminée, le crédit re- « vient. Ainsi en sera-t-il en Amérique. On a souvent « vanté l'énergique sang-froid de ses négociants. Sont- « ils ruinés, ils ne se lamentent ni ne se découragent; « c'est une fortune à refaire. De même, à mettre les « choses au pis, à supposer que la crise actuelle doive

(1) *Un grand peuple qui se relève*, un volume, chez Michel Lévy.

« se comparer à une ruine, c'est une nation à refaire ;
« on la refera. — « Messieurs, disait naguère M. Se-
« ward en achevant son grand discours au sein du con-
« grès, si cette Union était aujourd'hui brisée par l'es-
« prit de faction, elle se reformerait demain dans des
« proportions majestueuses. »

Comme tous ceux qui connaissent l'ardent patriotisme des citoyens américains, nous avons pleine confiance en l'avenir de cette nation, la première nation du monde sous le rapport des libertés publiques. Les intérêts de l'humanité triompheront dans le nouveau monde, comme dans l'ancien, des priviléges honteux et des excès du despotisme. En se séparant violemment de l'Union, les hommes du Sud ont mal calculé leurs véritables intérêts. Effrayés, éperdus, ils se sont précipités sans réflexion au-devant du danger, au lieu de l'envisager avec sang-froid et de s'efforcer d'y porter remède. Tout ce qu'ils pourront faire n'empêchera pas l'esclavage de disparaître bientôt de la terre, et le plus sage serait assurément de régler les conditions de l'émancipation. La sordidité des maîtres qui abaisse l'homme au niveau de la brute ne peut plus trouver grâce devant l'opinion publique.

Il faut que les colons du Sud renoncent à ce genre de propriété, bon gré mal gré. Espérons qu'ils auront la sagesse d'y renoncer de leur propre volonté. Les moyens ne manquent pas pour que l'émancipation des noirs s'effectue peu à peu, sans secousse violente et sans perte sensible pour les colons. Qu'ils choisissent un de ces moyens et qu'ils se rattachent à la confédération de la grande république, dont jusqu'à présent ils ont partagé la prospérité et la gloire.

Mais qu'ils se hâtent, car nous sommes à une époque où les événements marchent rapidement et où les hommes qu'on croyait le plus engourdis dans l'indiffé-

rence d'eux-mêmes, se réveillent tout à coup pour réclamer victorieusement leurs droits méconnus. Qu'ils se souviennent de la fameuse conspiration de 1820, dont le but était le massacre de tous les propriétaires d'esclaves par les esclaves, et qu'ils ne s'exposent pas à des malheurs irréparables (1).

(1) La convention d'état du Missouri, à la majorité de 51 voix contre 30, vient d'adopter une ordonnance en vertu de laquelle l'esclavage sera aboli dans le Missouri le 4 juillet 1870, jour anniversaire de l'indépendance des États-Unis Cet acte d'émancipation est ainsi conçu :

« Section 1. — Les deux premières clauses de la 26e section du 3e article de la Constitution sont abrogées.

« Section 2. — L'esclavage ou la servitude involontaire cessera d'exister dans le Missouri le 4 juillet 1870, et tous les esclaves qui se trouveront dans l'État à cette époque seront libres. Cependant toutes les personnes émancipées par cette ordonnance resteront sous le contrôle et au service de leurs maîtres durant les périodes ci-après déterminées : Celles âgées de plus de 40 ans, durant leur vie ; celles âgées de moins de 12 ans, jusqu'à leur 23e année, et celles âgées de 12 à 40 ans jusqu'au 4 juillet 1876. Les personnes qui seront propriétaires d'esclaves le 4 juillet 1870, auront autorité et contrôle sur les esclaves libérés et auront droit aux mêmes services qu'aujourd'hui durant les périodes qui viennent d'être indiquées. Toutefois, après le 4 juillet 1870, les esclaves libérés ne pourront ni être vendus à des non-résidents, ni être transportés par ordre de leurs maîtres hors de l'État.

« Section 3. — Tout esclave introduit dans l'État, après l'adoption dudit acte, et n'appartenant pas à un citoyen de l'État, sera déclaré libre.

« Section 4. — Tous les esclaves envoyés par leurs maîtres dans un État séparatiste, après que ledit État a adopté une ordonnance de sécession, et qui seraient ramenés dans le Missouri, seront déclarés libres.

« Section 5. — La législature d'État n'aura pas le droit d'émanciper les esclaves, avant les époques déterminées, sans le consentement de leurs maîtres.

« Section 6. — Après l'adoption de cette ordonnance, aucun esclave ne sera sujet à une taxe soit d'État, soit de comté, soit municipale. »

L'esclavage a été aboli dans le Rhode-Island en 1774 ; dans le Massachussets et la Pensylvanie en 1780 ; dans le Connecticut et le New-Jersey en 1784 ; dans le New-Hampshire en 1792, et dans l'État de New-York en 1799.

CHAPITRE XVII

Une chasse au nègre.

J'ai parlé de la chasse au nègre dans le chapitre précédent, et j'ai dit que j'en raconterais les péripéties monstrueuses. Je suis d'autant plus à même de tenir ma parole, que j'ai pu recueillir sur place les détails qu'on va lire.

Quelques hommes ont fait de la chasse au nègre une profession et se disent franchement chasseurs de nègres marrons. On les connaît et on a recours à leurs services.

Ils ont des chiens dressés à ce genre de chasse; on poursuit les noirs, on les cerne, on les force, quelquefois même on les tire.

Ce sont les mêmes péripéties, les mêmes émotions que pour les chasses ordinaires; il n'y manque que des sonneries spéciales de trompe comme il y en a pour la chasse au cerf.

Quelques années avant mon voyage aux États-Unis, une chasse au nègre fut organisée par deux de ces traqueurs d'hommes. Voici dans quelles conditions horribles et romanesques elle s'est accomplie.

C'était sur les bords du Mississipi, dans une plantation isolée dont le propriétaire passait à juste titre pour méchant et débauché.

Parmi les esclaves nés dans l'habitation se trouvait une jeune mulâtresse, qui devint en grandissant d'une beauté remarquable.

Dans le Sud des États-Unis, les femmes sont développées de bonne heure. Elle était âgée de douze ans lorsqu'elle inspira une passion violente à un jeune quarteron de la plantation. Il avait espéré se faire aimer de la jeune fille, et par suite obtenir de leur maître commun la permission de l'épouser; mais celui-ci la vendit pour le service d'une famille demeurant aux environs de la Nouvelle-Orléans.

Désespéré, le pauvre amoureux supplia le planteur de le vendre à son tour pour cette même ville, afin qu'il pût au moins de temps à autre apercevoir celle pour laquelle il aurait donné sa vie.

Le planteur, pour toute réponse, appliqua une vigoureuse paire de soufflets au solliciteur; ce qui voulait dire : Non, je n'y consens pas.

Quelques planteurs ont l'habitude de répondre ainsi à certaines demandes de leurs esclaves. C'est bref, mais significatif.

L'infortuné reçut les soufflets sans se plaindre.

Trois jours après, il avait disparu.

Pensant bien que l'amoureux prendrait tôt ou tard le chemin de la Nouvelle-Orléans, et qu'il saurait bien découvrir la demeure de celle qu'il aimait, le planteur paya des hommes de la police pour faire le guet auprès de cette maison et s'emparer du fugitif.

L'aimant de l'amour ne tarda pas en effet à attirer le quarteron vers la demeure de la jeune fille, ainsi que l'avait prévu l'homme du Sud.

Un soir, après le coup de canon réglementaire qui ordonne à tous les noirs esclaves de rentrer chez leurs maîtres, comme la retraite commande aux troupes de rentrer dans leur caserne, les gens de la police virent une ombre glisser le long du mur de la maison signalée. Bientôt l'ombre s'évanouit pour laisser apercevoir un homme qui parut écouter s'il n'entendait aucun

bruit, et qui regarda autour de lui s'il ne découvrait personne.

Les hommes de la police, comme des chats en embuscade, ne bougèrent pas et ne respirèrent qu'à demi. Le quarteron se crut seul. Alors, déroulant une corde à l'un des bouts de laquelle se trouvait un crochet en fer, il la lança dans la direction du balcon, et si heureusement que du premier coup l'anneau alla s'y fixer. L'amoureux s'en saisit et y grimpa à la force du poignet, avec une vigueur peu commune. Mais il fut aussitôt entouré par les hommes qui le guettaient. Se voyant pris, l'esclave infortuné eut un accès de désespoir.

— Betzy, dit-il en s'adressant à celle qu'il aimait, je meurs pour toi!...

Au même moment, une croisée s'ouvrit et la jeune mulâtresse apparut.

— James, fit-elle avec un accent déchirant, je t'aime.

— Oh! dit avec exaltation le prisonnier, qu'on entame mes chairs, qu'on me couvre de fers, je puis mourir à cette heure.

Le fugitif fut conduit à la *geôle*, où on lui appliqua les vingt-cinq coups de fouet que la loi, dans sa sollicitude éclairée, accorde comme maximum au maître qui en fait la demande pour punir son esclave. Plus de vingt-cinq coups de fouet mettraient en danger la vie du nègre, et la loi ne veut pas la mort du pécheur dans les États où il y a du coton, de la canne à sucre et du riz à cultiver.

Le bourreau de la geôle est partout un gaillard solide qui fait consciencieusement son devoir. Le premier coup, lancé d'une main ferme, produit une large boursouflure violacée, qui se dessine comme une ceinture sur les reins dénudés du martyr. Le second coup, appliqué un peu au-dessous du premier (c'est le talent

du bourreau) fait crever la première boursouflure, tout en en formant une seconde, que le troisième coup fera crever à son tour.

On comprend l'effet de ces vingt-cinq coups de fouet : vingt-cinq rubans de plaies béantes.

Le bourreau lave ensuite les blessures avec de l'eau salée dans laquelle on racle du piment. C'est pour le supplicié une douleur intolérable, qui lui arrache des cris rauques qui n'ont plus rien d'humain.

Mais il s'agit bien de cela ! il s'agit d'empêcher la gangrène de se mettre dans les chairs tailladées et meurtries du nègre, qu'il faut conserver à son propriétaire. Le bourreau est un homme d'ordre, il sait ce qu'on doit de respect à la propriété dans le sud des États-Unis, là où la Providence a daigné planter du coton et de la canne à sucre.

Quand James, qui avait supporté stoïquement cet odieux traitement, fut en état de reprendre le chemin de la plantation, on l'y conduisit.

— Tiens ! te voilà, lui dit ironiquement le planteur, je te croyais perdu, mon bijou. J'espère au moins qu'il ne t'est rien arrivé de fâcheux pendant le temps où nous avons été privés du plaisir de te voir? Allons, mon très-cher, tu dois avoir besoin de quelque repos, et je me ferais un véritable cas de conscience de ne pas t'accorder huit jours de congé dans un certain petit endroit à l'ombre, que tu as déjà deviné, parce que tu n'es pas bête, toi !

Et, par manière de péroraison, il lui appliqua une vigoureuse paire de soufflets ; après quoi il le conduisit dans un cachot humide, où il fut enchaîné par le cou comme on enchaîne une bête féroce. Ordre fut donné d'apporter la grossière nourriture du prisonnier dans une auge à cochon. Aux heures des repas, on attachait les mains de l'esclave derrière son dos, de manière que

pour manger il fût obligé de se mettre à genoux devant l'auge et d'y plonger sa tête.

Après huit jours de ce traitement qu'il est inutile de qualifier, le maître envoya l'esclave reprendre ses travaux dans les champs.

— Tu vois, lui dit-il, ce qu'il t'en a coûté pour avoir fui l'habitation. Si l'envie te reprenait de vouloir encore devenir marron, je te ferais mourir sous les coups. Ce serait dommage, car tu vaux deux mille dollars; mais il faut savoir faire quelque sacrifice au besoin, et couper un membre, comme on dit, pour sauver le corps. Le membre gangrené que j'amputerais, ce serait toi, sans pitié comme sans regret, pour inspirer une salutaire terreur à tes pareils.

Et le planteur souffleta de nouveau l'esclave, terminant ainsi tous ses avertissements, comme au bas d'une lettre on fait les compliments d'usage.

Il y a peu de maîtres de cette brutalité envers leurs esclaves, mais il y en a et j'en ai connu.

James oublia les châtiments épouvantables qu'on lui avait infligés ; il oublia les menaces de son maître, mais il ne put oublier Betzy.

Le soir, après les longues heures du travail, l'amoureux prenait un banjo et chantait sur un air mélancolique des vers de sa façon. Les rimes n'étaient pas riches, les lois de la versification n'étaient pas toujours observées, mais il ne manquait, à cette plainte naïve et poignante d'une âme inculte, ni tendresse ni poésie.

Voici la traduction fidèle d'un fragment de la composition du pauvre James :

« Combien je t'aime, ô ma belle Betzy !
« Mon cœur vit du souffle de ta vie.
« T'aimer ainsi et ne pouvoir te le dire.
« C'est plus que souffrir, c'est être la souffrance même.
« Si j'étais la brise, j'irais, inconnu, caresser ton front pur.

« Si j'étais l'oiseau, j'irais chanter sous ta fenêtre.
« Si j'étais la fleur, je t'enverrais mon parfum ;
« Mais je ne suis qu'un esclave et je ne puis pas même aimer ;
« O mort !
« O mon amie,
« L'amie des opprimés,
« Rends-moi la liberté.

La mort n'arrivant pas et l'amour persistant, l'esclave conçut le plan d'une seconde évasion. Il partit, n'emportant qu'une hachette pour se frayer un chemin dans la forêt et se défendre des bêtes féroces. Instruit immédiatement de cette disparition, le planteur fut pris d'un accès de colère terrible. Il voulut rendre tous ses noirs responsables de la conduite de James, et les envoyer tous à la geôle. Mais il réfléchit qu'un nègre battu perd de son prix, et il ne se trouva pas assez riche pour se passer cette fantaisie. Le coupable seul payerait pour lui-même, mais il n'en serait pas quitte à bon marché.

— Je le ferai, dit-il, manger par les chiens avant qu'il n'ait pu revoir celle qu'il aime.

Le planteur alla trouver deux des plus redoutables chasseurs de nègres dont c'était le métier, et rendez-vous fut pris sur la lisière de la forêt où, suivant toutes les probabilités, le marron s'était réfugié.

A l'heure fixée, les deux chenapans apparurent, armés jusqu'aux dents, avec une dizaine de chiens.

— Messieurs, leur dit le planteur, j'ai fait le sacrifice de mon esclave, je le veux mort ou vif. Pourtant, ajouta-t-il, si vos dogues peuvent ne pas le tuer, je n'en serai pas fâché. Qu'ils le blessent seulement, mon fouet fera le reste.

— Nos chiens, répondirent les chasseurs de nègres, sont dressés à ne mordre que les jambes; rarement ils attaquent le visage; pourtant cela peut arriver, et nous ne répondons de rien.

Les chiens furent lancés, et les hommes marchèrent à leur suite.

Après une battue assez longue, la meute se mit à aboyer d'une façon significative. Bientôt ils arrivèrent auprès d'une crevasse recouverte de lianes qui ne laissaient rien apercevoir. Autour de cette crevasse, les chiens aboyaient avec fureur. Les lianes furent écartées, et, lorsqu'on saisit celui qui se tenait blotti dessous, on vit que ce n'était pas James, mais un autre nègre marron, vieux et presque nu. Interrogé, il répondit appartenir à un nommé W... et être en état d'évasion depuis un temps qu'il évalua de dix à quinze ans. Son corps amaigri était couvert de cicatrices et déchiré en plusieurs endroits. Des douleurs aiguës le rendaient incapable d'aucun travail assidu. Il vivait de la vie des bêtes dans la forêt : de fruits sauvages, de racines et du maigre produit de sa chasse.

— Va-t'en, nègre, lui dirent les blancs, tu ne vaudrais pas ta nourriture.

Et la chasse reprit plus acharnée que jamais.

De nouveaux aboiements s'étant fait entendre :

— Cette fois, dirent les meneurs, l'oiseau est déniché.

— Dieu vous entende! fit le planteur.

A mesure qu'ils avançaient, les aboiements devenaient de plus en plus furieux. Quelques cris plaintifs se mêlaient aux cris de rage des chiens. Les chasseurs pressèrent le pas et se trouvèrent devant un large et profond ruisseau. Trois ou quatre chiens gisaient par terre, tués ou grièvement blessés. Les autres avaient perdu la trace du fugitif.

— Le lâche a eu peur du fouet, et il s'est volontairement noyé, dit le planteur. Que j'aie du moins son cadavre; je l'exposerai dans l'habitation, où sa vue ne pourra que produire un excellent effet sur mes es-

claves, aiguillonnés du désir de liberté. Oh ! la liberté ! peste morale, infernale conception de la démagogie, que d'excellents esclaves vous avez perdus !

On allait faire des recherches dans le ruisseau, lorsque les chiens mirent le nez au vent et partirent de nouveau avec frénésie.

— Il n'est pas mort ! dirent avec joie les chasseurs d'hommes.

En effet, James n'était pas mort. On le vit avec des jarrets d'acier traverser une plaine pour rentrer dans la forêt. Il avait fait près d'un quart de lieue en nageant sous l'eau. De temps en temps il mettait la tête à la surface pour humer un peu d'air, et disparaissait aussitôt. James, à l'égal de beaucoup de gens de sa race, nageait comme un poisson.

Chiens et hommes ne tardèrent pas à pénétrer dans la forêt à la suite du fugitif, qui, épuisé de fatigue et horriblement mordu au visage et par tout le corps, s'était blotti dans l'écorce d'un vieux arbre. Les dogues découvrirent sa retraite, et il s'en suivit une nouvelle lutte, lutte inégale entre les animaux et l'homme. Mordu de nouveau, les jambes en lambeaux, il eut encore le courage de grimper après l'arbre, où les chiens ne purent le suivre.

— Ah ! ah ! fit le planteur dont la colère aimait à se traduire par des sarcasmes, il faut avouer que tu es un gibier difficile à prendre, bien que tu n'aies que deux pattes. Peste ! mon gaillard, tu cours et tu nages bien... Mais tu es mal sur ces branches... Descends et viens avec nous.

— Soyez maudit, dit James d'une voix altérée par les douleurs atroces qu'il endurait.

— Des gros mots ! Ne vois-tu pas que, si je n'ai pas le bras assez long pour t'aider à descendre, ma carabine pourrait bien faire cet office?

— Dieu vous punira; il est pour les opprimés contre les oppresseurs.

— Il est pour les forts, imbécile! dit le planteur qui avait une singulière manière d'interpréter les préceptes de l'Évangile. Dieu n'a-t-il pas dit : « Rendez à César ce qui appartient à César? » Je suis ton César, tu m'appartiens, et j'ai le droit de te prier de descendre de dessus ton arbre, ou de t'y décrocher, si tu n'obéis pas à ma prière.

— Betzy ! exclama l'esclave d'une voix de plus en plus affaiblie par la souffrance et le sang qu'il perdait.

— Vous le voyez, fit le planteur d'un air goguenard, c'est l'amour qui l'a conduit là. Ah çà ! tu l'aimes donc bien, cette Betzy?

— Si je l'aime ! dit l'esclave avec exaltation, oh ! oui, je l'aime ! et de toutes les forces de mon âme. Quand je pense à Betzy, mes misères disparaissent, et je m'enivre au souvenir de sa voix lorsqu'elle me dit : « James, je t'aime ! »

— Ah ! elle t'a dit cela, pourceau sans groin, singe coiffé?

— Elle me l'a dit, et si après la mort il nous reste le souvenir de cette vie, l'image de Betzy me suivra dans un monde meilleur.

— Et si je ne veux pas que tu l'aimes ? dit d'une voix tonnante le planteur.

— Je l'aimerai tout de même.

— Tu me nargues ? cette insolence sera la dernière !

Et il ajusta de sa carabine l'esclave qui fit un geste suppliant.

— Tu as peur, dit le planteur.

— Oui, je crains la mort, parce qu'en mourant je ne reverrai plus Betzy.

— Tu comptes donc sur ta grâce?

— Je l'espère, du moins, car mes blessures ne sont

peut-être pas mortelles, et vous ne voudrez pas perdre l'argent que je vaux.

— Mais quand bien même, fit en riant le planteur, tu dirais vrai, dans l'état où tu es, tu ne vaux pas cent piastres.

— Je vous en donne mille, dit avec feu l'infortuné marron.

— Comment! tu offres de toi mille piastres? Et depuis quand, dis-moi, tes moyens te permettent-ils d'acheter des esclaves?

— Je n'ai pas cet argent, maître, dit James d'une voix attendrie, mais, je le jure sur Dieu, sur Betzy, que je ne voudrais pas trahir, si vous me permettez de vivre à la Nouvelle-Orléans, je me fais fort d'économiser cette somme en moins de trois ans.

— Tu la volerais, prononça impitoyablement le planteur.

— Non, riposta fièrement l'esclave, je ne suis pas un voleur. Je travaillerai jour et nuit, s'il le faut, je coucherai sur la dure, j'économiserai sur ma nourriture, et je vous donnerai, bien acquises, les mille piastres que je vous offre pour vivre, c'est-à-dire pour revoir Betzy.

L'émotion gagna jusqu'aux hommes endurcis qui accompagnaient le planteur.

— Essayez, lui dirent-ils; vous serez toujours à même de le reprendre, s'il ne tient pas ses engagements.

— Vous ne voyez donc pas, leur répondit le planteur, que, blessé comme il est, il n'a pas pour huit jours de vie?

— Je vivrai, dit l'esclave, si vous acceptez mes offres. Pour revoir Betzy, je sens que je puis guérir.

— Illusion! tu ne te vois pas tel que tu es. D'ailleurs, je t'ai promis la mort si tu fuyais une seconde

fois, et je n'ai qu'une parole. Descends-tu, ou je te loge une balle dans le corps ?

— Par pitié, mon bon maître, grâce !

— Point de grâce.

— Je vous jure que je serai soumis désormais.

— C'est trop tard.

— Mon Dieu ! que faire pour revoir Betzy, ne fût-ce qu'une fois ?

— Descendras-tu enfin, esclave entêté ?

— Au nom de tout ce que vous aimez, veuillez m'écouter encore !

— J'aime avant tout qu'on m'obéisse, et si tu ne m'obéis pas à l'instant même, je tire.

— Pour descendre, dit l'esclave, les forces me manquent.

— Chanson ! ruse de nègre dont je ne suis pas dupe. S'il s'agissait pour toi de la liberté, tu trouverais bien des forces.

— Messieurs, dit James en s'adressant à ceux qui l'avaient chassé, soyez plus humains, achetez-moi de mon maître, et je vous rembourserai.

— Non, répondit le planteur dans le paroxysme de la rage, j'ai promis que tu mourrais, meurs !

Et il fit feu sur l'esclave, qui tomba par terre en dégringolant de branche en branche.

On eut de la peine à écarter les chiens qui voulaient se précipiter de nouveau sur leur proie.

Le planteur, voyant que son nègre ne bougeait pas, le crut mort. Pour s'en assurer, il se pencha vers lui.

Au même instant James, qui n'avait été que légèrement atteint par la balle, se dressa sur lui-même comme un ressort, et, de la hachette dont il s'était emparé en fuyant l'habitation et qu'il avait tenue soigneusement cachée, il fendit la tête du planteur. Celui-ci tomba mort, sans proférer une parole. Les chasseurs

de nègres, saisis d'épouvante et craignant la justice du peuple présidée par le juge *Linch*, plus encore peut-être que la justice de la justice, prirent la fuite, abandonnant le cadavre du planteur, et l'esclave qu'ils considéraient aussi comme mort.

Quelques jours plus tard on découvrit le corps du planteur, mais on ne put trouver celui de James. Tout le monde tomba d'accord que, blessé comme il l'était, sans soins, dans une forêt, manquant de tout, il avait dû succomber, à moins d'un miracle toujours peu probable. L'histoire de cette chasse fit grand bruit; on s'indigna de la conduite du planteur, et les femmes s'intéressèrent vivement à James, victime de son amour pour la belle Betzy. Il est si rare, qu'on soit nègre ou blanc, de mourir pour celle qu'on aime.

Cette aventure était oubliée, lorsque deux délégués d'une société philanthropique se présentèrent chez les maîtres de Betzy, leur proposant le rachat de cette jeune esclave. Quand le marché fut conclu :

— *Mademoiselle,* lui dirent les philanthropes, vous êtes libre, et la somme que nous venons de donner pour indemniser vos anciens maîtres nous a été confiée par le quarteron James.

— James n'est pas mort, et je lui dois la liberté ! dit Betzy en fondant en larmes. Où est-il que je le voie ?

— James, continuèrent les délégués, est aujourd'hui à la tête d'une petite maison de commerce qu'il a fondée avec ses économies et fait prospérer par son intelligence et son travail. Il habite le Canada, où il vit sous la sauvegarde des lois anglaises et n'a rien à craindre de l'extradition, ayant tué le planteur en cas de légitime défense.

— Il est donc heureux à cette heure ? dit la mulâtresse.

— Il pourrait l'être plus encore, répondirent les philanthropes avec une intention qui n'échappa pas à Betzy.

Lecteur, si vous allez à Montréal, on vous fera voir la boutique de James et de sa femme, qui, naturellement, trône au comptoir.

Pourquoi toutes les chasses au nègre ne finissent-elles pas ainsi?

CHAPITRE XVIII

Une question insidieuse. — Départ pour la Nouvelle-Orléans. — Nous remontons le Mississipi. — Une course de steamers. — Les jambons et la gloire. — La vie à bord. — Natchez. — Louisville. — Excursion dans le *Mammoth-Cave*. — Une exploration sans précédent. — Réflexion philosophique du colonel.

En prenant congé de M. B... dont l'aimable hospitalité restera comme un des plus gracieux souvenirs de mon rapide voyage en Amérique, nous allâmes directement à la Nouvelle-Orléans, où nous ne demeurâmes que peu de temps. Le jour même de notre arrivée dans cette ville jadis française, et qui est en partie restée française, le colonel reçut une lettre d'Angleterre. Cette lettre était de sa nièce, charmante jeune personne dont nous avons entretenu le lecteur au commencement de ce récit, et que sir James affectionnait comme si elle eût été sa propre fille. Ce jour-là, le colonel parut soucieux. Deux ou trois fois je le surpris relisant la lettre de sa nièce. Le lendemain, il me dit :

— Monsieur Bonneau, vous êtes un brave garçon, vous avez du talent, et je vous dois la vie.

— Colonel, lui dis-je, ne parlons pas de cela.

— Je veux en parler, au contraire.

— Ah ! si c'est chez vous un parti pris, parlez-en, colonel, parlez-en.

— Marcel, une simple question : auriez-vous de la répugnance pour le mariage ?

— De la répugnance, non certes ; surtout si la jeune personne me plaisait, si je ne lui déplaisais pas, et si elle joignait à la douceur, à l'esprit, la beauté qui ne gâte jamais rien chez une ménagère, et la fortune qui arrange toujours tout dans un ménage..... Mais pourquoi cette question, colonel ?

— Oh ! rien, fit-il négligemment en se caressant le menton ; je voulais savoir votre opinion à ce sujet, voilà tout.

Une semaine après cet entretien auquel je n'avais attaché aucune importance, sir James m'annonçait qu'ayant entièrement renoncé à mourir, il trouvait prudent de quitter au plus tôt la Nouvelle-Orléans, où la fièvre jaune se plaît tant à passer la belle saison. Il fut résolu que nous remonterions le Mississipi, pour atteindre une dernière fois New-York, et de là nous embarquer pour l'Europe. Le colonel me demanda si je consentirais à l'accompagner jusqu'en Angleterre. J'acceptai de grand cœur, car j'avais déjà pour sir James une véritable affection, que les événements qui devaient bientôt s'accomplir, rendirent plus profonde et inaltérable.

De la Nouvelle-Orléans, je ne dirai pas grand'chose, car en fait de voyage je n'aime pas à parler par ouï-dire. Je sens que pour intéresser le lecteur sur une ville aussi importante et qui porte en elle un cachet *sui generis*, il faudrait la bien connaître. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle n'a rien de monumental, bien qu'on y remarque quelques belles constructions, telles que l'Hôtel-de-Ville, le Old-Fellows-Hall et l'hôtel Saint-Charles dans le quartier américain ; la Douane, la Monnaie et la Bourse Saint-Louis, dans la partie française. Les quatre théâtres n'ont rien de remarquable à l'extérieur, et nous n'avons vu l'intérieur d'aucun d'eux ! Une chose curieuse au point de vue des habitudes et des mœurs, ce sont les marchés, ou-

verts depuis minuit jusqu'à midi, et dans lesquels on se promène souvent pour le seul plaisir de se rencontrer et de se conter les nouvelles du jour.

Ce qui m'a le plus frappé à la Nouvelle-Orléans, c'est le port formé par le Mississipi. Il n'a pas moins, devant la ville, de cent pieds de profondeur sur deux kilomètres de largeur.

La nature a doté les États-Unis d'un splendide réseau de fleuves et de rivières, de lacs et de cours d'eau de toutes sortes, qui sont un des principaux éléments de leur prospérité. Quel mouvement grandiose sur toutes ces grandes routes qui marchent elles-mêmes, suivant l'heureuse expression de Pascal. Partout sur ces immenses lacs, sur l'Hudson, sur le Missouri, sur le Mississipi, on voyait avant la guerre sillonner la flotte des steamboats, d'une dimension et d'un luxe qu'on ne trouve qu'en Amérique. Le Mississipi surtout offrait sous ce rapport un spectacle sans égal.

Ce fleuve, le plus grand de tous les fleuves navigables, est orné, comme pour récréer les yeux du voyageur, de plus de cent îles dont quelques-unes de grande étendue. Elles sont néanmoins inhabitées pour la plupart, et portent pour toute désignation un simple numéro d'ordre.

Le Mississipi roule des eaux d'un jaune foncé contenant du *natron*, substance à laquelle les naturalistes attribuent en partie la fécondité du sol qui en est arrosé.

Les commères des bords du Mississipi attribuent au natron un autre genre de fécondité, celle des femmes dans le Sud, où il n'est pas rare de voir des familles composées de quinze à vingt enfants. Il me semble que les commères des bords de ce fleuve font trop d'honneur au natron.

En temps ordinaire le Mississipi est constamment sillonné, de la Nouvelle-Orléans à Saint-Louis, Louis-

ville, Cincinnati et Pittsburg, par mille à douze cents bateaux à vapeur, depuis le gigantesque et rapide steamboat, pouvant loger confortablement six cents passagers jusqu'au petit vapeur plat, mû par une simple petite roue à l'arrière.

C'est chose belle et curieuse que de contempler à la Nouvelle-Orléans ces légions de bateaux fumants ou prêts à fumer.

Pour occuper le moins de place possible, ils se rangent symétriquement, la proue vers le quai et l'arrière au courant. Quand ils partent, quelques tours de roues les détachent de la masse des bateaux où ils sont enclavés, et les portent habilement jusqu'au milieu du fleuve. Une fois là, ils restent immobiles durant plusieurs minutes, luttant contre le courant dont ils finissent par triompher. Ce courant n'a pas en moyenne une vitesse moindre de dix à douze milles à l'heure.

Les plus magnifiques spécimens de bateaux que j'aie vus sur le Mississipi sont l'*Eclipse* et le *Shotwell*. Ces deux monuments maritimes, de proportions à peu près égales et d'un luxe auquel l'imagination aurait eu de la peine à ajouter quelque chose, furent lancés à l'eau presque en même temps. Cette coïncidence enflamma l'esprit de lutte qui caractérise les hommes du Sud, et un *steeple chase* fut résolu entre ces deux rois du fleuve.

Personne n'a oublié les énormes affiches qui annonçaient leur premier voyage et les paris auxquels ce défi donna lieu. Des sommes énormes étaient engagées de part et d'autre, et le plus grand nombre des parieurs avaient pris passage à bord du steamboat pour lequel ils avaient parié. Les deux capitaines, en annonçant leur départ, prévenaient avec une louable franchise qu'ils ne comptaient pas répondre des accidents qui pourraient arriver en route.

Il faudrait bien peu connaître l'esprit téméraire des hommes du Sud pour supposer que cet avertissement ait pu empêcher personne de s'embarquer sur des steamboats qui tous deux peut-être allaient faire explosion. L'Américain, le Louisianais surtout, aime à braver la mort pour le seul plaisir de la braver, et je suis à peu près certain que l'affluence des passagers eût été plus grande, pour ce premier voyage, si les capitaines eussent positivement promis de chauffer la machine jusqu'à ce qu'un des deux bateaux sautât.

Le jour du départ de ces deux fiers steamboats fut un jour de réjouissance pour tous les habitants de la Nouvelle-Orléans. Tout le monde paria, jusqu'aux esclaves qui risquèrent leurs picaillons, entraînés par l'exemple. Les quais étaient couverts d'une foule enthousiaste, attendant avec impatience le signal du départ. Les véritables amateurs du sport s'étaient rendus d'avance dans le haut de la Nouvelle-Orléans, à un endroit où le fleuve fait un coude. Là les bateaux devaient être suivant les probabilités, lancés à toute vapeur, et l'on pourrait juger de leurs qualités respectives.

Deux coups de canon tirés par chacun des steamboats annoncèrent que la lutte avait commencé. Des hourras frénétiques partirent de toutes les poitrines, et les nègres, transportés d'enthousiasme et surexcités par l'espoir ou la crainte de perdre leurs picaillons engagés, gesticulaient comme des possédés, et invitaient l'équipage, composé de nègres comme eux, à chauffer la machine afin de vaincre ou de mourir.

Les roues des deux colosses rivaux mordirent le courant et avancèrent bientôt avec une rapidité inouïe. La distance à franchir sans aucune station était de la Nouvelle-Orléans à Louisville. Le voyage fut accompli par l'*Eclipse* en trois jours quinze heures sept minutes,

battant son concurrent de quelques encâblures seulement.

Pendant cette longue course, les deux bateaux avaient navigué côte à côte, et si l'*Eclipse* l'emporta à la dernière minute, c'est qu'au risque de sauter, on jeta dans la fournaise, déjà chauffée à blanc, deux cents livres de lard. Quelle fièvre à la Nouvelle-Orléans, parmi les parieurs, durant les trois jours que dura ce mémorable combat ! Les différentes stations télégraphiques placées le long du fleuve signalaient dans toutes les directions les péripéties de la course.

L'*Éclipse* porta longtemps à son avant un immense écriteau sur lequel étaient écrits en grosses lettres ces quelques mots éloquents : « *De la Nouvelle-Orléans à Louisville :* 3 *jours* 15 *heures* 7 *minutes !...* »

La meilleure saison pour naviguer sur le Mississipi est l'hiver et le printemps ; pendant les autres saisons, les eaux sont basses et laissent à découvert un fond de sable qui forme une barrière insurmontable à première vue. Mais rien n'arrête l'Américain, à qui pourrait s'appliquer ce mot célèbre : « Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera. »

Que font ces fils audacieux du nouveau monde pour franchir avec leurs steamboats les barres de sable? le tour de force le plus étonnant qui se puisse accomplir. Ils commencent d'abord par alléger le bateau de toute sa charge, laquelle est déposée provisoirement sur un radeau qu'on a remorqué. Quand le steamboat se trouve ainsi allégé, on plante profondément dans le sable deux pieux immenses de trente pieds de haut et gros à proportion, de manière à saisir, comme deux bras souples et puissants, l'avant du bâtiment.

Le bateau, comme un clown, prend son élan, passe rapidement au milieu des deux pieux qui le soulèvent doucement d'abord, plus vigoureusement ensuite à

mesure que le steamboat en avançant présente une plus large surface à comprimer, et le portent ainsi par la force de l'impulsion jusqu'au delà de l'obstacle. Puis on recharge le navire et on se remet en route.

Ce spectacle, aussi nouveau que saisissant, de bateaux à vapeur exécutant des tours de force, est certainement intéressant pour les flâneurs, mais il a beaucoup moins de charme pour l'homme d'affaires pour qui *the time is money*. Aussi ne voyagent-ils guère sur le Mississipi que dans les mois les plus favorables.

Les bateaux prennent tout le long du fleuve les passagers qui se présentent. Il suffit, pour faire arrêter le steamboat sur un point quelconque du rivage, de placer un mouchoir au bout d'un bâton si c'est le jour, d'allumer un feu si c'est la nuit. C'est en usant de ces moyens que les planteurs, isolés dans d'immenses solitudes, signalent leur présence et peuvent s'embarquer.

Pas de temps perdu : le bateau qui prend un passager avec son bagage ne s'arrête pour ainsi dire pas. La malle du voyageur est lancée du rivage et attrapée à la volée, pendant qu'une longue planche s'avance au-devant de lui. En deux bonds le nouvel embarqué se trouve sur le pont, et les roues reprennent leur allure ordinaire. Le voyageur est littéralement ramassé au passage.

On comprend qu'il arrive quelquefois des accidents; mais les accidents entrent pour une partie dans la vie la plus régulière aux États-Unis. Une fois c'est un nègre trop zélé qui retire la planche avant que le voyageur ne l'ait entièrement franchie; notre homme en est quitte pour un bain forcé ; on lui tend la perche, et on le hisse à bord avec autant de dextérité qu'on en a mis à lui jeter la planche.

Une autre fois, c'est une malle qui, lancée de travers,

tombe sur le plancher du navire et s'éventre, éparpillant tout ce qu'elle renfermait.

Une autre fois, enfin, c'est un parapluie, un sac de nuit ou un carton à chapeau qui, mal reçu, tombe à l'eau et disparaît pour toujours. Ce sont là des impressions de voyage si vulgaires dans ce pays des plus redoutables impressions, que personne n'y fait attention.

Les marchandises sont embarquées plus rapidement encore, bien que les passagers ne soient guère considérés que comme des colis vivants. Il faut voir charger le coton le long du fleuve et de ses tributaires en automne, à l'époque de la récolte, pour se faire une idée exacte de ces hommes fourmis, plus avares de temps que d'argent. Sur certains points, le rivage, très-escarpé, à pic souvent, rend nécessaire la construction d'énormes tubes de bois dans l'intérieur desquels les balles de coton glissent jusqu'au bord de l'eau.

Dans l'attente du passage du steamboat, les balles ont été empilées. De nombreux nègres sont là, attendant, des crochets de fer d'une main et une torche enflammée de l'autre, si c'est la nuit. Dès que le bateau accoste, les balles roulent et sont reçues immédiatement par l'équipage, qui les met aussitôt en ordre ; la dernière balle est à peine embarquée que le comptable du bord a déjà fait passer son reçu, et le steamboat, ce juif errant de l'industrie et du commerce, reprend sa course perpétuelle que rien ne saurait arrêter. Le chargement du coton, lorsqu'il se fait la nuit, est pour l'Européen une scène vraiment saisissante.

Les distractions, à bord d'un steamboat, sont peu nombreuses : le jeu est le passe-temps par excellence sur les fleuves et les lacs en Amérique. Mais le jeu, si dangereux partout, est particulièrement redoutable sur les bateaux à vapeur du Mississipi. Ceux que nous

avons surnommés des *grecs* en France, et qu'on a baptisés du nom de *black legs* (jambes noires) de l'autre côté de l'Océan, se rencontrent partout, en plus ou moins grand nombre, sur les steamboats du grand fleuve.

Leur habileté à faire passer dans leur poche ce que d'autres poches renferment, est véritablement étonnante et digne d'un meilleur emploi. Le diable ne comprendrait rien à leur tour d'escamotage, et seul Bosco aurait pu les suivre dans leur travail et les prendre la main dans le sac. Leurs jeux favoris, ceux qui se prêtent le mieux à leurs honnêtes opérations, sont le *poker* et l'*eucker*.

Malheur à l'homme du Nord ou à l'étranger qui accepte de jouer avec ces maîtres coquins. Ceux que leur triste célébrité signale à l'attention du capitaine sont l'objet d'une surveillance, mais cette surveillance est presque toujours impuissante devant leur dextérité.

Quelquefois il arrive, lorsque la fraude est évidente, que le capitaine, sur une plainte collective des passagers, purge son bord du *black legs*. Qu'il fasse jour ou nuit, que la rive soit habitée ou solitaire, notre homme est débarqué malgré ses protestations et malgré ses menaces. Mais les *black legs* semblent sortir de la cale du vaisseau ; quand il n'y en a plus, il y en a encore. Pour les détruire, il faudrait une police spéciale à bord de chaque steamer, car on ne peut raisonnablement pas demander au capitaine occupé de la direction du bâtiment, une surveillance continuelle.

Les hommes du Sud ne se laissent guère prendre aux amorces des *grecs* américains, mais ils jouent entre eux.

Voici une histoire que j'ai entendu raconter.

Un jour, quelques riches planteurs organisent une

roulette. L'un d'eux met vingt dollars sur la rouge, il gagne, et laisse quarante dollars sur la même couleur; il gagne encore, et continue de laisser sur la rouge sa mise constamment doublée par le gain. La chance lui est si favorable qu'il ne perd pas une seule fois, et fait sauter la banque, riche de cent mille dollars à l'ouverture du jeu. Chacun admire la hardiesse et le sang-froid du gagnant. Les esprits s'échauffent, lui seul reste calme.

— Je n'ai plus aucune valeur sur moi, dit un des banquiers, en s'adressant à l'heureux joueur, mais j'offre de jouer tous les noirs de ma plantation contre les cent mille dollars que vous venez de nous gagner.

L'homme du Sud, la tête penchée, et comme absorbé dans ses réflexions, ne bouge pas et ne répond rien.

— Qui ne dit mot consent, s'écrie l'impatient banquier. Va donc pour tous les nègres de ma plantation!

La roulette marche, et cette fois encore, ô prodige du hasard! c'est la rouge qui sort.

Le joueur que la fortune semblait avoir pris sous sa protection immédiate, et qui se trouvait en gain de plus de huit cent mille francs, n'en parut nullement ému; pas un mot, pas une exclamation ne sortit de sa bouche.

On s'approcha de lui... il était mort! L'apoplexie l'avait foudroyé dès le commencement de la lutte.

Alors les banquiers voulurent reprendre l'argent qu'ils avaient perdu; mais un certain nombre de passagers s'étant prononcés en faveur du mort, le capitaine crut de son devoir de s'emparer des valeurs contestées et de les remettre à la caisse des dépôts et consignations en attendant la décision de la justice.

Les héritiers de l'heureux défunt eurent un procès à

soutenir contre les planteurs perdants dont les conclusions furent celles-ci : Les morts ne jouant pas, nous n'avons donc pas pu jouer avec un mort; par conséquent, il n'a pas pu nous gagner. — Très-bien, répondit la partie adverse, mais il n'était pas mort quand il a commencé à jouer, et rien ne venant fixer légalement le moment où il a succombé, nous devons rentrer dans tout ce qui a été gagné.

On n'a pas su me dire quelle a été l'issue de cette curieuse contestation.

En dehors du jeu, de la *flirtation*, qui ne perd jamais ses droits nulle part aux États-Unis, d'une musique de clarinettes, de trombones et d'ophicléides, exécutée par des bandes nomades de soi-disant musiciens allemands, et du spectacle de la nature, il n'y a point de récréations à bord des steamboats du Mississipi. Mais il faut convenir que ce spectacle de la nature est souvent magnifique.

Le fleuve est très-sinueux, et il arrive parfois que revenant sur lui-même par une immense courbe, on se retrouve, après une heure de marche, à quelques centaines de pieds seulement d'un endroit où l'on a déjà passé. Sur plusieurs points, on a coupé les terres pour livrer passage aux bateaux et éviter une perte de temps toujours si regrettable pour l'Américain.

Le paysage, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Natchez, est plat, et rien ne vient distraire l'œil des immenses plantations de maïs, de canne à sucre et de coton. Çà et là quelques maisons de planteurs, quelques coquets villages dominant une colline, et c'est tout. Mais après Natchez, c'est-à-dire à quatre cents milles au-dessus de l'embouchure du fleuve, les arbres apparaissent de plus en plus rapprochés, et les forêts vierges s'étendent jusque sur les bords du Mississipi.

Quant à la ville même de Natchez, où nous fîmes une courte station, elle est certainement une des plus coquettes et des mieux situées qu'il y ait au monde. C'est un nid d'amoureux, une vision de poëte. Nous ne pouvions nous lasser de contempler ce lieu ravissant qui rafraîchit à la fois le regard et l'esprit. Figurez-vous une agglomération de villas, peu séparées les unes des autres et mystérieusement enfouies dans la verdure. Point de trottoirs dans la ville, mais de larges avenues très-unies, et bordées magnifiquement par la nature d'arbres hauts et touffus. Natchez c'est Neuilly, Saint-James, Madrid, le bois de Boulogne et le parc des Princes, rapprochés par des traits d'union de végétation tropicale, avec quelques milliers de maisons blanches dans lesquelles il semble qu'on doive vivre toujours heureux. Nous quittâmes à regret ce séjour enchanteur, pour continuer notre route en remontant le Mississipi.

A partir de Natchez, le panorama prend une teinte sauvage et grandiose. Un parfum particulier de verdure et de fraîcheur s'exhale du sycomore, du platane, du saule, du chêne et de toute cette riche et puissante végétation du tropique.

Mais ne cherchez ni les singes sautant de branche en branche ni les oiseaux chanteurs dont Chateaubriaud peuple, avec une si poétique prodigalité, les bords riants du Natchez; les singes et les oiseaux n'ont jamais gambadé ni chanté sur les bords du Mississipi, si ce n'est dans l'imagination de cet écrivain, beaucoup plus soucieux de séduire par le charme du récit que d'intéresser par la réalité des faits.

De temps en temps seulement, on voit sur le fleuve, se baignant avec grâce, une ourse avec ses oursons que le bateau n'effraye pas. Ils ne daignent se déranger que lorsque le steamboat est près de les toucher. Aussi se trouve-t-il souvent un passager qui, par ma-

nière de souvenir, loge dans la fourrure des oursons une ou deux balles de son rifle.

Au fond du steamboat, de plain-pied avec la salle à manger, se trouve le *ladies saloon* (salon des dames). Cette pièce décorée avec un luxe princier, se ferme à volonté au moyen de deux grandes portes qui glissent sur des rainures pratiquées dans le parquet. Sur ces portes, comme sur toutes les portes des cabines, sont peints artistiquement les sites les plus pittoresques des États-Unis. Quand les ladies ont fermé la porte de leur salon, c'est un sanctuaire inaccessible à tout ce qui n'est pas frère, père ou mari d'une des divinités du lieu.

Pour étudier l'Américain, c'est dans le *bar* ou buvette qu'il faut aller, durant les longs trajets sur le Mississipi. Le *bar* est littéralement rempli du matin au soir de buveurs que rien ne désaltère. Comment font-ils pour absorber tant d'eau-de-vie et n'en pas mourir? C'est leur secret.

Ordinairement la buvette est affermée à un particulier par le capitaine du bord. Il fait payer ce privilége plus ou moins cher, selon l'importance du bateau.

Personne de plus généreux qu'un planteur, quand la récolte a été bonne et qu'il vient de s'embarquer avec ses dernières balles de coton et ses derniers boucauts de sucre. Dans sa joie, il lui arrive souvent d'inviter à boire tous les passagers en masse.

Le premier verre n'est guère destiné qu'à ouvrir le passage aux verres qui suivront.

Comment s'étonner après cela que la cervelle des passagers s'échauffe, et qu'ils soient les premiers à exciter le capitaine dans ces courses folles qui ont eu si souvent pour résultat l'explosion de la chaudière et la mort de centaines de personnes? Les femmes elles-mêmes applaudissent, et on raconte ce fait dont l'authenticité n'est pas douteuse.

Une femme de Cincinnati, cette ville célèbre par son grand marché aux cochons et l'usine si originale où cet animal est tué, salé, découpé, etc., à la mécanique; une femme de Cincinnati, dis-je, venait de s'embarquer avec un lot considérable de jambons en destination de la Nouvelle-Orléans. Une course de vitesse s'engage entre le bateau qu'elle monte et un autre steamboat. Le bateau qui porte la citoyenne de Porcopolis, dépassé par l'autre, fait les plus grands efforts pour le rejoindre et le vaincre.

Les passagers, oubliant le danger, font la chaîne pour passer les fagots, et l'enthousiasme de l'équipage répond à celui des voyageurs. Le bateau gagne sur le rival jusque-là heureux; mais à quel prix! Les deux cheminées hautes sont blanchies par la chaleur, et l'une d'elles fond entièrement, incendiant le pont qui flambe autour de sa base. Partout des crépitements sinistres annoncent une catastrophe. Personne n'y prend garde, on ne voit qu'une chose : c'est que le steamboat gagne toujours de vitesse sur son adversaire, qu'il va bientôt le rejoindre et le dépasser.

Mais, ô contre-temps fatal! le capitaine, la tête en feu, dominant le bruit général, s'écrie avec un geste de désespoir :

— Messieurs, il faut cesser la lutte, car tout le combustible est épuisé!

— Pas encore! répond l'héroïque propriétaire de Cincinnati; j'ai des jambons : qu'on les prenne!

Un cri d'enthousiasme et d'admiration s'échappe de toutes les bouches. On court aux jambons, qui sont lancés dans la fournaise. Le steamboat n'éclate pas, et il arrive le premier.

En débarquant à la Nouvelle-Orléans, les passagers reconnaissants firent frapper une médaille commémorative qu'ils offrirent solennellement à cette femme

dont le désintéressement égalait le courage, et qui préféra la gloire aux jambons.

En partant de la Nouvelle-Orléans, les principales stations sont : Bâton-Rouge, sur la rive gauche, capitale de la Louisiane, Natchez, Vicksburg, dans l'État de Mississipi, sur la rive droite du fleuve, et du même côté Memphis. On arrive ensuite au confluent de l'Ohio et du Mississipi qui perd là son nom et se dirige vers Saint-Louis. A la bifurcation se trouve la petite ville de Cairo (le Caire). En suivant l'Ohio on arrive à Louisville, état de Kentucky. Puis viennent Cincinnati et Pittsburg, état de Pensylvanie, où s'arrête à peu près la navigation.

Le touriste, maître de sa personne et de son temps comme nous l'étions le colonel et moi, ne manque jamais de s'arrêter à Louisville pour faire connaissance avec l'Etat du Kentucky et visiter la fameuse cave *Mammoth*, où l'on peut voyager sur les eaux d'un fleuve souterrain et pêcher des poissons sans yeux. C'est ce que nous fîmes. Le chemin de fer nous conduisit jusqu'à la station de *Cave-city* située à dix milles de l'embouchure de la caverne.

Rien de plus attrayant que ces dix milles à parcourir dans un pays qui a conservé sa physionomie de l'époque des Indiens. De temps en temps nous apercevons des cerfs et des troupeaux de dindons sauvages. Partout la nature nous apparaît empreinte de ce caractère de grandeur qui frappe l'Européen en Amérique, où tout semble incommensurable.

En arrivant à destination, nous descendons dans le *Mammoth cave-hotel*, situé à peu de distance de l'entrée du souterrain. Des guides, torches allumées, nous conduisent en excursion dans les profondeurs de la caverne, où des tableaux merveilleux vont se dévoiler à nos yeux.

Ce qu'on pourrait appeler le premier étage de la

caverne n'est ni bien grand ni curieux. Des spéculateurs recueillent là le salpêtre qui se détache en abondance des parois humides de la grotte.

Le second étage, qu'on nomme l'Alhambra, est une féerie des *Mille et une Nuits*. Tout ce que la mosaïque orientale a pu combiner de plus varié, de plus capricieux, de plus éblouissant, est surpassé par la nature.

Les stalactites éclairées par les torches inondent la caverne des couleurs les plus riches; l'opale se mêle au diamant, l'émeraude à la turquoise, dans ce palais enchanté dont aucune description ne saurait donner une juste idée. Il faut avoir vu ces merveilles pour comprendre ce que le sens de la vue peut apporter en nous de charme saisissant.

Quel décorateur pourrait imaginer ce fouillis sublime de rosaces, de girandoles, de treillis, d'encadrements cintrés, de portiques à colonnettes de jaspe et de porphyre, aux chapiteaux d'or et d'argent, aux cascatelles de diamants, aux fontaines d'où semblent couler des flots de topazes et de rubis? Cela se voit et s'admire, mais cela ne s'imite pas plus que cela ne peut se décrire.

Quand l'œil, fatigué, mais non rassasié par la contemplation de cette symphonie du regard, éprouve le besoin de quelque repos, on passe au troisième étage où se trouve ce qu'on appelle le cimetière turc.

L'illusion est complète : des tombes musulmanes couronnées de turbans sont partout dispersées et entremêlées de cyprès. Les cyprès sont formés de concrétions basaltiques qui semblent avoir été taillées par le ciseau du sculpteur. Des ruines ajoutent à l'effet du tableau et servent de contraste à une mosquée surmontée de minarets, dont une partie seule s'est écroulée. On croit entendre la voix dolente du muezzin appelant les morts à la prière.

L'étage au-dessous, c'est le désert aride et sablonneux. Aussi loin que la vue peut s'étendre à la lueur vascillante des torches, tout est solitude et désolation. Çà et là seulement un tertre dénudé, tumulus mystérieux de quelque mastodonte, animal gigantesque appartenant à la *première manière* du Créateur. Que manque-t-il à cette imitation de désert pour paraître un désert véritable? rien que le défilé d'une caravane dans le lointain marchant au son rhythmé d'une de ces mélodies orientales vagues et rêveuses qui peignent à l'oreille la civilisation de tout un peuple.

En descendant plus bas encore, le désert disparaît, et l'on se trouve dans l'intérieur d'une imposante basilique. Le style gothique a remplacé le style bizantin du second étage, bien que nous retrouvions les stalactites colorées que nous avons admirées plus haut. Ici encore l'œuvre des hommes s'efface devant l'œuvre de la nature.

Admirez la hardiesse de la construction et le prodige des détails. Partout les plus délicates, les plus audacieuses nervures dessinent leurs tailles sveltes, isolées ou réunies en faisceaux. Des ogives aériennes d'où se détachent des pendentifs de Modène et de Valence ciselés avec une rare perfection; des rosaces à jour, des lustres dessinés par Benvenuto Cellini, et allumés de mille feux rouges, bleus, verts, oranges, or et argent; des guirlandes de neige sculptées sur lesquelles se dessine l'arc-en-ciel; des tourelles et des clochetons, tout le luxe en un mot du style gothique, mêlé, par je ne sais quel tour de force artistique, aux caprices d'une imagination folle, quoique toujours harmonieuse. L'autel est là; des rangées de pilastres l'environnent. Le regard étonné se perd dans la perspective des contre-forts, doucement éclairés par une pénombre mystérieuse.

Au sortir du temple, quel contraste! A cet étage inférieur, bien digne de figurer dans l'enfer de Dante, tout est horribles crevasses, gouffres sans fond, épouvantables abîmes. Ces larges blessures d'une nature en convulsion sont traversées par des ponts mobiles formés d'une simple pièce de madrier au delà desquels se montre la mer Morte.

Cette mer, d'une placidité immuable, encaissée dans les profondeurs de la terre, n'a jamais ressenti le moindre souffle du vent. Elle est peuplée de têtards aveugles de naissance. Ils avaient des yeux autrefois, et on en voit la trace; ils n'en ont plus maintenant qu'ils seraient inutiles dans les ténèbres.

Les conditions si diverses dans lesquelles se sont trouvés placés les animaux, ont certainemeut contribué au développement de certains organes chez les uns, et à l'atrophiement de ces mêmes organes chez les autres; de même qu'elles ont peu à peu amené des modifications dans toutes les parties de leur corps. Peut-être ce que nous appelons les races d'animaux n'ont-elles pas toujours été ce qu'elles sont; peut-être le milieu dans lequel les types premiers se sont trouvés placés par suite des révolutions qui ont si longtemps bouleversé notre globe, en changeant les conditions de l'existence, a-t-il aussi transformé l'animal. Sans doute ce travail de transformation n'aura pu s'opérer qu'à l'aide des siècles; mais que sont les siècles, dans l'accomplissement des œuvres de la nature qui est éternelle! Il y a là tout un système de création animale, ou plutôt de modification animale, que je ne développerai pas ici : *Non erat hic locus.* Je constaterai seulement que les poissons de Mammoth-Cave avaient primitivement des yeux et qu'ils n'en ont plus aujourd'hui. En seraient-ils doués de nouveau, toujours à l'aide des siècles, s'ils se trou-

vaient exposés à la lumière ? Il est permis de le croire.

Quoi qu'il en soit, la vue de cette mer souterraine, dont les eaux sont froides et sans saveur, me causa une des plus vives impressions que j'aie jamais ressenties.

Un homme pourtant vit dans ce sinistre lieu, monté sur un batelet, attendant le moment ou des curieux viendront faire sur cet autre Léthé une promenade mythologique.

Nous prîmes place dans le bateau, et le bruit cadencé des rames remplit ce monde silencieux de rumeurs fantastiques.

Après une promenade assez longue et qui eût pu être infiniment prolongée, car l'intérieur de Mammoth-Cave a dix lieues de longueur, nous regagnâmes le bord.

En sortant du batelet, le colonel demanda aux hommes qui nous avaient conduits, s'il n'y avait pas dans le Mammoth-Cave un endroit plus profond encore à visiter.

— Il y a le *Maelstrom,* répondit un des guides, le maelstrom qu'on croyait, il y a quelques semaines encore, inaccessible à tout être humain.

— Comment cela ? demandai-je au guide.

— Parce que, me répondit-il, pour descendre dans certains précipices, il ne faut pas seulement faire bon marché de son existence, il faut aussi posséder un sang-froid dont peu d'hommes ont donné l'exemple, et pouvoir dompter ses nerfs.

— Néanmoins, d'après ce que vous dites, quelqu'un est descendu dans le Maelstrom ?

— Oui, reprit le guide, cela a été fait par un jeune homme de Louisville. Vous avez pu lire les détails de ce voyage souterrain dans les journaux, d'après une lettre écrite par un Américain du Kentucki ; mais cette version n'est pas exacte de tous points, et je suis à même de rétablir les faits dans toute leur vérité.

— Racontez-nous cela, dit le colonel. Nous sommes

ici admirablement encadrés pour donner à votre récit toute la mise en scène désirable.

— Volontiers, reprit le guide, qui après s'être introduit dans la bouche une chique de tabac, s'exprima en ces termes :

Jusqu'à l'exploration que je vais vous raconter, aucun mortel n'avait osé pénétrer à plus de quelques yards dans cet abîme de la plus grande caverne du monde. Des milliers d'individus ont plongé la vue avec terreur dans le Maelstrom, tandis que les feux de Bengale y étaient en vain projetés pour tâcher d'en reconnaître le fond. Le propriétaire de cette effrayante caverne avait offert six cents dollars au célèbre guide Stephen, connu par son intrépidité, s'il consentait à atteindre les profondeurs du gouffre et à rendre compte de son excursion périlleuse. Une pareille somme était bien faite pour tenter Stephen, habitué à vivre péniblement du prix de ses modestes journées quand il travaillait ; néanmoins Stephen refusa. Il y a quelques années, un professeur du Tennesse, homme instruit autant que déterminé, voulut entreprendre ce que nul avant lui n'avait osé tenter. A cet effet il fit de longs préparatifs, et le jour venu, il se laissa glisser dans l'abîme à l'aide d'une forte corde. Il descendit ainsi à environ cent pieds, mais, arrivé à cette profondeur, il sentit sa raison s'égarer, sa poitrine s'oppresser, une frayeur invincible s'emparer de lui, et il crut qu'il allait devenir fou. C'est avec horreur qu'il donna le signal convenu pour le remonter. Arrivé à l'embouchure du précipice, il s'évanouit. Plus tard, il avoua que l'effet d'épouvante qu'il avait ressenti était tel, en touchant la première galerie, que, plutôt que de recommencer ce voyage infernal, il préférerait se donner la mort.

Depuis cette époque, une forte somme a été tenue offerte à quiconque tenterait l'aventure; beaucoup ont

essayé, personne n'avait accompli jusqu'au bout l'exploration.

Dernièrement un jeune homme de Louisville manifesta l'intention de descendre jusqu'au fond de l'abîme. Il eut avec le docteur Wright l'entretien suivant :

— Vous ne savez pas, jeune homme, lui dit le docteur, à quoi vous vous engagez, en voulant faire cette exploration à laquelle ont renoncé les hommes les plus intrépides. La volonté est limitée en nous par l'action du système nerveux, et, quand nous voulons forcer par trop notre volonté en contrariant les instincts de notre existence, la raison fuit, le vertige s'empare de notre esprit, une terreur indomptable succède alors, puis les convulsions arrivent, et c'est la mort.

— Je ne crains rien de tout cela, répondit tranquillement le jeune homme, et ce ne sera point en faisant violence à ma nature, comme vous le craignez, que je descendrai jusqu'au fond du Maelstrom.

— Vous n'avez donc jamais eu peur ? demanda le docteur.

— Jamais, en effet, répondit le jeune homme ; c'est un sentiment dont je ne puis même me faire une idée exacte.

— Comment ! il se pourrait que vous soyez insensible à la crainte !

— C'est comme je vous le dis.

— Vous n'avez jamais eu d'angoisse ?

— Jamais.

— Pas même en rêve ?

— Pas même en rêve.

— N'avez-vous donc jamais songé, — ce qui est un songe que tout le monde a fait une fois au moins, — qu'entraîné par une puissance surnaturelle hors de notre système, vous avez voyagé dans l'immensité de l'espace,

dans la profondeur des ténèbres, et ce voyage fantastique accompli dans l'éther et par un silence qui vous permettait d'entendre votre cœur battre effroyablement dans votre poitrine, votre sang circuler et toutes les fonctions de la vie s'opérer en vous ; ce rêve, dis-je, n'a-t-il pas apporté la frayeur en votre âme ?

— J'ai rêvé à peu près ce que vous dites là, et à plusieurs reprises, mais je n'en ai éprouvé que de l'étonnement et nulle crainte. Encore une fois, je ne suis point accessible à la peur.

Devant une déclaration aussi nette et aussi complète, le docteur salua profondément le jeune homme, et tout fut disposé pour sa descente. M. Preetor, le propriétaire de Mammoth-Cave, envoya aussitôt chercher à Nashville une corde d'une longueur et d'une grosseur suffisantes, et l'on se rendit au point désigné pour l'exploration, c'est-à-dire dans une galerie à neuf milles de l'entrée de la grotte Mammoth.

— J'aurais voulu assister à cette exploration, dit le colonel, ne fût-ce que pour contempler ce jeune homme entièrement inaccessible à la peur. J'ai été militaire, j'ai vu des hommes courageux parmi les plus braves, mais ils avaient, comme tout ce qui est humain, leurs moments de défaillance. Ce jeune homme, s'il disait vrai, est un phénomène unique.

— Vous allez voir, reprit le guide, qu'il ne mentait pas.

Les cordes étant arrivées, les personnes présentes crurent devoir une dernière fois exposer au Louisvillais les dangers connus et inconnus auxquels il allait s'exposer.

Il est temps, lui dirent-ils, de vous rétracter, si vous concevez quelque appréhension.

— Je n'éprouve aucune émotion, dit le jeune homme impatienté, le Maelstrom serait l'enfer même, peuplé

des âmes de tous les criminels de la terre, sous la présidence du diable en personne, escorté de toute sa milice à longue queue, que je ne reculerais pas à cette heure que j'ai résolu d'y aller. Est-ce clair?

Un éclat de rire accueillit cette boutade. Un seul homme conserva tout son sérieux; cet homme était le docteur Wright, qui regarda le jeune homme avec admiration et palpa les proéminences de son crâne.

D'abord on attacha une lourde pierre à l'extrémité de la corde, et on la descendit jusqu'à ce qu'elle eût touché le fond, ce qui demanda un assez long laps de temps. On eut soin de heurter la pierre avec le plus de force possible aux parois du gouffre, afin d'en détacher les roches branlantes, dont la chute aurait pu blesser plus ou moins grièvement le voyageur dans sa ténébreuse excursion. Plusieurs quartiers de roc tombèrent. La répercussion du bruit de leur chute remontait à l'orifice de l'abîme, en rendant un roulement semblable à celui du tonnerre. A ce bruit sinistre, les assistants tressaillirent.

Le docteur fixa sur le jeune homme un regard pénétrant.

Aucune contraction, rien ne vint accuser chez lui la moindre émotion.

Après s'être garanti la tête avec une sorte de bourrelet contre les pierres qui pourraient se détacher au-dessus de lui, et s'être muni d'une lanterne allumée, le jeune héros se fit attacher la corde autour du corps et donna le signal de la descente. Cette descente s'accomplit lentement pour éviter tout accident. Néanmoins des fragments de rochers et des portions de terre se détachaient de temps à autre autour du voyageur. Rien, heureusement ne l'atteignit.

Tout en descendant, le jeune homme promenait autour de lui sa lanterne,

A trente pieds environ de l'ouverture, il distingua un rebord à partir duquel, à en juger par les apparences, deux ou trois galeries vont se perdre dans des directions différentes. L'explorateur fit le signal de halte, constata sur un calepin l'existence de ces grottes, et ordonna ensuite de lâcher de la corde pour continuer la descente.

A cent pieds, l'explorateur ordonna de nouveau d'arrêter. Il venait de découvrir une source d'eau qui s'échappe par l'un des côtés du gouffre et retombe dans l'abîme avec un bruit sinistre. Ceci constaté et inscrit sur son calepin, il redemanda de la corde.

A partir de ce moment, l'eau de la source, qui s'éparpillait en une pluie fine, rendit presque nulle la lumière de la lanterne. L'air se raréfia. N'importe, l'explorateur, mouillé de toute part et respirant avec peine, n'en continua pas moins sa marche. Déjà la corde marquait une longueur de cent cinquante pieds et l'intrépide voyageur descendait toujours. Mais bientôt un bruit sourd se fit entendre, comme un terrible avertissement pour toutes les personnes à l'orifice de l'abîme. Instinctivement la corde fut retenue. Le jeune homme aussitôt donna le signal de continuer la descente.

Ce bruit provenait de la chute d'un énorme quartier de roc qui, en tombant au fond du gouffre, avait failli écraser le téméraire, et ne l'avait que fortement contusionné.

— Quel courage ! dis-je.

— Si ce jeune homme avait suffisamment réfléchi à tous les périls qu'il allait affronter, j'ai l'intime conviction, dit Arthur, qu'il n'aurait pas tenté l'aventure.

— Au contraire, fit le colonel, il l'eût tentée avec plus d'enthousiasme peut-être, car, pour certaines na-

tures fièrement trempées, les périls sont aimantés : ils attirent.

— Quoi qu'il en soit, continua notre narrateur, il fallait l'âme inébranlable de ce jeune homme tout à fait exceptionnel, pour ne pas se laisser intimider par de semblables dangers dans un pareil lieu.

En descendant de quelques pieds encore, il constata que la chute d'eau prenait subitement une direction presque horizontale; il l'entendit gronder, non plus sous lui, mais à côté de lui. En essuyant les verres de sa lanterne, sur laquelle l'eau ne tombait plus, il put alors jouir d'une clarté suffisante pour distinguer les objets à quelque distance autour de lui.

Cependant, comme on lâchait toujours de la corde et que le jeune homme ne faisait aucun mouvement, le docteur Wright ordonna d'arrêter pour s'assurer si le jeune homme vivait encore.

Aussitôt on arrêta.

Rien ne bougea.

— Remontez, remontez vite, cria le docteur.

A l'instant même on hissa précipitamment le corps de celui qu'on croyait asphyxié, ou tout au moins évanoui, de terreur ou faute d'air. Mais presque aussitôt le jeune homme, qui comprit ce qui se passait au-dessus de lui et tenait à toucher, comme il l'avait promis, le fond de l'abîme, donna vigoureusement et à plusieurs reprises le signal de la descente.

Un soupir de satisfaction s'échappa de toutes les poitrines. Ceux qui tenaient la corde ayant obéi, l'explorateur atteignit le fond. Il avait parcouru dans les entrailles de la terre, dans l'eau, dans l'obscurité, manquant d'air et au milieu des pierres qui se détachaient de partout autour de lui, au-dessus de sa tête et au-dessous de ses pieds, la distance de cent quatre-vingt-dix-neuf pieds. Ce Christophe Colomb des entrailles de

la terre put constater que le fond du Maelstrom est circulaire et qu'il mesure dix-huit pieds de diamètre. Une petite ouverture donnait accès dans une autre cavité de peu d'extension; notre héros y pénétra et en rapporta les plus beaux spécimens de silice noir qui se puissent voir, ainsi que plusieurs morceaux de stalactites aussi blancs que le plus pur cristal.

Quand l'explorateur eut suffisamment examiné cette partie du gouffre, il donna le signal de le hisser à une certaine hauteur, son intention étant d'explorer les galeries qu'il avait aperçues un moment auparavant.

— Le plus fort était fait, dis-je, et l'intrépide jeune homme ne devait plus considérer ses visites dans les diverses galeries que comme une promenade d'agrément.

— Vous vous trompez, reprit notre narrateur, et c'est ici que devait se passer une des scènes les plus effrayantes de cette étrange excursion pour tout autre que pour cet homme qui n'éprouva jamais aucune crainte?

— Est-ce qu'il y trouva quelque bête féroce inconnue? demanda Arthur.

— Ce n'est point cela, et c'est autrement terrible que cela : après avoir atteint l'ouverture d'une de ces grottes, pour l'explorer plus facilement dans toute son étendue, il détacha de sa ceinture la corde qui l'avait soutenu suspendu dans l'espace, et se borna à en tenir le bout par la main. C'était manquer de prudence, et l'événement ne vint que trop le justifier. En effet, dans l'effort qu'il fit pour s'élancer dans l'intérieur de la grotte, sautant à pieds joints une assez large crevasse, la corde lui échappa. C'était la mort s'il ne parvenait pas à la ressaisir, la mort par le froid et la faim dans cet horrible tombeau. Tout autre que l'intrépide jeune

homme fût mort de peur. Lui, sans rien perdre de son sang-froid, inspecta les lieux, se rendit compte de toutes les difficultés, mesura les distances, et, tout calculé, il resta convaincu qu'en plaçant le pied à l'extrémité d'une pierre suspendue au-dessus de l'abîme, il pourrait, en allongeant le bras et en s'éclairant de la lanterne, atteindre la corde et la ramener à lui.

Mais cette pierre était-elle solide pour supporter le poids de son corps? c'est ce dont l'explorateur ne pouvait s'assurer qu'en montant dessus. Il n'hésita pas, pourtant, car des deux genres de mort, qui s'offraient à lui, l'un par la faim à l'endroit où il se trouvait, l'autre par la chute au fond de l'abîme, si la pierre venait à se détacher, il préférait ce dernier. En conséquence il grimpa sur la pierre qui heureusement était solide, et quelques lambeaux de terre seuls se détachèrent autour d'elle. Alors il allongea le bras, mais, ô déception! il s'en fallait d'une demi-longueur de main qu'il pût atteindre la corde. Cette fois il se crut perdu, sans toutefois que son inaltérable courage en fût le moindrement ébranlé. Il chercha de nouveau autour de lui, et ne vit rien qui pût l'aider à rattraper la corde. Mais Dieu protége les gens courageux.

— C'est vrai, dit le colonel.

— Une inspiration lui vint, et cette inspiration le sauva. N'avait-il pas l'anneau de sa lanterne!... Vite, employant ses dents, d'excellentes dents, heureusement pour lui, dont il se servit en guise d'outils, il confectionna un crochet très-commode et suffisamment long, dont le manche était la lanterne même. Alors, et très-aisément, il put saisir la corde balante et la ramener jusqu'à l'ouverture de la grotte. En possession de sa corde, il eut soin cette fois de la fixer solidement au rocher. Cette précaution prise, il s'avança dans la galerie à une distance de cent cinquante à deux cents

mètres. Il ne fut arrêté que par un éboulement de terrain qui obstruait entièrement le passage. Force lui fut de revenir sur ses pas. Chemin faisant, il découvrit une seconde ouverture qu'il n'avait pas d'abord aperçue; il y pénétra. Après avoir marché pendant quelques minutes, il vit que la distance à franchir était considérable et que la bougie de sa lanterne touchait à sa fin. D'un autre côté, ses vêtements entièrement mouillés le faisaient grelotter de froid. Il ne pouvait, sans une vaine témérité, pousser plus loin son excursion. Il revint donc une seconde fois à l'entrée de la grotte, et, s'étant passé la corde autour du corps, il donna le signal de le hisser.

L'ascension s'accomplit assez difficilement par suite de la mauvaise disposition de la corde mal nouée autour du corps de l'explorateur, ce qui le fit cruellement souffrir. Mais cette sensation s'évanouit bientôt devant l'imminence d'un nouveau péril, qu'il n'était pas donné au courageux jeune homme de conjurer.

— Vraiment! ce récit est effrayant, dit Arthur. Encore une fois, s'il avait suffisamment réfléchi, il eût agi sagement en n'entreprenant pas cette folle excursion.

— Et qui vous a dit, Arthur, fit le colonel, qu'il n'y a pas de la sagesse dans certaines folies?

— Notre héros, continua le témoin oculaire de cette aventure, n'était plus qu'à quatre-vingt-dix pieds de l'ouverture du Maelstrom, lorsque ses oreilles furent frappées par des exclamations et des cris de terreur qui s'élevaient au-dessus de sa tête. Malgré la grande profondeur où il se trouvait encore, il entendit distinctement ces paroles :

La corde est en feu! de l'eau! de l'eau!

— En effet, le frottement de la corde sur la longue planche qui lui servait d'appui en avait déterminé

l'inflammation, et le jeune homme devait s'attendre à chaque seconde à se voir précipiter dans l'abîme béant sous ses pieds. On n'avait point d'eau sous la main. Heureusement un des assistants possédait une gourde d'une boisson mélangée d'eau et d'eau-de-vie. On vida la gourde sur la corde enflammée, et l'explorateur put être, sans autre incident, hissé jusqu'à l'orifice du Maelstrom, dont les mystères, impénétrables jusque-là, venaient d'être pénétrés.

— Quel effet, demanda le colonel, éprouva ce jeune homme en voyant la lumière?

— Il était aussi calme au retour qu'au moment du départ, et le docteur Wright qui lui tâta le pouls le trouva dans un état tout à fait normal.

— Il n'avait donc réellement, ajouta sir James, éprouvé aucune crainte.

— Aucune; mais il n'en était pas de même de ses compagnons, qui, tout danger disparu, se laissèrent choir, brisés par la fatigue et l'émotion.

Des vêtements chauds avaient été préparés pour l'explorateur, qui les revêtit et but la valeur d'un petit verre de rhum.

Quand il fut réchauffé et réconforté par la liqueur généreuse, il raconta dans tous ses détails son excursion, bien plus périlleuse encore qu'on ne l'avait soupçonnée.

On chercha le docteur, il était évanoui.

Tel est, dit en terminant notre narrateur, le compte-rendu fidèle de la descente au Maelstrom par ce jeune Américain, qui a tracé son nom sur la pointe d'un rocher au plus profond de l'abîme, lequel restera probablement vierge de tout visiteur dans l'avenir.

— Ah! dit le colonel à demi-voix et en s'adressant à moi qui seul pouvais bien le comprendre, je croyais qu'il fallait du courage pour s'ôter la vie ; je vois qu'il

en faut plus pour vivre d'une certaine façon et affronter la mort sans se la donner.

Après ce récit nous remontâmes émerveillés de tout ce que nous avions vu, mais le cœur oppressé par un sentiment d'inexprimable malaise. Je crus revenir à la vie en revoyant la lumière et en respirant le grand air.

CHAPITRE XIX

Retour à New-York. — Préparatifs de guerre. — Les volontaires. — Engins de destruction. — Anecdote bouleversante. — Les imprécations d'un désunioniste. — Boutade philosophique du colonel. — Un *puff* de circonstance. — Organisation de la marine américaine. — Le *Monitor* et le *Merrimac*. — Leur rencontre. — Les rêves d'extermination d'un ex-bonnetier.

Le colonel avait hâte de retourner à New-York. Aussi ne fîmes-nous que de courtes stations dans les villes qui nous séparaient de la cité impériale. Nous arrivâmes à New-York, le jour même ou la Caroline donna l'exemple de la séparation (20 décembre 1860). C'était la guerre entre le Sud et le Nord, cette guerre qui, déclarée chez un peuple pour ainsi dire entièrement dépourvu d'armée régulière de terre et de mer, allait donner au monde étonné et attristé l'exemple des luttes les plus gigantesques dont l'histoire ait conservé le souvenir. Le spectacle d'un grand peuple dans la situation des États-Unis ne pouvait que vivement exciter la curiosité de tous les militaires. Le colonel voulut voir comment s'improviserait l'armée des volontaires et tout l'armement dans ce pays, dont la force jusqu'alors avait consisté précisément dans l'absence de troupes et de flotte de guerre. Nous restâmes donc à New-York, paisibles spectateurs des préparatifs de cette tragédie effroyable, dont le terme ne saurait être prévu.

Les premiers volontaires qui se présentèrent pour soutenir la cause de l'Union voulurent tous appartenir aux compagnies de zouaves. Nos zouaves français, depuis les guerres de Crimée et d'Italie, sont passés

partout à l'état de troupes légendaires. Mais les qualités guerrières du zouave sont des qualités toutes françaises, et l'habit, qui ne fait pas le moine, ne fait pas non plus le véritable zouave. Outre le courage poussé jusqu'au mépris de la mort dont les soldats de cette arme ont si souvent donné l'exemple, en Russie comme en Afrique, en Chine comme en Italie, il y a chez eux en général une adresse, une légèreté de mouvements, une résistance à la fatigue, un sentiment d'initiative et une humeur sérieusement joviale, toute parisienne, que les étrangers ne sauraient posséder au même degré. Si les Américains du Nord, aussi bien que ceux du Sud, ont fait preuve d'une bravoure à toute épreuve en montrant aussi qu'ils savaient braver la fatigue et les privations, il est hors de doute qu'il leur a toujours manqué cette bonne humeur intarissable, cette gaminerie sublime, qui caractérisent le soldat français en campagne, et contribuent certainement à ses succès.

Il était de toute impossibilité que les pompiers américains ne profitassent pas de l'occasion pour se faire quelque peu zouaves, afin de mieux déployer l'ardeur dont ils sont naturellement animés. A côté des zouaves pompiers, nous vîmes se former les *zouaves allemands*, composés exclusivement d'Allemands; les *zouaves canadiens*, pris parmi les hommes de cette colonie; les *zouaves de Wilson*, enfin les *zouaves nationaux*. Parmi les corps spéciaux, je remarquai encore les *gymnastes allemands*, la *garde Lafayette*, composée de Français, et la *garde Garibaldi*, formée d'Italiens.

Les Américains, qui, plus que tous les autres peuples peut-être, ont la manie des corporations, formèrent des compagnies spéciales avec de petits drapeaux différents. On nous a fait voir une compagnie d'étudiants, composée d'étudiants en droit, en médecine et en

théologie ; une compagnie de charpentiers ; une compagnie de cordonniers ; une compagnie de perruquiers ; une compagnie de célibataires ; une compagnie de pères de famille, et un régiment de chasseurs à cheval, formé uniquement de chasseurs exercés à la poursuite du lièvre, du renard et du buffle. Un régiment qui mérite aussi d'être cité, c'est celui qui porte le numéro 24 ; il est composé entièrement de sauvages Ioways plus ou moins convertis au christianisme, et commandés par les prêtres qui les ont catéchisés. Les Ioways formèrent autrefois une nation puissante et batailleuse entre toutes les nations batailleuses des sauvages de l'Amérique. Aujourd'hui ils sont en petit nombre et ont abandonné la vallée du Mississipi pour venir planter leur tente sur les frontières de Missouri. Contrairement à tant d'autres peuples du monde qui se disent orgueilleusement descendus directement des divinités auxquelles ils croient, les Ioways se croient trop modestement les fils des animaux qui jadis peuplaient notre globe. C'est une folie comme une autre, ni plus ni moins ridicule que beaucoup d'autres, et cela ne les a pas empêchés d'être puissants et respectés, parcequ'ils étaient nombreux et belliqueux. Belliqueux surtout ; en temps de paix, ils se mouraient d'ennui, et on les a vus déclarer la guerre à des peuples amis, pour le seul plaisir de se battre.

On connaissait leur humeur guerrière dans l'armée du Nord et on espérait recevoir d'eux des services utiles. Cependant on ne s'y fiait qu'à demi et on les appelait dérisoirement le *régiment des prêcheurs*. Une occasion récente vient de prouver que les Ioways, sont toujours dignes de leur ancienne réputation, et que les prêcheurs qui les commandent savent concilier les devoirs de la guerre avec ces paroles de l'Écriture : « Vous ne tuerez point, et quiconque tuera ou se

« mettra en colère contre son frère méritera d'être « condamné au feu de l'enfer. »

C'était pendant le siége mémorable de Wicksburg. Le général unioniste Grant, croyant pouvoir s'emparer de la ville par un coup de main, distribua son corps d'armée de manière à la surprendre par derrière. Mais les confédérés avaient tout prévu et le général Grant eut à s'emparer d'abord d'une batterie de quatorze gros canons établie sur une colline escarpée dans une position des plus avantageuses. Pour vaincre ce premier et redoutable obstacle, il lui aurait fallu des compagnies d'élite, habituées à braver la mort; or le général n'avait sous la main, dans ce moment décisif, que le régiment des prêcheurs. C'était peu, dans son opinion, probablement; néanmoins, comme il n'avait pas le choix, il donna l'ordre aux Ioways d'enlever la batterie. Le colonel prêcheur se tournant aussitôt vers sa troupe de sauvages : « On nous accuse, dit-il, de n'être que des prêcheurs : soit; voilà une chaire originale et difficile, allons-y prêcher... » *Amen !* « répond le régiment. Et les voilà partis en faisant retentir les airs de leur terrible cri de guerre. En vingt minutes la colline était gravie, malgré la mitraille qui semait la mort dans les rangs, les canons pris et l'ennemi culbuté. Le régiment des prêcheurs avait fait entendre cette fois un sermon à effet. L'armée entière applaudit à ce brillant fait d'armes, et, si le 24me garde encore sa qualification, ce n'est plus comme un sobriquet, mais comme un titre de gloire.

Mais la plus curieuse des compagnies de volontaires, c'est bien certainement le 11me régiment de la milice new-yorkaise. Ce régiment fut d'abord composé de quinze cents musiciens instrumentistes ou chanteurs, pris dans tous les orchestres de théâtres et de bals, et dans les différentes sociétés chorales du pays.

La cantinière de l'harmonieux régiment ne pouvait être qu'une prima donna. C'est en effet un soprano, femme d'un ténor, qui la première eut l'honneur de désaltérer tous ces braves musiciens. J'ai ouï dire que ce n'était pas une mince besogne. Quelle belle occasion pour cette cantinière *assoluta* de chanter le refrain si connu de la *Fille du régiment :*

Le voilà, le voilà, morbleu !
Il est là, il est là, morbleu,
Le beau vingt et unième.

Comme on le voit, de toute part les volontaires accoururent pour la défense de la constitution menacée, et ce ne furent ni les hommes ni l'argent qui manquèrent, ce furent les armes. Les Yankees, dont l'esprit inventif est si plein de ressources, se mirent, avec une touchante unanimité, à chercher des instruments de destruction qui suppléassent au nombre par la puissance, et fussent de tous points dignes d'une grande nation civilisée qui n'aime pas à faire les choses à demi. On fit un nouvel appel à la vapeur, et un industriel proposa pour le service d'une partie de l'armée de formidables canons à vapeur, lesquels, pour fonctionner comme tout honnête canon doit le faire, n'avaient besoin d'aucune espèce de poudre. Cet engin, auprès duquel le canon rayé n'avait guère d'autre valeur que celle d'un pistolet de poche, était posé sur quatre roues et muni d'une chaudière à peu près semblable à celle d'une pompe à feu ordinaire, et s'appuyait sur un pivot. Il se chargeait au moyen d'une trémie qui entrait dans le canon immédiatement au-dessous du pivot. Par l'effet d'un mécanisme assurément fort ingénieux, le canon à vapeur tournait sur lui même avec une rapidité effrayante, quelque chose comme mille six cents rota-

tions à la minute. Cet aimable instrument lançait, non pas des boulets, mais des balles d'un poids de soixante-deux grammes. Il est vrai qu'il se rattrapait sur la quantité, car il vomissait trois cents de ces balles par minute, ce qui avait bien son petit mérite. Les projectiles étaient introduits dans le canon au moyen d'une soupape qu'on faisait agir à volonté. Dès que la balle arrivait à un certain point de la soupape, une autre soupape laissait sortir le projectile, qui se trouvait ainsi lancé par la vitesse seule avec laquelle le canon tournait sur lui-même. La portée du tir était de cent yards, c'est-à-dire environ cent mètres. Enfin son poids, tout compris, était de trois mille trois cent cinquante kilogrammes.

Ce canon eut ses fanatiques, qui ne parlèrent des autres armes de guerre qu'avec un sourire dédaigneux. D'après les amants passionnés du canon à vapeur, cet engin, dans de bonnes mains, devait surtout avoir pour effet de vaincre l'ennemi en se bornant à lui casser les jambes.

— O mon Dieu! exclama ironiquement Arthur, faites qu'il en soit ainsi. Les philanthropes applaudiront à un résultat si modéré.

Le canon à vapeur enflamma l'imagination d'un inventeur, qui construisit un modèle de citadelle roulante, également à vapeur.

Cette citadelle était moins faite pour l'attaque que pour la défense des ouvriers employés aux terrassements.

Après la citadelle roulante, ce fut le tour de la locomotive de guerre à vapeur, dont l'application devait avoir pour effet inévitable d'anéantir complétement, dans l'espace de quelques minutes, une armée si nombreuse et si aguerrie qu'elle pût être. Les inventeurs ont, en général, pour vanter leur découverte, un langage

à part qu'il serait bien difficile d'imiter. Voici comment s'exprimait l'inventeur de cette belle découverte : « Ma locomobile de guerre est à l'épreuve du boulet. Munie de nombreuses pièces d'artillerie, elle lancerait la mitraille partout autour d'elle et culbuterait tout sur son passage dans une course réglée qui n'aurait pas une rapidité moindre de quarante kilomètres à l'heure. Outre le nombre incalculable de victimes qu'elle est appelée à faire, surtout en rase campagne, elle aurait pour effet, par ses évolutions subites et désordonnées en apparence, de rendre impossible toute tactique de la part de l'ennemi, d'effrayer extraordinairement les chevaux et de causer aux hommes un désespoir stérile. Pour obtenir ces résultats, si précieux dans les circonstances présentes, je ne demande que l'autorisation de me porter sur le champ de bataille, quand l'heure aura sonné, avec deux de mes locomobiles de guerre et cent hommes dévoués sous mon commandement. »

Voyez-vous d'ici un champ de bataille, après l'adoption de tous ces jolis joujoux ?

L'inventeur de la locomobile de guerre me rappela l'histoire d'un inventeur français que j'ai eu l'avantage de voir une fois.

— On tue mal, disait-il, et on tue cher ; c'est pitoyable. L'homme qui résoudra ce problème : tuer beaucoup, sûrement et à bon marché, sera le plus grand homme de son siècle.

Un jour il crut avoir découvert le moyen de saccager une ville entière pour trente-deux francs. Ce jour fut certainement le plus heureux de sa vie. Il se présenta chez M. Louis Desnoyers, rédacteur en chef de la partie littéraire du *Siècle*, qui a, je crois, lui-même raconté cette entrevue dans une de ses humoristiques *Revues musicales*, où il était question de toutes choses, même de musique parfois.

C'était sous le règne de Louis-Philippe, au temps de la paix à tout prix.

— Je viens, monsieur, dit l'inventeur au rédacteur du journal, vous faire part d'une découverte qui m'appartient.

— Parlez, monsieur, je vous écoute, répondit le rédacteur en chef.

Notre homme jeta sur ce dernier un regard doux et langoureux, qu'il accompagna d'un gracieux sourire.

— Monsieur, j'ai trouvé le moyen de bouleverser les buttes Montmartre, par conséquent de démolir toutes les maisons de ce quartier pittoresque, et de causer les plus graves désordres dans un cercle assez vaste en apportant de grandes perturbations dans toute la ville de Paris, et cela pour trente-deux francs.

— Ce n'est pas cher, dit M. Desnoyers, et je ne vois pas pourquoi vous ne vous donneriez pas ce plaisir; il faudrait vraiment ne pas avoir trente-deux francs dans sa poche. Toutefois, il faut que je vous le déclare, votre invention n'est pas de ma compétence. Je m'occupe de littérature, et le bouleversement des villes est essentiellement lié à la politique. Sans doute il y a dans le bouleversement des villes un côté littéraire et poétique, et nous voyons que les faits de cette nature ont donné lieu à des poëmes épiques très-longs, très-estimés et très-ennuyeux : mais, pour que le bouleversement des villes rentre dans le domaine de la littérature, il faut que la politique y ait déjà passé. En un mot, monsieur, si vous aviez une ville saccagée à me proposer, je pourrais vous écouter et en tirer profit pour nos lecteurs; mais les villes à saccager ne sont nullement de ma compétence, ce que je regrette vivement, croyez-le bien.

— Je le regrette comme vous, monsieur; aussi ne réclamé-je de votre bienveillance qu'un avis officieux.

— Mon avis, je vous l'ai dit : il ne faudrait pas avoir trente-deux francs dans sa poche pour se priver du plaisir de bouleverser les buttes Montmartre, qui semblent avoir l'honneur de votre préférence.

— Oh ! monsieur, mon intention n'est point d'apporter le trouble dans les populations amies, encore moins de causer la ruine de mes compatriotes ; mais il me semble que, en temps de guerre, il serait fort agréable à un gouvernement, comme le gouvernement français, par exemple, de faire sauter, moyennant une modique somme de trente-deux francs, soit Londres, soit Vienne, soit Saint-Pétersbourg, soit toute autre grande capitale avec laquelle des contestations auraient pu s'élever.

— Sans doute, quitte à s'expliquer plus tard quand les trente-deux francs seraient dépensés, c'est-à-dire quand il ne resterait plus de la ville ni maisons ni habitants.

— Vous ne trouverez pas mauvais, j'ose l'espérer, monsieur le rédacteur, que je garde pour moi seul le secret de cette grande et heureuse découverte, et que je ne le dévoile qu'au gouvernement.

— Comment donc, monsieur, mais je vous en prie.

— La seule chose que je désirerais de votre obligeance, serait de vouloir bien me donner une lettre d'introduction auprès du ministre de la guerre. C'est un homme charmant, dit-on, et qui ne peut manquer de me comprendre et d'apprécier mon idée.

— J'ai le regret, monsieur, dit avec un imperturbable sérieux Louis Desnoyers, de n'avoir ni villes ni riantes campagnes pour les soumettre à vos jolies expérimentations. D'un autre côté, je ne suis point assez dans les bonnes grâces du ministre de la guerre pour prétendre avoir l'honneur de vous recommander à lui. Mais présentez-vous seul, et je ne doute nullement

qu'il n'accueille vos offres avec empressement et mette immédiatement une butte à votre disposition.

— J'avais pensé au mont Valérien.

— Oui, ce serait très-bien; c'est une belle butte, et vous pourriez profiter, pour l'anéantir, d'un jour de grande fête.

— Je cours, monsieur, de ce pas, chez le ministre de la guerre.

Le terrible inventeur s'y présenta en effet, et voici ce que lui dit le maréchal Soult :

— Votre esprit inventif est des plus remarquables; trouvez-moi un nouveau genre de fusil qui rate deux fois sur trois, et je l'adopte immédiatement.

Je reviens à New-York.

Pendant que les unionistes ou fédéraux armaient avec une fiévreuse activité, les sécessionnistes ou confédérés ne perdaient pas de temps. Pour échauffer l'ardeur des populations, les meneurs du parti esclavagiste provoquèrent force meetings, et improvisèrent des *speechs* abracadabrans. Le vice-président des États confédérés, M. Stephens, prononça les paroles suivantes dans une allocution imitée des imprécations de Camille :

« Le Sud est en état d'armer immédiatement un million d'hommes. Si ce million de braves vient à succomber, il peut en armer un second million, puis un troisième, jusqu'à ce que le dernier combattant tombe frappé dans un fleuve de sang. Oui, plutôt mille fois la destruction de tous les hommes du Sud que le triomphe insolent des hommes du Nord, que la dictature odieuse qu'ils veulent nous imposer ! États du Nord, objet de notre ressentiment, c'est la guerre à mort entre vous et les États du Sud ! »

Mettez cela en vers de douze pieds, et vous pourrez faire beaucoup d'effet au théâtre de la rue Richelieu.

Le Sud comme le Nord voulut avoir des régiments

de zouaves. En entendant faire l'énumération de ces divers régiments, le colonel dit avec une amère ironie :

— Pourquoi les maîtres d'esclaves ne formeraient-ils pas avec un certain nombre de leurs nègres, amis des coups de fouet, un corps de zouaves pour la défense de l'esclavage dont ils sont le plus bel ornement? Tout est possible à l'homme et, avant tout, les choses stupides et féroces. Le commandant de ces troupes serviles pourrait les haranguer en ces termes: « Mes amis, vous « voilà prêts à entrer en campagne pour la défense du « pays que vous avez toujours servi, qui vous a vus « naître, vendre, acheter, payer et fouetter. Je ne suis « point habitué à vous parler le langage apprêté de la « flatterie, et le plus souvent c'est avec un coup de pied « ou une paire de soufflets que je vous ai témoigné « mes sentiments à votre égard. Mes paroles ne vous « seront donc pas suspectes. Eh bien ! laissez-moi vous « le dire, il est beau de voir les esclaves du libre pays « d'Amérique, à l'exemple de certaines nations du « nord de l'Europe, défendre avec ardeur et con- « viction ceux qui les oppriment. Mais, d'ailleurs, « n'est-ce pas vous attaquer personnellement que d'é- « tendre une main révolutionnaire sur cette sublime « institution de l'esclavage, que nous prétendons avoir « été proclamée par Moïse lui-même sur le mont Sinaï, « où pourtant on ne cultivait pas le coton? Et, en effet, « combattre l'esclavage n'est-ce pas combattre l'es- « clave lui-même, par cette raison péremptoire que, « s'il n'y avait pas d'esclaves, il n'y aurait pas d'escla- « vage? Or, ne l'oubliez pas, vous avez l'honneur d'être « esclaves et vous le serez toujours, mes chers nègres, « vous que j'appelle d'avance les héros du Sud. Com- « ment ! on viendrait renverser la seule institution du « pays dans laquelle vous soyez appelés à jouer un rôle « actif, l'esclavage ! Vous ne le souffrirez pas. Donc

« jurez-moi de défendre cette institution que vous de-
« vez léguer intacte à vos enfants. Jurez-moi de mourir
« s'il le faut pour arrêter les Vandales du Nord qui veu-
« lent vous délivrer, bien que chez eux ils n'aient ja-
« mais cessé de vous traiter comme des nègres, vous
« le savez; jurez-le-moi, ou je fais à l'instant même
« administrer à chacun de vous cent coups de fouet au-
« dessous de votre giberne. » Oui, pourquoi les esclaves ne sont-ils pas commis à la défense de l'esclavage, pourquoi n'y a-t-il pas un régiment de zouaves nègres qu'on appellerait les *libres esclaves?* Ils se battraient fort bien, j'en suis sûr, et ce serait comique à force d'être bête et odieux.

Le colonel ne croyait faire qu'une supposition impossible, et cette supposition s'est trouvée réalisée. Des nègres esclaves ont été enrégimentés, sinon comme soldats, du moins comme travailleurs, et conduits sur les champs de bataille pour aider leurs maîtres à vaincre le Nord, c'est-à-dire à les maintenir en état d'esclavage. O misères de notre pauvre espèce !

Ce qui est moins abominable, ce qui a été plus amusant, c'est la conduite de certains sécessionnistes vis-à-vis de leurs créanciers unionistes. Depuis la déclaration de guerre, quelques négociants, amis de l'esclavage, refusent de payer leurs créanciers, amis de l'émancipation. Devinez pourquoi ?.. Par pur patriotisme. Payer ses dettes, c'est enrichir ceux que l'on paye, et les esclavagistes dont nous voulons parler sont trop bons patriotes pour contribuer ainsi à la puissance de l'ennemi.

Voici la lettre qu'un débiteur écrivit à son créancier pendant notre séjour à New-York.

« Cher monsieur,

« C'est avec regret que je vous annonce qu'à partir

de ce moment je ne puis, sans faire violence à mes sentiments patriotiques, vous payer les marchandises que vous m'avez envoyées.

« Il en sera ainsi tant que les hostilités continueront entre le Nord et le Sud.

« Comme négociant j'en souffre, mais comme patriote je m'en réjouis, et je suis patriote avant tout.

« Veuillez donc, cher monsieur, ne plus tirer sur moi pour aucune somme. Dans des temps meilleurs vous retrouverez en moi le négociant intègre qui, pendant la paix, s'est toujours fait un scrupuleux devoir de tenir ses engagements.

« Votre tout dévoué commettant.

« H. B***. »

Ce trait manquait à la collection pourtant si remarquable des *puffs* américains. Comme on le voit, la guerre, au point de vue des mœurs, a du bon.

Pendant que l'armée de terre se formait et s'équipait, les Américains du Nord armaient en guerre tous les grands steamers transatlantiques, et faisaient appel à tous les vaisseaux de guerre endormis sur leurs ancres depuis de longues années, comme des modèles dans un musée. Grâce à la centralisation des affaires de la marine aux États-Unis, cette transformation d'une flotte marchande en une flotte de guerre s'accomplit avec une étonnante rapidité. Il y a 64 capitaines de vaisseaux, le grade le plus élevé dans la marine américaine. Les capitaines de frégate sont au nombre de 96; il y a 311 lieutenants, 24 enseignes, 180 aspirants, 69 chirurgiens, 17 ingénieurs. Quant à l'armée de terre, formée à l'instar de celle de l'Angleterre, elle comporte 1 colonel commandant, 1 lieutenant-colonel, 4 majors, 12 capitaines, 19 lieutenants et 20 sous-lieutenants.

Ces chiffres énoncés, nous ajouterons que quelques mois suffirent aux États du Nord pour présenter à l'ennemi une flotte relativement considérable. Cependant les inventeurs étaient à l'œuvre dans les deux camps, et des efforts de leur génie devait naître, avec des engins flottants, moitié navires, moitié forteresses, une révolution radicale dans le matériel de la marine de guerre, et conséquemment dans l'art de combattre sur mer. Peu s'en fallut que toute cette belle flotte du Nord ne fût anéantie jusqu'au dernier vaisseau par un seul de ces engins dont nous venons de parler. Heureusement le monstre ne naquit pas seul ; il eut un rival à combattre, et la rencontre de ces deux machines de guerre, dans les eaux de New-Port-News, fut un duel sans précédent, étonnant, terrible, gigantesque, inouï dans les fastes de la marine.

Remontons à l'origine du héros principal de ce combat incomparable.

Un homme fait au congrès américain la proposition de construire une forteresse navale à vapeur de son invention, capable, avec deux canons seulement, de lutter contre une flotte entière, et de la vaincre en la coulant jusqu'au dernier navire.

Il demandait, pour mettre son projet à exécution. 1,800,000 francs et cent jours.

Cet homme était John Éricsson, ingénieur suédois, établi depuis longtemps en Amérique, et connu par plusieurs inventions extrêmement remarquables, notamment par une locomotive pouvant parcourir facilement de cinquante à soixante milles à l'heure, et par sa machine à air chaud, dont il fit l'application, en 1853, sur un navire de 2,200 tonneaux, *l'Ericsson*.

Le congrès hésita, et finit par refuser les propositions de l'ingénieur, ne croyant pas devoir, pour un simple essai, disposer d'une somme aussi considérable.

Les idées valent de l'argent en Amérique.

Éricsson trouva des capitaux.

Alors il offrit au congrès de faire lui-même les avances nécessaires pour la construction de son engin, ne demandant que le remboursement de cet argent dans le cas où l'invention serait de tous points conforme aux espérances de son auteur.

Cette fois, le congrès accepta.

Le contrat fut signé dans le mois d'octobre 1861, et cent un jours après ce mémorable contrat, le *Monitor* sortait des chantiers de MM. S. Bushnell et Cᵉ pour prendre, comme un conquérant, possession de son royaume et faire trembler tous ses sujets, les vaisseaux de bois de l'ancien régime.

Une révolution radicale, préparée par les navires blindés, venait de s'accomplir.

Les vaisseaux de ligne avaient vécu.

Cependant des doutes s'élevaient, en Amérique aussi bien qu'en Europe, sur les qualités du *Monitor*. On attendait les épreuves prescrites pour savoir sûrement si les boulets n'avaient aucune action sur sa double carapace de fer, si réellement il était inexpugnable, comme le prétendait l'inventeur, et si, malgré sa pesanteur et son fond plat, il tiendrait la haute mer et gouvernerait facilement.

L'épreuve devait être courte, mais solennelle et décisive.

Le 8 mars 1862, à midi, le bateau-vigie du fort Monroë signala aux deux frégates fédérales *Minnesota* et *Roanoke* l'approche d'une sorte de monstre marin qui marchait lentement, se dirigeant sur New-Port-News, escorté de deux canonnières.

Ce monstre marin était le *Merrimac*, navire cuirassé, sur lequel les rebelles avaient placé tout leur espoir.

Après être entré avec son escorte dans le chenal de

New-Port-News, il se dirigea droit sur le *Congress* et le *Cumberland*, qui se trouvaient à l'ancre à l'embouchure de la rivière James.

Les frégates *Minnesota* et *Roanoke*, voyant le danger qui menaçait le *Congress* et le *Cumberland*, voulurent leur porter secours. Malheureusement le *Minnesota* seul était sous vapeur en ce moment, et le *Roanoke* fut obligé de se faire remorquer, ayant un piston brisé.

Ces deux navires arrivèrent trop tard, et le combat devait être tout d'abord entre le *Merrimac* et les deux canonnières contre le *Cumberland* et le *Congress*.

Le *Merrimac*, pour se rapprocher de ces deux navires, fut obligé de passer à portée des batteries fédérales de New-Port-News, qui ouvrirent leur feu sans que le monstre marin daignât répondre. A un moment donné, il se trouva entre les deux frégates ennemies, et reçut toutes leurs bordées à une distance de moins de cent mètres. Le choc fut terrible, mais les boulets ricochaient sur la cuirasse de fer du redoutable navire, faisant l'effet de la grêle sur le toit d'une maison.

Comme un ennemi qui connaît sa puissance et ne se laisse pas intimider par de vaines menaces, le *Merrimac* parut réfléchir et choisir sa proie.

Il choisit le *Cumberland*, frégate de 20 canons, montée par cinq cents hommes.

Courant alors à toute vapeur sur ce malheureux navire, il le joignit et le poignarda littéralement, en lui enfonçant dans le flanc ses deux immenses éperons placés à sept pieds de distance l'un de l'autre et à hauteur de flottaison. Après cette horrible blessure, qui fit au navire de bois deux trous énormes, le *Merrimac* se recula de quelques mètres et lui lança une bordée meurtrière. Puis il revint sur sa proie et lui laboura sa carène en la perçant de nouveau de ses éperons. Après quoi il le laissa sombrer et se dirigea sur le *Congress*,

qui se trouvait à un quart de mille du *Cumberland*.

Pendant que le *Merrimac* assassinait ce malheureux vaisseau, dont l'équipage ne pouvait que mourir courageusement, ce qu'il a fait, le *Congress*, de 40 canons, tenait tête aux deux canonnières confédérées. Il eût pu, quoique désemparé, lutter quelque temps encore; mais, après avoir vu couler le *Cumberland*, et n'ayant aucun moyen d'action pour se défendre contre la cuirasse de fer et les éperons du *Merrimac*, il amena son pavillon. Une canonnière s'approcha du navire vaincu, et prit à son bord tous les officiers prisonniers, laissant l'équipage se sauver dans les canots. Le feu fut ensuite mis à la frégate, après quoi le *Merrimac* et ses deux acolytes cuirassés attaquèrent les batteries de New-Port-News. Les batteries ripostèrent vigoureusement, et la lutte continua jusqu'à la nuit, qui apporta une trêve entre les combattants.

La nuit venue, le *Merrimac* se reposait tranquillement sur ses lauriers, attendant le jour pour recommencer ses exploits, lorsque l'arrivée tout à fait imprévue du *Monitor*, à dix heures du soir, souleva parmi les fédéraux un immense *hurrah*. Le *Monitor*, parti de New-York et ayant essuyé plusieurs bourrasques pendant lesquelles il avait déployé d'excellentes qualités de mer, arrivait par hasard à New-Port-News. Les unionistes virent dans cette coïncidence les desseins de la Providence. Immédiatement les mesures furent prises pour le combat.

Le lendemain matin, dimanche 9 mars (toutes les batailles importantes entre les fédéraux et les confédérés ont eu lieu un dimanche, le jour sacré du repos), on vit le *Merrimac* et sa suite de bateaux cuirassés se ranger en face de la pointe Sewall. Un brouillard épais ne permit pas d'abord aux navires ennemis de manœuvrer; mais peu à peu le brouillard se dissipa, et le

Monitor, impatient de justifier les espérances qu'on avait fondées sur lui, et jaloux de venger les vaisseaux fédéralistes, prit ses dispositions de combat. Il alla se placer en avant, à gauche du *Minnesota*, du *Saint-Laurent* et des canonnières unionistes arrivées dans la nuit à la suite de ces frégates.

A huit heures, le *Merrimac* s'avança à trois milles du *Minnesota*, et sembla ne faire aucun cas du *Monitor*, dont il ignorait ou dont il feignait d'ignorer la puissance. Ce dernier laissa s'approcher son adversaire jusqu'à la distance d'un mille. Puis, à l'imitation de ces boxeurs émérites qui lancent à leurs adversaires un coup de poing à assommer un bœuf, et les regardent en souriant comme pour leur dire : C'est moi ! le *Monitor* envoya un boulet au *Merrimac*, dont le choc fut tel que la marche de ce dernier navire en fut ralentie.

Le *Merrimac*, six fois plus gros que le *Monitor* et armé de deux canons Armstrong de 100, et de huit canons de onze pouces d'ouverture, attendit tranquillement son antagoniste, renonçant pour le moment à couler les frégates en bois, ce qui était pourtant bien tentant.

Quand les deux monstres de fer ne furent plus séparés l'un de l'autre que par un quart de mille, ils se canonnèrent à cœur joie.

Le *Merrimac* tirait quatre coups de canon contre le *Monitor* un.

Qu'importe ! M. Ericsson n'avait-il pas dit que son engin n'avait rien à craindre de personne, et que tous devaient trembler devant lui?

Les espérances de l'ingénieur suédois se réalisaient, et le *Merrimac*, comprenant qu'il n'endommagerait pas son adversaire à coups de canon, voulut essayer sur la carapace de son ennemi la souveraine puissance de ses éperons. Prenant son élan, il se précipita comme

un furieux, à toute vapeur, sur le *Monitor*, espérant le couler dans le cas où il ne pourrait pas le transpercer.

Le choc retentit comme un coup de tonnerre; mais les éperons du *Merrimac* s'émoussèrent contre le *Monitor*, qui ne coula point.

Des acclamations frénétiques partirent de toutes les bouches unionistes, et le vainqueur de la veille, vaincu à son tour, ne songea plus qu'à fuir.

Le *Monitor*, qui n'avait nullement souffert de cette lutte corps à corps, poursuivit le *Merrimac* à coups de canon.

Le *Merrimac* avait fui, mais ce n'était que pour prendre quelque repos.

Il revient sur son adversaire, et le combat recommence avec une vigueur nouvelle de part et d'autre.

Pendant une heure ils jouent du canon sans qu'il en résulte aucune avarie apparente ni d'un côté ni de l'autre.

A onze heures, on put craindre pour le *Monitor*, car, à son tour, il battit en retraite, et alla se placer derrière la frégate *Minnesota* qui se trouvait échouée.

Ce n'était heureusement que pour donner à ses canons le temps de se refroidir.

Mais alors la rage du *Merrimac* se tourna contre la pauvre frégate, qui fut criblée de boulets et de mitraille, et dont le pont fut jonché de morts et de blessés.

Bientôt le *Monitor* reparut, et cette fois le combat allait être décisif.

Après une demi-heure de tir à une longueur d'un demi-mille, le *Monitor* trouve que la distance est encore trop éloignée; il se rapproche donc de son adversaire, et de si près, que, si les hommes n'eussent pas été enfermés sous la carapace respective de leur batterie, ils eussent combattu corps à corps. C'est à bout portant, gueule de canon contre gueule de canon,

que le *Merrimac* et le *Monitor* se canonnent, confiants tous deux dans la force de leur cuirasse.

Ce fut là un spectacle unique dans les annales des guerres maritimes.

Mais il n'est point de cuirasse qui n'ait son défaut, et c'est en visant au défaut de la cuirasse de son adversaire que le *Monitor* va s'en rendre maître.

Six fois moins gros que le *Merrimac*, nous l'avons dit, le *Monitor* a sur ce dernier, entre autres avantages, celui de la légèreté.

Passant rapidement derrière le *Merrimac*, le *Monitor* pointe un de ses formidables boulets sur son hélice qu'il atteint.

Puis il lui lance un nouveau boulet sur une autre de ses œuvres vives.

Tout fut dit alors, et il ne resta au monstre mortellement blessé, que juste assez de force pour fuir vers l'île Craney, près de laquelle il rendit le dernier souffle de sa vapeur.

Un immense *hurrah* s'éleva des remparts et de toute la côte pour acclamer ce formidable succès.

Le *Monitor* ne poursuivit pas le vaincu, sans doute parce que ses canons étaient trop échauffés.

Le *Merrimac*, après être resté un moment près de la côte, rejoignit les navires rebelles qui avaient assisté de loin au combat, et qui l'entourèrent, sans doute pour lui faire des compliments de condoléance. Le monstre, horriblement avarié, faisait eau de toute part. En outre, presque tout son équipage était hors de combat. Sans le secours de quelques canots qui l'accostèrent et le remorquèrent, il coulait évidemment.

Tous les navires esclavagistes, se remorquant les uns les autres, lentement, tristement, disparurent graduellement à l'horizon, laissant le *Monitor* sans le moindre dommage.

L'état-major du *Monitor* se composait d'un lieutenant commandant, John-S. Worden, d'un deuxième lieutenant, de deux seconds, d'un comptable, d'un chirurgien, d'un ingénieur et de deux mécaniciens.

Maintenant quelques détails sur la construction du *Monitor*.

Extérieurement, le *Monitor* ne présentait aux boulets ennemis qu'une coque de la hauteur de dix-huit pouces. Cette coque était surmontée d'une tour de vingt pieds de diamètre sur dix pieds de haut. Sa cheminée rentrait en elle-même pendant le combat, étant faite d'anneaux qui s'emboîtaient les uns dans les autres, comme une longue-vue. Les deux extrémités du *Monitor* étaient très-pointues. Le fond en était plat et d'une profondeur de six pieds et demi. Sa longueur était de cent vingt-quatre pieds, sa largeur de trente-quatre. Il était construit de huit plaques de fer d'un pouce d'épaisseur chacune. Cette première carapace se trouvait doublée d'une seconde coque, pointue comme la première aux deux bouts, ayant quarante pieds quatre pouces de large, sur cent soixante-quatorze pieds de long. Elle recouvrait la coque inférieure de trois pieds sept pouces sur les côtés, et de vingt-cinq pieds à chaque extrémité, protégeant ainsi l'ancre, l'hélice et le gouvernail. Les flancs de cette carapace supérieure consistaient en une plaque de fer intérieure et une muraille de chêne blanc de trente pouces d'épaisseur, recouverte d'une cuirasse de fer de six pouces. Lorsque cette batterie était disposée pour le combat, la carapace inférieure se trouvait submergée entièrement, et la coque supérieure baignait alors dans l'eau de trois pieds six pouces.

L'intérieur était entièrement libre d'entre-pont. Aucun agrès, aucun bastingage n'apparaissait à l'extérieur. Il n'y avait d'exposé au canon de l'ennemi que

la tour, la cabine du pilote et le couvercle qui bouche le trou de la cheminée. L'inclinaison de la coque inférieure était calculée de manière à ce qu'un projectile, pour l'atteindre, devait traverser vingt-cinq pieds d'eau. Le projectile, déjà amorti par cette force de résistance, ne rencontrait qu'une surface verticale à un angle de dix degrés. Un abordage n'était dans aucun cas à redouter, la seule entrée possible étant par la tour, par où un seul homme à la fois pouvait pénétrer. Il eût été inévitablement tué dès son apparition. D'ailleurs cette tour était à l'épreuve de la bombe et du boulet. Elle tournait sur elle-même au moyen d'une machine à vapeur à double cylindre, et renfermait deux canons de onze pouces d'ouverture. Cette disposition permettait aux canonniers de pointer dans toutes les directions. En outre, elle était protégée par huit plaques en fer d'un pouce chacune. Son toit était plat et à l'épreuve des projectiles. Il était fait de plaques en fer percées de trous reposant sur des soutiens de fer forgé.

Des meurtrières étaient ménagées pour un feu de mousqueterie, dans le cas d'abordage. Les canons lançaient à une distance considérable des boulets de *cent quatre-vingt-quatre livres*. Ces boulets sont forgés et reviennent à 235 francs chacun. Voici comment on les fabrique. Ce sont d'abord des blocs de fer carrés, dont les pointes sont battues jusqu'à ce qu'ils aient pris la forme ronde. Ces boulets redoutables sont faits en vue de transpercer les cuirasses de la nature de celles du *Merrimac*, et l'on a vu qu'ils atteignent leur but.

Le *Monitor* ne devait point périr par le canon de l'ennemi, mais englouti sous les flots. Par une tempête affreuse il disparut pour toujours, il y a six mois environ, avec tous les hommes qui le montaient. Ce fut un deuil pour la marine, mais non un sujet de dé-

couragement pour M. Éricsson, qui, ayant pu juger des défauts du *Monitor*, a singulièrement perfectionné son invention. En effet, il a, depuis cette époque, construit d'autres forteresses flottantes qui n'auraient pas plus à craindre des hommes que des éléments.

Les nations européennes ont naturellement profité des essais de l'Amérique, et l'humanité n'a qu'à bien se tenir, sur mer comme sur terre, pour échapper à la destruction qui la menace. Ce ne serait pas une grande perte, direz-vous peut-être ; à la bonne heure, mais encore cela vaut-il la peine qu'on y songe. C'est ce que certaines personnes ont la bonté de faire, comme vous allez voir.

J'arrive de Normandie. Ce n'est point le pays où j'ai reçu le jour, mais il n'en est pas moins charmant, comme chacun sait, et je m'y plairais fort si j'y avais des champs à cultiver et des vaches maigres à engraisser.

De temps à autre je vais dans ce fortuné pays passer quelques bonnes heures chez des amis, le mari et la femme, qui ont le bons sens, avec six mille livres de rentes, de vivre riches et considérés dans la petite ville de G... au lieu de venir dans la capitale vivoter obscurément avec ce même revenu.

En province on se lève de bonne heure, on dîne de bonne heure et on se couche de bonne heure. On vit ainsi suivant les lois de la nature, qui a fait le jour pour veiller et la nuit pour dormir.

A sept heures du soir tout le monde a fini de dîner à G..., et ce qu'on appelle la société se réunit tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour causer et faire la partie.

L'autre jour c'était le tour de mon ami de Normandie à recevoir la société de G...

Vous verrez ce soir, — me dit-il, — un type curieux à observer. C'est un ancien bonnetier retiré des

affaires depuis vingt-cinq ans, et dont la préoccupation incessante offre le plus bizarre contraste avec sa nature et ses mœurs éminemment paisibles.

— Un type à observer, c'est toujours une bonne fortune, et je le verrai avec plaisir.

— Monsieur Achille Lemoine (c'est ainsi qu'il se nomme) est bien certainement le plus doux, le plus sensible, le plus pacifique des hommes de tout le département, et peut-être du monde entier. Sa compassion, même pour les animaux qui souffrent, est si grande, qu'on l'a surnommé ici le saint Vincent de Paul des bêtes. Sa maison est le refuge des chats perdus et des chiens vagabonds, et il achète des enfants les oiseaux qu'ils ont dénichés pour se donner la douce satisfaction de les rendre à leur mère. Enfin, dernièrement, il a fait remettre, par un véritable chirurgien, une patte de bois à un pauvre caniche blessé par la roue d'une voiture.

— Mais votre ex-bonnetier, dis-je, est tout simplement un chef-d'œuvre de bonté, qu'il faudrait donner en exemple aux hommes, dont la pitié pour les souffrances d'autrui est en général très-modérée.

— Vous avez raison, me répondit mon ami, mais voici le contraste bizarre de cette nature à la fois essentiellement douce et impitoyable.

— Ah ! mon Dieu ! vous m'effrayez ! Est-ce qu'il aurait assassiné son père ou séduit sa tante ?

— Non, il n'a commis aucun de ces crimes, et tout se borne chez lui à exterminer, en théorie, des armées ennemies jusqu'au dernier homme, et à couler leur flotte jusqu'au dernier bateau.

— Peste ! comme il y va, votre ex-bonnetier !

— Il a chez lui un assez vaste atelier où il travaille à la réalisation de ce problème. Vingt fois il a cru trouver l'engin exterminateur, objet de ses rêves, vingt

fois il a reconnu que ce n'était pas encore là le dernier mot de la science, et il s'est remis au travail avec plus de confiance et d'ardeur que jamais.

Je n'attendis pas longtemps ce belliqueux ex-marchand de bonnets de coton, auquel par malheur il manquera toujours la gloire d'avoir découvert la poudre... coton.

A sept heures moins un quart, et avant que personne ne fût arrivé, la porte du salon s'ouvrit pour laisser entrer monsieur Achille Lemoine.

C'est un homme d'environ soixante ans, petit et maigre, d'une constitution délicate, bien qu'il soit rarement malade; du reste ne négligeant aucune précaution pour conserver sa santé et vivre le plus longtemps possible, lui qui rêve le moyen d'exterminer le genre humain à prix fixe et réduit.

En entrant, il alla naturellement complimenter la maîtresse de la maison, et j'entendis le son de sa voix un peu traînante et remarquablement douce. Quelques instants après, il tira de sa poche un bonnet, non de coton, mais de soie noire, et s'en couvrit la tête, dans la crainte de la grippe qui régnait alors.

Pendant un moment, la conversation roula sur des sujets peu intéressants, et c'était sur le chapitre de la guerre que je voulais mettre mon homme.

J'allai droit au but.

— On m'a dit, monsieur Achille Lemoine, que vous vous occupez d'inventions.

— Mon Dieu, monsieur, me répondit-il modestement et d'une voix si faible que je pus à peine l'entendre, je m'occupe, en effet, d'engins de guerre. Il faut bien utiliser ses loisirs. Nous n'avons pas ici les ressources immenses de la capitale pour occuper notre esprit, et nous sommes forcés de puiser en nous-même nos moyens de distraction.

— Ce que vous appelez modestement vos distractions, répétai-je, sont de nobles travaux.

— Il est vrai que la guerre a eu de tout temps le privilége d'intéresser les intelligences élevées, qui savent tout ce qu'on peut attendre du perfectionnement de cet art. Mais, hélas ! combien il est encore arriéré.

— Vous trouvez, monsieur Lemoine ?

— Certes, ce n'est ni la science des généraux, ni le courage des soldats qui ont jamais fait défaut à la France, pour ne parler que de notre pays ; mais ce qui nous a toujours manqué, ce sont les moyens puissants de destruction. Tout est là, monsieur.

— Oui, les moyens de destruction sont une bonne chose ; mais il me semble que, grâce à Dieu, ils n'ont fait défaut jusqu'ici ni aux anciens ni aux modernes.

— Les anciens, en effet, ne se ménageaient pas dans leurs guerres, et leurs champs de bataille n'étaient pas moins riches que les nôtres en morts et en blessés. Mais au prix de quels sacrifices d'argent, de temps et de fatigues n'obtenaient-ils pas ce résultat précieux ! A quel prix ne les obtient-on pas encore aujourd'hui, malgré tous les progrès accomplis ! Chez les Romains, monsieur, chaque homme tué à l'ennemi revenait au vainqueur l'un dans l'autre à près de trois millé francs de notre monnaie. J'en ai fait le calcul. Les blessés peuvent s'évaluer à cinq cents francs pièce.

— Diable !

— C'est horriblement cher. Eh bien ! monsieur, malgré l'admirable découverte de la poudre à canon, qui promettait une réduction considérable dans les frais de la guerre, chaque homme tué à l'ennemi sur le champ de bataille coûte aux modernes plus cher encore qu'aux anciens ; vous pouvez vous en assurer, en calculant les frais occasionnés par les guerres récentes, et les résultats obtenus.

— Il est vrai d'observer, dis-je, que, tout ayant renchéri considérablement dans ces derniers temps, il n'est pas étonnant que les morts et les blessés se maintiennent à un prix élevé, et qu'ils restent fermes, comme diraient les gens de bourse.

— Les raisons économiques, me répondit gravement monsieur Achille Lemoine, qui font que le prix des matières premières, et par suite des objets fabriqués, a constamment suivi une progression ascendante, ces raisons ne sauraient s'appliquer directement à la guerre.

— Cependant, monsieur Lemoine, répliquai-je, il me semble que les ennemis morts sur le champ de bataille, puisqu'ils ne sont pas de la matière première, doivent être considérés comme des objets fabriqués, et que dès lors ils doivent subir la loi commune de la hausse et de la baisse.

— Sans doute, monsieur; mais la guerre a des lois économiques qui lui sont propres. Ce qu'il faut, avant toute autre chose, à notre civilisation avancée, ce que les peuples attendent de l'initiative d'un homme de génie, ce sont, je le répète, des engins de destruction sûrs, vastes, faciles à manier et d'un prix modéré.

— Et vous espérez arriver à ce beau résultat?

— Je l'espère, oui monsieur, au moyen de bombes asphyxiantes auxquelles je mets en ce moment la dernière main.

— Des bombes asphyxiantes !... Peste ! voilà qui me paraît une heureuse idée.

— Ces bombes sont d'autant plus une heureuse idée, monsieur, qu'aucun être vivant ne saurait se soustraire à leur influence délétère. Et cela dans un rayonnement assez vaste du point où elles éclateront. Avec mes bombes, si j'ai le bonheur de réussir, il sera toujours facile de se rendre maître d'une flotte entière sans

courir soi-même aucun risque, et sans endommager le moins du monde les navires ennemis. Ma bombe, en éclatant, viciera l'air si profondément, au moyen de la combinaison de certains agents chimiques, que deux ou trois de ces nouveaux projectiles éclatant à une distance de cent mètres du vaisseau ou de la forteresse qu'on attaquera, suffiront, si mes calculs sont exacts, à empoisonner l'ennemi jusqu'au dernier homme. Les vainqueurs, après cette courte attaque, n'auront plus qu'à attendre que l'air se soit renouvelé pour s'emparer, soit du vaisseau, soit du fort.

— Ah! monsieur Achille Lemoine, que Dieu seconde vos projets, car si vous réussissez à corrompre l'air aussi complétement que vous en avez l'espoir, vous vous moquerez aussi bien des flottes en bois de l'Angleterre que des tours navales cuirassées et inexpugnables de l'Amérique. Ne faut-il pas qu'on respire partout, même sous la double cuirasse du *Monitor*?

— Vous avez raison, monsieur, et c'est sur la respiration de l'ennemi que doivent tendre aujourd'hui tous les efforts des hommes de l'art. Toutefois, monsieur, si le *Monitor* n'est pas le dernier mot de la science, il réalise un progrès, et l'humanité tout entière doit des remerciements à son habile constructeur. Il est évident que si la guerre avait éclaté dans ces derniers temps entre les États du nord de l'Amérique et l'Angleterre, cette dernière puissance perdait sa flotte entière, coulée, vaisseau par vaisseau, par ce petit diablotin de *Monitor*. Il faut donc savoir gré à la jeune république américaine de ce progrès accompli, qui témoigne hautement de la civilisation avancée de ce pays.

— Ainsi, monsieur Achille Lemoine, vous mesurez la civilisation d'un peuple à l'état de perfectionnement de ses armes?

— Incontestablement, reprit l'ex-bonnetier. Étudiez l'histoire de tous les peuples, et vous verrez que leurs armes deviennent d'autant plus meurtrières que la civilisation se perfectionne et s'étend. Descendons jusqu'aux animaux : ils ne se battent qu'avec les armes dont la nature, toujours prévoyante, les munit. Leurs combats ne sont que des combats singuliers, lesquels se terminent rarement par la mort.

— C'est mesquin !

— Très-mesquin. Mais observez l'orang-outang, surnommé l'homme des bois. Plus intelligents que les autres animaux, les orangs-outangs s'arment de bâtons et de pierres et s'attaquent par escouade, jonchant le sol de morts et de blessés.

— C'est mieux.

— C'est beaucoup mieux. Eh bien ! si de l'orang-outang nous passons à l'homme, et la transition ne paraîtra pas trop brusque, nous voyons ce dernier à l'état sauvage se servir de massues et de flèches, qu'il a du reste la sage précaution d'empoisonner.

— Ceci n'est pas trop mal.

— C'est bien tout à la fois et c'est médiocre, car à mesure que de l'état sauvage l'homme passe à un état plus conforme à sa nature essentiellement sociable, il perfectionne ses armes, se couvre de fer, comme on couvre les navires en ce moment, et imagine toutes les machines de guerre qui ont précédé l'immortelle invention de la poudre par le plus utile des moines, assurément ; car, grâce à cette invention divine, l'autorité des rois a été rétablie en Occident, et la barbarie vaincue définitivement. Ah ! le bienheureux religieux qui, dans le fond d'un cloître d'Allemagne, enflamma pour la première fois un mélange de soufre et de salpêtre ! Ici encore le progrès de la civilisation marche de front avec l'invention et le perfectionnement des

armes. Le tir devient d'autant plus juste et porte plus loin que les sciences, les arts et la politique étendent partout leur influence moralisatrice. Nier ces rapports, ce serait nier l'évidence. Mais, on l'a souvent répété, les progrès sont lents à s'accomplir, et il est véritablement incompréhensible qu'une nation comme la France entretienne une armée permanente de trois à quatre cent mille hommes, quand il est clair comme le jour, pour moi du moins, qu'avec cinquante mille soldats elle pourrait, non-seulement défendre son territoire contre tout projet d'invasion, mais conquérir l'Europe entière, si tel était son bon plaisir.

— Avec le secours de vos bombes asphyxiantes, bien entendu.

— Avec ou sans le secours de mes bombes, sans même rien changer à la nature des armes en usage actuellement.

— Est-il possible? Vous m'intéressez au dernier point, monsieur Achille Lemoine. Parlez, je vous en supplie.

A ce moment, l'ex-bonnetier enfonça lentement son bonnet de soie noire sur ses oreilles, jeta un coup d'œil sur une croisée entr'ouverte qui se trouvait dans une pièce voisine, et parut inquiet.

— Craindriez-vous d'être entendu du dehors! demandai-je au stupéfiant inventeur des bombes asphyxiantes.

— Non, me répondit-il, je crains les courants d'air.

— Si ce n'est que ça.. dit mon hôte et ami. Et, sans achever sa phrase, il alla fermer la fenêtre. Puis, ayant repris sa place auprès de l'ex-bonnetier : — Nous vous écoutons, monsieur Lemoine.

L'ex-bonnetier sourit en guise de remerciement, dégagea ses oreilles de la soie préservatrice, et, après un court instant de silence :

— Messieurs, dit-il, si vous aviez à combattre une armée de fourmis, par exemple, vous amuseriez-vous à lancer dans leurs rangs des petites boulettes de pain qui en tueraient quelques-unes, qui en blesseraient quelques autres, mais dont la plupart ne les toucheraient même pas?

— Non, monsieur Lemoine, ce n'est pas ainsi que nous agirions.

— Que feriez-vous donc?

—Nous les détruirions en masse, ne fût-ce qu'à coups de talon de botte.

— Parfait, — dit l'ex-bonnetier, — et je n'ai plus rien à vous dire.

— Pardon, monsieur Lemoine, — dis-je à l'ex-bonnetier, mais il faut croire que je ne suis pas né pour faire la guerre, car, malgré votre explication, je ne comprends pas.

— N'avez-vous pas dit : Nous les détruirions en masse?

— Oui, nous avons dit cela.

— Eh bien! le secret est là tout entier; agissez auprès des armées comme si elles étaient des bandes de fourmis.

— Comment, vous voulez que nous écrasions des armées européennes, braves, aguerries, bien disciplinées, à coups de talon de botte?

— Oui, monsieur, — répondit l'ex-bonnetier, — et grande et glorieuse sera la nation qui, la première, usera de ce moyen aussi efficace que simple et peu coûteux.

Je crus que l'ex-bonnetier avait perdu la tête, et je jetai sur mon ami un regard interrogateur.

Mon ami, qui connaissait les théories de monsieur Lemoine pour les avoir entendu exposer maintes fois, me rassura d'un geste.

— Mon Dieu ! — repris-je, — vous allez avoir la plus triste opinion de mon intelligence, mais je ne saisis pas encore parfaitement la clef de votre système, et le talon de botte me paraît obscur. Je sais qu'on dit parer une botte, mais j'ignorais qu'on pût attaquer une armée et l'écraser à coups de talon de botte.

— Les bottes sont ici une figure de rhétorique que j'ai conservée parce qu'elle m'avait paru ingénieuse, mais que je retire puisqu'elle nuit à l'intelligence de ma théorie.

— Je vous demande mille pardons de vous faire ainsi retirer les bottes, — dis-je en riant à monsieur Lemoine.

— Je les remettrai plus tard, — reprit-il sur le même ton. — Donc, il ne s'agit pas d'écraser l'ennemi avec des talons de bottes, mais de l'écraser par la poudre et le canon.

— Mais nous ne pouvons pas faire que les hommes se réduisent à l'état d'insectes.

— Non, mais vous pouvez, par vos armes, vous grandir à l'état de géants, et les proportions s'établissant les mêmes, les résultats seront aussi les mêmes. Je m'explique. Figurez-vous qu'au lieu d'avoir cinq pieds et plus ou moins de pouces, vous ayez cent pieds de haut, que vous soyez forts et robustes en proportion de votre hauteur, et que vous ayez à combattre un ennemi de votre espèce. Useriez-vous alors de votre artillerie pour en faire l'arme de résistance de vos corps d'armée? Non, n'est-ce pas, et si vous vous serviez de ce que vous appelez votre grosse artillerie, ce serait en guise de pistolets de poche, pour vous défendre en cas de surprise et d'attaque personnelle. Vous auriez comme artillerie, au lieu de vos petites pièces de huit, de douze, de seize, de vingt-quatre et même de quatre-vingt-quatre rayées, cannelées, tor-

dues ou enrubanées, des pièces de trois cents, de quatre cents, de cinq cents et de mille. Au lieu des bombes en usage, et qui sont restées dans le plus déplorable *statu quo* depuis qu'on en fit usage pour la première fois en France en 1521, au siége de Mézières, vous auriez des bombes et même des obus du diamètre d'un ballon aérostatique. Ces bombes et ces obus éclateraient en lançant le fer avec une force inconnue jusqu'ici, et couvriraient le sol d'une grêle de projectiles, semant partout le désordre et la mort. Quelle citadelle pourrait lutter seulement une heure contre deux pièces d'artillerie lançant des boulets de mille, appuyées par deux ou trois bombes de la grosseur du ballon des frères Godard? Vous verriez alors les ouvrages réputés imprenables tomber sous ces boulets puissants comme des forteresses en carton, et les hommes, épouvantés sur les champs de bataille, ne pas même essayer de faire usage de leurs armes sans force et sans portée. Ils seraient les fourmis et vous seriez les hommes, et vous les écraseriez comme on écrase des fourmis avec des talons de bottes.

Ces paroles, prononcées avec le plus grand calme et une légère teinte d'ironie, me firent frissonner. Cet ex-bonnetier, avec son bonnet de soie noire sur la tête, ses mœurs si douces et ses théories si sauvages, me parut une imitation des personnages fantastiques de la littérature allemande.

— Tout cela est assurément fort ingénieux, dis-je; mais pour manier des armes fabriquées pour des hommes de cent pieds de haut, il faudrait avoir cette taille, et je ne sais pas bien comment Napoléon Ier eût pu traverser le mont Saint-Bernard avec une artillerie lançant des boulets de mille.

— Quand on n'a pas la force, répondit l'ex-bonnetier, il faut avoir l'intelligence; il serait beaucoup plus

facile, croyez-moi, de fabriquer une artillerie comme celle que je viens de vous dire, et de lui faire traverser même le mont Saint-Bernard, qu'il ne l'a été de construire le *Great Eastern*, ce géant des steamers, de le mettre à l'eau et de le diriger en mer. Au lieu de fondre les canons d'une pièce, on les ferait en plusieurs morceaux qu'on transporterait sur les champs de bataille, où ils seraient facilement montés et gardés par le gros de l'armée. Pour faire partir ces canons, on se servirait de poudre fulminante dont la force d'expansion est, comme vous le savez, de beaucoup plus considérable que celle de la poudre ordinaire; on y mettrait le feu à distance, au moyen de l'électricité. Quant aux obus et aux mortiers, s'ils étaient embarrassants à transporter, on les remplacerait sans désavantage aucun par des fusées monstres et décisives.

— Oui, les fusées ont leur mérite, et les Autrichiens nous l'ont bien prouvé à Solférino.

— Les Autrichiens se sont battus comme des fourmis, braves sans doute, mais avec des engins de fourmis. Nous les avons vaincus avec des armes égales, c'est très-bien, mais imaginez ce que nous aurions pu faire avec des pièces de mille et des fusées quarante fois plus grosses que les leurs.

— J'imagine que c'eût été bien gentil.

— Mais c'est surtout devant Sébastopol que cette artillerie de géants eût produit bon effet. La fourmilière russe eût été littéralement mise en capilotade. A chaque boulet de mille livres envoyé par la poudre fulminante contre la tour Malakoff, on aurait vu une notable partie des travaux de fortification tomber sous le choc de cette foudre humaine. Et les fusées donc obscurcissant l'air d'un nuage de mitraille! Voilà, monsieur, comme je comprends la guerre, et, à moins que les hommes ne la considèrent comme un jeu pro-

pre à amuser la galerie, sans grand risque pour les combattants, ils la feront bientôt suivant cette méthode.

— La méthode me paraît en effet avoir du bon. Malgré cela, monsieur, permettez-moi de préférer aux canons de mille vos bombes asphyxiantes. Il est temps, comme vous l'avez dit, que l'esprit des hommes sérieux se porte sur la respiration de l'ennemi. L'ennemi respire depuis trop longtemps déjà; il faut que cela finisse.

— Je vous remercie, monsieur, me répondit l'ex-bonnetier, de votre appréciation bienveillante et si flatteuse pour moi. Mes bombes, que je compte livrer bientôt à la consommation, auraient, je le crois, sur tous les engins de guerre, le mérite énorme de tuer l'ennemi sans rien endommager, ni ses armes, ni son équipement, ni les vaisseaux qu'il monterait, ni les fortifications qu'il aurait eu la folie de vouloir défendre. Au reste, monsieur, puisque vous aimez les engins de guerre....

— J'en suis fou, monsieur.

— Je vous invite à venir demain matin chez moi visiter mon petit laboratoire. Vous verrez là, classés par ordre de date, mes timides essais.

A ce moment arrivèrent les invités, qui mirent fin à ce premier entretien.

Comme bien on pense, je profitai de la gracieuse invitation de l'ex-bonnetier, et le lendemain je pus contempler ce qu'il appelait ses timides essais.

Je vis une machine destinée à briser les pieds des chevaux; et comme complément de cette machine, et toujours contre la cavalerie ennemie, un engin propre à opérer des éboulements. M. Achille Lemoine eut la bonté de m'expliquer qu'au moyen de sa machine à briser les pieds des chevaux, combinée avec ce der-

nier engin, la plus belle et la plus vaillante cavalerie serait anéantie en quelques minutes, et enterrée, morte ou vive, dans les éboulements.

Je serrai la main de l'inventeur, en signe de satisfaction, et nous passâmes à une autre machine.

C'était un canon à manivelle se chargeant par la culasse, et pouvant tirer, à l'aide de deux artilleurs seulement, de trente à trente-cinq coups par minute.

On tire de ce canon comme on joue de l'orgue de Barbarie.

— Il faut, me dit l'ex-bonnetier, rendre à César ce qui appartient à César. Ce canon n'est pas tout entier de mon invention. Il est dû en principe au père d'un de nos plus aimables violonistes, à M. Julien, qui l'exécuta seul, sans l'aide d'aucun ouvrier, à New-York, dans une chambre d'hôtel garni. J'ai pu me procurer un dessin de cette jolie découverte, et je l'ai perfectionnée.

Je m'inclinai, et nous continuâmes notre inspection.

— Voici, me dit M. Lemoine, le ceinturon-revolver, pour monter à l'assaut. Dans l'état présent de la science, le soldat qui monte à l'assaut laisse beaucoup à désirer. Il ne peut guère faire usage que de sa baïonnette, et vraiment ce n'est pas assez. Le ceinturon-revolver est destiné à lui fournir six coups de pistolet, au moment où il se trouvera en face de l'ennemi.

— C'est une véritable ceinture de sauvetage que votre ceinturon-revolver, et je l'admire.

— Vous êtes bien bon, monsieur, en vérité; mais je ne suis pas aussi satisfait que vous de ce ceinturon. Il est trop cher, et mon but est avant tout de fournir aux peuples les moyens de se battre à bon marché.

— Ils vous en seront reconnaissants, monsieur Achille Lemoine, soyez-en bien persuadé, et votre nom pas-

sera à la postérité la plus reculée; car ce ne sont point, vous le savez, les bienfaiteurs de l'humanité qui survivent dans la mémoire des hommes, mais ceux qui leur ont fait le plus de mal.

— O mon Dieu! reprit l'ex-bonnetier, je ne suis point ambitieux, et je me trouverais suffisamment récompensé de mes labeurs si quelques-unes de mes idées trouvaient un jour leur application.

— Espérons, dis-je, qu'il en sera comme vous le souhaitez, et que, grâce à vos belles découvertes, nous aurons enfin la guerre à bon marché.

Je visitai en détail une vingtaine d'autres engins, parmi lesquels mon attention se fixa d'une manière toute particulière sur une locomobile de guerre.

Cette locomobile, à l'épreuve du boulet et armée de quatre pièces de gros calibre, devait tout culbuter sur son passage. C'était une imitation de la locomobile inventée en Amérique, et dont l'ex-bonnetier s'était procuré un dessin.

Puis nous passâmes aux boulets et aux chevrotines, tous plus meurtriers les uns que les autres.

Dans un coin, et parmi plusieurs batteries de pistolets, j'aperçus un petit bâton creux, avec plusieurs trous et garni d'un réseau de métal blanc, étendant sur toute la longueur du bâton des branches menaçantes.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je, une nouvelle espèce de fusée sans doute?

— Cela, me dit l'ex-bonnetier en s'emparant de l'objet, c'est une flûte.

— Ah! vous jouez de la flûte.

— Un peu, pour me distraire, et surtout pour faire de temps à autre danser nos bons paysans. Je ne vais jamais me promener à la campagne sans emporter ma flûte. Les jeunes filles savent cela, et elles s'arrangent

toujours de manière à se trouver par hasard sur mon passage. Au même moment apparaissent des garçons, et une des jeunes filles plus hardie que les autres se détache du groupe et vient à moi.

— Monsieur Lemoine, dit-elle en me regardant d'un œil espiègle et doux, un petit air de flûte... Je résiste un peu, et je finis par céder. Je m'assois le dos appuyé contre un arbre, et la danse commence. Cette complaisance m'est chaque fois payée par un bouquet de marguerites et de coquelicots cueillis par la plus innocente et la plus jolie des jeunes filles.

— Vous avez des goûts pastoraux.

— Oui, monsieur, j'aime la campagne. Il me faut à moi de l'air pur, du bon lait, du beurre frais, la vue des prairies et des bois, et du repos ; toutes choses qu'on ne trouve guère dans les grands centres de population.

Au moment où j'allais prendre congé de cet homme extraordinaire, il me vint une pensée :

— Pardon, monsieur Lemoine, encore une question : quand les hommes, grâce à vos découvertes, et peut-être aussi à celles de quelque autre inventeur, auront enfin trouvé le moyen de s'exterminer mutuellement, à coup sûr et à prix réduit, pensez-vous qu'ils voudront encore se battre ?

— J'en doute, répondit l'ex-bonnetier.

— Eh bien ?

— Eh bien ?

— Mais s'ils ne veulent plus se battre, ils vivront donc en paix ?

— Dame ! ils y seront bien forcés.

— Mais alors que deviendront les armées ?

— Étant inutiles, elles disparaîtront.

— Et vos bombes asphyxiantes ?

— Mes bombes ? elles prendront place dans le

musée d'artillerie pour amuser les générations futures, après avoir causé la terreur des générations présentes.

— Et les différends entre nations, comment se videront-ils sans armées?

— Par des congrès institués à cet effet.

— Mais ce que vous rêvez là, monsieur Lemoine, ce n'est rien moins que le triomphe définitif de la raison sur la force brutale.

— Vous l'avez dit, monsieur. En outre, ce seraient des millions d'hommes rendus à l'agriculture et à l'industrie; par suite, un accroissement considérable de richesses combiné avec une diminution non moins considérable de dépenses; c'est-à-dire, en un mot, le bien-être remplaçant la misère partout où elle exerce encore, sur le physique et sur le moral, sa double action dissolvante.

— Ah! monsieur Lemoine, dis-je à l'ancien bonnetier en lui pressant la main de bon cœur cette fois, achevez bien vite vos bombes asphyxiantes, réduisez le prix de vos ceinturons-revolver, perfectionnez votre machine à briser les pieds des chevaux et votre canon à manivelle, imaginez, s'il se peut, un bateau à vapeur plus terrible encore que le *Monitor*, et que les hommes, grandis de cent pieds, non par leurs armes, mais par le bon sens, comprennent enfin qu'il est un meilleur usage à faire de leur argent que de l'employer à se casser réciproquement les bras et les jambes.

L'ex-bonnetier sourit.

— En attendant, dit-il, que vos vœux et les miens se réalisent, j'ai d'autres soins qu'il ne me faut pas négliger. Je vais donner à manger à mes bêtes et nettoyer ma flûte pour le prochain bal champêtre.

J'avais découvert un grand philosophe.

Mais ce grand philosophe m'a fait ricocher de New-York en Normandie, ce qui pourrait bien me mériter la critique des classiques observateurs de l'unité de lieu et d'action. Reprenons donc au plus vite le fil de notre narration, laquelle d'ailleurs touche à sa fin.

CHAPITRE XX

Notre départ pour l'Angleterre. — L'idée fixe d'Arthur. — La traversée. — Nous revenons à Paris. — Histoire du tombeau de sir James. — J'embrasse mon oncle sir James Klinton.

« Il n'est si *bonnes compagnies* qu'il ne faille quitter, » me dit un jour le colonel moitié riant, moitié sérieux, en faisant allusion aux régiments de volontaires que nous avions vus se former. Toujours bon et généreux, sir James eut compassion de ce pauvre Arthur, qui poursuivait dans ses rêves de jour et de nuit l'arrestation de son ancien associé et la restitution de ses montres volées. Il voulut assurer son avenir et l'emmener avec nous en Europe.

— Non, dit Arthur, ma vie serait empoisonnée par le souvenir du coquin qui m'a ruiné, et qui jouirait impunément de son forfait. Le sort en est jeté ; je m'emparerai de sa personne ou je mourrai à la tâche.

Les instances du colonel vinrent se heurter contre cette résolution d'Arthur, et nous ne pûmes que l'abandonner à son malheureux sort. Toutefois, ce malheureux sort fut très-adouci par la libéralité de sir James, qui paya vingt fois ce qu'ils valaient les services de notre guide. Nous fîmes nos adieux à la rive américaine, et nous roulâmes sur l'immense chemin liquide qui divisa pendant un nombre de siècles incalculable les deux hémisphères ignorés l'un de l'autre.

Autant nous avions été secoués par les flots en fureur pendant notre première traversée, autant nous le fûmes

peu durant celle-ci. La mer était d'huile, et nous n'éprouvions d'autre mouvement que le crépitement de la machine. Sans être en parfaite santé, sir James put manger, boire, se promener, parler, agir comme tout le monde. Une ou deux fois seulement, par une brise rafraîchie, il *courut sous le vent*, et pencha par-dessus bord sa tête, d'une façon aussi mélancolique que suspecte. Je lui demandai ce qu'il faisait ainsi dans cette position. Il me répondit qu'il regardait la vague se jouer mollement le long du steamer. Je ne lui parlai pas de mal de mer, et il ne m'en parla pas. Peut-être n'en pensait-il pas moins.

Quoi qu'il en soit, dix jours après être partis de New-York, nous touchâmes les côtes d'Angleterre. Des affaires d'intérêt, qui ne souffraient pas de retard, appelèrent le colonel à Paris, et nous résolûmes de passer quinze jours dans la capitale de la France avant d'aller nous établir à Londres.

Sir James, entièrement débarrassé de ses *blue devils*, vit pour la première fois Paris tel qu'il est en réalité, c'est-à-dire plein d'attraits. Il eut bientôt mis ses affaires en règle, et voulut donner quelques jours au plaisir. C'est alors qu'il se souvint de sa construction du Père-Lachaise, et qu'il songea à s'en débarrasser en faveur d'un plus pressé que lui de l'occuper. Quel sujet d'étude pour le philosophe! Ce tombeau qui avait absorbé toutes ses sombres pensées, il n'y avait pas plus de quelques mois, qu'il avait fait construire avec une maladive sollicitude pour abriter une mort criminelle, ce tombeau complétement oublié était devenu tout à coup l'objet de ses folâtres plaisanteries. Il n'en parlait qu'en riant, et songea sérieusement à le mettre en loterie. « N'est-ce pas, me disait-il, que ce serait un joli lot à gagner? Une tombe fraîchement décorée et dans laquelle on peut entrer de suite en jouis-

sance, ce n'est point à dédaigner. » J'eus de la peine à le détourner de ce projet, mais je ne pus me dispenser de l'accompagner au Père-Lachaise pour contempler une dernière fois ce qu'il appelait plaisamment lui-même sa *folie-Lachaise.*

En arrivant au cimetière, nous y fûmes reçus par un des fossoyeurs, que le colonel avait spécialement chargé de surveiller son tombeau. Ce fossoyeur était un fossoyeur comme on en voit peu. Il n'avait aucune des manières et rien de l'humeur des gens de sa profession, généralement sobres de paroles et d'un commerce médiocrement gai. Celui-ci visait au bel esprit, affectait les manières du monde, faisait l'aimable et le beau parleur, et se piquait d'être, auprès des dames qui fréquentaient le cimetière, empressé et galant. C'était, en un mot, un de ces hommes dévoyés que la nature semblait avoir créé pour être avocat ou professeur de belles manières, et que les circonstances forcèrent à devenir fossoyeur. Dans toutes les classes de la société, il se trouve des hommes dévoyés, et nous ne voudrions pas jurer que parmi les avocats et les professeurs de belles manières, un certain nombre, contrarié dans sa vocation, ne fût réellement né pour être fossoyeur.

Dès qu'il aperçut le colonel ;

— Ah ! *milord*, dit-il, que je suis donc heureux de vous revoir. Je vous croyais malade. Un instant même je vous ai cru mort. Mais j'ai bien vite écarté cette dernière supposition, car si vous aviez été mort, plus que jamais nous aurions eu de vos nouvelles. Tous ici, fossoyeurs, marbriers, marchands de couronnes d'immortelles, gardes, etc., nous avons déploré votre absence. Enfin vous voilà revenu, c'est le principal.

— Je vous remercie, dit avec un imperturbable sérieux le colonel, de l'accueil sympathique que vous

me faites ; j'en suis touché et je ne suis pas moins sensible au bon souvenir des fossoyeurs vos amis, ainsi que des marbriers, des marchands de couronnes, des gardes et en général de toutes les personnes qui, de près ou de loin, contribuent à la prospérité de cet établissement et ont bien voulu remarquer mon absence.

— Milord, riposta prétentieusement le fossoyeur, les sentiments que vous voulez bien exprimer en faveur de tant de modestes et d'obscurs travailleurs, sont de nature à nous flatter profondément, et jamais, autant qu'à cette heure, je n'avais ressenti ce que peut apporter de douces compensations une profession ingrate à laquelle m'ont conduit les lois implacables de la destinée, bien plus que les penchants d'une vocation naturelle.

Le colonel salua d'un geste son interlocuteur, et continua en ces termes :

— Et qu'y a-t-il de nouveau par ici ?

— Pas grand'chose, milord ; si ce n'est que nous n'avons pas à nous plaindre. Pendant que tant de gens dans l'industrie et le commerce se lamentent de la stagnation des affaires, nous sommes, chez nous, accablés de besogne. Outre que les morts abondent, ils veulent tous se faire enterrer ici. Si on les écoutait, on n'aurait plus la place de se retourner au Père-Lachaise.

— C'est donc une manie chez les morts?

— Une véritable manie, milord, et d'autant plus inexplicable que les morts sont tout aussi bien à Montmartre et à Montparnasse. Mais que voulez-vous? on ne raisonne pas avec les préjugés, et la mode n'y est pas.

— Ainsi, le Père-Lachaise est un cimetière bien porté?

— Oui, milord, et nous avons, sans nous flatter, les plus beaux morts de tout Paris. Aussi mon ambition a-t-elle toujours été de placer ici mes petites écono-

mies, et d'acquérir, ne fût-ce que quelques mètres de terrain, qui me permettraient de n'avoir plus besoin de travailler.

— Parbleu ! fit le colonel, il est bien certain que si vous étiez en terre, vous n'auriez plus besoin de travailler pour vivre.

— Oh ! milord, ce terrain ne serait pas pour moi. Non, je ferais valoir ma propriété en y construisant un monument, et en la vendant à de plus cossus que moi, qui l'habiteraient. C'est avec le produit de cette vente que je vivrais heureux à la campagne, en jardinant à mes heures. Mais ce rêve, je ne le réaliserai jamais, et les plus belles tombes, comme les plus modestes, me passeront, suivant le dicton, sous le nez.

— Ainsi, dit le colonel, il ne vous faudrait qu'une tombe pour vivre heureux?

— Si j'avais un tombeau à moi, je n'enterrerais plus personne, fit le fossoyeur sur le ton de l'enthousiasme.

— Vous ne vous enterreriez même pas vous-même dit sir James.

— Personne, répondit cet ouvrier de la mort, qui, absorbé dans sa pensée, ne comprit pas la plaisanterie du colonel.

— Eh bien, reprit sir James, soyez heureux, je vous donne ma construction avec ses dépendances ; je n'en ai plus besoin.

— Comment ! exclama le fossoyeur, qui devint pâle d'émotion, comme ses froids pensionnaires, vous me donnez votre tombeau?

— Je vous le donne, reprit sir James.

— Et vous milord, où irez-vous donc quand... ?

— Oh ! dit le colonel, je trouverai toujours bien à me caser quelque part.

Le fossoyeur voulut parler pour remercier son bienfaiteur, mais il ne put articuler aucun mot. Deux

larmes de bonheur perlèrent dans ses yeux; ce fut tout son discours.

Un marbrier, témoin de cette scène, dit :

— J'ai vu bien des fossoyeurs contents dans ma vie, je n'en ai jamais vu d'aussi heureux que celui-là.

Quelque temps après cette aventure, une petite rentière du quartier du Marais et sa fille, jeune personne de dix-huit à vingt ans, s'entretenaient de la manière suivante :

— Maman, c'est une folie que tu as faite là, et je ne cesserai de te le répéter.

— C'est possible, mon enfant, mais que veux-tu ? J'ai été comme subjuguée par ce fossoyeur d'une amabilité exquise et auquel il est vraiment impossible de résister.

— C'est égal, maman, depuis le temps que je désire avoir un piano de chez Herz, un châle à fleurettes de l'Inde, comme toutes les demoiselles en portent, une petite montre Bréguet avec la chaîne, un peigne en écaille blonde et des boutons d'oreille en perles, tu aurais bien mieux fait de me donner quelqu'un de ces objets que d'acheter une tombe.

— Mon Dieu ! à ma place, tu te fusses laissée aller, comme moi, devant cet entraînant fossoyeur.

— Oh ! pour ça non, par exemple, et je l'aurais envoyé promener, lui et son tombeau.

— J'ai cru bien faire. « C'est, m'a-t-il dit, un excel-« lent placement de fonds que vous faites là, croyez-« moi. J'ai eu ce tombeau d'occasion. Il me vient d'un « Anglais qui l'avait commandé pour lui, et qui s'en « est dégoûté avant même de l'avoir essayé. Au prix où « je vous le cède, c'est un cadeau que je vous fais. » Voilà ce qu'il m'a dit et mille choses encore avec une voix douce et dans un langage qui m'ont fascinée. De plus, il m'a fait remarquer que de ce tombeau, qui

domine le cimetière, la vue était magnifique. Cette vue, l'espoir de faire un bon placement d'argent, et les manières si engageantes du fossoyeur, m'ont décidée.

— Jolie propriété pour aller passer la belle saison et jouir de la vue du paysage !

— Après tout, ma fille, si j'ai eu un moment de faiblesse rien, n'est perdu pour cela. Tu te marieras sans doute tôt ou tard, et tu peux avoir des enfants ; ils seront bien aises de trouver un jour au Père-Lachaise une tombe élégante, commode, bien aérée, et qui ne doit rien à personne.

Telle est, lecteur, l'histoire de ce tombeau.

Quant à ce qui me concerne personnellement, je ne vous le veux point cacher. Arrivé à Londres, je vis la nièce du colonel, et je la trouvai belle et bonne comme doivent être les anges dans le ciel. Je fis son portrait, et, je l'avoue, mes yeux étaient beaucoup plus portés sur l'original que sur ma toile. Je devins passionnément amoureux, et il me parut que je n'étais pas indifférent à celle dont je me croyais à jamais séparé par le rang et la fortune. J'étais trop malheureux dans mon incertitude, et je voulus partir. Comme j'allais prendre congé :

— Marcel, me dit le colonel, vous m'avez un jour avoué que vous n'auriez pas de répugnance pour le mariage, si la femme à laquelle on voulait vous marier, était belle, bonne, riche, bien élevée et spirituelle. Mais pensez-vous qu'une semblable perfection existe quelque part ?

Je me troublai.

— Pour trouver à une femme tant de qualités réunies, il faut en être amoureux.

Je me troublai plus encore.

— Or, vous n'êtes pas amoureux, vous ?

Je me troublai horriblement.

— Après tout, c'est votre affaire et non la mienne. Donc si vous êtes amoureux et si vous croyez avoir découvert cette femme accomplie, comme vous pourriez bien ne pas lui déplaire, je vous promets mon appui en cette circonstance.

— Mon cher oncle! dis-je en me précipitant dans les bras du colonel.

— N'est-ce pas, ajouta-t-il avec un sourire plein de finesse et de bonté, que j'ai bien fait de ne pas me brûler la cervelle et d'aller avec vous en Amérique?

— Oh oui, mon cher oncle!

Vous le voyez, chers lecteurs, ce récit de voyage, qui a commencé comme un mélodrame, finit comme une comédie.

Aujourd'hui, rien ne manque à ma félicité. Je suis heureux par profession. Dans mes moments perdus, je peins ou j'écris, suivant qu'un pinceau ou une plume me tombe sous la main. Par bonheur, ma profession d'homme heureux ne me laisse que peu de loisir.

FIN.

POST-SCRIPTUM

Les événements dont les États-Unis d'Amérique sont depuis trop longtemps le théâtre sanglant, ont attiré l'attention universelle sur cette république et son gouvernement.

Nous croyons donc être agréable à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux la notice suivante sur la constitution et le gouvernement des États-Unis, que nous faisons suivre de la liste complète des présidents de cette république.

GOUVERNEMENT
DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Le gouvernement des États-Unis d'Amérique est républicain, démocratique et fédéral. Il est basé sur la constitution de 1787, modifiée par divers amendements.

Le congrès, investi de tout pouvoir législatif, est formé d'un sénat et d'une chambre de députés (représentants).

La chambre des représentants est composée de membres élus par le suffrage universel pour deux ans.

Les États ont un ou deux représentants au congrès, selon l'importance de leur population.

Un recensement, fait tous les dix ans, de la population par État (à l'exclusion des esclaves et des Indiens ne payant pas d'impôt) règle le nombre de représentants auquel chaque État a droit.

Les siéges à la chambre ne restent vacants que le temps strictement nécessaire à une nouvelle élection.

La chambre choisit son président et ses autres officiers.

Pour être élu député, il faut avoir au moins 25 ans, être depuis sept ans, au moins, citoyen des États-Unis et résider dans l'État où l'élection a lieu.

La constitution avait, à l'origine, spécifié le nombre de représentants par État, jusqu'au recensement de 1790. Aujourd'hui, 233 représentants se partagent au prorata les différents États.

Outre les députés proprement dits, la chambre admet un délégué par chaque territoire organisé. Ce délégué a droit de discussion sur tous les projets auxquels son territoire peut être intéressé, mais il ne peut voter.

Le sénat fédéral est formé de deux membres par État, élus par leurs législatures respectives pour six ans.

Un tiers de l'assemblée est ordinairement renouvelé tous les deux ans.

Si un siége devient vacant, par démission ou pour toute autre cause, entre deux sessions de la législature d'un État quelconque, le pouvoir exécutif de l'État qui a droit au siége, nomme d'office un sénateur. Celui-ci, lors de l'élection régulière, verra sa nomination confirmée, ou sera remplacé par un candidat régulier.

Chaque sénateur a une voix au scrutin. Il doit être âgé d'au moins trente ans, être citoyen des États-Unis depuis neuf ans au moins, et résider dans l'État qui l'envoie au congrès.

Le vice-président des États-Unis est, *ex officio*, président du sénat. Mais un président *pro tempore* est choisi et élu par les sénateurs pour agir en son lieu et place, s'il est nécessaire.

Le gouvernement fédéral est entré en fonction le 4 mars 1789. Mais le premier *quorum* du congrès n'a été obtenu que le 6 avril suivant, à New-York.

Le premier président des États-Unis n'a été investi que le 30 avril de la même année.

Le président personnifie le pouvoir exécutif.

Il est élu pour quatre ans par un collége électoral choisi par le vote populaire.

Le nombre des électeurs est ordinairement égal à celui des membres formant le congrès.

Le président peut être réélu indéfiniment.

Pour pouvoir être président de la république, il faut être né sur le territoire de la confédération, avoir résidé quatorze ans dans les États, et être âgé d'au moins trente-cinq ans.

Le président est commandant en chef des armées de terre et de mer, et aussi de la milice, quand elle est mobilisée.

C'est seulement appuyé par une majorité des deux tiers du sénat, qu'il a le droit de déclarer la guerre, de faire la paix, de nommer aux postes civils et militaires ; en un mot, de décider sur tout ce qui est du ressort du pouvoir exécutif.

Il a droit de veto sur toutes les lois émanées du congrès.

Néanmoins, et en dépit de sa désapprobation, tout « *Bill* » ou projet de loi devient loi par le seul fait qu'il est de nouveau voté à la majorité des deux tiers par les deux chambres du congrès.

Le président des États-Unis a 125,000 fr. d'appointements,

et la Maison-Blanche, à Washington, pour résidence officielle.

Le vice-président est, *ex officio*, président du sénat. En cas de mort ou de démission du président, il est appelé de droit à le remplacer jusqu'au temps fixé pour une nouvelle élection.

PRÉSIDENTS DES ÉTATS-UNIS

NOMS.	ARRIVÉE au pouvoir.	DURÉE des fonctions.	LIEUX de naissance.
Georges Washington.	3 avril 1789	8 ans	Virginie.
John Adams.....	4 mars 1797	4 —	Massachusetts.
Thomas Jefferson...	— 1801	8 —	Virginie.
James Madison.....	— 1809	8 —	—
James Monroe.....	— 1817	8 —	—
John Quincy Adams.	— 1825	4 —	Massachusetts.
Andrew Jackson....	— 1829	8 —	Caroline du Sud.
Martin Van Buren..	— 1837	4 —	New-York.
William H. Harrison.	— 1841	1 mois.	Virginie.
John Tyler.....	Étant vice-président, succède d'office au président.	3 ans et 11 mois	—
James K. Palk.....	4 mars 1845	4 ans.	Caroline du Nord.
Zachary Taylor....	— 1849	1 an et 4 mois.	Virginie.
Millard Fillmore....	Étant vice-président, succède d'office au président.	2 ans et 8 mois.	New-York.
Franklin Pierce.....	4 mars 1853	4 ans.	New-Hampshire.
James Buchanan....	— 1857	4 —	Pensylvanie.
Abraham Lincoln...	— 1861	actuellement en fonction.	Kentucky.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Histoire de mon départ pour l'Amérique..... 1

CHAPITRE II

La vie à bord. — Merveilleux effet du mal de mer..... 13

CHAPITRE III

Quelques mots sur l'histoire de New-York. — Le castle-garden et les émigrants..... 33

CHAPITRE IV

L'hôtel Saint-Nicholas. — L'art culinaire et Brillat-Savarin. — L'esprit de liberté. — Le droit des demoiselles. — Un quaker dans l'embarras. — Un Allemand trop galant. — Une dépêche télégraphique. — Un mouton sous la peau d'un lion. — Explication. — Aventure rétrospective. — Nous trouvons un guide..... 45

CHAPITRE V

Les églises à New-York. — Quelques maisons historiques. — Staten-Island..... 63

CHAPITRE VI

Les pompiers. — Les pompes et les incendies..... 86

CHAPITRE VII

Les hôtels. — Les théâtres. — Les black minstrels. — Le musée Barnum. — Barnum, prince des pufistes. — Le magasin de nouveautés de Stewart. — La prison des Toombs et le vol au chloroforme. — Les prisonniers de Banger. — Le club des bloomeristes, des voyageurs, des intempérants et des légumistes. — Un bal au

profit des pauvres. — La société élégante à New-York. — La société moyenne. — Quelques types. — Le quartier des plébéiens et le quartier des patriciens. — Le docteur Townsend et sa salsepareille. — Le cimetière de Greenwood. — Mlle Canda. — Brooklin, son arsenal et son musée de marine. — La peinture à New-York. — Dialogue entre le colonel et Arthur. — Nous quittons New-York pour remonter l'Hudson..... 95

CHAPITRE VIII

Départ de New-York. — Les steamboats. — Premier essai de navigation à vapeur sur l'Hudson. — *Le Savannah* à Liverpool. — Hoboken. — Le fort Lee. — Les Palissades. — Manhattanville. — Prudent avertissement. — High-Bridge. — Fort Washington. — Spuyten Daniel creek. — Sunny Side. — Mer de Jappan. — Sing-Sing, prison d'État. — L'école militaire de West-Point. — Monument commémoratif en l'honneur de Kosciusko. — Quelques mots sur sa vie. — Le fort Putnam. — La trahison d'Arnold. — Albany. — Les cochers de fiacre. — Comment on débarque. — Le chemin de fer d'Albany à Buffalo. — Le chasse-vache. — Une station imaginaire. — Buffalo. — Nous arrivons aux chutes du Niagara..... 125

CHAPITRE IX

Le Niagara. — Des sauvages comme on en voit partout. — Le *Great suspension bridge*.. — Établissement de bienfaisance fondé par un Français. — Le trou du diable. — Excursion sous la cataracte centrale. — Origine de l'air national américain *Yankee doodle*. — L'île de la Chèvre. — Un homme amphibie. — La grotte des Vents. — Certificat d'exploration. — L'acrobate Blondin. — Un rival. — Un général aborde le premier dans l'île de la Chèvre. — La vengeance d'une femme indienne. — Aventures diverses dont le Niagara a été le théâtre..... 147

CHAPITRE X

Nous quittons le Niagara. — Arthur a conçu un projet. — Il en fait l'aveu au colonel. — Nous visitons le Canada. — Les loyaux du Royaume-Uni. — Les mille îles. — Montréal. — Singulière aventure. — Questions naïves d'une jeune canadienne sur la France. — Délicieux parcours de Montréal jusqu'à Québec. — L'aspect de la ville. — L'érable à sucre. — Parallèle entre le haut Canada et le bas Canada. — Les apothicaires, les huissiers, les sergents de

ville, les épiciers, les professeurs de danse et les coiffeurs du bas et du haut Canada..... 168

CHAPITRE XI

Saratoga. — L'encombrement des hôtels. — Menacés de coucher à la belle étoile. — Un tour pendable. — Arthur s'évanouit à demi. — Les plaisirs de Saratoga. — Nous allons visiter un campement d'Indie.ns — Privilége dont ils jouissent. — Les Iroquois. — Un trait d'abnégation maternelle. — Une action chevaleresque. — Mort d'un missionnaire. — Nous retournons à New-York. — La chambre de la mariée à l'hôtel Saint-Nicholas..... 186

CHAPITRE XII

Philadelphie. — Girard-College. — Histoire de Girard. — La loi de tempérance à Philadelphie. — Baltimore. — Le concert au baiser. — Un conducteur trop galant..... 202

CHAPITRE XIII

La Virginie. — La reine Élisabeth et la traite des nègres. — Introduction par un navire hollandais des premiers esclaves dans la Virginie. — L'esclavage pierre d'achoppement de la tranquillité publique aux États-Unis. — Quelques mots d'éclaircissement sur l'histoire de cette grave question. — Les divisions politiques. — Symptômes des troubles qui ont amené la guerre entre le nord et le sud de l'Union. — Aspect de la nature en Virginie. — Richmond. — Le Virginien et le Yankee. — Les nègres tels qu'ils sont. — Tirade à la Shakespeare, par sir James. — Les ruines de James-Town. — L'importation des femmes en Virginie. — Un ancien capitaine négrier. — Deux de ses aventures. — Réflexion du colonel sur les brigands et les héros. — Une machine à tout faire pour remplacer plusieurs bonnes à tout faire. — Nous quittons Richmond..... 213

CHAPITRE XIV

Washington-City. — Le Capitole. — Le culte des reliques nationales. — La *Maison Blanche.* — Le *Patent office.* — Une nouvelle découverte. — Histoire d'un sauvage comanche né à Paris, et d'un grand prix de Rome..... 235

CHAPITRE XV

Charleston. — Ses curiosités. — Un tableau de Courbet mis en mu-

sique par Wagner. — Une heureuse rencontre. — Les scellés apposés sur un nègre. — Départ pour la Géorgie..... 255

CHAPITRE XVI

Monographie du coton. — Mœurs et coutumes des nègres dans les plantations..... 263

CHAPITRE XVII

Une chasse au nègre..... 294

CHAPITRE XVIII

Une question insidieuse. — Départ pour la Nouvelle-Orléans. — Nous remontons le Mississipi. — Une course de steamers. — Les jambons et la gloire. — La vie à bord. — Natchez. — Louisville. — Excursion dans le *Mammoth-Cave*. — Une exploration sans précédent. — Réflexion philosophique du colonel..... 307

CHAPITRE XIX

Retour à New-York. — Préparatifs de guerre. — Les volontaires. Engins de destruction. — Anecdote bouleversante. — Les imprécations d'un désunioniste. — Boutade philosophique du colonel. — Un *puf* de circonstance. — Organisation de la marine américaine. — Le *Monitor* et le *Mérimac*. — Leur rencontre. — Les rêves d'extermination d'un ex-bonnetier 337

CHAPITRE XX

Notre départ pour l'Angleterre. — L'idée fixe d'Arthur. — La traversée. — Nous revenons à Paris. — Histoire du tombeau de sir James. — J'embrasse mon oncle sir James Klinton..... 377

POST-SCRIPTUM..... 385

Corbeil, typ. et stér. de CRÉTÉ.

ن کر ۹

YC130712